



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

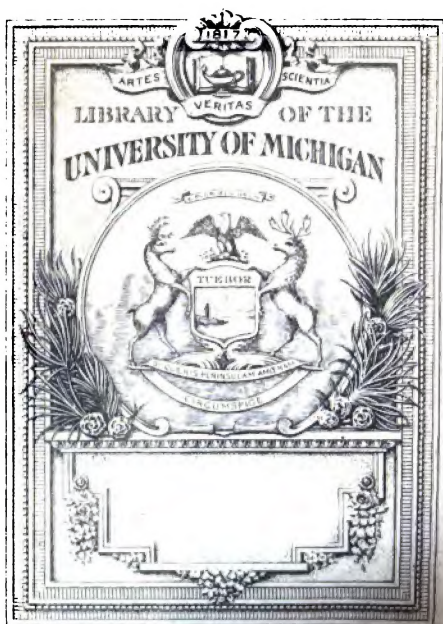
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

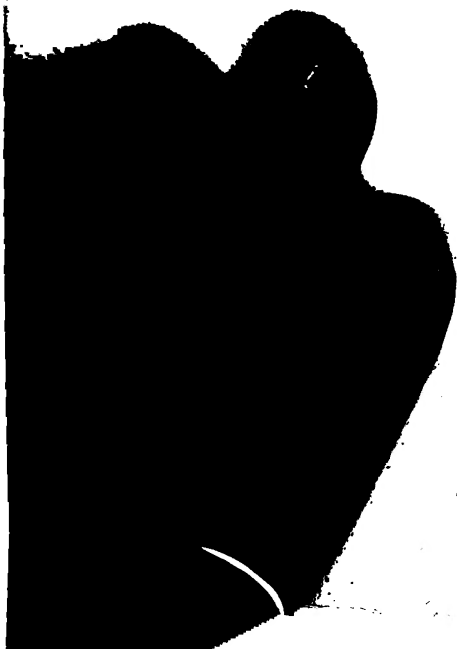
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

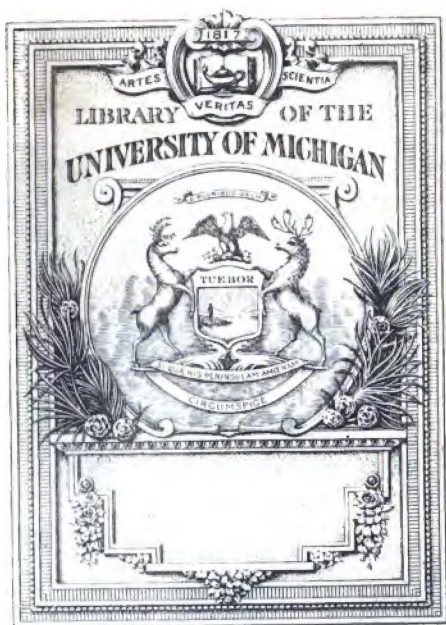
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



8
M.





840.6
M558

Stockholm
J. G. Gell
7-16-31
2110-9

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
SEPTEMBRE. 1754.



A PARIS,

Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix;
JEAN DENULLY, au Palais.
PISSOT, Quai de Conty, à la
descente du Pont-neuf.
DUCHESNE, rue Saint Jacques,
au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

L'ADRESSE du Mercure est à M. LUTTON, Commis au recouvrement du Mercure, rue Ste Anne, Butte S. Roch, vis-à-vis la rue Clos-Georgot, entre deux Selliers, au second; pour remettre à M. l'Abbé Raynal.

Nous prions très-instamment ceux qui nous adresseront des Paquets par la Poste, d'en affranchir le port, pour nous épargner le déplaisir de les rebuter, & à eux celui de ne pas voir paraître leurs Ouvrages.

Les Libraires des Provinces ou des Pays Etrangers qui souhaiteront avoir le Mercure de France de la première main & plus promptement, n'auront qu'à écrire à l'adresse ci-dessus indiquée.

On l'envoie aussi par la Poste aux personnes de Province qui le desiront, les frais de la Poste ne sont pas considérables.

On avertit aussi que ceux qui voudront qu'on le porte chez eux à Paris chaque mois, n'ont qu'à faire sçavoir leurs intentions, leur nom & leur demeure audit Sr Lutton, Commis au Mercure; on leur portera le Mercure très-exactement, moyennant 21 livres par an, qu'ils payeront; sçavoir, 10 liv. 10 s. en recevant le second volume de Juin, & 10 l. 10 s. en recevant le second volume de Décembre. On les supplie instamment de donner leurs ordres pour que ces payemens soient faits dans leur tems.

On prie aussi les personnes de Province à qui on envoie le Mercure par la Poste, d'être exactes à faire payer au Bureau du Mercure à la fin de chaque semestre, sans cela on seroit hors d'état de soutenir les avances considérables qu'exige l'impression de cet Ouvrage.

On adresse la même priere aux Libraires de Province.

On trouvera le Sr Lutton les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, l'après-midi.

PRIX XXX SOIS.

4- MERCURE DE FRANCE.

Du voile épais qui la recèle ,
On peut se dire en toute sûreté ,
Après un examen bien de fois répété ,
Mais enfin la voilà ; oui , la voilà , c'est elle :

Partant de ce terme fécond ,
Et rejetant tout esprit de système ,
De réflexion en réflexion ,
Aller ainsi par gradation ,
Jusqu'à l'auteur de la vérité même ;
Sûr de trouver en lui le Monarque suprême ;
L'artiste de cet univers ,
L'agent qui le régit , le conserve & l'anime ;
Dans cette conviction intime ,
Lui payer les tributs divers
D'amour , de respect & d'estime ,
De gratitude & de fidélité ,
Malgré tous les efforts de l'incrédulité
Qui feint en vain de ne pas le connoître ;
Tout révoltant qu'il est , système accredité ,
Monstre odieux que le vice a fait naître.

De là descendant jusqu'à soi ,
Des yeux de la raison instruite par la foi ,
Considérer tout le prix de son être
Dans ses rapports avec l'Etre éternel ;
Eternel ! oui vraiment ; oui , rien de plus réel ;
Tout doute ici seroit un crime ;
Car en effet si cet Etre sublime
N'étoit pas éternel , il ne seroit point Dieu ;

Ne nous y trompons pas, il n'est point de milieu ;

A tout esprit qui pense il deviendra sensible ,

Que Dieu doit être assurément

L'être le plus parfait possible ;

Le seroit-il réellement ,

S'il pouvoit être susceptible

D'un terme ou d'un commencement ?

Dans ce cas il seroit l'ouvrage

D'un être plus grand & plus sage ;

Car enfin il est évident

Qu'il n'eût pû se former soi-même.

Mais cet être plus grand , cet autre être suprême

Ne se seroit point fait non plus :

Qui donc eût pû le faire éclore ?

Un être plus puissant encore ?

Tous vos détours sont superflus ;

Au cercle où vous voilà sçavez-vous une issue ?

Au moins n'éludons pas de vérité connue ,

Et soyons de meilleure foi.

De la raison la seule loi

Nous avertit , nous dicte & nous inspire

Qu'il est un Dieu qui devance les tems ,

Qu'il ne sera jamais de terme à son empire ;

Que la terre , les cieux , l'homme & les élémens ,

Leur beauté , leur magnificence ,

Ouvrage de ses mains , célèbrent sa puissance.

Mais , direz-vous , le monde est éternel

Incrédule , obstiné mortel ,

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Vous vous perdez encore en tenant cette route ;
De l'unité de Dieu vous convenez sans doute ;

Mais que devient cette unité ?

Si le monde est de toute éternité ,

Il sera Dieu. Voyez où vous en êtes.

Ces globes éclatans qui roulent sur nos têtes ;

Aussi sans doute éternels comme lui ,

Seront des Dieux encor. Sentez donc aujourd'hui

Le péril de votre système.

Allons plus loin. Cet ordre merveilleux

Toujours constant , toujours le même ;

Ces mouvemens réglés de la terre & des cieux

Qui n'ont jamais excédé leurs limites ;

Ce pouvoir étonnant , cet effort vigoureux

Qui les contient dans leurs orbites ,

Et les assujettit à des regles prescrites :

Quel peut-être l'agent qui leur donne ces loix ?

Les cieux , la terre eux-même ? ils ne font que
matiere ,

La plus fine & la plus légère

Cède , & n'agit jamais par principe ou par choix.

Il est certain qu'eux-même ils n'ont pu se pro-
duire ,

Et que pouvant encor bien moins se préserver ,

Se maintenir & se conduire ,

Le tems qui détruit tout auroit pû les détruire ,

Si l'ouvrier éternel qui voulut les former ,

Et les soumettre à son empire ,

Ne daignoit pas les conserver.

Concluons donc , malgré l'impie ,
 Qu'il est un esprit incréé ,
 Auteur de tout , source de vie ,
 Le seul moteur qui décide à son gré
 De la marche de la nature ,
 Qui seul puissant , & seul grand sans mesure ,
 Sçait plier l'univers aux loix qu'il lui prescrit.

Mais comment est-ce qu'un esprit
 Peut influer sur la matiere ?
 Je n'en sçais rien , j'adore ce mystere.
 M'expliquerez - vous mieux , prétendus esprits
 forts

Comme quoi l'ame peut influer sur le corps ,
 En diriger le mécanisme ?
 Me direz-vous comment cela se fait ?

L'ame est donc un esprit ! oui , sans doute elle
 l'est.
 Jamais avec le corps elle ne fit de schisme ,
 Et cependant il est réellement
 Dans leurs opérations un ordre différent.
 L'ame saillante & vive au-delà du prodige ,
 L'ame pense , veut & dirige :
 Le corps sans volonté , comme sans jugement ,
 Le corps , être passif , cède au commandement.

En vain n'osant sortir de l'ombre du mystere ,
 Au moins ouvertement ,
 Le Matérialisme , à tout événement ,
 Se-hazarde & s'ingere

3 MERCURE DE FRANCE.

De nous conter adroitement ,
Quoique pourtant assez modestement ,
Et d'un certain air d'indolence ,
Que peut-être jamais on ne sçaura vraiment
S'il est réel ou non que la maniere pense.

J'entends la voix du sentiment ,
Qui nous crie éternellement ,
Gardez-vous du venin de ce doute critique.

On voudroit vous faire illusion ,
A l'aide d'un détour oblique ,
Où l'on cherche à mettre en question
Une vérité que les Sages
De tous les lieux , de tous les âges ,
Ont fait passer à leurs neveux ;

Que risquez-vous , foyez sages comme eux.
Ne manquant de talens , d'esprit , ni de lumière ;

Ils sçavoient bien que la matiere ,
Indifférente au mouvement ,
Ne le reçoit pas d'elle-même ,
Qu'elle le doit à quelque agent ;
Et qu'à quelque vitesse extrême
Que le mouvement soit porté ,
Il n'a point la propriété
De concevoir une pensée.

Bien affermis dans cette idée ,
Ils nous ont dit qu'un être intelligent ,
Capable de sentir toute son excellence ,
Est un esprit ; & que si l'ame pense ,
Elle doit être esprit indubitablement.

Rien de plus vrai que cette conséquence.

Et voyez l'incongruité ;

Si l'ame étoit matérielle ;

Il s'ensuivroit qu'elle auroit comme telle ;

Des dimensions , de la solidité ,

Et la divisibilité.

Mais il est sûr que la pensée ,

Effet de l'ame le plus vif ,

Le plus frappant & le plus distinctif ,

Ne peut point être divisée :

N'est-il pas vrai qu'elle auroit en cela

Plus de relief , plus de mérite

Que l'ame qui l'auroit produite :

Convenez-en. Ainsi voilà

L'effet plus noble que la cause.

Eh ! non , l'Auteur de toute chose

N'opere point dans ce goût-là.

Marqués au coin de la justesse ,

Tous ses ouvrages sont parfaits ;

Jusques aux plus petits , tous ils portent les traits

Et l'empreinte de sa sagesse.

Constamment sage & toujours réfléchi ,

Set Être tout-puissant se seroit démenti ,

S'il n'eût pas fait l'ame immatérielle ;

Dès qu'il voulut en être le modele ,

Elle devoit , ainsi que lui ,

Être une , simple , indivisible :

Aussi l'est-elle , & le fait est sensible ;

A v.

10 MERCURE DE FRANCE.

Car étant , comme elle est , infuse exactement
Dans tout le corps qu'elle meut , qu'elle anime ,

Quelque membre qu'on en supprime ,
Elle est , tout comme auparavant ,
Capable de penser , & de penser en grand ;
Et loin que ce soit un problème ,
La conviction en cela même
Précède le raisonnement.

L'ame étant immatérielle ,
Il s'ensuit naturellement
Que l'ame doit être immortelle.
En effet qu'est-ce que la mort ?
C'est , nous en demeurons d'accord ;
La dissolution des parties ;
L'ame étant un esprit n'en est point assortie :
Donc l'ame ne peut point mourir.
La conséquence est toute unie.

Eh ! si sans goût & sans desir
Pour le bonheur d'un avenir
Qui nous attend dans l'autre vie ;
L'ame étoit faite pour périr ,
L'homme à mille fléaux en butte ;
Forcé de vivre avec des foux ,
Tous injustes , méchants , dissimulés , jaloux ;
Toujours en crainte d'une chute ,
Et soumis à des loix qui gourmandent ses goûts ;
L'homme seroit moins heureux que la brute ,

Qui sans former des desirs impuissans ,
Jouissant de son sort sans crainte & sans murmure ,

A l'abri des remords , libre dans ses penchans ;
N'a d'autre loi que la nature.

Ainsi l'immortalité
Et la spiritualité
Forment la trempe de nos ames ,
Malgré toutes les trames
De l'incrédulité ,
Ses vains détours & ses fausses maximes ;
Et voilà les rapports intimes
De l'homme à la Divinité.

Considéré sous ces rapports sublimes ,
Que l'homme est grand ! que son destin est
beau !

Portrait sacré , vivant tableau
De la Divinité son auguste modele ,
Plein d'un esprit reconnoissant ,
L'objet le plus intéressant
Qu'il puisse avoir dans l'ardeur de son zèle ;
Est d'être toujours agissant
Pour devenir parfait comme elle.

Dans cet état immoler en effet ,
Sans retour , comme sans regret ,
Jusqu'aux attraits de la passion chérie
A l'austere amour du devoir ;

12 MERCURE DE FRANCE.

Et pour ne craindre plus l'effet de son pouvoir ;
Être bien assuré qu'elle n'est plus en vie.

Comme souvent la victime en furie ,
Quand le coup qui l'abbat n'est pas le coup mor-
tel ,

Se relève , s'échappe & s'enfuit de l'autel ,

La passion qui n'est qu'amortie ,
Se rallume aisément au feu de l'occasion ;

Et si des sens la fatale illusion

Vient se mettre de la partie ,

La rechûte s'enfuit indubitablement.

Un parti sûr dans ce moment ,

Seroit bien de s'enfuir ; mais en a-t-on la force ?

Du plaisir la fatale amorce

Séduit , arrête impérieusement.

Dans tout ce que l'on fait , dans tout ce qu'on
décide ,

Sans cesse avoir l'honneur pour guide ,

Cet honneur rigoureux fêté par la vertu ,

Et non cet honneur arbitraire ,

Idole si chère au vulgaire ,

À qui le vrai ne fut jamais connu.

Être fidèle à sa parole ,

L'intérêt , quel qu'il soit , n'en peut point excu-
ser ;

L'homme d'honneur n'a point à reculer.

Toute excuse en ce cas est honteuse & frivole.

Avoir à tout âge , en tout tems ,
 Une probité toujours neuve ,
 Et capable à tous les instans
 De tenir au creuset de la plus forte épreuve.
 Ainsi loin d'approuver tous ces détours honteux ;
 Subterfuges rampans , maneges ténébreux ,
 Qu'une coupable politique
 Autorise & met en pratique ,
 Et dont les héros même ont tout à redouter ;
 A l'aimable candeur prodiguant son estime ,
 Renoncer au bonheur , s'il devoit nous couter
 La seule apparence du crime.

Mépriser souverainement
 L'injuste procédé d'un vulgaire profane ;
 Qui par envie & méchamment ,
 Sans nous approfondir , nous juge & nous con-
 damne :

Etre toujours en état cependant
 De pouvoir se rendre à soi-même
 Le témoignage consolant
 D'une délicatesse extrême
 En matiere de sentiment ,
 D'une intention toujours droite & sincere ;
 Et laisser voir incessamment
 Ce qu'on fera , par ce que l'on doit faire.

Etre généreux , bienfaisant.
 Avoir le cœur noblement tendre ;
 Toujours officieux & toujours prévenant ;

14 MERCURE DE FRANCE.

Anticiper le don , loin de le faire attendre.

Par amour pour l'humanité ,

Saisir avec vivacité

D'obliger un chacun l'occasion offerte ;

Quand ce seroit en pure perte ,

Et travailler pour des ingrats ,

Les services qu'on rend dans ces fortes de cas

N'ont que plus de noblesse.

Sans orgueil , comme sans bassesse ,

Vaincre ses ennemis à force de bienfaits.

Assez heureux pour repousser les traits

D'un concurrent , d'un rival téméraire ,

Faire grace au rival qu'on pourroit immoler,

Quand on ne sçait pas se venger ,

Lorsque l'on a le pouvoir de le faire ,

C'est imiter le ciel , c'est excès de vertu.

Tel qu'un rocher qui sans cesse battu

Par les efforts de la tempête ,

Brise les flots qui menacent sa tête ,

Fait face aux ouragans , & n'est point abattu ,

Avoir une fermeté mâle ,

Persévérante & constamment égale ,

Que le respect humain ni la timidité ,

L'impression de l'autorité ,

Les menaces ni les promesses ,

Ni l'appas des honneurs , ni celui des richesses

Ne puissent jamais ébranler ,

Lorsque l'on veut nous entraîner

Dans les routes du vice ,
Ou nous forcer à faire une injustice.

Si l'on a du sçavoir , si l'on a des talens ,
Afin de les sauver des fureurs de l'envie ,
Leur donner pour assortimens
Les couleurs de la modestie :
Par où l'on n'entend point cette adroite manie ;
Qui sous un air d'humilité ,
N'est qu'un orgueil plus raffiné ;
Mais cette vertu simple , unie ,
Modeste dans le vrai , engageante & polie ,
Qui possédant tous les égards ,
Sçait excuser les foiblesses des autres ,
Et les plaindre dans leurs écarts ,
Quoiqu'inflexible pour les nôtres ;
Qui sentant combien la vertu
A besoin d'être encouragée ,
Dans un siècle aussi corrompu ;
Se montre toujours empressée
D'en estimer les moindres traits ,
De les relever , de les peindre ,
Pour en accélérer l'amour & les progrès ;
Qui ne sçachant point l'art de feindre ;
S'impose le devoir , & nous l'impose à tous ,
De placer au-dessus de nous
Ceux qui n'espèrent pas de pouvoir nous atteindre.

Qu'on soit un simple citoyen ,
Qu'on ait droit au pouvoir suprême ,

16 MERCURE DE FRANCE.

Qu'on soit d'un ordre mitoyen ,
Etre bien assuré que c'est moins pour soi-même
Qu'on se trouve placé dans le poste où l'on est ,
Que pour le bien & l'intérêt
De l'Etat & de la patrie ,
Et pour l'utilité de l'homme en général ;
Ainsi se faire un capital
De ne point ménager sa vie ,
Lorsqu'un de ces objets , toujours intéressans ;
Exige qu'on l'expose à des dangers pressans :
La tenant dans sa main , si l'on peut ainsi dire ,
Comme un effet qu'on est prêt de laisser
Dès qu'il paroît qu'on le desiré ;
Ne se permettre d'en user ,
Et de pousser sa destinée ,
Que parce que notre devoir
Ne l'a pas encor demandée ;
Et sans se bercer de l'espoir
D'une flatteuse renommée ,
Sans l'attendre ni la prévoir ,
Comme près de l'Etre suprême ;
Un cœur bienfait qui le sert & qui l'aime ;
N'entrevoit que lui seulement ,
Se proposer uniquement
Pour motif , le devoir lui-même ,
Pour but son accomplissement.

Quand on est assez heureux
Que de réduire en pratique

SEPTEMBRE. 1754. 17

Ces préceptes lumineux ,
Cette morale héroïque ,
Dont peu de monde se pique
Dans ce siècle tortueux ,
Où l'on compte pour rien d'être bon , vertueux ;
Pourtù qu'on puisse le paroître ;
Si l'on n'est pas encore un sage décidé ,
Au moins on est bien près de l'être.

O vous , qui m'avez inspiré ,
Belle & sçavante
Vous de qui je tiens mon modele ,
Que j'ai sçû rendre trait pour trait ;
S'il peut être un sage femelle ,
C'est vous dont le feu de mon zèle
Vient de crayonner le portrait.





LÉS RUINES DE PALMYRE,

*Autrement dite : TEDMOR AU DESERT.**Extrait tiré du Journal Britannique, par
M. Mary.*

LA préface de ce bel ouvrage fait connoître ceux à qui on le doit. MM. Bouverie & Dawkins, après avoir fait hors de leur isle, & sur tout en Italie, divers voyages de simple curiosité, se proposèrent en 1750 d'en entreprendre un nouveau, qui pût devenir intéressant pour le public. Ils crurent qu'une description plus parfaite des pays qui bordent la mer méditerranée, seroit digne d'un siècle qui cherche à se perfectionner sur les plus grands modeles. Rien ne manquoit à nos voyageurs pour réussir dans ce projet. Goût, sçavoir, fortune, santé, loisir, ils avoient tout ce qu'il faut pour bien voir & pour bien décrire les monumens qui résistent encore aux efforts de la barbarie & du tems. Ils mirent d'abord dans leur société un de leurs compatriotes nommé M. Wood. Comme il avoit vû auparavant les pays qu'ils avoient dessein de parcourir, il devenoit pour eux un guide extrê-

SEPTEMBRE. 1754. 19
mement utile. Ils s'assurèrent ensuite à Rome d'un célèbre Architecte (*), pour les accompagner dans leur voyage , & pour faire des desseins de tout ce qu'ils trouveroient de curieux. Après avoir passé l'hiver dans cette capitale , & s'y être rafraîchi la mémoire des détails de l'histoire & de la géographie ancienne , ils se rendirent à Naples. Un vaisseau loué pour eux en Angleterre , & chargé de livres , d'instrumens , & sur tout de présens pour les Turcs les y attendoit. Ils s'y embarquerent , & visiterent à leur aise la plûpart des isles de l'Archipel , une partie de la Grece , les côtes Asiatiques de l'Hellespont , de la Propontide & du Bosphore ; l'intérieur de l'Asie mineure , de la Syrie , de la Phénicie , de la Palestine & de l'Egypte. Leur voyage eût à tous égards été heureux , si la mort ne leur eut enlevé dans M. Bouverie , un homme aussi digne par le cœur que par le sçavoir , d'une pareille société.

Le plaisir qu'on goûte à lire la vie de Miltiade dans les plaines de Marathon , à comparer les rives du Scamandre avec les descriptions de l'Iliade , à suivre dans ses courses le héros de l'Odyssée , n'est fait que pour être senti. Mais l'instruction que pro-

(*) Il s'appelle M. Borra.

20 MERCURE DE FRANCE.

curen ces diverses scènes peut être communiquée. Souvent le meilleur commentaire d'un auteur ancien est fourni par le simple aspect du lieu qu'il a décrit. Nos voyageurs n'ont jamais négligé dans ce cas d'en faire lever le plan. Ils ont fait un ample recueil des inscriptions qu'ils ont rencontrées ; ils ont acheté divers manuscrits des Maronites de Syrie ; ils ont emporté autant de marbres antiques que l'avarice & la superstition des habitans leur a permis ; ils ont enfin pris , à la manière de Desgodets , les dimensions des restes des anciens édifices de la Lydie , de l'Ionie & de la Carie. Ces matériaux pourroient servir à une histoire des progrès de l'Architecture depuis Periclès jusqu'à Diocletien. Mais il faudroit y joindre les monumens qui subsistent encore à Athènes & dans le territoire de l'Attique. Contens de satisfaire à cet égard leur curiosité particulière , nos voyageurs ont laissé à Mrs Stewart & Revet le soin de satisfaire celle du public.

L'ouvrage qu'ils publient actuellement n'est qu'une petite partie de leur travail , & le succès de cet échantillon décidera du sort du reste. Il s'agit d'un lieu qui n'est presque connu que par ses ruines. L'histoire si remplie des éloges d'anciennes vil-

les , dont on ne trouve plus même la place , ne nous apprend presque rien ni de Balbeck ni de Palmyre. Cependant les monumens qui survivent en quelque sorte à la mémoire de ces deux villes , nous apprennent d'un côté combien l'antiquité nous est peu connue , & de l'autre que si des édifices dont les ruines nous étonnent , ont été négligés par les Historiens & par les Poètes , ce qu'ils ont loué & qui ne subsiste plus devoit en effet surpasser toutes nos conceptions. *Leur silence au sujet de Balbeck , dit l'éditeur de cet ouvrage (b) , confirme ce qu'on rapporte de Babylone , & les édifices peu exaltés de Palmyre relient la gloire de ceux de l'Egypte & de la Grece.*

Avant la fin du dernier siècle on ignoroit toutes les richesses que recele Palmyre. Ce ne fut qu'en 1678 que des négocians Anglois , établis à Alep , eurent la curiosité d'aller visiter ces ruines jusqu'alors ignorées. Ils ne furent rebutés , ni par les fatigues du voyage dans le vaste desert qui entoure cette ville , ni par le

(b) M. Dawkins , content de travailler à l'instruction du public , par les mesures qu'il a prises lui-même sur les lieux des divers morceaux représentés dans ces planches , a cédé à M. Wood le soin & le profit de la publication..

22 MERCURE DE FRANCE.

malheur qui leur arriva de tomber entre les mains des Arabes & d'en être pillés. Le peu qu'ils avoient vû leur donna les plus grandes idées de ce qu'ils n'avoient pû examiner. Ils prirent mieux leurs mesures, & retournerent au même endroit en 1691. Leur relation fut publiée dans les *Transactions Philosophiques* de l'année 1695 (c). Cette relation, avec la figure & les inscriptions dont elle est accompagnée, a fourni le sujet de divers volumes de conjectures, dont j'épargne les titres à mes lecteurs. Mais le petit nombre de particularités certaines que les sçavans ont ramassées sur cette ville, n'allongera que peu cet extrait, & y répandra quelque jour.

On croit que Palmyre est l'ancienne Tadmor ou Tedmor, bâtie par Salomon au desert (d). Le nom de Palmyre lui vient des Grecs & des Romains; celui qu'elle avoit reçu du fondateur s'est conservé chez les habitans du pays. Il n'y a que des Arabes qui puissent s'imaginer que les monumens qui subsistent encore ayent été l'ouvrage de Salomon. Ces mê-

(c) N^o. 217. art. & N^o. 218. art. II. & III.

(d) 1. Rois IX. 18. 2. *Chron.* VIII. 16. & Joseph. *Ant.* l. VIII.

mes Arabes firent à nos Anglois l'honneur de penser que les génies qui assisterent le Roi des Juifs dans la construction de son sérail, du tombeau d'une de ses concubines, & de ses autres édifices, leur servoient de même à découvrir les trésors cachés dans les ruines. S'il y a lieu de présumer que Palmyre ne résista pas aux armes d'Alexandre, & qu'elle fut soumise, du moins pour quelque tems, aux Seleucides, il ne reste aucun témoignage historique qui puisse nous en assurer. L'histoire Romaine garde un égal silence au sujet de cette ville jusqu'au tems d'Antoine, qui échoua dans son dessein de la piller (e). Pline le naturaliste faisoit sous Vespasien une description de Palmyre qui ne permet pas de la méconnoître, quoiqu'en vantant ses richesses, sa situation, son indépendance, il ne dise rien de ses palais ni de ses temples (f). Les expéditions de Trajan & d'Adrien dans l'orient, obligèrent sans doute ces Empereurs à s'assurer de cette place. Un auteur ancien nous apprend que le dernier la fit rebâtir & appeller de son nom (g); celui de colonie Romaine lui est donné sur la monnoie

(e) Appian. *De Bell. Civil. L. V.*

(f) *Hist. nat. L. V. c. 5.*

(g) Steph. *de Urbib.*

24 MERCURE DE FRANCE.

de Caracalla , & Ulpien dit que Palmyre jouissoit du droit Italique (*h*). Ces diverses autorités , aussi bien que les inscriptions flatteuses pour quelques Empereurs , & les prénoms Romains ajoutés aux noms des habitans , ne prouvent qu'une soumission passagere & incomplète. La situation de Palmyre assuroit sa tranquillité ! Cette ville , détachée du reste de la terre par une mer de sable , paroissoit destinée à séparer les grands Empires des Romains & des Parthes , à balancer leur fortune & à s'attirer leurs égards. Les Palmyreniens conserverent leur territoire tant qu'ils ne songerent point à l'étendre. Ils perdirent ces avantages & leur obscurité par l'ambition d'une héroïne , qui voulut se rendre maitresse des Etats des Ptolemées & des Seleucides , & ébranler le trône des Césars moins hommes qu'elle. Aurelien , successeur de ces Princes foibles , devint avec peine , & moins par ses armes que par ses intrigues , maître de Zénobie & de Palmyre. Ce triomphateur d'une femme ternit sa gloire par les excès de sa vengeance & par l'exécution de Longin. Privée d'habitans par un massacre affreux , & réduite en province sous un Prefet Romain , Pal-

(*h*) *Dig.* 50. l. 1. §.

myre dut à Diocletien quelques édifices , & à Justinien de nouveaux murs. L'histoire ecclésiastique & celle des Turcs ne disent rien d'une ville qui cessa d'être considérable en cessant d'être libre , & les masures de Palmyre ne sont plus habitées que par une poignée d'Arabes.

C'est pour voir ces masures que nos Anglois entreprirent celui de leurs voyages , qui a dû le plus leur coûter. Alep & Damas étoient les deux villes par lesquelles on pouvoit le plus commodément entreprendre cette expédition. Le premier de ces chemins qui avoit été suivi par ceux à qui l'on doit la première découverte de Palmyre , s'étant trouvé fermé pour nos voyageurs , ils laissèrent leur vaisseau à Beryte , traversèrent le mont Liban & arrivèrent à Damas.

Le Bacha de cette ville ne leur fit espérer aucune utilité de sa puissance ou de son nom dans l'endroit où ils alloient. Il fallut qu'ils se rendissent à Hassia , village situé à quatre journées de Damas sur le chemin d'Alep , à une petite distance de l'Antiliban & de l'Oronte. L'Aga , qui y demeure , & dont la juridiction s'étend jusqu'à Palmyre , reçut ces étrangers avec l'hospitalité familière aux Orientaux , & quoiqu'extrêmement surpris de leur curio-

fité, il les mit par ses avis & par ses secours en état de la satisfaire.

Ils partirent de Hassia le 11 de Mars 1751, escortés de quelques cavaliers Arabes, armés de mousquets & de longues piques. Ils traversèrent une plaine stérile qui les conduisit au bout de quatre heures à Sudud. Rien en apparence de plus misérable que les Maronites qui habitent ce lieu. Leurs cabanes ne sont faites que de boue séchée. Ils cultivent cependant autant de terre qu'il leur en faut pour se nourrir, & font de très-bon vin. Nos voyageurs continuèrent leur route après le dîner, & arriverent au bout de quatre heures à Hovareen. Ce hameau ne se distingue de Sudud que par quelques ruines des environs. Il en est à peu-près de même de Carierein, village à cinq lieues de Hovareen, où l'on s'arrêta un jour pour attendre le reste de l'escorte, & se préparer à la partie la plus fatigante & la plus dangereuse du voyage. Il s'agissoit d'une marche de vingt-quatre heures, à travers un desert sablonneux, destitué d'arbres & d'eau, & exposé à la rencontre des plus impitoyables brigands.

La caravane, trop nombreuse pour être bien réglée, partit le 13 à dix heures du matin. C'étoit beaucoup trop tard. On se

trouvoit exposé pendant deux matinées à l'ardeur du soleil, augmenté par la réverbération des sables. Pour desennuyer nos voyageurs dans une marche aussi uniforme que désagréable, les cavaliers Arabes prouvoient dans de feintes escarmouches qu'ils n'avoient point dégénéré de leurs ancêtres de Palmyre, dans leur adresse à manier leurs chevaux. Les deux heures de repos qu'on accorda à minuit à la caravane, furent employées par les Arabes à prendre leur café, à fumer leur pipe, à chanter, & à faire des contes de guerre & d'amour.

La plaine que nos voyageurs traversoient a dix lieues de large. Elle est bordée de deux rangs de montagnes entièrement nues, qui s'approchent aux environs de Palmyre, & ne laissent qu'un passage étroit, où la caravane n'arriva qu'à midi. On y voit les restes d'un aqueduc ruiné, & des deux côtés les sépulchres des Palmyreniens. A peine a-t-on passé ces monumens vénérables, que le passage s'ouvre, & offre le spectacle le plus frappant. On découvre les restes d'une ville superbe, ou plutôt d'un assemblage de palais, de temples, de portiques, & sur tout de colonnes, qui entières en quelques endroits, sans presque aucun mur qui les soutienne, pri-

28 MERCURE DE FRANCE.

vées en plusieurs autres de quelques-unes de leurs parties , ou même entièrement renversées , inégales par tout & disposées différemment , donnent à chaque pas de nouveaux points de vûe. Toutes ces ruines sont de marbre blanc , & l'on n'en trouve en aucun autre lieu du monde , ni autant , ni en aussi bon état. Au-delà l'on apperçoit de vastes plaines qui s'étendent vers l'Euphrate , sans aucun objet qui les borne , ou qui donne quelque signe de mouvement & de vie.

Cette perspective occupe les trois premières planches , qui faites pour être jointes , ne composent qu'une figure. Celle des Transactions Philosophiques , qu'on a insérée dans l'Histoire universelle (i) , représente les mêmes objets ; mais il n'y a point de comparaison du côté de la précision , de la grandeur , du dessin & de la gravûre. On désigne dans celle-ci , par des lettres & des renvois , les divers édifices qui sont ensuite dépeints séparément , & chaque partie de ces édifices fournit le sujet d'une figure. Le plan de la ville fixe la situation des objets. L'œil se porte d'abord sur le temple du Soleil , qu'Aurelien fit réparer , en y consacrant une partie des tré-

(i) *L. I. c. 5.*

sont trouvés dans la cassette de Zénobie. Ce temple paroît avoir occupé une étendue de cent vingt toises en quarré. D'abord se présentoit une grande cour, qu'entouroit un mur décoré de pilastres, & d'un portique abattu par les Turcs. Tout autour de cette vaste enceinte se trouvoit au dedans un double rang de deux cens colonnes. Le perystile du temple occupoit le milieu de la cour. C'étoit un quarré long de trente-trois toises à son plus grand côté, & de vingt au plus petit. Les quarante colonnes singulièrement cannelées de cette colonnade intérieure, étoient beaucoup plus élevées que celles de la cour, & l'on y arrivoit par des degrés. Le temple même avoit vingt-cinq toises de long sur huit de large. Il est impossible de juger du dedans à cause de la quantité de décombres qui le remplissent, & des altérations qu'y ont faites les Mahométans. Mais les chapiteaux, les frises, les soffites, &c. sont tous couverts d'ornemens de sculpture d'une délicatesse achevée. Tout l'édifice fait face aux quatre points cardinaux. Ce temple n'est pas plus remarquable par sa grandeur & par sa magnificence que par ses singularités. Les connoisseurs d'Architecture sçauront les discerner, & M. Wood leur en laisse le soin. On ne peut,

30 MERCURE DE FRANCE.

ce semble , que regarder comme un défaut les avances dont le fût des colonnes est interrompu au tiers de leur hauteur. Ces piédestaux servoient à placer des statues , dont on ne voit plus que l'empreinte des pieds & les fers qui les souûtenoient. C'est à l'orgueil des vivans que ces statues étoient consacrées , aussi bien que les inscriptions gravées au dessous ; & je croirois assez que les unes & les autres étoient postérieures à la construction du temple & des autres colonnes où il s'en trouve de pareilles. Au reste , ce temple est l'unique portion de la ville qui soit actuellement habitée. Les Arabes ont rempli la cour de leurs huttes , & rien ne peut être plus frappant que le contraste de leurs misérables demeures avec les superbes ruines qu'elles entourent.

Un autre monument supérieur encore , s'il se peut ; au précédent , consiste en un arc de triomphe , auquel aboutit une allée bordée de colonnes des deux côtés. Cette colonnade est de près d'un mille. M. Halley a conjecturé qu'elle avoit été érigée à l'honneur & aux dépens d'Adrien. Les inscriptions qui s'y trouvent sont postérieures à ce Prince , & l'on sçait qu'il se plaisoit à remplir les villes qu'il visitoit , des monumens de sa magnificence & de son goût.

Divers autres temples , des colonnes qui au premier coup d'œil semblent avoir formé un cirque (*k*) , d'autres colonnes isolées & extrêmement hautes , quelques-unes de granite , les demeures des morts enfin aussi ornées que celles des Dieux , montrent quelle doit avoir été la splendeur de ce peuple , qui resserré dans sa ville n'avoit rien négligé pour l'embellir.

Les murs de Justinien paroissent encore en plusieurs endroits. Leur enceinte n'occupoit qu'une partie de l'ancienne ville. Ce n'étoit plus en qualité de capitale opulente que cet Empereur s'intéressoit à Palmyre ; il ne songeoit qu'à s'assurer d'une place forte contre les insultes des Parthes. Il paroît par une tour substituée à la princi-

(*k*) L'inspection du terrain n'a point confirmé cette conjecture ; & nos voyageurs ont été fort surpris qu'une ville où l'on devoit manquer d'amusemens , ne fît voir aucun reste de théâtre ou de cirque. Ces édifices si communs dans toute l'Asie mineure , ont le mieux résisté aux efforts du tems. Il semble cependant , par le titre d'*ἀγοραμύς* ou d'*Edile* , donné à Zénobius dans une des inscriptions , & par l'éloge qu'on fait de sa libéralité dans l'exercice de sa charge , que cet emploi n'étoit pas borné au soin des marchés , & que de même que les magistrats du même nom à Rome & ailleurs , ceux de Palmyre tâchoient de se rendre le peuple favorable par des spectacles & par des jeux.

32 MERCURE DE FRANCE.

pale entrée du temple du Soleil , que les Turcs ont eu la même vûe , & nos voyageurs conjecturent que si le Grand Seigneur perdoit Bagdad , il ne manqueroit pas de faire fortifier Palmyre.

Outre l'aqueduc dont j'ai déjà parlé , on a dans la ville deux sources d'une eau chaude & minérale , mais dont les habitans s'accommodent & qu'ils trouvent fort saine. Chacune de ces sources forme un petit ruisseau d'un pied de profondeur & de trois de largeur. Le courant de ces deux ruisseaux est assez rapide , & ils se réunissent en un seul lit. On voit les restes des canaux de pierre dans lesquels les Palmyreniens faisoient couler une eau qui leur étoit si précieuse , & qui leur servoit à cultiver le terrain autour de la ville. Une inscription nous apprend que le soin de l'une de ces fontaines étoit remis à des directeurs , & il y a lieu de croire que ces deux sources , avec une troisième actuellement perdue , formoient la rivière dont parle Ptolémée. Le Pactole , le Melas , & divers autres fleuves n'avoient pas plus de droit à ce nom. Faute d'entretien cette eau se perd à présent dans les sables.

On souhaiteroit sans doute de connoître un peuple, dont l'obscurité nous étonne autant que la magnificence. On voudroit

deviner quelle fut l'origine de son opulence , & l'époque de sa grandeur. M. Wood n'a pour satisfaire notre curiosité à ces divers égards , que quelques observations détachées à nous offrir.

On distingue deux périodes dans les ruines de Palmyre. Les plus anciennes ne consistent qu'en décombres , que la main du tems a graduellement consumées , & qu'il est impossible de reconnoître ou de mesurer. Celles qu'on vient de décrire ont au contraire beaucoup moins souffert du tems que des hommes , & l'on seroit surpris de les trouver si entieres , si l'on ne songeoit que la nature du climat , le petit nombre d'habitans , l'éloignement des autres villes ont concouru à leur préservation. Le mausolée de Jamblique , bâti depuis 1750 ans , est le morceau le plus complet d'Architecture antique que M. Wood ait jamais vû ; & quoique cet édifice ait cinq étages , les escaliers & les planchers n'ont jusqu'ici rien souffert.

Dans les pays qui furent pendant une longue suite de siècles le séjour des beaux arts , il n'est pas difficile de distinguer les divers âges des édifices. On en juge par la diversité de leur construction autant que par l'état de leurs ruines. A la simplicité & à l'utilité des édifices de Rome les

34 MERCURE DE FRANCE.

plus maltraités par le tems , on reconnoît les ouvrages de la République ; ceux des Empereurs se distinguent par la richesse & les ornemens. Athenes permet également de distinguer la majestueuse simplicité des premiers âges & la licencieuse composition des siècles postérieurs. Chaque ordre d'Architecture a eu un différent période. Le plus ancien est le Dorique , l'ordre Ionique succéda ; & soit par une supériorité réelle , soit par la partialité des inventeurs , soit enfin par sa facilité & par la liberté qu'il laisse à l'imagination , cet ordre obtint la préférence dans les pays & dans les siècles où l'Architecture atteignit de plus près à la perfection. L'ordre Corinthien ne vint que plus tard , & la plupart des édifices de cet ordre sont postérieurs à l'établissement des Romains dans la Grece. L'ordre Composite enfin ne fit voir ses bizarreries que lorsqu'à la parure on eut sacrifié les proportions.

L'Architecture de Palmyre ne découvre ni de tels progrès ni de pareilles variations. Tout y est à peu près du même âge , du même goût , & de la même durée. Si quelques édifices ont moins bien résisté , des matériaux moins bons & la violence des hommes en sont les causes. A l'exception de quatre demi-colonnes Ioniques dans le

SEPT E M B R E. 1754. 35
temple du Soleil , & de deux autres du
même ordre dans l'un des mausolées , tout
est de l'ordre Corinthien.

L'Architecture & la Sculpture se sont
en général suivies : mais la sculpture est
arrivée plutôt à sa perfection , & en est
plus vite déchûe. Les métopes des temples
de Thésée & de Minerve , bâties à Athenes
suivant l'ordre Dorique , l'un après la ba-
taille de Marathon , l'autre du tems de Pé-
riclès , sont admirables pour la sculpture ,
mais leur architecture est moins parfaite.
Il s'y trouve des défauts suivant les règles
de Vitruve , règles fondées sur des édifi-
ces moins anciens. D'un autre côté , on re-
marque dans les villes de l'Asie mineure
plusieurs ouvrages d'une architecture su-
périeure à la sculpture qui les orne ; mais
cette différence n'est nulle part plus sensi-
ble qu'à Palmyre (1).

Cette observation a sans doute de quoi
surprendre. L'Architecture , fruit de la

(1) C'est ce que je ne comprends pas , vu les
éloges que les curieux d'Alep , & nos voyageurs
après eux donnent aux bas-reliefs & aux autres
ornemens de sculpture qui subsistent encore à Pal-
myre. *Le marbre* , disent en un endroit les der-
niers , *ne peut être travaillé d'une manière plus*
achevée. Il s'en faut bien qu'ils ne disent la même
chose du travail ou du moins du goût des Archi-
tectes.

36 MERCURE DE FRANCE.

nécessité & des premiers besoins, peut-elle avoir été devancée par un art plus nouveau, qui fut la production du loisir & du luxe ? Le fait ne peut cependant être contesté, & M. Wood en donne une raison fort ingénieuse.

La nature offre au Sculpteur des modèles déterminés. Les objets qui l'environnent, la figure humaine sur tout, le conduisent au beau. Ses premières ébauches doivent être l'imitation de ce qu'il voit, & le plus grand effort de son art n'est que cette même imitation. L'Architecte ne trouve pas aussi facilement les proportions les plus parfaites ; mais quand à force d'essais elles ont été suffisamment établies, il est moins aisé & moins naturel de s'en écarter. La première partie de cette remarque indique ce qui a rendu la Sculpture plus précoce ; la seconde, pourquoi l'Architecture a été plus durable.

Ces réflexions générales appliquées aux édifices de Palmyre, en fixent la date après l'époque de la perfection des beaux-arts. On étoit, s'il se peut, plus magnifique, mais la simplicité n'existoit plus, l'élégance déclinait, la barbarie alloit éclore.

Consultons cependant les inscriptions sur ce sujet. La plus ancienne remonte à la 3.^e année de notre ère ; celle qui l'est le moins

& la seule qui soit en latin , est du tems de Diocletien. On peut donc conjecturer que c'est dans l'intervalle entre ces deux périodes , intervalle qui comprend autour de trois siècles , que Palmyre reçut ses principaux édifices.

Nos voyageurs ont rassemblé toutes les inscriptions Grecques qu'ils ont trouvées dans cette ville. La plupart avoient déjà paru ; mais l'exactitude de la nouvelle copie renverse presque toutes les corrections qu'on a voulu y faire. Le caractère est fort mauvais , & il s'y trouve plusieurs fautes & variétés d'ortographe , causées ou par l'inadvertance des ouvriers , ou par le peu de connoissance qu'on avoit du Grec à Palmyre. Longin se plaignoit de la difficulté d'y trouver un copiste dans cette langue.

On voit par ces inscriptions qu'on se servoit à Palmyre de l'ère des Seleucides & des mois Macédoniens. Il ne faut pas en conclure que cette ville ait toujours été soumise aux successeurs d'Alexandre. Le silence de leur histoire à l'égard d'une place aussi considérable , montre que loin d'avoir appartenu aux Grecs , à peine leur étoit-elle connue.

La plupart des inscriptions sont honoraires , elles rapportent les services & les titres de quelques-uns des citoyens. Les

38 MERCURE DE FRANCE.

autres inscriptions sont sépulchrales. On y lit que Jamblique fils de Mocime , qu'E-lobele Mannayus , que Septime Odenat ont fait construire des tombeaux pour eux & pour leur famille. La date des deux premières inscriptions montre que dans les plus anciennes tous les noms étoient Palmyreniens ; la dernière de même que la plupart des honoraires , indiquent par le prénom l'influence que les Romains avoient acquise dans cette ville. On y voit d'ailleurs le nom de Philippe le meurtrier & le successeur de Gordien effacé , & le titre de Dieu accordé à Adrien & à Alexandre Severe.

Les incipions Grecques qui m'ont paru le plus remarquables , sont la V , la X , la XIII & la XVIII. Elles regardent toutes le commerce de Palmyre , & comme la première n'avoit , si je ne me trompe pas , encore été publiée , je la copierai ici.

NECHAAATOTNEC....

NECHAAATOTNECHTOTAAATOTPEΦE-
ΛOT

TOTAPICCEOTCTYNOΔIAPXCHNOICTYNA-
NABAN

TECMEATOTEMΠOPOIAΠOΦOPATOTKE
OAAΓACIΔOCTEIMHCKAIEYXAPIC-
TEIAC

ENEKENETOTCTNTMHNOCZANA... (m).

Quoique cette inscription soit fautive & imparfaite, elle nous apprend que les Palmyreniens entretenoient un commerce à Vologesias, ville située sur l'Euphrate, à dix-huit milles de Babylone; que ce commerce se faisoit par compagnies ou par caravanes, que le chef de ces caravanes recevoit des honneurs, & entr'autres, comme il paroît par l'inscription X (n), celui d'une statue pour les services rendus à ces caravanes. De tout tems les voyages dans ces deserts ont été dangereux, & la description que Strabon fait des petits Princes de brigands, qui rendoient les chemins peu sûrs, à moins qu'on ne marchât

(m) Les lettres CTNT doivent, dans cette inscription, de même que dans toutes les autres, à la reserve d'une seule, se compter de droite à gauche. Elles donnent ici l'année 453 qui répond à l'an 142 de J. C.

(n) Au lieu de lire dans cette inscription avec M. Halley, κατελθόντες εις ελλογεσιαδα εμπορειας εστησαν, *descendentes ad Vologesiada commercium stabiliverunt; anno 558 sive anno Christi 247, nos voyageurs divisent différemment les mots εμπορειας εστησαν, qui alors signifient, que les marchands accompagnés & défendus par Jules Aurele, &c. dans leur voyage à Vologesias, lui érigerent une statue.*

40 MERCURE DE FRANCE.

par bandes & avec des escortes (o) , ne differe point de ce qu'on observe actuellement.

Que les Palmyreniens fissent en effet un négoce très-lucratif , c'est ce que prouve , outre le témoignage positif d'Appien & l'entreprise d'Antoine , la situation même du pays & la magnificence de la ville. Il n'y a que le commerce qui ait pû procurer des trésors suffisans pour de tels édifices. Palmyre n'a jamais été la capitale d'un Etat suffisant à soi même , ni la demeure de conquerans. Mais le desert , au milieu duquel elle se trouve , a séparé les premieres sociétés civiles dont l'histoire ait fait mention. Les écrits de Moyse attestent qu'il y a eu une communication très-ancienne entre Paddan-Aran ou la Mésopotamie , & la terre de Chanaan. L'eau si nécessaire pour le passage de ce desert , se trouvoit dans les sources de Palmyre ; ce lieu situé à vingt lieues de l'Euphrate & à cinquante de la mer méditerranée , étoit le plus commode entrepôt entre les côtes de la mer & les bords du grand fleuve , & c'est sans doute dans ce te vûc que Salomon le choisit.

Peut-être , dira-t-on , que ce desert ne

(o) Strab. l. XVI.

servoit point à cette communication , & que les négocians tenoient dès les premiers tems la route plus longue & plus sûre que suivent à présent les caravanes , au travers d'un pays habité , & des villes de Damas , de Hamah , d'Alep , de Bir , &c. Mais la promptitude des voyages de Jacob & de Laban , depuis Haran jusqu'à la montagne de Galaad , ne permet pas de croire qu'ils aient pris un autre chemin. Le Patriarche fut tout qui voyageoit avec le même embarras de famille , d'effets & de bétail que le font à présent les Arabes , & qui de même qu'eux se servoient de chameaux pour ce transport , n'auroit pû , même en traversant le desert , arriver en moins de dix jours au terme de son voyage. Depuis tant de siècles le pays & les peuples ont peu changé , & ce que font actuellement les Arabes donne lieu de juger de ce que les Patriarches ont fait.

De tout tems le commerce des Indes a enrichi les pays qui lui ont servi de canaux. Les Phéniciens apprirent des Juifs l'avantage de ce négoce , & il est vraisemblable que Palmyre , moins éloignée de leur capitale que de celle des Juifs , leur parut le lieu le plus propre pour le faire avec succès.

Avant la découverte du Cap de Bonne-

42 MERCURE DE FRANCE.

Espérance , les marchandises des Indes passaient par l'Egypte & par la mer rouge. Eziongeber , Rhinocolure , & Alexandrie étoient les foires où venoient se pourvoir les marchands de la Judée , de la Phénicie , & de la Grece. Mais outre ces grandes voyes de communication , il y en avoit certainement & il y en a encore de moins considérables. M. Wood ne doute pas , sur ce qu'il a vu & sur ce qu'on lui a dit , que si les affaires étoient administrées comme il faut , & le gouvernement des Turcs mieux réglé , le commerce ne refleurît à Palmyre , quoique l'Egypte en fût toujours le grand canal.

Mais quelle que soit l'époque où le commerce ait enrichi Palmyre , on ne peut douter que l'opulence , les édifices , le luxe des habitans n'aient eu cette source. C'est faute de faire attention à leurs avantages , qu'on a attribué aux Rois de Syrie ou aux Empereurs Romains des entreprises dont ils étoient en état de faire eux-mêmes tous les frais. Si les Auteurs n'ont rien dit de ce peuple dans cette époque brillante , c'est qu'appliqué aux arts lucratifs & utiles il ne se mêloit point des querelles de ses voisins. Un pays où l'on vit d'une manière aussi tranquille , fournit aux historiens peu d'événemens & de

SEPTEMBRE. 1754. 43
matériaux. Son obscurité est un garant de son bonheur , & il n'éclate que par sa chute. Palmyre perdit presque à la fois son indépendance , ses trésors , son industrie & ses habitans. Voilà l'ordre des calamités publiques; & si dans cette ville cette succession fut fort prompte , c'est qu'un pays sans terre est privé de tout quand il l'est de commerce & de liberté.

Les tombeaux des Palmyreniens offrirent à nos voyageurs une découverte curieuse. Ils y virent des restes de momies toutes semblables à celles des Egyptiens. Les sauvages habitans du lieu , leur dirent que tous les sépulchres contenoient autrefois des momies , mais qu'ils les avoient détruites dans l'espérance d'y trouver des ornemens de prix. On promit à ces Arabes de les bien payer s'ils pouvoient en trouver quelqu'une qui fut entiere. Mais leurs recherches furent vaines , & nos Anglois ont seulement emporté quelques fragmens, entre lesquels se trouve une chevelure de femme tressée suivant la mode , qui n'a point changé en Arabie.

Les inscriptions dans la langue du pays , qui se trouvent sur ces tombeaux & sur d'autres édifices publics, fourniroient peut-être de nouveaux éclaircissemens si l'on pouvoit les déchiffrer. Les Sçavans qui s'y

24 MERCURE DE FRANCE.

sont appliqués n'y ont point réussi , faute d'avoir une quantité suffisante de matériaux. Nos Anglois leur en fournissent une abondante récolte , & les treize inscriptions qu'ils ont copiées ont une précision dont on leur doit sçavoir d'autant plus de gré qu'ils ont eu en vûe la curiosité d'autrui plutôt que la leur. Ils ont même apporté avec eux trois des marbres chargés de ces caractères inconnus. Comme celles de ces inscriptions qui sont au dessous des Grecques paroissent à plusieurs indices contenir le même sens , la comparaison des noms propres servira à fixer l'alphabet de la langue. Il me semble que la chose n'est ni aussi impossible ni aussi inutile que l'a pensé M. l'Abbé Renaudot (p). C'est à ceux qu'anime la recherche de la langue & des hiéroglyphes de l'Egypte , & plus encore celle des inscriptions du Sinai , à s'assurer jusqu'à quel point la langue de Palmyre pourroit leur en faciliter l'intelligence.

Il paroît du moins que cette ville imitoit les plus grands modeles. Son culte & ses Dieux lui venoient probablement de la Syrie , ses coutumes funéraires de l'Egypte , son luxe de la Perse , ses lettres &

(p) *Mem. de l'Acad. des Inscrip. &c. tom. IV. p. 152. édit. de Holl.*

SEPTEMBRE. 1754. 45
ses arts de la Grece. Des traits de ressem-
blance aussi marqués entre des nations
voisines, servent d'indices de leur com-
munication réciproque. Il est fâcheux de
ne sçavoir que si peu de chose d'une ville
qui a laissé de tels monumens de sa magni-
ficence, & qui a eu à la fois pour Reine
une Zénobie, & pour premier Ministre
un Longin.



O D E

*Sur la Musique. Par M. le Baron de Pointis
Taurignan.*

O Toi ! qui du destin barbare
Accusant l'injuste rigueur ,
Jadis des gouffres du Ténare
Osas braver la sombre horreur
Orphée , élève mon génie ,
Pour célébrer de l'harmonie
Dignement les effets divers.
Silence , inutile critique ,
Je vais parler de la Musique ,
Respecte l'objet de mes vers.



Quel art égale tes merveilles

46. MERCURE DE FRANCE.

Et le pouvoir de tes accens !
Art enchanteur de mes oreilles ,
Tu l'es aussi de tous mes sens.
Est-il un être , s'il respire ,
Qui ne connoisse ton empire ?
Tu régnes sur les immortels.
Le Scythe & l'Iroquois sauvage ;
Le Macassar , l'Anthropophage ,
Reverent tes sacrés autels. *



Qu'avec succès de la nature
Tu me retraces le tableau !
Ici , j'entends le doux murmure
Des ondes claires d'un ruisseau ;
Ici , du papillon volage
Tu me dépeins le badinage
Et les tendres égaremens :
Tantôt , imitant la tempête ,
Tu sembles menacer ma tête
De la fureur des élémens.



Dans les ennuis qui de la vie
Sans cesse empoisonnent le cours ,

* M. de Voltaire dit dans son Essai sur le Poëme Epique , chapitre cinquième , qu'on a trouvé des chansons chez les Caraïbes qui ignoroient tous les arts.

A-t-on jamais de l'harmonie
 Sans fruit imploré le secours ?
 Au deuil a succédé l'ivresse ;
 Les jours sereins ; de la tristesse
 Ont dissipé la sombre nuit.
 Ainsi l'esclave dans les chaînes
 Souvent oublie avec ses peines
 Le triste sort qui le poursuit.



Mais je la vois aux champs de gloire ;
 Sur un char couvert de lauriers ;
 Elle préside à la victoire,
 Et fixe le sort des guerriers
 L'aspect de l'acier homicide,
 Du soldat le plus intrépide
 A d'abord ralenti le bras. (a)
 L'airain ranime son audace
 Il va par tout laisser la trace
 Du feu, du sang & du trépas.



Sans elle, vainqueur de Messène, (b)
 Tu succombois sous tes rivaux ;
 Et le superbe Aristomène
 Voyoit triompher ses drapeaux

(a) ... *Fulgor armorum fugaces
 Terret equos, equitumque vulsus. Hor.*
 (b) Tircé.

48 MERCURE DE FRANCE.

Déjà la farouche Bellonne
Trois fois contre Lacédémone
Avoit fait pancher les hazards ;
Tu vis tes troupes rechauffées
Montrer que les sçavantes Fées
Étoient plus guerrières que Mars. (a)



Quels sons au loin se font entendre ?
De cris , quel mélange confus ? (b)
C'est Jéricho qu'on met en cendre ;
Ses tours altières ne sont plus.
Est-ce par l'effort des machines
Qu'on vient d'entraîner les ruines
De ces énormes fondemens ?
Non ; ces murs qui bravoient la foudre ,
Ont tous été réduits en poudre
Par le seul bruit des instrumens. (c)



Ainsi la puissante harmonie ,
Maîtresse des événemens ,
Des succès dont elle est suivie
Laisse par tout des monumens . . .

(a) Voyez M. Rollin. Hist. anc. tom. 3. avant
propos.

(b) *Conclamabit omnis populus vociferatione
maximâ. Jos. 6^o.*

(c) . . . *Igitur . . . clangentibus tubis muri
ellicti corruerunt. Jos. ibid.*

Mais

Mais elle parle ... quel silence!...

L'enfer surpris en sa présence

N'ose plus réclamer ses droits: (a)

Touché par le son d'une lire

Le monarque du sombre empire

Suspend la rigueur de ses loix.



Quel poison infecte les veines

De cet homme sans mouvement?

Les ressources de l'art sont vaines

Et son secours est impuissant.

C'est toi, touchante mélodie,

Qui vas du souffle de la vie

Ranimer les sens assoupis...

C'en est fait... l'active cadence

Lui fait retrouver dans la danse

Sa guérison & ses esprits. (b)



Mais quel mortel pourroit décrire

Tous ces prodiges éclatans?

Phébus lui-même qui m'inspire

N'a pas des vers assez puissans.

(a) *Quin ipsa stupuere domes atque intima Lethi
Tartara.* Virg. Georg. 4.

(b) Les effets de la Musique sont admirables
sur ceux qui ont été mordus de la tarentule.
Voyez les Mém. de l'Acad. des Sci. an. 1701.

50 MERCURE DE FRANCE.

Dans tous les âges triomphante ,
La Musique toute puissante
A fait regner ses douces loix . . .
Thebes , tu vis tes citadelles
Et tes murailles immortelles
S'élever au gré de sa voix. (a)



Que la fortune trop altiere
Sur moi signale ses rigueurs ;
Je redoute peu la barriere
Qui m'éloigne de ses faveurs.
Constant à braver ses outrages ,
Je n'irai point par mes hommages
Fixer ses caprices divers ;
Sous les auspices de ma lyre ,
Un seul accord peut me suffire
Contre les plus affreux revers.

Hoc opus incœptum desperatumque.

(a) *Dictus & Amphion Thebana conditor arcis
Saxa movere sono testudinis.* Horat de art. p.





*Additions & éclaircissmens au plan d'une
Maison d'association , dans laquelle , au
moyen d'une somme très-modique , chaque
Associé s'assurera dans l'état de maladie
toutes les sortes de secours qu'on peut desirer.*

L'Approbation que le Public vient de
donner à ce plan d'association , est
l'encouragement le plus flatteur que nous
pussions recevoir.

Malgré le reproche que l'on fait aux
François de leur amour excessif pour la
nouveauté , on a vû dans tous les tems les
meilleurs & les plus solides établissemens
souffrir d'abord de grandes difficultés ,
quelquefois même être rejettés , par la
seule raison que c'étoient des nouveautés.

Il ne seroit pas difficile à ceux dont l'oc-
cupation est de développer les ressorts de
l'esprit humain , de justifier notre nation
sur cette inconséquence apparente ; en
rapprochant les faits , ils feroient voir
clairement que cet empressement avide
qu'on lui attribue pour tout ce qui porte
le caractère de nouveauté , ne paroît aveu-
gle que sur les choses de pur agrément ,
dont les suites ne sont point dangereuses ;
mais que lorsqu'il s'agit d'un projet sé-

52 MERCURE DE FRANCE.

rieux , intéressant , utile , elle veut en connoître tous les avantages avant que de l'adopter.

On ne trouvera peut-être pas chez les peuples de l'antiquité , les plus célèbres par leur sagesse , une conduite plus conforme à la raison & au bien public. C'est donc pour satisfaire nos concitoyens , sur les précautions légitimes que leur prudence & leur délicatesse peuvent exiger , que pénétrés de reconnaissance pour les premières marques de bonté dont ils honorent notre entreprise , nous croyons leur devoir des éclaircissemens qui n'ont pu trouver place dans le court espace du premier plan d'association. Nous nous flations d'avoir tout prévu , mais nous étions bien assurés de n'avoir pas tout dit.

Nous répondrons en même tems à quelques objections qui nous sont revenues , en priant instamment ceux qui pourront en imaginer de nouvelles , de les faire passer jusqu'à nous , soit par la voie des Journaux , ou de la manière qui leur conviendra le mieux. La vérité sera tellement notre guide , que n'ayant aucun intérêt d'é luder les difficultés , nous souscrirons de bonne foi à celles que nous ne pourrions résoudre , & que nous profiterons en ces occasions des lumières que l'on voudra bien nous suggérer,

En formant le projet, nous sommes bien éloignés de penser que dans l'ordre des simples citoyens, un seul puisse devenir utile à tous. Ce bonheur suprême n'est réservé qu'aux maîtres des nations, aucun particulier ne pourroit y prétendre sans un orgueil chimérique & insensé ; & si le public attache quelque honneur à cette entreprise, chaque associé, par sa souscription, en partagera la gloire avec les instituteurs.

Chez tous les peuples, même les moins policés, il s'est trouvé des hommes sensibles aux maux de l'humanité, qui ont détaché une portion de leur bien pour le soulagement des misérables. De là sont nés ces établissemens si respectables & si utiles, mais dont la dénomination révolte ceux auxquels il reste de leur éducation quelques sentimens d'amour propre & de décence, toujours blessés en recevant des secours à titre de charité. Pour vaincre cette difficulté, & répandre sur tous les états les secours d'une nécessité indispensable dans les tems d'infirmités & de maladies, il falloit chez une nation où l'honneur est aussi cher que délicat, que ces secours fussent réciproques & indépendans. C'est de ce point de vûe que nous sommes partis, & qu'après des méditations de plusieurs

34 MERCURE DE FRANCE.

années nous avons formé le plan dont nous avons fait part au public.

C'est le premier établissement que la nation se sera donné à elle-même, puisque c'est du concours de l'intérêt & du bien de chaque associé que résultera le bien général que nous proposons.

Pour oser mettre au jour un projet qui demande autant de réflexions, pour en saisir toute l'utilité, il falloit vivre dans un siècle aussi éclairé que celui-ci & sous le regne d'un Monarque toujours disposé à accorder sa protection à ce que ses sujets pourront se procurer d'avantageux pour eux-mêmes, & d'honorable pour la nation.

La plus forte objection est l'étonnement qui résulte de l'étendue de nos engagements, comparée avec la médiocrité de la rétribution de chaque associé. On a peine à s'imaginer qu'avec si peu on fasse tant de choses. Rien cependant n'est plus aisé à comprendre.

L'exécution de ce plan est fondée sur deux vérités prouvées par une expérience constante & uniforme. La première, que sur cent personnes prises indifféremment, il n'y en a pas plus de douze malades dans le cours d'une année.

La seconde, que toutes les maladies,

l'une dans l'autre , ne sont jamais de plus d'un mois.

La preuve de la premiere proposition se tire d'un relevé exact des registres des administrations de Sacremens qui se conservent dans quelques paroisses. On a trouvé que le nombre des administrations à S. Eustache ne monte, année commune, qu'à onze à douze cens. S. Sulpice n'a pas un dixieme de paroissiens de plus que S. Eustache ; ainsi on ne pourroit se tromper en y comptant treize à quatorze cens administrations de Sacremens par an. Mais augmentons encore ce nombre , & supposons que dans les deux paroisses de S. Eustache & de S. Sulpice on porte les Sacremens aux malades trois mille fois par an ; on conviendra aisément qu'il y a environ un tiers des malades de maladies graves qui reçoivent leurs Sacremens , ainsi dans ces deux paroisses il y auroit par an neuf mille malades de maladies sérieuses ; & quand on voudroit qu'il n'y eût que le quart de ces malades qui reçussent leurs Sacremens , il s'ensuivroit toujours que les deux paroisses dont on vient de parler , ne donneroient par an que douze mille véritables maladies. Or il n'y a personne qui ne sçache que les deux paroisses de S. Eustache & de S. Sulpice font plus du quart

56 MERCURE DE FRANCE.

de Paris ; supposons cependant qu'elles n'en font exactement que le quart. Voilà donc dans tout Paris , où l'on compte 800000 habitans , 48000 malades seulement. Or 48000 est à 800000 comme six est à cent , & non pas comme douze ; d'où il suit que l'expérience ne nous donne que six malades sur cent personnes , au lieu que nous en comptons douze.

Il est vrai que nous ne comptons ici que les maladies graves , & qu'il faut encore ajouter les indispositions pour lesquelles on n'a pas besoin de s'aliter , mais qui exigent quelques remèdes. Ces indispositions sont du double plus nombreuses que les maladies ; ainsi Paris nous donnant 48000 malades par an , il faudra compter sur 96000 indispositions , outre les maladies. Nous ferons voir bientôt que notre établissement fournira abondamment de quoi procurer dans ces indispositions tous les secours dont on peut avoir besoin : mais ici nous ne parlons que des maladies qui exigeront un lit dans la maison.

La preuve de la seconde proposition est encore fondée sur l'expérience ; & pour s'en convaincre il ne faut que jeter les yeux sur le calcul que l'on a fait des malades qui sont entrés à la Charité dans le tems que cette maison n'avoit que 160 lits ,

on verra qu'avec ces 160 lits elle en a reçu dans le cours de douze années 27000, ce qui par année commune fait 2250 : or il est démontré que si les maladies eussent été toutes d'un mois entier l'une dans l'autre, on n'auroit pû recevoir par an que 1920 malades ; ce qui prouve que les maladies l'une dans l'autre, ne sont pas même d'un mois ; & l'on ose se flater d'en abrégier encore la durée, par les soins & la présence continuelle de ceux de qui les malades attendent leurs secours, par la précaution d'employer tous les moyens de renouveler l'air dans les salles, quoique l'intervalle qui se trouvera entre chaque lit, donnera une colonne d'air suffisante pour empêcher la communication d'un malade à un autre. De ces deux vérités appuyées sur l'expérience, il suit que cent personnes ne donneront jamais plus de douze mois de maladies, & qu'ainsi un lit doit naturellement suffire à cent personnes. Inutilement objecteroit-on que plusieurs personnes peuvent être malades à la fois. Plus l'association sera nombreuse, & moins cet inconvénient sera à craindre. D'ailleurs c'est l'affaire de ceux qui président à cet établissement, de fournir des lits à tous ceux envers lesquels ils se seront engagés. Ils se proposent pour cela d'en avoir un

58 MERCURE DE FRANCE.

certain nombre prêts à placer dans le cas d'une épidémie générale qui dérangerait cette proportion , qui ordinairement ne varie point.

Si un lit suffit pour cent personnes , mille personnes n'occuperont que dix lits , & dix mille personnes cent lits. Il n'est pas besoin d'avertir que nous entendons parler ici de cent lits pleins pendant toute l'année.

Ne supposons maintenant les dix mille associés dont nous parlons que de la dernière classe , & ne prenons d'eux que vingt-cinq sols par mois , ils nous donneront douze mille cinq cents livres par mois , ce qui fait cinquante mille écus par an.

Or nous venons de faire voir que cette somme sera employée à soigner cent lits , qui étant toujours pleins nous donnent douze cents malades dans le cours de l'année ; ainsi chaque lit aura 1500 livres de revenu , chaque malade 125 livres à dépenser par mois , & 4 livres 3 sols 6 den. par jour.

Par la même supputation , 1000 associés de la seconde classe produiront 18000 livres par an ; ce qui donne à chaque lit 1800 livres de rente , & à chaque malade 150 livres par mois , & cent sols par jour.

Le même nombre de 1000 associés dans

SEPTEMBRE. 1754. 59

la troisième classe , donnera 2000 livres par mois , 24000 liv. par an , & pour chaque lit 200 livres par mois & 6 livres 13. sols par jour.

Les mêmes 1000 associés dans la quatrième classe produiront 3000 livres par mois , & 36000 liv. par an ; ce qui donne à chaque lit 3600 livres par an , 300 liv. par mois , & dix livres par jour.

Enfin la classe des appartemens , toujours sur le pied de 1000 associés , donneroit 60000 francs par an , 6000 francs pour chaque appartement , 500 livres par mois , & 16 livres 12 sols par jour. Le nombre des associés pour les appartemens , peut n'être pas à beaucoup près si grand , mais la proportion étant toujours la même , le revenu de chacun doit aussi toujours être le même.

Nous allons comparer dans la table suivante , les produits & la dépense de notre établissement , en supposant l'association composée de dix mille deux cens personnes distribuées ainsi qu'on va le voir. On n'y suppose la dépense de chaque lit qu'à la moitié du revenu dont il jouit , & nous ferons en état de prouver par d'autres tables que nous donnerons dans la suite , si le public le desire , que cette dépense est plus que suffisante. Il importe seulement ,

C.vj

60 MERCURE DE FRANCE.

quant à présent , de rappeler deux choses.

1°. Qu'à l'Hôpital de la Charité , dont le public est content , l'on fonde un lit moyennant dix mille francs qui ne peuvent produire cinq cens livres de rente , attendu les droits d'amortissement qu'il faut prélever. 2°. Que les secours & les soins vraiment utiles étant les mêmes pour toutes les classes , le fond de la dépense doit être toujours le même , & qu'ainsi l'excédent que l'on donnera pour les commodités de simple agrément , sera supérieur de beaucoup aux dépenses que ces commodités occasionneront à la maison. *

L'hospice fera donc un profit considérable sur les associés. Ce bénéfice ne peut être incertain que pour ceux qui ne considèrent pas qu'un gain qui est comme 1 , & qui est perçu dix mille fois , est aussi grand & plus sûr qu'un gain qui est comme 10000 , & qui n'est perçu qu'une fois. Nous disons que ce gain est plus sûr , parce que les caprices du sort peuvent en un instant perdre tout d'un côté & ruiner le plus magnifique établissement , & qu'ils ne peuvent de l'autre que diminuer le bénéfice de quelques millièmes parties ; diminution incapable d'ébranler un établis-

* Voyez la table à la fin.

SEPTEMBRE. 1754. 61
sement fondé sur des principes tels que
ceux que nous avons posés.

Mais on dit : » Un associé qui a payé
» pendant un seul mois 1 livre 10 s. ou 3
» livres, &c. suivant la classe qu'il a choisi-
» sie, peut se faire transporter dans la
» maison, & lui coûter 150 liv. pour une
» seule maladie d'un mois. Il faut bien
» que cette dépense vienne d'une autre
» contribution que la sienne. » De là naissent
dans les esprits, & l'idée de secours
gratuits dont la délicatesse de l'amour propre
est blessée, & peut-être la répugnance
de s'associer. Ce qui forme une seconde
objection.

On ne veut pas faire attention que l'établissement
proposé est une sorte de lotterie, dont la chance
heureuse est la santé, sans que la maladie soit une
chance humiliante. Celui qui n'ayant mis que
vingt sols à une lotterie, gagne dix mille
livres, croit n'avoir & n'a réellement aucune
obligation à ceux dont les billets n'ont pas
porté.

La comparaison est exacte. Quelque
soient les secours qu'un associé reçoit de la
maison dans l'état de maladie, quelques
dépenses qu'on ait faites pour lui, il n'est
pas moins fondateur, il n'est pas moins
propriétaire de l'hospice que les souscrip-

62 MERCURE DE FRANCE.

teurs qui ont été assez heureux pour n'en avoir pas besoin.

Ces secours étrangers , dont l'amour propre s'allarme si mal à-propos , ces avantages qu'un malade tirera de son association , & qu'il ne pourroit se procurer chez soi que par des dépenses considérables & fort au-dessus de ses facultés actuelles , deviennent donc l'éloge le plus complet de notre projet.

Mais si les avantages de la maison sont si considérables pour les associés , & les bénéfices de l'association si considérables pour la maison , en calculant seulement d'après un nombre de 10200 associés , comme nous l'avons supposé dans l'état de dépense & de recette que nous avons donné , que ne deviendront point ces avantages & ces bénéfices , dans la supposition naturelle d'un nombre double ou triple ? Il est évident que la maison faisant un petit bénéfice sur chaque associé , plus il y aura d'associés , plus ces bénéfices légers seront réitérés ; plus la somme en sera grande , plus la maison sera riche , plus l'établissement s'avancera à sa perfection.

Mais cette considération fait naître une troisième objection diamétralement contraire à la première. On craignoit d'abord que la maison ne fût pas assez riche pour

se soutenir , & l'on craint maintenant qu'elle ne le soit trop. On demande l'emploi de ce surplus de recette , & malheur à nous si cette question nous offensoit.

Nous répondrons qu'il fera employé sous les yeux du public & avec l'agrément des associés , en améliorations nécessaires , jusqu'à ce que la maison ait pris l'état de consistance le plus parfait. Dans la suite le bénéfice annuel accumulé servira à fournir des secours & à préparer une retraite à ceux des associés qui tomberont dans l'état de caducité & d'incurabilité. Ainsi les associés , après avoir été fondateurs , auront encore le bonheur de devenir bienfaiteurs les uns des autres , tous restant également propriétaires. Enfin l'on parviendra à baisser le prix des associations pour la plus grande commodité des citoyens , ou à former quelque autre établissement utile que l'amour du bien public pourra nous suggérer , après toutefois que nous aurions pris l'avis de l'association représentée par des Députés & Syndics de tous les Corps associés dans l'assemblée générale qui se fera tous les ans.

Quatrième objection. On s'est borné dans le commencement à dix mille associés , & c'est sur ce nombre que sont fondés tous les calculs qui précèdent ; mais

64 MERCURE DE FRANCE.

s'il ne s'en présentoit pas dix mille , l'établissement n'auroit donc pas son exécution ? Nous pouvons répondre avec confiance , que l'accueil du Ministère prouvé par les souscriptions de quelques - uns de ses membres , que l'approbation des grands & de cette portion de citoyens faits pour éclairer les autres , en un mot que le concours & l'empressement du public écartent bien loin toute crainte à cet égard , & nous font concevoir au contraire l'espérance d'un nombre infiniment plus grand que dix mille.

Mais quand par impossible , ce nombre ne se rempliroit pas , si l'établissement est de sa nature avantageux pour ce nombre , il doit l'être pour la moitié , dans une proportion égale ; la différence ne peut tomber sur les avantages de l'association , elle frapperait uniquement sur l'excédent de recette de la maison.

Les malades seront toujours également bien traités ; mais la maison bénéficiant d'une moindre somme relativement à ses vûes d'extension , l'exécution de ses dernières vûes seroit renvoyée à un tems plus éloigné. Par exemple , le prix des associations qu'on auroit pû baisser très-prompement si le nombre des associés eût été considérable , se soutiendrait plus long-tems sur le même pied.

» Ces intentions , repliquent quelques
 » personnes , font infiniment louables ;
 » mais qui nous assurera qu'elles auront
 » lieu ?

Nous répondrons à ce doute , en adressant la parole à celui qui nous le propose , & nous lui dirons : » Est-ce à vous , souffreux , à avoir une pareille crainte ?
 » Oubliez-vous que rien ne vous attache
 » à la maison que votre intérêt ? que vous
 » n'y tenez qu'autant que l'administration
 » vous convient ? Les choses dégènerent-
 » elles ? Vous paroissent-elles contraires
 » à la pureté des vûes des premiers instituteurs ? Séparez - vous , rompez votre lien. Le seul tems pour lequel vous
 » vous engagez , est le mois pour lequel
 » vous allez souscrire ; passé ce tems ,
 » vous ne devez rien à la maison , ni la
 » maison à vous. Vous êtes libre de ne
 » vous plus représenter , & votre association se dissout d'elle-même.

Les promesses que nous faisons aux associés étant fondées sur leur propre volonté , il est très-évident que nous ne hazardons rien , en assurant de deux choses l'une , ou que l'établissement ira nécessairement en s'améliorant , ou qu'il se dissoudra de lui-même. Mais qu'il tombe ou qu'il se soutienne , comme il ne s'éteindra

qu'au moment où il cessera d'être utile , on aura trouvé son avantage à nourrir son association tant qu'il aura duré.

Une conséquence qui découle immédiatement de l'esprit dans lequel l'établissement est formé , c'est que chaque associé étant propriétaire , l'administration représentant le corps des associés , toute proposition faite par un associé doit être pesée & répondue publiquement , soit qu'on l'accepte , soit qu'on la refuse.

C'est pour nous conformer dès-à-présent à cette loi invariable que nous demandons ici aux personnes qui se présentent , ayant apparemment dessein d'entrer dans l'association pour acquérir la nomination à un ou plusieurs lits , ce qu'elles entendent par cette nomination. Est-ce un lit dont elles voudroient disposer , & qu'elles rempliroient à leur volonté toutes les fois qu'il seroit vacant ? N'est-ce que le droit de faire traiter tous les ans quelques malades privilégiés ? Si c'est un lit dont ces personnes veulent disposer , elles n'ont pas sans doute compris l'esprit de l'association ; il est totalement contraire à leur proposition , & elle seroit également opposée à l'intérêt même de ces fondateurs.

1°. *A l'esprit de la maison.* On aimeroit mieux renoncer au projet , que d'avoir à

se reprocher d'y employer des fonds qui ne doivent point être soustraits à la société. Il est à craindre que toute administration qui a des fonds ne se détériore, & le premier fondement de la nôtre est qu'elle soit dépendante à jamais du goût & de l'inspection du public.

2°. *A l'intérêt des fondateurs.* En effet, est-ce pour sa maison particulière, est-ce pour le bien de l'humanité en général qu'on veut acquérir la nomination d'un lit ? Dans le premier cas, nous ferons observer à un maître qui a dix domestiques, que l'emploi de dix mille francs qu'il sacrifieroit à sa fondation, lui ôteroit cinq cens livres de rente, & ne lui donneroit qu'une place, au lieu qu'avec cent cinquante livres il en auroit dix par la voie de l'association.

Ajoutez à ces observations que la nomination des lits fondés ne coutant plus rien aux héritiers des fondateurs, ils pourroient se remplir par la suite de gens dont le soulagement doit être l'objet propre des charités publiques, des hôpitaux & des paroisses.

Si l'on attache d'autres idées à la nomination d'un lit, & qu'il ne soit question que du droit de placer dans la maison un certain nombre de malades par an, l'évaluation de ce droit suppose des combinai-

68 MERCURE DE FRANCE.

sons que nous n'avons pas encore faites ; mais ceux qui se proposent de l'acquiescer doivent être assurés de l'empressement avec lequel l'administration se portera à seconder leurs vûes. Elle ne s'occupe sans cesse que des moyens d'étendre & de généraliser les siennes ; & c'est en conséquence de quelques observations & sur les remontrances de plusieurs personnes bien intentionnées , qu'elle offre aujourd'hui des souscriptions aux personnes même de l'âge de soixante ans & au-delà , pourvû qu'elles se présentent dans les premières années de l'établissement. Au défaut de tarifs qui fixent la valeur de ces associations , on laissera chaque particulier équitable & éclairé juger lui-même des augmentations qu'on lui demandera. Cette offre nous a paru nécessaire pour remplir totalement l'idée de l'établissement & le rendre accessible à tout le monde. Si cependant le public paroît désirer des tarifs , on les donnera dans l'écrit par lequel nous allons incessamment indiquer le lieu où commencera cet établissement , & les personnes qui doivent en composer l'administration. L'offre des souscriptions pour des personnes de soixante ans & au-dessus ne s'étend qu'aux premières années , parce que passé ce terme l'établissement sera assez univer-

sellement connu pour que l'on ne puisse nous reprocher d'en avoir exclu personne.

Nos desirs à cet égard sont si étendus , que respectant la noblesse du sentiment qui porte une famille à se séparer d'enfans chéris , qui sont souvent toute son espérance , afin de leur procurer une éducation qui en fasse un jour des citoyens dignes de leur patrie , nous offrons à tous ceux qu'on enverra dans la première école du monde , quelque âge qu'ils aient , d'être reçus sous le certificat des supérieurs des collèges ou des maîtres , dans un asyle où ils trouveront les soins les plus intelligens & l'attention des parens les plus tendres.

Au reste nous n'ignorons pas qu'il est des particuliers qui s'imaginent avoir un intérêt personnel à désapprouver nos dessein , & que leurs propos vagues sont répétés de bonne foi par d'autres qui n'en pénètrent pas les motifs.

Il suffit d'inviter ces derniers à examiner notre projet par eux-mêmes , & à se tenir en garde contre les préventions. Si un projet peut nuire à quelques particuliers , ce n'est souvent que par la raison même qu'il est avantageux au total de la société. Cela est si vrai dans le projet dont il s'agit , que l'on abandonne pour toujours ce qui ne pourroit être

70 MERCURE DE FRANCE.

avantageux qu'à la maison , comme d'y gagner des maîtrises , &c. D'ailleurs nous sentons qu'avec le zèle & l'amour du bien public il faut encore du courage.

Il nous avoit paru que dans ce premier moment , comme il ne s'agissoit que de constater le desir du public pour cet établissement , nous ne devions pas donner de formes aux billets de souscriptions ; qu'au contraire il falloit donner toute liberté à chaque particulier de s'exprimer comme il le jugeroit à propos : mais comme plusieurs de MM. les Notaires en demandent une , voici celle dont se sont servis plusieurs d'entr'eux.

*Modele d'association dont plusieurs de MM.
les Notaires se sont déjà servis. **

Etat des personnes qui se sont présentés
chez M^c , Notaire , pour
souscrire à l'association proposée par
un mémoire imprimé & distribué dans
le public.

* Cette forme n'est point obligatoire , elle n'est que pour ceux qui voudront s'en servir , étant bien entendu que chacun sera le maître de s'exprimer comme bon lui semblera.

SEPTEMBRE. 1754. 71

Du 1754.

Le *seur* *qualité* *âgé de*
demeurant *pour la chambre à 3 lits, &*
a signé

Du 1754.

Le *seur* *sa qualité* *âgé de*
demeurant *pour l'appartement, & a*
signé

Cent associés ne peuvent donner plus de douze
malades dans le cours de l'année ; & chaque
maladie, l'une dans l'autre, ne peut être de
plus d'un mois : ainsi ,

	Associés.	Malades par mois.	Malades par an.
Appartemens.	200	2	24
Chambre à un lit.	300	3	36
Chambres à deux ou trois lits.	2000	20	240
Petites Salles.	3002	32	384
Salles plus grandes.	4000	40	480
Totaux	10200	102	1224

72 MERCURE DE FRANCE.

Les associés produisent chacun , à raison de 5 l. par mois dans la pre- miere clas- se , 3 liv. dans la se- conde, 2 l. dans la troi- sième, 1 l. 10 s. dans la quatr. & 1 livre 5 s. dans la cin- quième.		Les malades de l'affocia- tion dépen- sent chacun à raison de 250 livres pour la pre- miere clas- se, 150 liv. pour la se- conde, 100 liv. pour la trois. 75 l. pour la qu. 62 l. 10. s. pour la cin- quième. Le tout par mois.	Béné- fice.
Appartemens.	12000 l.	6000 l.	6000 l.
Chamb. à 1 lit.	28800	14400	14400
Chambres à 2 ou 3 lits.	48000	24000	24000
Petites Salles.	57600	28800	28800
Salles plus gr.	60000	30000	30000
Totaux	206400 l.	103200 l.	103200 l.

Sur les 10200 associés, en supposant qu'il y en eût 5000 des Corps & Communautés qui payent 5 s. par mois, 3 l. par an de moins que les autres, il faudroit défalquer 15000 livres, qui joint à la dépense des Médecins & Chirurgiens de quartier nécessaires pour porter des secours prompts & gratuits aux associés dans
le

SEPTEMBRE. 1754. 73

le cas qui demande d'être secouru dans l'instant, comme aussi dans ceux d'indisposition où le malade n'étant point allité ne peut demander un lit dans la maison, mais en peut exiger tous les secours nécessaires à son état : toutes ces sommes, comme on va le voir, se montent à celle de 37200 livres, ainsi le bénéfice se trouvera réduit à 66000 liv.

Honoraires de 12 Médecins correspondans, à 600 l. chacun	7200 l.
Ceux de 12 autres suppléans, à 300 liv. chacun	3600
12 Chirurgiens correspondans, à 300 liv. chacun . . .	3600
12 Chirurgiens suppléans, à 150 l. chacun	1800
Frais de Pharmacie pour les associés qui ne seroient pas dans la maison	6000
Diminution de 3 l. par an qu'il faut faire sur les 5000 associés qu'on a supposés être des communautés	15000

Total 37200 l.

Laquelle somme diminuée de celle de
D

74 MERCURE DE FRANCE.

103200 l. il reste celle de 66000 l. de bénéfice net & clair que l'établissement feroit tous les ans sur les 10200 associés. Ce bénéfice au reste appartiendra au corps de l'association, & ne sera employé qu'à sa plus grande utilité. Ainsi, outre les secours que chaque particulier tirera de la maison, il deviendra propriétaire de sa quote-part d'un bénéfice qui (l'établissement subsistant) lui procurera des avantages, dont il ne jouiroit pas sans cette association.

Copie de la délibération des six Corps des Marchands; en date du 13 Juillet 1754.

M. de Chamouffet, Maître des Comptes, ayant présenté dans les bureaux des six Corps deux écrits imprimés, dont l'un est intitulé, *Plan d'une maison d'association, dans laquelle, au moyen d'une somme très-moderée par mois, chaque associé s'assurera dans l'état de maladie toutes les sortes de secours que l'on peut désirer*; l'autre contient des *additions & éclaircissmens audit plan.*

Les Gardes de chaque Corps après avoir examiné ces écrits en particulier, se sont assemblés ce jour au bureau des six Corps, pour recevoir les avis de la compagnie en général, & ont observé qu'il leur paroît

que l'Auteur dans son plan a fait une omission concernant la Pharmacie , qui est une des trois parties essentielles de la Médecine , pour le gouvernement de laquelle ils requierent qu'il soit choisi parmi les Maîtres Apothicaires de Paris sujets suffisans pour y présider ; demande trop bien fondée pour qu'elle ne leur soit pas accordée. Cette observation admise ils ont délibéré unanimement qu'on ne pouvoit rien imaginer de plus utile , de plus avantageux à la société & de plus louable pour son auteur ; & que sur l'exposé desdits plan & additions ils en desirerent l'exécution , après laquelle ils ne doutent pas qu'un grand nombre de leurs membres ne souscrivent à ladite association.

Verron, Havart, Hatry, Vassal, de Camp l'aîné, Sauvage, Chapelet, Feti, Jacquin, Lepine, Santussant.

Il y aura toujours dans l'administration six députés du bureau général des six Corps , nommés par leurs bureaux , indépendamment des Syndics qui seront créés tous les ans dans leur bureau particuliers , pour délivrer les billets d'association dans leurs Corps , en recevoir les payemens & donner les certificats nécessaires pour mettre l'associé malade en état de

se faire transporter à la maison.

Nous sommes convenus avec le bureau des six Corps, de donner à chaque Corps & Communauté un droit de deux nominations sans payer, par chaque cent d'associations. Ces nominations ne pourront être remplies que par les Syndics & le bureau de chaque Corps, & ne pourront être données qu'à des personnes du Corps qui seront désignées nommément.

La démarche du bureau des six Corps ayant paru devoir être suivie par le plus grand nombre des Communautés de Paris, il a été convenu que successivement elles auroient le droit de députer un administrateur pris d'entre leurs Maîtres, mais dont l'administration ne durera qu'un an, afin que toutes les Communautés associées puissent y passer successivement.





IMITATION LIBRE

D'une Ode de Catulle.

Vivons pour nous aimer , ma charmante Lesbie ,

Pour enivrer nos cœurs du nectar des desirs ,

Et laissons contre nos plaisirs

Radoter la vieilleſſe & murmurer l'envie.

Phébus éteint ſes feux dans les bras de Thétis ;

Il revient plus brillant ſur les pas de l'Aurore.

Notre ſort eſt moins beau , la Parque nous dévore ;

Quand nos jours ſont éteints ils ſont anéantis.

Jouiſſons , c'eſt tout l'art de prolonger la vie ;

C'eſt le grand art des Dieux , qu'il ſoit le tien ,
Lesbie ;

Arrachons au trépas , conſacrons aux amours

Ces inſtans précieux , ſi charmans & ſi courts.

Prodigue tes faveurs à l'amant qui t'adore ;

Donne-moi cent baiſers , cent mille autres encore ;

Confondons nos ſoupirs , nos tranſports & nos vœux ;

Gouçons , multiplions les traits délicieux

De la félicité ſuprême ;

Dérobons-en le nombre au jaloux curieux ;

Qu'il le voye & l'ignore , ignorons-le nous même :

Ne nous ſuffit-il pas de ſçavoir être heureux ?



DISSERTATION

Sur le Testament de Louis XIII.

LE Mercure a donné une Dissertation il y a quelques mois sur le Breviaire de Louis XIII. Cet ouvrage n'est pas rare ; je crois que le Codicille attribué au même Prince l'est davantage. Comme plusieurs personnes pourroient être curieuses de le connoître, je vais tâcher de les satisfaire.

La date de l'impression de cet ouvrage prouve que le goût d'attribuer aux Souverains & aux hommes célèbres dans l'Etat, des testamens dont ils ne furent jamais les auteurs, est très-ancien. A la fin du Codicille de Louis XIII on trouve cette note : *achevé d'imprimer le 7 d'Août 1643.* Il est par conséquent antérieur aux testamens des Cardinaux de Richelieu & de Mazarin, du Duc de Lorraine, de MM. Colbert & de Louvois, & à tant d'autres qui ont paru depuis. L'exemplaire que j'ai entre les mains est relié en deux petits volumes in-18, menu caractère. Voici le titre qu'il porte.

CODICILLE DE LOUIS XIII,

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE;

*A son très-cher fils aîné & successeur en ses
Royaumes de France & de Navarre ,
Canada , Mexique en ses Monar-
chies d'Italie , d'Allemagne ; en ses Du-
chés de Savoye , Milan , Saxe , Luxem-
bourg , Cleves , Juliers , Gueldres*

Cette énumération renferme près d'une page : le Monarque s'y attribue les titres de Landgrave , de Palatin , d'Exarque , de Marquis de Brandebourg , de Seigneur des isles & des mers , & même d'Archevêque de Cologne , en un mot d'Empereur d'Europe & d'Amerique. Les Rois d'Espagne n'en ont jamais tant pris , & je crois même que les diplômes des Potentats de l'Orient ne sont pas aussi enflés. Première absurdité ; mais ce n'est pas la seule , l'ouvrage répond parfaitement au frontispice. Comment se peut-il trouver des personnes assez dénuées de jugement , pour mettre sur le compte des Princes ou des grands hommes les rêveries d'un cerveau dérangé ? Je ne m'amuserai pas à développer toutes les extravagances de l'imposteur qui a pris le nom de Louis XIII ; je ferai seulement

80 MERCURE DE FRANCE.

quelques remarques détachées sur son ouvrage , qui , quoique ridicule , coûte fort cher.

Le prétendu Roi débute par se féliciter de ce que le très-miséricordieux lui a pardonné le péché pour lequel il le privoit de lignée. Il se plaint ensuite que des méchans ont voulu le détourner d'écrire (il avoit donc laissé transpirer son dessein ?) , qu'ils ont dit une iliade d'injures à ce sujet (belle supposition !) ; après quoi il entre en matière. L'ouvrage est divisé par chapitres. Les dix-sept premiers renferment , outre une énumération fort enflée des sciences dont le jeune Prince doit s'instruire , les principes les plus fins de la Théologie dogmatique & mystique , sur les attributs divins , positifs , relatifs , négatifs , sur l'unité de Dieu , la connoissance de soi-même , le vice & la vertu. Tout cela eût été fort bon pour un Bachelier de Sorbonne dans ce tems-là ; mais Louis XIV ne devoit point aspirer à prendre le bonnet de Docteur.

Le dix-huitième chapitre renferme un conseil assez extraordinaire dicté par la sagesse (car c'est d'abord au nom de la sagesse que le Roi parle) ; c'est de se faire éveiller tous les jours par son Confesseur à cinq heures du matin. Ensuite la sagesse

lui apprend une longue oraison mentale, qui prouve que l'auteur étoit au fait de cette matiere. Cette oraison devoit durer une demi-heure, & se faire au lit ; sans doute que la sagesse avoit chargé le Confesseur d'empêcher ce jeune Roi de s'endormir.

On trouve dans le dix-neuvième chapitre la priere que le jeune Prince doit dire tous les jours à genoux en langue François. Elle commence par le Symbole des Apôtres, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, & le Pseaume XLVIII^e paraphrasé à la mode du tems. Vient après cela une formule d'oraison fort dévote, où le Roi promet entr'autres choses à Dieu de ne plus souffrir de maltôtes dans son Royaume. J'ignore si cette priere devoit durer une heure & demie, ou ce que Louis XIV devoit faire pendant tout ce tems-là. Mais le Codicille ne reprend l'ordre des actions de la journée qu'à sept heures du matin : c'étoit alors que le Prince devoit entendre la Messe.

Dans autant de chapitres qu'il y a de jours dans la semaine, l'auteur, en commençant par le Lundi, rapporte l'oraison que le Roi devoit dire chaque jour avant la Messe : ensuite la sagesse lui donne trois leçons, après quoi il doit encore faire une oraison.

82 MERCURE DE FRANCE.

Le chapitre vingt-sept renferme les prières que le Monarque doit réciter pendant la célébration du saint Sacrifice. La première est une confession & résolution de se corriger : la seconde devoit être dite avant que le Prêtre lise en *François* & explique l'Épître : la troisième avant qu'il lise dans la même langue l'Évangile & qu'il l'explique comme l'Épître : la quatrième après cette explication : la cinquième après que le Prêtre & le Roi auront dit en *François* le Symbole des Apôtres ; celle-ci est en forme de méditation. Enfin les deux dernières avant & après la Communion , que le Roi devoit par conséquent recevoir tous les jours. Tout ceci est terminé par la paraphrase du Cantique de Simeon chantée à deux chœurs , par un quatrain , où le Prince donne son ame à Dieu ; enfin par une courte priere en *François*.

Voici la seconde & la cinquième ou dernière strophe de la paraphrase du *Nunc dimittis* : par cet échantillon on pourra juger du goût & de l'exaëtitude du Poète. Les Rois ne sont pas obligés d'être des Apollons

Mes yeux ont vu ton salutaire ;

Qui respirera tes enfans

Du gouffre des enfers puants ,
Pour les mettre en ton sanctuaire.

Étends la main , prends moi toi-même ,
Sauve-moi , vuide-moi de moi ,
Et me remplis le cœur de toi ,
Et qu'éternellement je t'aime.

Les leçons que la sagesse donne au Prince chaque jour sont la plupart fort instructives : le Lundi elle l'avertit qu'il a dans son Royaume trois sortes de personnages ; les Athées , qui le remplissent , & qu'il faut ou convertir ou exterminer : les idolâtres , c'est-à-dire les Catholiques qui représentent le Pere Eternel sous la figure d'un vieillard ; le Fils , sous le symbole de l'agneau ; le S. Esprit sous celui d'une colombe (le bon Roi Louis XIII étoit donc iconoclaste). Les troisièmes sont les superstitieux , que Dieu hait plus que les Athées & les idolâtres (voilà la fameuse question décidée , de sçavoir si la superstition est plus criminelle que l'athéisme) : cette leçon de la sagesse a été dictée par l'esprit de Calvin. Le Roi très-Chrétien n'est nullement Catholique sur le célibat des Clercs , sur l'abstinence , le jeûne , l'observation des Fêtes . . . & cependant il conseille à son fils de communier

84 MERCURE DE FRANCE.

tous les jours : quelle inconséquence !

La même sagesse , page 102 du premier volume , traite Clovis de Saint , ainsi que Charlemagne : elle a tort de prévenir le jugement de l'Eglise.

La confession que le Roi doit faire au commencement de la Messe a quelque chose encore de plus ridicule que tout ce qu'on vient de voir. Voici comme il est prescrit au Prince , coupable ou non , de s'exprimer. » Je m'accuse de mes idolâtries & » superstitions , de mille blasphèmes contre votre saint nom , de l'inexécution des » codicilles de mon pere , (l'Auteur prévoyoit bien que Louis XIV ne seroit » pas fort exact à les observer) & de mes » irrévérences envers ma bonne mere : j'ai » souillé mon ame de fornications & d'adulteres , mes mains d'usures & de mal-tôtes : je m'accuse d'orgueil & de vanité , d'avarice envers mon peuple , & » de prodigalité envers les étrangers ; je » m'accuse de mes intempérances & d'une damnable paresse.

Louis XIII n'avoit gueres bonne idée de son fils , quoiqu'il n'eût tout au plus pour lors que cinq ans. Entre les belles résolutions qu'il forme après cette priere , il promet à Dieu de travailler & faire travailler six jours de la semaine , de ne

souffrir aucune représentation des choses qui sont là sus au ciel , ni ici bas en terre.

La sagesse finit ses représentations par conseiller au Roi de se retirer tous les soirs avant dix heures dans son cabinet , & là prosterné à genoux , de faire sa priere ; ensuite de faire un examen très-prolix sur le décalogue , puis une seconde priere fort dévote , enfin une dernière oraison dans son lit ; après cela elle le quitte , & lui permet enfin de s'endormir. Tel est le plan des cent quarante-sept premières pages du Livre : on peut les regarder comme la première partie de cet ouvrage.

Dans la seconde , la prudence prend la place de la sagesse , & parle d'abord fort sagement. Elle prouve parfaitement que le Roi de France , quant au temporel , ne dépend ni du Pape ni de l'Empereur , & que le Souverain Pontife ne peut délier les sujets du Roi du serment de fidélité. Mais ensuite elle pose des principes assez extraordinaires : à l'en croire , un Roi peut être déposé par les trois Ordres de son Royaume assemblés en commun , s'il prétendait altérer la Religion , ou renverser les loix fondamentales de son Royaume. L'Auteur suppose ici , comme dans la première partie , que le Roi est le maître de l'Espagne , du Mexique & de l'Amérique

entiere, qu'il divise par Gouvernemens & par Bailliages, comme l'Isle de France & les provinces du Royaume. Il convient cependant qu'il y a quelque pays de cet empire imaginaire qui n'est pas du ressort de nos Parlemens. Entr'autres la Castille, qu'il prétend avoir été perdue par les intrigues de la Reine Blanche, mere de S. Louis, laquelle pour avantager sa sœur, engagea le Prince son fils à porter ses armes en Afrique, où il mourut; au lieu de les tourner contre l'Espagne, où il eût triomphé.

Il prouve à peu près de même, que toute l'Europe, sans en excepter la Suede, le Danemarck & la Pologne, doivent appartenir à la France. Il attribue la cause de toutes ces aliénations aux étrangers chargés du Gouvernement. On se ressouvenoit encore en 1643 du Maréchal d'Ancre, & sans doute qu'on étoit déjà prévenu contre le Cardinal Mazarin.

Malgré la fausseté de son hypothese, il a la folie d'engager le Roi à envoyer des Gouverneurs au Mexique, dans la Floride, la Virginie, les Pays-Bas, & supposant la chose déjà faite, il leur donne des avis sur la maniere de se bien conduire.

Après avoir reformé le Gouvernement civil, il entreprend de perfectionner la discipline ecclésiastique.

D'abord il veut qu'on choisisse un Patriarche en France , & ce doit être , selon lui , l'Archevêque de Paris (en pareil cas celui de Lyon céderoit - il aisément ses droits ?) , qu'il charge principalement d'abolir le culte des images , & de fixer un certain nombre de jours où l'on fasse mémoire des victoires remportées par les Rois de France , & sur tout par S. Clovis , avec défense de célébrer d'autres fêtes.

Il conseille au Roi de créer six Cardinaux , qui doivent être les Archevêques de Toulouse , de Rouen , de Rennes , de Dijon , d'Aix & de Bourdeaux. Comme dans ce projet il érige deux Evêchés en Archevêchés , il réduit au contraire en Evêchés les Archevêchés de Rheims , de Sens , de Narbonne , de Vienne , d'Arles , d'Avignon , d'Auch , d'Embrun , de Tarantaise , de Cologne , de Tours , de Bourges , de Treves , de Mayence & de Malines.

Chaque Prélat doit faire , selon lui , la visite de son Diocèse quatre fois par an , & se transporter chez tous les Curés , dans toutes les Abbayes , Couvens Voici la manière dont il lui est prescrit de voyager , & la façon de le régaler.

» Il aura avec lui un Notaire , un la-
» quais , un cocher menant le carosse tiré

88 MERCURE DE FRANCE.

» à deux chevaux , & rien davantage , à
» peine de dix mille livres d'amende & de
» confiscation de corps & de biens.

» Les Curés le traiteront ainsi : il aura
» à déjeuner une demi-livre de beurre &
» une demi-douzaine d'œufs , deux livres
» de pain blanc , trois livres de pain bis ,
» deux pintes de vin , & pour les chevaux
» deux bottes de foin chacune pesante douze
» ou treize livres ; une carte & demi-raye
» d'avoine , poids & mesure du Pont-de-
» l'Arche (même au Mexique & au Cana-
» da) , avec quarante sols pour droit de
» visite.

» Pour collation , un quarteron de fro-
» mage , douze poires de bon-chrétien ,
» deux pommes de reinette , trente noix ,
» ou chataignes ou marrons , deux livres
» de pain blanc , trois livres de pain bis ,
» deux pintes de vin , trois cartes rayes
» d'avoine , trente livres de foin , & qua-
» tre francs.

» A dîner , la soupe mitonnée , deux
» livres de mouton , une livre & demie
» de bœuf , une livre de lard , une fesse
» de mouton rôti , une demi-livre de fro-
» mage , quatre poires de bon chrétien ,
» un quarteron de sucre , quatre pommes
» de reinette , cinquante noix , charai-
» gnes ou marrons , trois livres de pain

» blanc , cinq livres de pain bis , trois
 » pintes de vin , trente six livres de foin ,
 » deux cartes rayes d'avoine , & dix livres
 » pour son droit.

» A souper une soupe faite d'une poule ,
 » de trois livres de mouton , de deux li-
 » vres de bœuf & d'une livre de lard , un
 » poulet d'inde rôti , une demi-livre de
 » fromage , six poires de bon-chrétien ,
 » six pommes de reinette , deux quarte-
 » rons de sucre , cinquante noix , & le
 » reste à peu près comme au dîner ; mais
 » le droit de visite est double ou triple ,
 » selon le revenu du Curé ; tout cela sans
 » distinction de Carême , de vigile & de
 » jour maigre , apparemment en faveur de
 » la visite. Tous les Clercs , Chanoines ,
 » Vicaires payent à proportion de
 » leurs revenus. Les Religieux , comme de
 » raison , sont les moins ménagés. Le pré-
 » tendu Louis XIII eût dû cependant avoir
 » des égards pour les pauvres Capucins, qu'il
 » condamne à payer chacun vingt livres à
 » l'Evêque par chaque visite. *Nota* que cela
 » arrive quatre fois par an. Ce qui doit les
 » consoler , c'est que les Récollets , Carmes
 » déchauffés , Jacobins , Mathurins & Bar-
 » nabites en payent trente ; les Franciscains ,
 » Célestins , Jésuites & Freres de la Charité
 » (telle est sa. progression algébrique) qua-

90 MERCURE DE FRANCE.

rante livres ; les Augustins , les Bénédictins , Carmes & Jésuites (autres que les précédens (il paroît que l'Auteur les distingue en deux Ordres différens) , cinquante livres ; enfin les Pénitens , les Feuillans , Minimes , Augustins & Théatins , soixante livres. Toutes ces constitutions ne laisseroient pas que de grossir les revenus d'un Evêque bien traité par tout avec sa suite. Par malheur l'hypothèse n'est pas encore réduite à l'acte.

Les Religieuses sont plus maltraitées que les Religieux , puisque chaque Ursuline , Magdelonette & Feuillantine est taxée à quatre-vingt livres : quelle cruauté ! L'Auteur va cependant bien déclamer contre la maltôte.

S'il tâche d'enrichir les Evêques , ce n'est pas au moins pour eux seuls qu'il travaille ; il veut à toute force qu'ils entrent en ménage , & qu'on puisse dire en France comme en Angleterre , Madame l'Archevêquesse , & Madame l'Evêquesse.

Le reste de cet article roule sur le tarif ecclésiastique , tellement rédigé qu'il ne permet qu'un seul cierge à la Messe pour les enterremens des plus grands Seigneurs ; sur l'examen des Clercs , qu'il oblige de répondre même sur l'Astrologie & les Méteores ; sur la Prédication.

Suivons le dans les Monasteres de Moines & de Nonains , comme il les appelle. Il défend d'y entrer avant trente-cinq ans , & d'admettre à la profession autres que ceux qui auront fait le Roi leur héritier. Ce qu'il y a de plaisant , c'est que chaque Religieux voltige sans cesse d'un Ordre à un autre , selon les idées de cet habile homme.

Par exemple , il est Minime deux ans , Bénédictin douze ans , Célestin douze ans , Jacobin dix ans , enfin il finit par être Chartreux. Pour que cela puisse s'exécuter généralement & sans restriction , plusieurs corps Religieux sont associés ensemble , & divisés des autres pour ainsi dire par compartimens. Dans ce projet avant de pouvoir être Jésuite seulement pendant douze ans , il faut avoir été deux ans Théatin , après quoi on devient Barnabite , & enfin Prêtre de la Doctrine Chrétienne. C'est ainsi qu'un insecte se transforme successivement en chrysalide & en papillon.

Je me lasse de transcrire des folies , & peut-être le Lecteur s'en lasse-t-il encore plus que moi. Le Livre qui les renferme s'est cependant vendu à deux reprises quatre-vingt-cinq & quatre-vingt-dix livres. Disons à présent quelque chose du Gouvernement civil.

92 MERCURE DE FRANCE.

Le soi-disant Louis XIII soutient *mor-*
dicus qu'il y a dix-sept Parlemens en France. Celui de Paris doit être composé de quatre Grand-Chambres, de quatre Chambres de l'Edit, quatre Chambres Criminelles, & quatre Chambres des Requêtes. Que de Chambres, bon Dieu ! Comme il est en peine où les loger toutes, il place les secondes Chambres aux Capucins de la rue Saint Honoré, les troisiemes au Val-de-Grace, & les quatriemes aux Jésuites de la rue Saint Antoine. Le Parlement de Canada est fixé à Quebec ; celui de la Floride & de la Virginie à la Caroline ; celui du Mexique à Santa-Fé ; celui des istes à Saint-Christophe. Les Ecclésiastiques sont bannis à jamais des Parlemens : les Présidiaux, Table de marbre, Amirautés, Maîtrises des Eaux & Forêts, Prévôtés, Chambres des Comptes, Cours des Aides ; tous ces Tribunaux sont conservés, mais avec des réformes considérables ; les derniers entr'autres sont chargés de lever les impôts, & de marier tout le monde, même les Ecclésiastiques, Curés & Evêques inclusivement. Pendant que l'Auteur étoit en train, il eût, sans doute, aussi marié les Religieux avec les Religieuses ; mais par malheur celles-ci doivent avoir cinquante ans lorsqu'elles sont pro-

feſſion , & les autres n'en ont que vingt-cinq , l'âge des parties ſeroit trop diſproportionné.

Dans l'énumération des impôts il ſ'en trouve de ridiculement forgés. Il y a un impôt de *priorité* & de *poſteriorité* (ce ſont des Scholaſtiques & non pas des traitans qui ont inventé ces impôts là) ; un impôt ſur les vices (le ſyſtème de la pierre philoſophale imaginé il y a quelques années , n'eſt pas nouveau , comme on voit) ; un impôt ſur l'ignorance , la fainéantiſe , & le célibat : celui-ci eſt de la moitié du revenu.

Les filles doivent être mariées à quinze ans juſte , ſous peine pour les parens de ſix mille livres par chaque année d'infract-ion de cette loi , qui ne déplaira ſûrement pas au beau ſexe.

En mariage on donnera	{	Aux Duchefſes & Princeſ- ſes	90000.
		Aux Marquiſes	30000.
		Aux Comteſſes	20000.
		Aux Barones	10000.
		Aux ſimples Demoifelles	5000.

La fille d'un artiſan a pour ſa part 2000.

Le prétendu Roi accorde généreuſement à toutes ces jeunes perſonnes la liberté de

prendre cet argent où elles pourront ; mais au cas qu'il y ait du reste , la dot payée , il déclare d'avance qu'il se porte pour héritier de tous les biens meubles & immeubles. Suit un nouvel impôt aussi plaisant que les autres : c'est une taxe sur les Ecclésiastiques , Religieux & Nonains , qui doit être employé à détruire les vices , le Judaïsme , le Mahométisme , la symonie , la fornication , les blasphèmes Les Capucins , déjà épuisés par la visite de l'Evêque , sont encore obligés ici de payer seulement cent dix livres par tête , & cela tous les mois , quand ils n'auroient pas le sol. Les premiers Jésuites chacun cent quinze livres ; les seconds cent vingt . . . Les Magdelonettes toujours les moins épargnées , sont condamnées , je ne sçais pourquoi , à trois cens quatre-vingt livres par tête.

Le plaisant est qu'il prétend que tout cela est compris dans la Loi Salique. Dieu nous délivre d'un pareil législateur. Il pousse les choses à un tel excès , qu'il taxe chaque degré d'escalier à cinq sols de rente annuelle (dans ce cas-là il faudroit se servir d'échelles.) Tout d'un coup au milieu de l'explication de la loi qu'il vient d'imaginer , il entre dans un enthousiasme ridicule , parle comme si la France étoit en-

core l'ancienne Gaule, habitée par les Druides & les Carnutes, & se perd enfin dans une obscurité qu'il n'est pas permis de percer; il ne laisse pas cependant au travers des ténèbres qui l'enveloppent, de prononcer près de trois cens arrêts de mort, de proscription, d'exil, pour des fautes la plupart assez légères, comme par exemple, pour avoir parlé au Roi, ou à la Reine, si l'on n'est pas François.

Il doit y avoir, selon lui, autant de Ministres d'Etat qu'il y a de Parlemens. Chacune de ces Cours Souveraines fournit un de ses membres à cet effet, qui après quelques jours d'exercice, est remplacé par un autre. Les Procureurs généraux des Parlemens sont Chanceliers tour à tour, & ceux des Cours des Aides, Gardes des Sceaux. Il faut remarquer que le Canada, le Labrador, le Mexique. . . n'est pas excepté dans cet arrangement. A l'entrée & à la sortie du Conseil, le Roi fait à genoux une prière & une oraison assez longue; tout se passe dans le Conseil en interrogations de la part du Roi, & en réponses de la part du Ministre, toujours sur les mêmes articles, soit que les affaires varient ou non.

Pour présider aux Conciles généraux & provinciaux on doit choisir un Docteur de Sorbonne & un Conseiller du Parlement

de Paris. Les maltôtiers & les traitans , les borgnes & les boîteux sont exclus de ces assemblées. Le peuple doit tous les jours dire le Pseaume LXXII^e & trois oraisons fort pieuses , pour obtenir de Dieu les graces dont le Roi a besoin pour assurer le bonheur de ses peuples. C'est par ce conseil que la prudence termine ce qui regarde l'état civil. Venons à présent à un avis qu'elle donne sur le militaire.

D'abord avant de commencer la guerre , on est obligé d'observer dans tout le Royaume trois jours de jeûne consécutifs , & communier le quatrième , qui doit être un Dimanche. (L'Auteur , dans un autre endroit , proscriit les jeûnes , mais ici il les rétablit.) Le Roi & le peuple font des prières en leur particulier , après quoi on prend les armes par tout.

On met un Généralissime à la tête de deux Généralités. Le Généralissime des troupes de l'Isle de France , à la tête des braves Parisiens , va se jeter dans le pays de Luxembourg , de Gueldres , Alsace , Allemagne , Pologne , Hongrie Grèce & Constantinople , où il s'arrête enfin après avoir réuni ces vastes contrées au domaine de la France.

Le Généralissime du Languedoc a l'Espagne pour sa part. Après s'en être emparé ,
il

Il va trouver à Constantinople les Parisiens, pour achever avec eux la conquête du monde entier.

Le Généralissime de Normandie est chargé de se rendre maître de la Flandre & de l'Italie. Celui de Bretagne le suit & n'a rien à faire, & les autres presque rien, excepté ceux du Canada & du Mexique, qui doivent assujettir toute l'Amérique & se réunir avec les autres à Constantinople.

Pendant ce tems-là le Roi reste tranquille à Paris. Les Provisionnaires des armées de terre & de mer doivent être les Abbés des Bénédictins & des Bernardins; & les Vivandiers sur ces deux élémens, les Filles du tiers Ordre de S. François, les Béguines, les Bénédictines, les Ursulines Les Régimens ne sont autres choses que des milices, & chacun d'eux porte le nom du pays où il a été levé.

Dans ce projet les vaisseaux sont au nombre de quatre cens quarante, & chacun doit avoir un nom de Saint. On en trouve dans l'énumération de la Généralité de Paris, qui s'appellent S. Clovis, S. Dagobert Le Cavalier est armé d'un fusil pendu à son côté, de deux à l'arçon de sa selle, & de deux dans ses poches. Il est obligé de tirer cinq coups en chaque com-

bat, ou de payer trois sols d'amende pour ceux qu'il n'a pas tiré, & deux sols pour chaque coup tiré sans tuer un ennemi.

Pour exemple de la manière de former les régimens & du nombre de soldats & d'Officiers dont ils doivent être composés, l'auteur cite celui du Port de l'Arche, dont il fait le Baron de Beéthomas Mestre de camp, le Baron d'Aquigny Lieutenant du Mestre de camp, le Baron de Vandreuil Commissaire, le Baron Ecclésiastique de Bonport Munitionnaire ... Il paroît par le détail immense dans lequel il entre à ce sujet, qu'il connoissoit parfaitement ce pays-là, & je le soupçonnerois volontiers d'y être né, ou moins d'y avoir fait un séjour considérable.

Cependant il est tems que le Roi se marie. La prudence n'y avoit pas encore songé. Voici les défauts dont la Princesse qu'il épousera doit être exempte.

Elle ne sera point idolâtre, infidèle, hérétique, méchante, vicieuse, ambitieuse, insolente, paresseuse, maussade, laide, sujette aux maladies de l'ame ou du corps, inféconde. Il propose pour modèle à la Reine, Constance, femme du Roi Robert, laquelle (dit-il) déshonoroit les Ecclésiastiques, & ceux qui n'étoient pas encore mariés.

Les enfans de France sont attirés par

le prétendu Roi Louis XIII à avoir des Maîtres jusqu'à 31 ans. On leur montre tout ; mais principalement on leur fait apprendre par cœur l'oraison de Manassés.

La source des guerres civiles vient , selon lui , du mépris des Princes pour les loix , de l'autorité des Ecclésiastiques & des étrangers , enfin de la tyrannie des maltotiers. Voici le portrait qu'il fait des derniers , & la conclusion qu'il en tire , p. 120 de la seconde partie du tome 2.

» Ces bourreaux pires que voleurs , plus
 » cruels que Turcs, se mettent en parti pour
 » plus sûrement piller les peuples & violen-
 » ter les loix. Ils font bons vos deniers
 » pour dérober sans honte & avec impu-
 » nité. La concussion leur donne plus d'af-
 » surance qu'au larron le larcin de crainte.
 » Le larron craint la Justice ; le souvenir
 » de sa rigueur le détourne de sa malice :
 » les Traitans croient leurs extorsions
 » équitables , & les appuyent des Edits
 » royaux ; ils vivent sans peur dans les
 » bombances , au tems que le peuple est
 » contraint de vivre dans la misère. Ex-
 » terminez ces insolens , renversez leurs
 » maisons , & donnez à vos Officiers (des
 » Cours des Aydes) la levée de vos de-
 » niers & vos recettes.

Après cette iliade d'injures (comme
 E ij

100. MERCURE DE FRANCE.

l'auteur s'exprime) vient la liste des Prédicateurs, Confesseurs & Aumôniers des Parlemens. Le Parlement de Paris a pour Prédicateur le troisiéme Chanoine de Notre-Dame, le troisiéme Chanoine de S. Jacques de la Boucherie pour Confesseur, le troisiéme Chanoine de S. Germain pour Aumônier.

Un Prêtre de l'Oratoire, un Chanoine de S. Germain & le Curé de S. Eustache vont à Quebec s'acquitter de ces trois fonctions auprès du Parlement de Canada. Un Jésuite, un Prêtre de l'Oratoire & le Curé des SS. Innocens se rendent à Santa-Fé pour remplir le même devoir auprès du Parlement du Mexique.

Les Aumôniers du Roi doivent être trois quarts-d'heure à dire la Messe. Après toutes ces rêveries le Codicille finit par des prières, & une récapitulation de ce que l'Auteur a dit jusqu'alors. Il s'y trouve cependant du nouveau, comme lorsqu'il s'exprime ainsi, pag. 150 : » N'épargnez
» pas le S. Pere ; ôtez-lui Rome, Romagne, Romagnolle, Avignon, le Venaissin, & ses autres biens temporels : ôtez-lui la souveraineté envoyez-le prêcher dans tous les cantons du monde.

Voilà une esquisse légère des impertinences dont le Codicille attribué à Louis

XIII est rempli. Tombé dans le mépris dès sa naissance, il n'a d'autre mérite que sa rareté. Si les voyages de Cytano de Bergerac étoient moins communs, peut-être les estimeroit-on davantage. L'Auteur de l'ouvrage dont je viens de rendre compte, étoit très-certainement un fou. Comme il pourroit cependant s'en trouver un autre, qui prendroit à la lettre tout ce qu'il dit, & croiroit sur sa parole qu'un Roi aussi sage que Louis XIII a composé le Codicille qui porte son nom, j'ai cru qu'il étoit à propos de prévenir le public là-dessus. Si j'ai satisfait sa curiosité, je n'aurai plus lieu de me reprocher l'ennui que cause naturellement la lecture d'un fatras d'impertinences & d'absurdités.

Le mot de la première Enigme du Mercure d'Août, est *Sifflet*. Celui de la seconde, est *la Mode*. Le mot du Logogryphe, est *Bouclier*, dans lequel on trouve *viole*, *lire*, *cor*, *Oubli*, *roue*, *jeu*, *cul*, *libre*, *collier*, *bouc*, *biche*, *Vire*, *jour*, *cœur*, *Luc*, *or*, *bleu*, *re*, *voile*, *vol*, *Clie*, *me*, *livre*, *ver*, *boire*, *cube*, *baure*, *ciel*, *olive*, *cire*.



ÉNIGMES EN VAUDEVILLES.

Air : Baber , que t'es gentille.

MA tige est dans les cœurs ;
 Mais , par un sort bizarre ,
 J'y produis quelques fleurs ,
 Mon fruit n'est que trop rare ;
 Et pour le cueillir
 On n'ose s'unir ,
 Hélas ! qu'en apparence.
 Que de *Sinons* , pour un *Nisus* !
 On me peint , on ne me sent plus ;
 La Gaule m'offroit des tributs
 Qu'on me refuse en France. (*bis*)

A U T R E.

Air : V'la c'que c'est qu'd'aller au bois.

Fier préjugé , je t'ai vaincu ;
 V'la que c'est qu'd'avoir vécu.
 Jadis j'étois un saugrenu ,
 Cherchant le mystère ,
 Un retour sincère ;
 De les fuir je suis convaincu :
 V'la c'que c'est qu'd'avoir vécu.

AUTRE.

Air : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

IL est un être fréquet
Formé des deux especes ;
De l'une il double le caquet,
De l'autre les souplesses.

D'un air de ~~vos~~ *frénaldit*
La beauté simple & neuve ;
D'un ton pressant il dégourdit
Une indolente veuve.

Son tribunal est le *sopha* ,
L'arrêt un Vaudeville ;
Ses épices , le brou ah , ah ,
De sa cour volatile.

L'Enigme est faite à peu de frais ,
Nous dira-t-on peut-être :
Comment cacher certains objets
Qui veulent tant paroître ?

*Par une société de Dames lettrées,
de Laval en Maine.*

L O G O G R Y P H E.

JE vas , je viens , j'agis , je bâtis , je voyage :
 Tu me connois , Lecteur , si j'en dis davantage.
 Combine les dix pieds qui composent mon tout ,
 Transporte chacun à ton goût ,
 Suivant les loix du Logogryphe ,
 D'abord tu trouveras un souverain Pontife ,
 La fille d'Inachus ,
 La mere d'Epaphus ,
 La noire passion que souvent une offense
 Produit , & qui de soi nous porte à la vengeance ;
 Un synonyme de plaisant ,
 En outre celui de présent ;
 Deux fleuves , l'un de France & l'autre d'Allema-
 gne ,
 Plus un autre en Egypte ; une ville en Bretagne ;
 Deux oiseaux à long col , un vent , un beau mé-
 tal ,
 L'endroit où se retire un petit animal ;
 Le nom que l'on donne au Monarque ;
 Ce qui de la vieillesse est la fatale marque ,
 Ce que joue un acteur , un terme négatif ,
 Plus un pronom démonstratif ,
 Le synonyme de folie ,
 Un autre de nativité ,
 Le miroir où Narcisse admiroit sa beauté ;

SEPTEMBRE. 1754. 105

Un grand Prophete à qui Dieu conserva la vie,
Ce qui te fait entendre & ce par où tu vois.
Cher Lecteur , me tiens-tu ? non , je m'en apper-

çois ;

Eh bien , cherche , chez moi tu trouveras encore
Ce qu'au fond du tonneau laissent tous nos bu-
veurs ,

L'utile instrument des Paveurs ;

Poursuis , & tu verras éclore ,

De l'Etat , de l'Empire un solide soutien ;

De divers corps le premier ou l'ancien ;

L'épithete qu'on donne à la femme guerriere ,

Une espece particuliere

De Poësie , une plante , un animal dormeur ,

Une herbe , une figure , enfin bien autre chose.

Ici malgré cela je termine ma glose ,

C'est trop ennuyer son Lecteur.

Par L. P. P. Et. de Braine.





NOUVELLES LITTERAIRES.

TABLE générale des matieres contenues dans le Journal des Sçavans , de l'édition de Paris , depuis l'année 1565 qu'il a commencé , jusqu'en 1750 inclusivement , avec les noms des Auteurs , les titres de leurs ouvrages , & l'extrait des jugemens qu'on en a porté. *A Paris* , chez Briasson , rue S. Jacques , 1754, in-4°. tom. 4^e.

Ce volume qui contient les lettres D, E , F , est fait avec le même soin que ceux qui l'ont précédé. Indépendamment de l'avantage qu'a cette table de rendre utile la collection du Journal des Sçavans , elle est instructive par elle-même , & peut être lûe avec fruit.

PEUTEGERRANA tabula itineraria qua in angusta Bibliotheca Vindobonsi nunc servatur , accuratè exscripta , cum præfatione & dissertationibus. Autore Francisco-Christophoro de Scheib , Patricio. In folio , Vindobona , 1753. forme d'Atlas , avec douze cartes , représentant la table de Peutinger dans la dernière exactitude , & en-

tierement conforme à l'original. Nous n'avons pas vu ce grand ouvrage ; mais des gens dont le goût est sûr & les lumières fort étendues, nous marquent que c'est un chef-d'œuvre d'érudition & même d'impression. Recherches, goût, papier, impression, gravure, tout se trouve assorti ; l'Impératrice, Reine de Hongrie, ne veut pas qu'il manque rien à sa gloire. Après avoir fait pour ses Etats ce que le Souverain le plus courageux, le plus ferme, le plus sage & le plus éclairé peut faire, elle encourage les Belles-Lettres. Ce soin n'a pas été jusqu'ici celui qui a le plus occupé les Princes de sa maison.

CONSTANTINI Porphyrogeneti Imperatoris de ceremoniis Aulae Byzantinae, libris duo prodeunt nunc primum græcè, cum latina interpretatione & commentariis, curarum Jo. H. Leichius, & Jo. Jac. Reischius, 10. 2. Lipsiæ, apud Jo. Fred. Gledisch; & venant Parisiis, apud Briasson & socios, 1754. Le tome premier a paru il y a deux ans. Ces deux volumes sont faits sur le modèle des Auteurs de la Byzantine, imprimés dans le siècle passé au Louvre, par ordre de Louis XIV. Ils y sont suits, & ne leur cèdent point quant à la beauté de l'impression & du papier.

BIBLIOTHEQUE curieuse des livres rares & difficiles à trouver , avec des notes par David Clement. *A Hanovre*, 1754. Cet ouvrage qui est in-4°. & dont on nous donne aujourd'hui le cinquième volume , renferme quelques choses communes , & beaucoup de très-particulieres. Les Sçavans livrés à cette sorte d'étude , ne peuvent pas s'en passer. On le trouve chez *Briasson* , rue S. Jacques.

Jo. Danielis Schoepflini Consil. Reg. & Franciæ Historiogr. Vindicia Cælicæ, Argentorati, apud Amandi. König ; & se vend à Paris, chez Briasson, rue S. Jacques, à la Science, 1754, in-4°. 1 vol.

Le premier volume de l'Histoire d'Alsace a placé M. Schæflin au rang des plus sçavans hommes du siècle. Recherches , ordre , critique , style , on y a tout trouvé. Le nouvel ouvrage que nous annonçons , ajoutera encore à la réputation de ce sçavant homme. Pour mettre nos lecteurs en état de saisir son plan , & de juger de la tournure de son esprit & de sa maniere d'écrire , nous transcrivons sa préface.

» *Alsatix illustrata* tomus alter , qui ci-
» vilem ejus historiam absolvit , sub prelo
» dum sudat , *Vindicias Cælicas* , quas
» priore promisi , in lucem emitto. Popu-
» lus , qui rerum gestarum nominisque

» fama veterem orbem replevit , qui orien-
 » tis Regibus , septentrionalibus & occi-
 » dui populis , ipsi denique Romæ fuit
 » fatalis , meretur profectò , ut in origi-
 » nem ejus inquiratur & patriam. Celta-
 » rum incunabula pridem investigarunt
 » Geographi , at parum prospero successu.
 » Investigando enim in tam diversas sunt
 » distracti sententias , ut ipso examine
 » res deveniret obscurior. Diversitatis opi-
 » nionum causa est ipsa gentis & colonia-
 » rum ejus , per Europea & Asiæ regio-
 » nes , antiquissimo ævo jam diffusarum ,
 » celebritas , qua factum , ut primaria
 » ejus sede neglecta , plerique in coloniis
 » & indigena populo , cui ver sacrum ,
 » egressis , ejus origines quærerunt filiam-
 » que adeo cum matre confunderent.
 » Sunt , qui à Phrygibus regno Traja-
 » norum destructo ; sunt , qui à Ponto
 » Euxino ; sunt , qui ex Græcia Celtas in
 » Galliam inducerent , cum inverso or-
 » dine Celtas ex Gallia in remotas illas
 » regiones inducere debuissent colonos.
 » Nonnulli apud Hyperboreos ; alii in
 » maxima Europea parte ; quidam in Ger-
 » mania & Gallia Celtarum patriam quæ-
 » runt ; alii denique à Celtici communio-
 » ne nominis planè Gallos excludunt.

» Errores , in tractando hoc argumento

110 MERCURE DE FRANCE.

» commissos , junioribus Geographis eo
 » promptius condonamus , quod ipsi inter
 » se veteres super eo discordant , Cel-
 » ticasque adeo jam turbarunt , origines ;
 » Græci præsertim , rerum occidentis , &
 » speciatim Gallicarum , tam parum periti ,
 » ut Flavius Josephus Vespasianorum ævo
 » scribens historicos de Gallia atque His-
 » pania nihil ferè viri prodidisse fateatur.

» Remedium tamen quærendum est ma-
 » lo , sed in ipsa quærendum mali radice.
 » Græci , discordiæ autores , examinandi
 » sunt funditus , verusque singulorum æs-
 » timandus valor. Unanimes autem cum
 » inter se sint scriptores Latini , dispicien-
 » dum , ejus ponderis sint Græci , qui cum
 » Latinis concordant. Quod si examine
 » facto reperias , Græcorum gravissimos ,
 » fide & autoritate digniores adhærere La-
 » tinis , in critico foro , restium idoneo-
 » rum ratione , res judicata videretur.

» Hanc ego in argumento tam dubio
 » mihi normam proposui. Quidquid Græca
 » & Latina antiquitas de Celtis reliquit , id
 » ipsis ex fontibus erui , exuta comparavi ,
 » comparata discussi ; omnem causæ istius
 » doctrinam repetiturus ab ovo ; quod ex
 » canonis hujus neglectu diversitatem opi-
 » nionum provenisse intellexi. Plerisque ,
 » qui Celticas tractarunt origines , evenit ,

» ut ambiguum antiqui cujusdam Græci
 » testimonium pro fundamento substerne-
 » rent, quod lucidioribus aliorum, fide
 » protiorum, testimoniis haud difficulter
 » evertitur, habendumque pro nullo.

» Ex omnibus his veterum documentis,
 » quæ elicienda sententia sit, judicet lec-
 » tor. Singulis in Republica literata Se-
 » natoribus liberum est suam proferre.
 » Erunt fortassis, qui causa examinata sen-
 » tient, Galliam solam solum natale pro-
 » prium extitisse Celtarum.

TRAITÉ des collations & provisions
 des Bénéfices. Le premier traite des colla-
 tions sur résignation en faveur ; le second,
 du visa & des refus de provisions. Par M.
 de Piales, Avocat en Parlement. *A Paris*,
 chez *Jean-Th. Hérissant*, rue S. Jacques ;
 chez *Durand*, rue S. Jacques ; & à *Char-
 tres*, chez *Le Tellier*, 1754, in-12. 3. v.

NOUVEL abregé chronologique de
 l'histoire des Empereurs, tome second. *A*
Paris, chez *David le jeune*, quai des Au-
 gustins, au S. Esprit, in-8°. 1754.

Cet ouvrage dont nous annonçâmes le
 premier volume il y a environ deux ans,
 fait partie de la nombreuse postérité qu'a
 eu l'abregé chronologique de l'histoire de

112 MERCURE DE FRANCE.

France. La copie est inférieure au modèle, comme il est naturel que cela soit ; mais elle est pourtant utile , très-bien digérée , pleine de recherches. Pour mettre nos lecteurs en état de juger du style , nous transcrirons le morceau par où finit l'ouvrage.

» Mahomet marche en 1453 vers Constantinople , à la tête d'une armée de trois
» cens mille hommes , & y fait conduire
» une flotte de quatre cens galeres à trois
» rames. Les Grecs n'avoient que sept mille
» hommes en état de porter les armes , &
» treize galeres. Au commencement de Février les Turcs amènent leur artillerie
» devant la ville. Ils avoient une pièce de
» canon d'une grosseur énorme. Pour la
» traîner il fallut soixante - dix paires de
» bœufs & deux mille pionniers. On fut
» près de deux mois à la transporter d'Andrinople à Constantinople. On assure
» qu'elle avoit neuf pieds de calibre , &
» qu'elle lançoit des pierres de douze mille
» livres pesant. Les Turcs commencent leur
» attaque avec une violence extrême. Les
» Grecs se défendent avec tant de courage
» & d'adresse , que Mahomet en est étonné
» au point de dire que quand trente - sept
» mille Prophètes lui auroient assuré la possibilité de ce qu'il voyoit , il ne les auroit
» pas crus. Il fit lui - même ce que tout lec-

» teur aura peine à croire. Voyant que
 » ses vaisseaux ne pouvoient entrer dans
 » le port de Constantinople , parce que
 » l'accès leur en étoit bouché par deux
 » chaînes d'une force extraordinaire , il fit
 » pratiquer un chemin , depuis le rivage
 » de Bosphore , en passant derriere Ga-
 » lata , jusqu'à l'autre côté du golfe de
 » Céras , ce qui faisoit un trajet de deux
 » lieues. Par ce chemin il fit traîner ses
 » vaisseaux , & les transporta dans le port
 » de Constantinople. Les Grecs frappés
 » d'étonnement & de crainte , voulurent se
 » rendre ; mais l'Empereur les arrêta à for-
 » ce de promesses. Crainte que l'argent
 » ne lui manquât , il fit fondre les vases
 » sacrés. Les forces & la constance des
 » Turcs lui firent voir la certitude de sa
 » ruine. Il propose la paix à Mahomet ;
 » mais ce fier Sultán lui fait réponse qu'il
 » est décidé à prendre Constantinople ;
 » que cependant s'il veut lui céder cette
 » place , il donnera en échange d'autres
 » provinces. Les Grecs indignés de cette
 » réponse , prennent la généreuse résolu-
 » tion de s'ensevelir sous les ruines de
 » leur ville. La résistance des Grecs dé-
 » courage les Turcs , au point que Maho-
 » met se voit à la veille de lever le siège.
 » Il propose à ses soldats de faire un der-

114 MERCURE DE FRANCE.

» nier effort , ordonne un jeûne général ,
 » & promet le pillage de la ville. Le fana-
 » tisme & l'espérance du butin relève les
 » courages abattus , & le jour marqué pour
 » l'assaut paroît trop éloigné. L'attaque
 » commence le 29 Mai. Les Grecs se dé-
 » fendent avec tant de valeur que les
 » Turcs plient plusieurs fois ; mais Justi-
 » nien , Lieutenant général de l'Empereur ,
 » est blessé. Il perd courage à la vûe de
 » son sang ; il quitte son poste , ses soldats
 » ne le voyent plus , ils ne combattent
 » plus , & les Turcs les enfoncent. L'Em-
 » pereur au désespoir se jette au milieu
 » des ennemis pour y trouver sa mort. Un
 » Turc le tue d'un coup de sabre. Sa mort
 » mieux que ce qu'on peut dire , fait son
 » éloge. Il mourut en défendant un Empi-
 » re qu'il ne pouvoit plus conserver. Après
 » sa mort , il n'y eut plus de résistance
 » dans la ville , & Constantinople fut en
 » un instant remplie de Turcs. Les soldats
 » effrenés ne songeoient qu'à piller , vio-
 » ler & massacrer ; mais Mahomet écoute
 » tout ce que la voix de la nature lui dic-
 » ta. Il arrêta le carnage , rendit la liberté
 » aux prisonniers , & fit faire les obsè-
 » ques de l'Empereur avec une pompe di-
 » gne de son rang. Trois jours après il fit
 » une entrée triomphante dans la ville ,

» distribua des largesses à tous ses peuples ,
 » fit taire l'Aleoran , accorda le libre exer-
 » cice de religion à tout le monde , installa
 » lui-même un Patriarche , parce que le
 » siège étoit alors vacant. Il fit de Conf-
 » tantinople la capitale de l'empire des
 » Turcs. Sa politique & ses autres vertus
 » y attirèrent du monde de toutes parts ,
 » & cette ville , sous son regne , fut la
 » plus florissante du monde.

TRAITÉ historique & moral du Blason ,
 Ouvrage rempli de recherches curieuses &
 instructives sur l'origine & les progrès de
 cet art. Par J. B. Dupuy Demportes. *A*
Paris , chez Jombert , rue Dauphine , à
 l'image Notre-Dame , 1754. in-12 , deux
 volumes.

» Depuis qu'à la honte des hommes , on
 » a été obligé , dit l'Auteur , d'inventer
 » des récompenses pour leur faire aimer la
 » vertu , & des punitions pour leur inspi-
 » rer l'horreur du crime , le blason n'a ja-
 » mais été si négligé qu'il l'est aujour-
 » d'hui : cependant la connoissance de cet
 » art ne fut jamais si nécessaire , ne fut-ce
 » que pour mettre au grand jour les vols
 » que le crime glorieux de ses succès ose
 » faire à la vertu. Que d'opulences sorties
 » du néant , & soutenues de menées four-

116 MERCURE DE FRANCE.

» des & criminelles , arborent effrontément
 » l'écu , ou du moins les pièces des mai-
 » sons dont les ancêtres n'ont obtenu cette
 » distinction glorieuse qu'à force d'accu-
 » muler pour ainsi dire des actions écla-
 » rantes ? Tel dont le pere est encore enfé-
 » veli dans la poussiere , prend des armes
 » dont les émaux & les pierres le feroient
 » regarder comme le descendant de quel-
 » que Monarque , si des personnes offen-
 » sées de son insolence & de son ingrati-
 » tude , n'avoient la charitable méchan-
 » ceté de dire que c'est un papillon , qui
 » tout glorieux de ses nouvelles aîles , ou-
 » blie qu'il a été ver.

» Mais cette négligence du Blason qui
 » est comme accréditée , ne viendrait-elle
 » point du peu d'attention qu'ont porté les
 » auteurs qui en ont traité à en dévelop-
 » per l'origine ? oui , sans doute ; on peut
 » observer comme nous l'avons fait , que
 » tous les auteurs héraldiques n'ont dis-
 » cuté cette matiere que très-superficielle-
 » ment. Ceux d'entr'eux qui semblent à
 » l'entrée de leur ouvrage , vouloir don-
 » ner un certain jour intéressant à ce ca-
 » hos , aussi sec que ténébreux , ne font
 » qu'y répandre une lumiere obscure : vic-
 » times d'une précision déplacée , ils ont
 » fait naître en nous le désir de connoi-

» tre ce qu'ils nous rendent encore plus
» inintelligibles.

L'Auteur dont nous annonçons l'ouvrage, ne peut pas être accusé du défaut qu'il reproche aux écrivains qui l'ont précédé dans la carrière qu'il court. On trouvera dans son traité tous les détails qu'on peut souhaiter, & on les y trouvera à leur place.

CONSULTATIONS de Médecine, par M. Frederic Hoffman, Conseiller privé, premier Médecin de Sa Majesté le Roi de Prusse, célèbre Professeur en l'Université de Hall, membre des Académies des Sciences de Berlin, Londres, Petersbourg, &c. traduites du Latin. *A Paris*, chez Briasson, rue Saint Jacques, 1754, in-12. 4 vol.

Le premier volume traite des maladies de la tête. Le second des maladies de la tête & de la poitrine. Le troisième des maladies de la poitrine. Le quatrième des maladies du bas-ventre. Il n'est pas nécessaire d'être Médecin pour sçavoir que le Livre que nous annonçons a une très-grande réputation ; tout le monde sçait que c'est à ses consultations que M. Hoffman doit une grande partie de sa réputation. La traduction qu'on nous en donne les rendra plus utiles & d'un usage plus général.

OBSERVATIONS physiques & chymiques, dans lesquelles on trouve beaucoup d'expériences curieuses & de remèdes très-efficaces, & qui servent à établir une Chymie solide & raisonnée. Traduit de M. Frederic Hoffman. *A Paris*, chez Briasson; 1754. in-12. 2 vol.

» Il n'est presque point de Livre, dit le
 » sçavant Auteur, où l'on rencontre tant
 » d'expressions monstrueuses, de termes
 » équivoques & ambigus, & , le dirai-
 » je ? des rêveries, que dans les ouvrages
 » des Chymistes & des Alchymistes. Les
 » Médecins n'en ont tiré qu'une infinité de
 » procédés, & des remèdes d'une opéra-
 » tion douteuse & incertaine. Ces remèdes
 » étant très-actifs, je ne sçais si lorsqu'ils
 » sont tombés entre les mains de gens peu
 » habiles, dans un tems où la médecine
 » n'étoit pas encore fondée sur une théo-
 » rie solide & sur un raisonnement juste,
 » je ne sçais, dis-je, s'ils n'ont pas fait
 » plus de mal que de bien aux malades.

» Il y a eu peu de Chymistes qui avec
 » un travail infatigable ont traité les corps
 » par le feu, & qui en tentant de fort
 » belles expériences ont produit des effets
 » trop curieux. Mais comme ces Messieurs
 » n'avoient qu'une très-légère connoissan-
 » ce des choses naturelles lorsqu'ils ont en-

» trepris ces sortes d'expériences , ils n'ont
 » pas pû les expliquer convenablement , ni
 » en tirer parti pour la Médecine. De ce
 » nombre sont Paracelse , Isaac le Hollan-
 » dois , Basile Valentin , entre les anciens ;
 » Glaubert , Becher & Kunkel , entre ceux
 » qui sont plus modernes.

» Plusieurs de ceux qui se donnoient
 » fastueusement pour de sublimes Chy-
 » mistes , ne se vantent pas des secrets
 » pour la médecine , & pour la transfor-
 » mation des métaux ; que des dissolutions
 » radicales des corps , que des mercures ,
 » des soufres , des sels métalliques , & au-
 » tres pareilles chimères ; ou bien ils en
 » viennent par leurs spéculations creuses ,
 » jusqu'à vouloir démontrer les premiers
 » principes & élémens de la nature.

» Il s'est trouvé très-peu de Chymistes
 » qui ayent fait sur les corps de tous les
 » regnes , des observations & des expé-
 » riences soigneuses & exactes , & qui
 » ayent été assez bien instruits des princi-
 » pes de la bonne Physique pour être en
 » état de découvrir les causes des phéno-
 » menes qui se présentoient , de les expli-
 » quer d'une manière satisfaisante , & d'en
 » faire usage dans les autres sciences. Ro-
 » ber Boyle , cet illustre Philosophe An-
 » glois , est presque le seul qui ait cultivé

» la Chymie d'une maniere sçavante &
 » raisonnée, comme on peut voir dans ses
 » ouvrages, dignes de l'immortalité. La
 » Chymie est assurément d'un usage uni-
 » versel, & elle sert merveilleusement à
 » perfectionner toutes les sciences & tous
 » les arts. Mais sur tout un Médecin qui
 » veut se rendre véritablement habile dans
 » sa profession, ne sçauroit en aucune fa-
 » çon s'en passer.

Ceux qui seront convaincus de l'utilité qu'on peut retirer de la Chymie, ne peuvent rien faire de mieux, ni d'aussi bien peut-être, que de beaucoup étudier le Livre que nous annonçons. Les gens capables de l'apprécier, le jugent tout-à-fait digne de la grande réputation de l'Auteur.

DICTIONNAIRE portatif des Théâtres, contenant l'origine des différens théâtres de Paris; le nom de toutes les pièces qui y ont été représentées depuis leur établissement, & des pièces jouées en province, ou qui ont simplement paru par la voye de l'impression depuis plus de trois siècles; avec des anecdotes & des remarques sur la plûpart. Le nom & les particularités intéressantes de la vie des Auteurs, Musiciens, & Acteurs; avec le catalogue de leurs ouvrages, & l'exposé de leurs talens. Une
 chronologie

SEPTEMBRE. 1754. 121
chronologie des Auteurs, des Musiciens &
des Opéra ; avec une chronologie des pié-
ces qui ont paru depuis vingt-cinq ans. *A*
Paris, chez *Jombert*, rue Dauphine, à
l'image Notre-Dame ; 1754. in-8°. 1 vol.

Le titre de l'Ouvrage, qui est très-bien
rempli, peut passer pour un extrait. Tous
les détails qu'on peut désirer concernant le
théâtre s'y trouvent dans l'ordre, l'étén-
due & le style convenables à un Diction-
naire. Trois ou quatre morceaux que nous
allons transcrire au hasard, aideront nos
lecteurs à se faire une idée juste de la nou-
veauté que nous annonçons.

» Le Conte de Fée, *Comédie* en un acte
» en vers libres, ornée de chants & de
» danses, par les sieurs Romagnesi & Ric-
» coboni, représentée aux Italiens le 26
» Mai 1735, & reçue favorablement. Le
» rôle d'un Géant qu'on avoit mis exprès
» dans la pièce, fut représenté par un Fin-
» landois âgé de vingt-neuf ans, haut de
» six pieds huit pouces huit lignes, mesu-
» re de France, exactement prise sans sou-
» liers, & très-bien proportionné d'ail-
» leurs, qui se faisoit voir alors à Paris :
» il étoit le septième de onze enfans, &
» pesoit quatre cens cinquante livres. Cet-
» te nouveauté attira tout Paris au théâtre
» Italien.

122 MERCURE DE FRANCE.

» Le Gentilhomme Guespin , *Comédie en*
» un acte en vers , par Donneau de Visé ,
» donnée en 1670. Un auteur moderne
» rapporte qu'à la première représentation
» de cette pièce , il y avoit sur le théâtre
» beaucoup de gens de condition , amis de
» de Visé , qui rioient à chaque endroit : le
» parterre ne fut pas de leur avis , & siffla
» de toute sa force. Un des rieurs s'avança
» sur le bord du théâtre , & dit : si vous
» n'êtes pas contents on vous rendra votre
» argent à la porte , mais ne nous empêchez
» pas d'entendre les choses qui nous font
» plaisir : un plaisant lui répondit :

» Prince , n'avez-vous rien à nous dire de plus ?

un autre ajouta :

» Non , d'en avoir tant dit il est même confus.

» Cependant , comme ces deux vers se
» trouvent dans la neuvième scène du qua-
» trième acte de la tragédie d'*Andronic* ,
» qui ne fut donnée qu'en 1685 , il y a
» apparence que cette anecdote est fautive ,
» ou bien que c'étoit à quelque reprise du
» *Gentilhomme Guespin* que cela arriva ,
» & non à la première représentation ; à
» moins cependant qu'on ne veuille dire
» que Campistron ait fait usage de ces deux
» vers déjà connus.

» Romulus , *Tragédie* de La Motte , re-
 » présentée pour la première fois le 8 Jan-
 » vier 1722 , avec beaucoup de succès , ce
 » qui lui attira deux parodies , l'une inti-
 » tulée *Arlequin Romulus* , par Domini-
 » que , donnée aux Italiens le 18 Février
 » suivant , mais qui ne fit pas fortune ; &
 » l'autre par MM. Le Sage , Fuzelier &
 » d'Orneval , sous le titre de *Pierrot Ro-*
 » *mulus* , qu'on courut voir à la Foire
 » Saint-Germain , quoiqu'elle fut jouée par
 » des Marionnettes , le chant & la parole
 » ayant été interdits aux Troupes foraines.

» Il arriva une nouveauté à la première
 » représentation de cette *tragédie* de Ro-
 » mulus ; c'est que contre la coutume de
 » jouer seules les pièces nouvelles , &
 » de n'y joindre de petites pièces qu'après
 » les huit ou dix premières représenta-
 » tions , ce qui donnoit lieu de croire que
 » la pièce commençoit à tomber ; pour pré-
 » venir ces jugemens , quelquefois mal
 » fondés , La Motte fit jouer une petite
 » pièce dès la première représentation de
 » sa *Tragédie*. Cet exemple a été suivi de-
 » puis par les Auteurs , qui souhaitoient
 » tous que cet usage fût établi , mais aucun
 » ne vouloit commencer , de crainte de
 » donner une mauvaise idée de sa pièce
 » dès la première représentation.

124 MERCURE DE FRANCE.

» Antier (*Marie*). Cette célèbre Actrice
 » de l'Opéra étoit née à Lyon ; elle vint
 » débiter à Paris en 1711, & charma d'a-
 » bord tout le monde par la beauté & l'é-
 » tendue de sa voix ; s'étant formée ensuite
 » sous la Dlle *Rochois*, elle parvint à un
 » degré de perfection qui la fit admirer
 » pendant près de trente ans dans les rôles
 » majestueux de Princesse, de Divinité,
 » de Magicienne, &c. Elle quitta le théa-
 » tre en 1741, avec une pension de quinze
 » cens livres, & comblée de présens de la
 » Reine, du Comte & de la Comtesse de
 » Toulouse, &c. & mourut à Paris le 3
 » Décembre 1747.

» Le Grand (*Marc-Antoine*), Comé-
 » dien du Roi, & fils d'un Chirurgien
 » Major des Invalides, aussi Maître Chi-
 » rurgien de Paris, où il naquit le même
 » jour que Moliere mourut, débuta & fut
 » reçu dans la Troupe Françoisise au mois
 » d'Octobre 1702. Il avoit la voix belle
 » & sonore, mais la taille petite, peu ma-
 » jestueuse, & une figure à laquelle on
 » avoit eu de la peine à s'accoutumer lors
 » de son début, & dans les premiers tems ;
 » on rapporte même à ce sujet qu'un jour
 » qu'il avoit joué un grand rôle tragique,
 » où il avoit été mal reçu, il harangua le
 » public à l'annonce, & finit par dire ;

» Messieurs, il vous est plus aisé de vous ac-
 » coutumer à ma figure qu'à moi d'en chan-
 » ger. Comme c'étoit le grand Dauphin
 » qui l'avoit fait revenir de Pologne où il
 » étoit, ce Prince le protégea, & le fit re-
 » cevoir. Voici six vers qu'il lui adressa :

» Ma taille par malheur n'est ni haute ni belle ,
 » Mes rivaux sont ravis qu'on me la trouve telle ;
 » Mais, grand Prince, après tout, ce n'est pas là
 » le fait ;
 » Recevoir le meilleur est, dit-on, votre envie ,
 » Et je ne serois pas parti de Warlovie ,
 » Si vous aviez parlé de prendre le mieux fait.

» Le Grand étoit homme d'esprit, plai-
 » fant, & entendant bien le théâtre, sur
 » tout pour les sujets qui n'étoient pas
 » trop élevés. Au défaut d'autres il repré-
 » sentoient les Rois, & dans le comique il
 » jouoit bien les rôles de *Paysans* & ceux
 » à manteau ; ainsi il étoit très-utile à sa
 » troupe, non-seulement par la diversité
 » des personnages qu'il représentoit, mais
 » encore par les nouveautés qu'il lui four-
 » nissoit ; ce qui s'étendit même aux au-
 » tres théâtres de Paris & de Province ,
 » pour lesquels il travailla aussi. Il mou-
 » rut le 7 Janvier 1728, dans la cinquan-
 » te-sixième année de son âge. On donne

126 MERCURE DE FRANCE.

ensuite le catalogue de ses pièces.

» Le sieur le Grand , son fils , à présent sur
 » le théâtre , s'acquitte avec beaucoup de
 » succès des rôles à *récits* dans le tragique, &c
 » de plusieurs rôles dans le comique. Il se
 » trouve actuellement le Doyen des Comé-
 » diens François , ayant été reçu le 15 Fé-
 » vrier 1720 , après avoir débuté le 10
 » Mars 1719 , par *Pyrrhus* , dans *Andro-*
 » *maque*. On lui attribue la Comédie du
 » *Luxurieux* , imprimée en 1731.

PARALLELE de deux instrumens qui por-
 tent le nom de Lithotome caché. Le pre-
 mier de ces instrumens est du Frere Côme ,
 Feuillant , dont les succès ont fait & font
 encore tous les jours tant de bruit. Le se-
 cond est de M. Thomas , Chirurgien , ga-
 gnant Maîtrise à Bicêtre. L'écriv qui fait le
 parallele des deux lithotomes mérite d'être
 lu. Tout ce qui intéresse essentiellement la
 vie des hommes devoit les occuper plus
 qu'il ne le fait ; nous sommes frivoles jus-
 ques-là.

TRAITÉ sur le commerce & sur les avan-
 tages qui résultent de la réduction de l'in-
 térêt de l'argent ; par Josias Child , Che-
 valier Baronet ; avec un petit traité contre
 l'usure , par le Chevalier Thomas Culpe-
 per ; traduits de l'Anglois. *A Amsterdam*.

SEPTEMBRE. 1754. 127
& se trouve à Paris, chez Guerin & Dela-
tour; 1754, in-12. 1 vol.

Le premier chapitre de cet important ouvrage est destiné à prouver que la réduction de l'intérêt de l'argent à un très-bas prix est le plus grand avantage que puisse avoir une nation commerçante. Cette proposition est démontrée par les faits, par les raisonnemens, & par les réponses aux objections les plus fortes qu'il soit possible de faire. Tout cet appareil étoit nécessaire en 1669, tems où M. Child écrivoit : aujourd'hui cet écrivain ne trouveroit plus de contradicteurs parmi les gens instruits. La France, en particulier, sent cette vérité, & commence à agir en conséquence.

On traite dans le second chapitre du soulagement & de l'emploi des pauvres. Quoique le premier de ces devoirs intéresse essentiellement l'humanité, & le second la politique, ils sont presque généralement négligés. Les grands principes du Gouvernement sont trop connus parmi nous, pour qu'on n'y profite pas des vûes de M. Child.

Le troisième chapitre roule sur les compagnies de marchands; elles sont de deux sortes : celles dont le fonds est réuni, telle que la Compagnie des Indes, & celles qui se conduisent par de certaines règles qui

sont les mêmes pour tous ceux qui se font recevoir dans ces compagnies , mais qui ne font point leur commerce avec un fonds réuni. L'Auteur prétend que dans les pays où il faut élever des forts & entretenir des troupes pour faire le commerce, comme aux Indes Orientales & en Guinée, les compagnies sont nécessaires, & doivent faire le commerce par un fonds réuni. Il pense que les compagnies sont nuisibles dans toutes les autres suppositions. Cette dernière proposition ne peut gueres trouver de contradiction : la première n'est pas si évidente , & nous connoissons de très-habiles négocians qui pensent autrement.

L'acte de navigation fait le sujet du quatrième chapitre. Tout l'univers sçait que cet acte, ouvrage du génie & de l'habileté de Cromwel, a fait la grandeur, le bonheur & l'opulence de l'Angleterre. Cette nation n'étoit pas pourtant alors dans une situation aussi avantageuse que paroît être aujourd'hui la France, pour prendre une résolution si importante. Est-ce que ce qui a réussi alors ne réussiroit pas aujourd'hui ?

Le cinquième chapitre du transport des dettes est extrêmement sage. L'Auteur voudroit qu'au lieu de vendre & d'acheter des marchandises par des contrats unique-

ment verbaux, comme c'est l'usage, on fit des billets sous seing-privé pour constater les dettes & la valeur des marchandises. Une loi autoriseroit le transport de ces billets d'une personne à une autre.

On prouve dans le fixième chapitre la nécessité d'une juridiction marchande. Il y a long-tems que la France jouit de cet avantage qui est immense dans le commerce. On a peine à comprendre comment les Anglois, le peuple qui jusqu'ici a le plus vû le commerce en grand, ne sont pas parvenus à sentir le besoin d'un pareil établissement, ou qu'ils n'ont pas réussi à surmonter les difficultés qui s'y oppo-
soient.

La naturalisation des étrangers, qui fait la matiere du septième chapitre, a occasionné de grands troubles en Angleterre. Il n'est pas douteux qu'elle n'y fût très-utile, & M. Child en a bien vû tous les avantages; mais le peuple est peuple dans la Grande-Bretagne, quoiqu'il le soit moins qu'ailleurs, & il s'est plus conduit dans cette occasion par ce qu'il a cru son intérêt, que par son intérêt même. Aucune nation n'est dans une aussi heureuse position que la Françoisë pour appeller les étrangers par une naturalisation générale : la France est le pays de l'Europe où il est

plus aisé de faire fortune , & plus com-
mode de jouir de sa fortune.

Dans le chapitre huitième qui traite de
la laine & des manufactures de laine , M.
Child dit : » on demandera si je pense qu'il
» soit avantageux au commerce général
» de l'Angleterre , de laisser indifférem-
» ment à tout le monde la liberté de faire
» quelle espèce de drap & d'étoffe ils vou-
» droient , comme ils le voudroient , dans
» tous les tems , dans tous les lieux qu'ils
» voudroient , du poids , de la longueur &
» de la largeur qu'il leur plairoit. Je ré-
» ponds sans balancer , que je regarde cette
» liberté comme très-avantageuse au com-
» merce de l'Angleterre , excepté cepen-
» dant pour quelques genres d'étoffes dont
» le Roi & le Parlement jugeroient à pro-
» pos d'établir des dépôts ou des magasins
» publics , telles que les bayettes de Col-
» chester , les sempiternelles de Norwich ,
» auxquelles on voudroit faire l'honneur
» d'accorder un sceau public , sur la foi
» duquel elles poutroient être achetées ici
» & chez l'étranger comme si c'étoit sur la
» foi publique & la garantie de l'Angle-
» terre. Je voudrois que toutes les fois que
» le sceau public seroit accordé & attaché
» à la marchandise , cette marchandise par-
» faitement fabriquée , suivant son institu-

» tion , fût toujours maintenue dans une
 » certaine largeur , longueur & bonté ,
 &c. l'opinion de M. Child mérite un exa-
 men sérieux.

L'Auteur dit dans son neuvième chapitre tout ce qui se peut dire de mieux sur la balance du commerce. C'est un des morceaux les plus approfondis de l'ouvrage & de ceux qui seront lus plus utilement. Nous en disons autant du chapitre des colonies. Le volume est terminé par un traité du Chevalier Thomas Culpeper contre l'usure , écrit en 1621 , où l'on examine les effets du prix de l'intérêt de l'argent sur le commerce & sur la culture des terres. Comme les principes de MM. Child & Culpeper sont les mêmes , on a bien fait de réunir leurs ouvrages. Le traducteur a évidemment un autre mérite que celui de bien sçavoir l'Anglois. On sent qu'il possède supérieurement le commerce : l'expression la plus simple , la plus claire & la plus juste est celle qui se présente toujours à lui.

SIMON , Imprimeur du Parlement ,
 rue de la Harpe , à l'Hercule , propose par
 souscription une Histoire générale des Pro-
 vinces-Unies , par MM. D * * * , ancien
 Maître des Requêtes , & S * * , de l'Aca-

132 MERCURE DE FRANCE.
démie Impériale & de la Société royale de
Londres.

Le premier & le second volume sont consacrés au récit de ce qui s'est passé depuis les tems les plus reculés jusqu'aux Comtes. Le regne des Comtes occupe les troisième & quatrième tomes. Les événemens qui se sont passés depuis le commencement des troubles jusqu'à la trêve de douze ans, remplissent les cinquième & sixième tomes. Le septième conduit jusqu'au commencement de la guerre de 1672 ; & le huitième jusqu'à la paix d'Utrecht. Cet ouvrage qui manquoit à la République des Lettres, aura huit volumes *in-4°*. dont chacun contiendra environ quatre-vingt feuilles d'impression, c'est-à-dire au-dessus de six cents pages, & l'on ne tirera qu'un petit nombre en grand papier.

Il sera orné de cartes, tant pour la Géographie ancienne que pour la moderne, & pour les possessions de la République dans les autres parties du monde ; de portraits des Comtes de Hollande, Stadhouders, & autres personnes illustres, pris sur les fameux originaux de Titien, Rubens, Van Dyck, Honthorst, Visscher, &c. de plusieurs antiquités, médailles, vignettes, &c.

Les Souscripteurs payeront d'avance,

SEPT E M B R E. 1754. 135
 pour le grand papier. 36 l. Pap. ord. 24 l.

En recevant les
 volumes I, II & III,
 en Juin 1755 27 . . . 18

En recevant les
 volumes IV & V,
 en Janvier 1756 . . 27 . . . 18

En recevant les
 volumes VI, VII &
 VIII, en Novembre
 1756 30 . . . 20

120 l. 80 l.

L'on ne fera reçu à souscrire que jusqu'au premier Février de l'année 1755.

L'on ne tirera qu'un petit nombre d'exemplaires au-dessus du nombre des souscriptions. L'exemplaire se vendra à ceux qui n'auront pas souscrit, 120 livres papier ordinaire.

Ceux qui n'auront pas retiré leurs exemplaires un an après que les trois derniers volumes auront été livrés au public, perdront leurs avances. C'est une condition expresse, sans laquelle on n'auroit pas fait un si grand avantage aux Souscripteurs.

La loi que nous nous sommes imposée de remplir à la rigueur nos engagements avec le public, nous oblige à prendre un

terme un peu long pour la publication des trois premiers volumes. Le grand nombre de gravures dont ils sont chargés , en est une excuse suffisante.

JOURNAL du Citoyen. *A la Haye , & se trouve chez Jombert , rue Dauphine, 1754.*

» On donne ici , dit l'Editeur , une dis-
 » tribution toute simple de Paris , dans
 » laquelle on indique les choses qui ont
 » paru d'une utilité plus générale ; c'est du
 » gouvernement de la ville , dont on a
 » tâché de donner des idées assez détail-
 » lées pour l'utilité de chaque particulier.
 » Ce sont les Jurisdictions dont on a donné
 » un tableau le plus précis qu'il a été pos-
 » sible. L'Etat ecclésiastique y est considéré
 » sous la forme qui rentre le plus dans le
 » point de vûe de tout l'ouvrage ; les ins-
 » titutions , soit royales ou particulières ,
 » publiques ou privées , pour tout ce qui
 » peut concerner l'éducation , n'y sont pas
 » omises. La Finance y est accompagnée
 » de tous les tarifs généraux & particu-
 » liers qu'on a pû se procurer sur tous les
 » différens droits qui se lèvent sur les den-
 » rées & marchandises. Outre une idée
 » assez distincte du commerce intérieur
 » de la ville , on y a joint quelques parti-
 » cularités sur le change & le rapport de

» différens poids & mesures. Les Manu-
 » factures , Arts & métiers y sont présen-
 » tés avec des tarifs particuliers & des prix
 » courans de quelques marchandises : on
 » n'a pas même oublié les voitures publi-
 » ques , tant par terre que par eau ; en un
 » mot , on a fait toutes les recherches pos-
 » sibles pour déterminer le prix de chaque
 » espece de droits , de marchandise ma-
 » nufacturée ou non , des dépenses sur
 » tout ce qui peut concerner différens par-
 » ticuliers par rapport à la vie , à l'éduca-
 » tion & à l'état , &c.

Tous les objets du Journal que nous an-
 nonçons , nous ont paru bien choisis , pré-
 sentés avec ordre & précision , & nécessai-
 res ou commodes pour la plupart des Ci-
 toyens & des étrangers. Nous ne doutons
 pas que cette compilation ne soit dans peu
 d'un usage général.

DE LA GUETTE , Imprimeur de l'A-
 cadémie de Chirurgie , rue S. Jacques ,
 vient d'imprimer *in-4°*. trois lettres de
 M. Dibon , Chirurgien ordinaire du Roi
 dans la Compagnie des Cent Suisses de la
 garde de Sa Majesté. Le but de ces lettres
 est de décrier le remede de M. de Torrès
 pour la guérison des maladies vénérien-
 nes , & de donner une idée avantageuse

136 MERCURE DE FRANCE.

de celui de M. Dibon. Ce parallele conduit à cette conclusion. » Je viens , dit M. Dibon , de penser à un moyen que M. de Torrès pourroit employer pour faire valoir ce remede , qu'il exalte avec tant d'emphase. Il devroit accepter un défi dont le succès le mettroit certainement dans la plus haute réputation. Ce seroit de prendre avec moi , au choix de Médecins ou de Chirurgiens , un nombre égal de malades dont l'état seroit bien caractérisé , nous les traiterions chacun de notre côté , sous les yeux de quelqu'un que ces Maîtres nommeroient à cet effet ; on verroit qui des deux opéreroit plus doucement , plus sûrement & plus promptement. Alors s'il étoit démontré que M. de Torrès , en ne se servant que du prétendu mercure qu'il annonce , guérît néanmoins parfaitement ses malades , je serai le premier à reconnoître l'efficacité d'un remede que les connoisseurs regarderont toujours comme une chimere , tant que sa vertu ne sera pas confirmée par des exemples éclatans.

EXPERIENCES Physico-mécaniques sur différens sujets , & principalement sur la lumière & l'électricité produites par le frottement des corps ; traduites de l'An-

S E P T E M B R E. 1754. 137
glois de M. Hauksbée , par feu M. de Bremond , de l'Académie royale des Sciences ; revûes & mises au jour , avec un discours préliminaire des remarques & des notes , par M. Desmarest , avec des figures en taille-douce. *A Paris* , chez la veuve *Cavelier* & fils , rue S. Jacques , 1754 , in-12 , 2 vol. Nous parlerons le mois prochain de cette nouveauté qui mérite l'attention des Physiciens.

E S S A I sur l'éducation médicinale des enfans & sur leurs maladies. Par M. Brouzet , Médecin ordinaire du Roi , de l'Infirmerie royale & des Hôpitaux de Fontainebleau , correspondant de l'Académie royale des Sciences , & membre de l'Académie de Beziers , &c. *A Paris* , chez la veuve *Cavelier* & fils , rue S. Jacques , 1754 , in-12 , 2 vol. Cet ouvrage dont nous rendrons compte incessamment , mérite l'attention du public & l'examen des gens faits pour le juger.

L E T T R E sur les maladies veneriennes , dans laquelle on publie la maniere de préparer le mercure , dont la plus forte dose n'excite point de salivation. Par M. Louis , Professeur royal en Chirurgie. *A Luxembourg* ; & se trouve à *Paris* , chez *Lambert* ,

138 MERCURE DE FRANCE.
près de la Comédie Françoisé , 1754 , in-
12. brochure de 27 pages.

Cette brochure doit être lûe avec soin
par tous ceux qui font leur occupation de
la santé des citoyens. Elle est de M. Louis
qui sçait écrire , qui a de l'esprit , & qui
possède la théorie & la pratique de son
art.

RECUEIL d'actes & pièces concernant
le commerce de divers pays de l'Europe.
A Londres , 1754 , in-12 , 230 pag. & se
trouve à *Paris* , chez *Guillin* , quai des
Augustins.

Ce volume est une traduction fidele &
exacte de huit discours prononcés par des
Seigneurs Anglois dans la chambre des
Pairs, sur la question , *lequel est le plus utile
pour l'Angleterre , que le commerce qu'elle fait
au Levant soit réservé à une Compagnie exclu-
sive , ou qu'il soit libre à tout sujet Anglois d'y
prendre part.* La question suffisamment
discutée , est intervenu un acte du Parle-
ment , qui rend à l'avenir le commerce
dont il s'agit , libre à tous les Anglois ,
sans cependant supprimer la compagnie
qui le fait en corps , & cet acte termine le
volume.

Il paroît par le frontispice & par l'aver-
sissement, que l'Editeur se propose de nous

donner ainsi volume par volume , toutes les pièces & actes qu'il pourra recueillir sur les différentes questions de commerce.

» Je rapporterai , dit-il , nuement les pièces & actes qui font foi de la conduite des autres nations par rapport au commerce. Ce ne sera pas toujours des modèles à suivre , parce que chaque pays a des mesures différentes à prendre relativement à sa position , à la qualité de son sol & au génie de ses habitans ; mais il pourra quelquefois arriver que les vûes de nos voisins étendent les nôtres , & en ce cas là mon travail aura été bon à quelque chose.

Autant le commerce contribue à la richesse d'une nation , autant estimons-nous utile le projet de l'auteur du Recueil. Si par de pareils ouvrages on n'acquiert pas la réputation de bel esprit (que ces ouvrages d'ailleurs n'excluent point) on obtient assurément celle de bon patriote & de citoyen zélé , que nous ne conseillerons à personne de troquer pour la première.



*Solution du Problème proposé dans le Mercure
de France, au mois de Juin 1754.*

LE Problème proposé est celui-ci :

1°. De toutes les ellipses qui passent par quatre points donnés, déterminer celle qui approche le plus du cercle, & celle qui s'en éloigne le plus.

2°. De toutes les hyperboles qui passent par quatre points donnés, déterminer celle qui approche le plus de l'hyperbole équilatère, & celle qui s'en éloigne le plus.

SOLUTION.

Soient M, N, P, Q, les quatre points donnés que je joins comme on le voit ici par les droites MN, PQ.

Je fais $MO = l$, $PO = n$, $OQ = m$, $MN = b$, sin. $MOQ = p$, cos. $MOQ = q$.

Je prends pour l'équation de la courbe cherchée l'équation suivante, ... (S)...

$a + by + cx + dxx + fxy + yy =$
•, dans laquelle a, b, c, d, f , sont des coeff-

ficiens indéterminés. Si on cherche les valeurs des demi-diamètres conjugués qui doivent servir à la construction de la courbe dont cette équation est le lieu, on trouvera en les nommant X & Y, & regardant a, b, c, d, f , comme déterminés, on trouvera, dis-je, pour l'ellipse,

$$\begin{cases} X = \frac{\sqrt{(4 + 4qf + ff) \times (b^2d - bcf + cc)}}{4d - ff} \\ Y = \sqrt{\left(\frac{b^2d - bcf + c^2}{4d - ff} \right)} \end{cases}$$

Ayant calculé le sinus de l'angle que forment ces demi-diamètres, on le trou-

$$\text{vera} = \frac{p}{\sqrt{1 + qf + \frac{1}{4}ff}}$$

Or les diamètres & le sinus de l'angle compris étant donnés, on trouve facilement la différence des axes ; ainsi nommant D cette différence, on aura (T) ..

$$D = \frac{4 \sqrt{(1 + qf + d - p \sqrt{4d - ff}) \times (dbb - bcf + cc)}}{(4d - ff)^2}$$

Mais la condition de passer par les quatre

142 MERCURE DE FRANCE.

points M, P, Q, N, ne laissera d'indéterminé dans l'équation (S) qu'un coefficient, lequel sera ici f .

Mettant les valeurs des autres coefficients dans l'équation (T), & faisant pour abrég

$$\frac{2nn - mn}{bl - ll} = K, n - m = r, \text{ on aura (R)}$$

$$D = 4 \sqrt{\frac{(1 + qf + k - p \sqrt{4dff} \times (4d - ff)^2}{\times (\kappa \cdot r - fl^2 + \kappa hf \cdot r - fl + \kappa^2 b^2)}}$$

On déterminera donc f par la condition qu'elle rende D , un plus grand ou un plus petit : il ne s'agit pour cela, ayant imaginé une courbe dont f soit l'abscisse, & D l'ordonnée, & qui ait pour équation l'équation (R), que de déterminer les *maxima* & *minima* d'ordonnées, ce que l'on peut faire sans le secours du calcul différentiel, ainsi que l'enseigne M. Cramer, (*Analys. des Courb. pag. 488, & suiv.*)

A l'égard de l'hyperbole, il sera facile de voir après cette solution, que le procédé du calcul est tout-à-fait le même, & qu'il n'y a gueres de différence que dans les signes de certains termes.

Il faut de plus observer que le problè-

SEPTEMBRE. 1754. 143
me n'est possible en général pour l'ellipse,
que lorsque $ff < 4k$.

Et pour l'hyperbole, lorsque $ff > 4k$.

M. Bezout, *Maître de Mathématiques,*
demeurant à Paris, rue Grenier S. Lazare,
après avoir ainsi résolu le problème précédent,
propose le suivant.

P R O B L E M E.

De toutes les ellipses qui passent par
quatre points donnés, qu'on suppose être
à la circonférence d'un même cercle, dé-
terminer celle dont la surface est à celle
du cercle qui passe par ces quatre points
dans le plus grand ou le plus petit rapport,
tant géométrique qu'arithmétique.

A Paris, ce 19 Juillet 1754.



*Lettre de M. Clozier d'Etampes , en réponse
à celle de M. Muffard , insérée dans le
Mercure de Mai.*

Monsieur , si j'ai tardé si long-tems à répondre à l'honneur de votre dernière , c'est que je voulois vous marquer quelque chose de positif sur l'endroit où l'on a trouvé les os de renne dont vous me parlez , & je n'ai pô m'y transporter que depuis quelques jours.

Tout ce qui me vient de vous m'est assurément fort agréable ; mais votre envoi avoit encore droit de me plaire par un mérite qui lui étoit particulier. Je voudrois bien que vous ne perdissiez point tant à notre petit commerce , & vous envoyer autres choses que des miseres ; mais au moins c'est tout ce que j'ai. Je suis charmé qu'elles vous aient fourni de nouvelles preuves de ce que nous devons aux coquilles qui se trouvent si généralement répandues par tout. Tant mieux si le petit caillou n'a point été chauffé ! il est mort voisin d'assez près pour que je m'intéresse à son sort. Je ne l'avois craint pour lui , que parce que j'avois cru y appercevoir des marques de feu , & que je l'ai trouvé

AYEC

SEPTEMBRE. 1754. 145

avec beaucoup d'autres dans un endroit rompu , & où il paroissoit s'être fait une éruption , à cause du mélange & de la confusion des différentes couches de terre.

J'ai donc été vérifier vos conjectures sur cette renne , & voilà ce que j'ai remarqué. Son cadavre étoit à mi-côte sous une roche dans un lit de sable gris , d'environ trois pieds. Ce lit est recouvert d'un autre de pareille épaisseur , mais de terre rouge , surmonté lui-même d'une couche de terre végétale encore plus épaisse que ces deux premiers lits. Toutes ces couches n'ont souffert aucun dérangement , comme il seroit arrivé dans le cas que vous supposez ; au contraire les couches ont conservé très-distinctement dans leur épaisseur les formes des sillons qu'ont dû leur imprimer les vagues. En outre qui a pu faire venir de la Laponie cette renne laisser ses os dans nos terres , & les confondre avec quelques os d'hippopotame , qui ont été décidés tels par Messieurs de l'Académie royale des Sciences , & qui ont été trouvés sous la même roche ?

Ma lettre du mois de Janvier dernier doit assurément tout à ce qu'elle dit de vous ; on est sûr du succès quand on loue un mérite connu. Souffrez donc que je

G

profite des avantages que me donne l'honneur de votre connoissance.

Je crois être entré dans votre idée au sujet des couleurs des corps fossiles, & n'en avoir pas parlé comme de votre sentiment décidé : je demandois à ce sujet vos conjectures, & je suis très-flaté de la promesse que vous me faites de me les communiquer. Il m'en coutera mon sentiment, mais qu'importe ; je me ferai toujours gloire de le sacrifier au vôtre. Permettez-moi seulement, Monsieur, que je tente de faire quelques réponses aux observations que vous opposez à ce que j'ai hasardé sur la couleur blanche des coquilles fossiles.

Pour répondre à vos cinq objections, il faut préalablement étendre l'idée que j'ai donnée dans ma lettre de Janvier, & que vous combattez aujourd'hui. Je crois qu'une coquille perd sa couleur même avant sa pétrification, & toujours dans le système que la couleur est un accident occasionné par la modification, la structure, ou façon de se joindre des parties intégrantes du corps coloré.

On trouve, sur tout dans le sable, des coquilles très-frêles & très-légères qui ont perdu toutes leurs couleurs, sans tenir rien de la pierre ; ce qui ressemble plutôt à une

matiere de plâtre. Ne penseriez-vous pas que c'est chez elles un commencement de décomposition , qui affaissant les petites lames dont les angles occasionnoient la réflexion des couleurs , les fait tomber sur l'orifice des pores qu'elles bouchent , & enlèvent par ce moyen à la coquille ses couleurs , & même quelque chose de son volume , puisque ses lames sont affaissées les unes sur les autres , & applaties ?

Si vous m'accordez cette conjecture , je vous répons : 1°. dans les couches épaisses de coquilles décolorées , ou fragmens , sans mélange d'autre matiere dont vous parlez , ce commencement de décomposition ou affaissement suffit pour opérer cette décoloration sans le secours d'aucune matiere hétérogene : de plus cette matiere hétérogene , si les coquilles sont pétrifiées , pourroit bien s'insinuer en parties imperceptibles dans les pores de ces coquilles , seuls capables de les retenir , sans s'arrêter dans les interstices de ces mêmes coquilles , trop larges pour pouvoir s'opposer à leur passage.

2°. Ces coquilles qui ont conservé quelque chose de leurs couleurs , quoique pétrifiées , peuvent l'avoir été avant de souffrir cet affaissement ou commencement de décomposition.

148 MERCURE DE FRANCE.

3°. L'eau seconde peut opérer ce même affaïssement, sans enlèvement ni addition de substance, ce qui n'est ici d'aucune considération, & que je ne prétends point examiner.

4°. Le volume des coquilles décolorées diminuant par cet affaïssement, elles doivent aussi perdre de leur poids : ajoutez que par le commencement de décomposition elles se dépouillent des parties salines, grasses & huileuses qu'elles avoient tirées des poissons qu'elles contenoient, & perdent des sucs nutritifs qui avoient servi à leur accroissement.

5°. Enfin, ce n'est pas l'absorption de lumière qui, dans mon idée, occasionne la couleur blanche, mais au contraire sa réflexion totale : ainsi les pores bouchés devenant des solides, & tout solide opérant cette réflexion totale, ce corps décoloré devient blanc, parce qu'à l'extérieur il est tout solide.

Voilà sur quoi je vous prie instamment, Monsieur, de vouloir me donner vos décisions dans votre première lettre, afin de me déterminer, parce que vous voyez que je n'avance ici que des peut-être, que vous pouvez fixer sans appel.

On ne peut rien de mieux imaginé & de plus conséquent que votre idée sur le bois

pétrifié ; elle m'a satisfait entierement par la facilité qu'elle me donne d'expliquer les différences du bois naturel à celui qui est transformé en pierre : je crois cependant avoir fait une observation que je vous prie d'approfondir. J'ai crû voir que les parties les moins denses & les plus poreuses du bois naturel , comme l'aubier & l'écorce , ont aussi dans la pétrification moins de densité & plus de porosité : ce qui iroit contre votre système ; & même les endroits vermoulus dans le bois naturel m'ont paru très-remarquables par la moindre consistance de leur pétrification. On distingue encore , en examinant les choses avec attention , que les interstices des cercles concentriques des fèves qui étoient dans le bois naturel , les parties les moins denses & les plus poreuses le sont encore après le changement de ce même bois en pierre.

Je vous réitere , Monsieur , combien je suis flaté d'un commerce qui m'est si avantageux ; car outre ce que j'y gagne par les lumieres qu'il me communique , il me procure encore la satisfaction de pouvoir vous renouveler les assurances de mon respect & de ma parfaite considération. J'ai l'honneur d'être , &c.

Clozier.

*Lettre de M. Toussaint à l'Auteur du
Mercure.*

Monsieur, comme je m'étois en quelque façon engagé avec le public , en consentant que vous annonçassiez dans votre volume de Mai , que j'allois désormais diriger l'édition du *Journal étranger* ; je me flatte que vous voudrez bien concourir à me dégager , en insérant dans votre volume de Septembre la présente déclaration , par laquelle je vous informe que de bonnes raisons m'ont déterminé à abandonner ce travail. Si vous me demandez , Monsieur , quelles sont ces raisons , en en supprimant beaucoup que le public n'a pas besoin de sçavoir , je vous répondrai simplement , que l'engagement que je contractois , faisoit supposer qu'on me fournilloit une quantité suffisante de bons matériaux , ou qu'on me laisseroit au moins prendre des mesures pour m'en procurer , mais qu'on n'a fait ni l'un ni l'autre : que je devois être le maître d'employer ou de n'employer pas les extraits qu'on me remettroit , suivant que je les jugerois propres à faire la fortune du Journal , ou à y nuire , & que je ne l'ai pas été : qu'on y a fait entrer des morceaux que j'étois

d'avis qu'on rejettât, & qu'on en a rejeté que j'exigeois qu'on employât : qu'on s'est même plaint que j'en réformasse qui avoient besoin de réforme : qu'en un mot si j'avois déferé aux vûes de mes contradicteurs, j'aurois été plutôt le Gagiste que l'Editeur du Journal.

REFLEXIONS sur l'Alphabet & sur la Langue dont on se servoit autrefois à Palmyre. Par M. l'Abbé Barthelemi, de l'Académie royale des Inscriptions & Belles Lettres, Garde du Cabinet des Médailles du Roi. *A Paris, chez Guerin & Delatour, 1754. in-4°. pag. 32.*

La découverte & la description des ruines de Palmyre ont fait beaucoup d'honneur aux Anglois, nation sçavante, riche & généreuse. M. l'Abbé Barthelemi fait partager à la France la gloire de cette entreprise. Ses réflexions sont plus que des conjectures, & peuvent passer pour des démonstrations; elles ne sont pas susceptibles d'extract. Il faut voir le mémoire entier; on le lira avec plaisir & avec fruit.

Le grand procès de la quadrature du cercle est en état d'être jugé. M. le Chevalier de Causans vient de publier sa Démonstration. C'est un *in-4°.* de 22 pages,

152 MERCURE DE FRANCE.
avec cinq figures. Il l'adresse aux hommes.
Ceux d'entr'eux qui sont profonds dans
ces matieres , examineront sans doute avec
empressement & prononceront avec équité.

*Lettre de M. de Torrès, Médecin de S. A. S.
Mgr le Duc d'Orleans, &c. à M. Fal-
conet, Docteur-Régent de la Faculté de
Médecine de Paris, Médecin Consultant
du Roi, de l'Académie royale des Inscrip-
tions & Belles-Lettres, &c.*

Monsieur, à qui puis-je mieux adres-
ser les nouvelles preuves de la su-
périorité de ma méthode qu'au Médecin
aussi éclairé qu'intègre, qui en a été si
souvent témoin ? Vous en avez suivi, Mon-
sieur, l'administration avec une attention
qui n'appartient qu'aux cœurs vraiment ci-
toyens. Vous en avez examiné les effets
avec cette sagacité qui caractérise un esprit
observateur. Vous les avez scellés de vo-
tre suffrage, avec une candeur qui montre
combien vous êtes supérieur aux cris de
la jalousie, de la prévention ou de la hai-
ne. Voilà, Monsieur, mes titres pour de-
mander votre témoignage devant toute
l'Europe, sur un fait encore plus inté-
ressant pour le public que pour moi. Je

S E P T E M B R E. 1754. 153
me flatte que vous ferez aussi charmé de
rendre justice à la vérité que vous avez
été empressé à la connoître.

Vous avez vû sans doute , Monsieur ,
les Brochures qui ont paru depuis peu ,
dont les unes attaquent la bonté de ma
découverte , & les autres sa supériorité.
Comme c'est une question de fait , pour
réponse unique aux premières , j'oppose-
rai mes succès. Les auteurs des secondes
ne trouveront pas mauvais que j'annonce
toujours ma méthode comme préférable ,
jusqu'à ce qu'on lui en ait opposé une au-
tre qui guérisse aussi sûrement & aussi
promptement.

Je ne vous rappellerai pas , Monsieur ,
tous les succès que j'ai eus sous vos yeux
sur des malades desespérés ; je ne rappor-
terai que quelques-uns de ceux qui vous
ont paru les plus étonnans. D'ailleurs les
cures frappantes que j'ai faites sur quatre
personnes de l'Art qui ont voulu les ren-
dre publiques elles-mêmes , vous ont don-
né la plus haute idée de ma méthode. Je
me bornerai donc en ce moment à prou-
ver qu'elle guérit efficacement les dattres ,
les rhumatismes , les sciaticques , &c.

Il suffiroit de publier ce que vous avez
vû , Monsieur , pour que le plus incrédule
renonçât à ses doutes ; cela suffiroit aussi

pour réfuter les calomnies d'un Ecrivain suspect , qui prétend que j'en impose au public en étendant l'usage de mon spécifique à des maladies pour lesquelles le mercure n'a aucune vertu. Mais peut-on m'accuser que j'aie cité dans mes écrits des observations qui semblent dictées par l'intérêt ? Toutes celles que je rapporte sont attestées par les plus célèbres Médecins & Chirurgiens de Paris. C'est donc à eux en quelque sorte à me défendre de cette accusation ; elle les attaque , elle les blesse autant que moi.

Vous sçavez , Monsieur , combien les veroles mal guéries ou palliées engendrent de maladies différentes ; elles traînent souvent à leur suite des rhumatismes , des sciaticques , des dartres , &c. d'autant plus funestes , qu'elles résistent pour la plupart aux méthodes connues d'employer le mercure ; ou parce que n'étant pas assez purifié il n'est pas assez divisé pour pénétrer jusqu'aux dernières ramifications des vaisseaux , sur tout dans les maladies de la peau ; ou parce qu'à cause de la salivation , si redoutable à tant d'égards , on ne peut administrer au malade une assez grande dose de ce minéral précieux , pour détruire toutes les concrétions que le virus a formées. De là vient que les dartres cau-

fées par l'épaississement & l'âcreté de la
 lymphe qui séjourne dans les vaisseaux ca-
 pillaires de la peau & qui les ronge peu à
 peu , font de jour en jour de tels progrès ,
 que malgré tous les remedes usités , elles
 se répandent sur toute la surface du corps ,
 & se changent enfin en une espece de lé-
 pre. Il est assez clair par la nature de ce
 mal , qu'on ne doit alors attendre des ef-
 fets salutaires que d'une méthode telle que
 la mienne. Aussi ai-je sauvé des malades
 qui avoient depuis long-tems desespéré
 de leur guérison. Lisez , je vous prie ,
 Monsieur , les détails suivans. Le malade
 y parle lui-même , & son témoignage ,
 quoique suffisant , est garanti par les noms
 les plus respectables de la Faculté.

» Je suis âgé de cinquante-sept ans , il
 » y en a seize que je fus atteint d'un ch ...
 » & d'une gon cordée. Je m'adressai à
 » M Maître Chirurgien , qui me fit
 » passer par le grand remede. Je salivai
 » pendant trente-un jours , d'une maniere
 » si forte , que je perdis presque toutes
 » mes dents. Six mois après j'eus le cha-
 » grin de voir reparoître le ch à la
 » même place , sans que j'y eusse donné de
 » ma part la plus légère occasion. Je fus
 » en même tems attaqué de douleurs
 » si vives , que je pouvois à peine dor-

156 MERCURE DE FRANCE:

» mir deux heures , au point que j'aimois
 » mieux geler de froid pendant l'hyver de
 » 1740 , que d'être exposé à des douleurs
 » si vives , en me tenant chaudement dans
 » mon lit. Je m'adressai à un autre Maître
 » Chirurgien... qui entreprit de me guérir
 » par des bols mercuriels & des tisanes
 » sudorifiques. Les douleurs diminuerent ,
 » mais mon dos se couvrit peu à peu de
 » boutons dartreux , qui se sont étendus
 » dans la suite jusqu'aux jambes. J'ai em-
 » ployé toutes sortes de remedes pour les
 » faire disparoître ; & malgré l'horreur
 » que j'avois pour le mercure dès la pre-
 » miere fois que j'en fis usage , j'ai en-
 » core passé deux fois par le grand remede,
 » dans la vûe de diminuer au moins la de-
 » mangaison qui m'empêchoit toujours
 » de reposer ; mais les dartres ne faisoient
 » que changer de place ; attaquées dans un
 » endroit elles reparoissoient dans un au-
 » tre , jusqu'à ce qu'ayant négligé pour
 » un tems l'application infructueuse des
 » topiques , mon corps s'en est trouvé
 » presque tout-à-fait couvert. Tant de
 » souffrances m'avoient si fort affoibli que
 » je pouvois à peine marcher. Un de mes
 » amis m'adressa à M. de Torrès , qui ne
 » voulut se charger de moi qu'après avoir
 » fait constater mon état par MM. Falco-

» net , Vernage & le Thieullier , Docteurs-
 » Régens de la Faculté de Paris , & par M.
 » Fernandez , membre de l'Académie roya-
 » le de Chirurgie , &c.

» J'ai fait usage de la méthode du Doc-
 » teur Torrès. J'ai sué abondamment , &
 » ma sueur étoit très fétide. Je n'ai point
 » éprouvé de salivation ; bien loin de là
 » toutes les fois que ce Médecin s'apper-
 » cevoit que les grandes doses de mercu-
 » re qu'il m'administroit , rendoient mes
 » gencives un peu sensibles , au lieu d'en
 » suspendre l'usage il en augmentoit sur
 » le champ la dose , & ma bouche recou-
 » vroit sa première fraîcheur , ce que j'ob-
 » servai trois fois comme un phénomène
 » singulier.

» En un mot , toutes mes dartres ont en-
 » tièrement disparu. Mon corps est aussi
 » net que si je n'avois jamais eu un seul
 » bouton ; & il est remarquable que M. de
 » Torrès ne m'a jamais fait appliquer de
 » sa pommade mercurielle sur les dar-
 » tres , ce qui me fait croire que le prin-
 » cipe du mal est entièrement emporté ;
 » car n'est-il pas évident que la nature n'a
 » point été forcée , mais seulement aidée
 » par le remède qui a dissipé toutes mes
 » douleurs , m'a redonné des forces &
 » mon premier embonpoint , ce que je
 » certifie comme très-vrai.

158 MERCURE DE FRANCE.

Nous soussignés, Docteurs - Régens de
 » la Faculté de Médecine de Paris, certi-
 » fions avoir vû le malade dont la relation
 » est ci-dessus, attaqué de tous les symp-
 » tômes qui y sont mentionnés, & qu'a-
 » près l'avoir examiné plusieurs fois dans
 » le cours du traitement, nous l'avons vû
 » à la fin dudit traitement parfaitement
 » guéri, au moyen de la préparation de
 » mercure que M. de Torrès lui a admi-
 » nistrée, sans que le malade ait jamais
 » salivé. *A Paris, ce 5 Mars 1754.*

Falconet, *Médecin* Le Thieullier l'aîné.
consultant du Roi. M. D. P.
 Vernage. Fernandez.

Voici encore, Monsieur, une autre ob-
 servation qui vous convaincra également
 de l'efficacité du remède qui m'est particu-
 lier sur les maladies de la peau. Une Dame
 de qualité, âgée d'environ quarante ans,
 étoit atteinte depuis dix ans de dartres
 vives aux cuisses. Elle avoit fait avec le
 dernier soin tous les remèdes que lui
 avoient conseillé les plus grands Maîtres
 de l'Art; elle avoit même passé deux fois
 par le grand remède. Tout ayant été inu-
 tile, elle mit en usage les secours qui lui
 furent prescrits par un grand nombre de
 charlatans; mais son mal, loin de dimi-

nuer, devint si opiniâtre, que la malade pouvoit à peine dormir trois heures par nuit, sans avoir auparavant attaché presque entierement la peau de ses cuisses, tant la demangeaison étoit devenue insupportable, sur tout pendant qu'elle restoit au lit. Je me chargeai de la guérir, & en peu de tems je la rétablis si parfaitement, qu'elle jouit d'une très-bonne santé depuis dix mois qu'elle a quitté les remedes. M. le Docteur Sanchez, ci-devant premier Médecin de l'Impératrice de Russie, &c. s'est fait un plaisir d'être témoin de cette cure. Voici son témoignage.

» Je soussigné, &c. certifie que M.
» de Torrès a guéri sous mes yeux une
» Dame attaquée depuis dix ans de darts
» tres vives qui avoient résisté à tous les
» remedes qu'on estime les plus efficaces.
» Je certifie de plus que la malade n'a ja-
» mais salivé, & que M. de Torrès ne
» lui a jamais fait frotter de son onguent
» mercuriel que les endroits sains, ce qui
» m'a beaucoup surpris. *A Paris, ce 20*
» *Février 1754.*

R. Sanchez.

Le fait suivant seroit seul capable de convaincre le plus incrédule de l'efficacité de ma méthode pour guérir les darts les plus rebelles. Je ne retrancherai rien du

bel exposé que le malade fait lui-même de sa triste situation , d'autant plus que c'est un homme dont vous connoissez les ouvrages & les talens.

» Il y a vingt ans (j'en ai à présent
 » trente-huit) , qu'après avoir affronté les
 » dangers qui résultent des combats amou-
 » reux , il me survint des porreaux & des
 » petits ch Je lavai le gland avec des
 » eaux spiritueuses , jusqu'à ce que les-
 » dits accidens furent dissipés. J'étois alors
 » dans l'isle de Saint-Domingue ; ainsi le
 » mal fut puisé dans la source même. Il
 » eut le tems de jeter de profondes raci-
 » nes , & ma santé vigoureuse sembla ne
 » servir qu'à le couvrir pendant quelques
 » années pour le laisser paroître ensuite
 » avec plus de violence.

» En effet , ma poitrine commença à se
 » parsemer de boutons dartreux , & la ra-
 » cine de mes cheveux n'en fut pas exem-
 » te. Enfin le mal se manifesta sous la for-
 » me de vraies dartres vives ; elles gagne-
 » rent terrein tous les jours , se répandi-
 » rent sur tout mon corps , m'attaquerent
 » la tête & me couvrirent presque entie-
 » rement les bras & les cuisses. Un Chi-
 » rurgien de mes amis qui remarquoit aus-
 » si-bien que moi l'inutilité des remèdes
 » que plusieurs de ses confreres m'avoient

» conseillés , me déterminâ à faire usage
» du mercure.

» Je fus traité méthodiquement , en
» éprouvant toutes les horreurs de la sa-
» livation. Le succès le plus grand en ap-
»arence suivit ce traitement. Ma peau
» devint nette, à quelques traces près, que
» le tems devoit , dit-on , bientôt effacer ,
» du moins je l'esperai. Je fus trompé dans
» mon attente. Peu de tems après les dar-
» tres reparurent avec tant de violence ,
» qu'elles s'étendirent en moins d'un mois
» par tout mon corps , & se présentèrent
» enfin sous la forme de ce cercle lépreux ,
» qui caractérise le dernier période des
» maladies de la peau , pour me servir de
» l'expression de l'oracle de la Chirurgie
» François, M. Morand , qui a été témoin
» de ma guérison ; la suppuration s'y éta-
» blit constamment , & la surface de mon
» corps ne fut plus qu'un ulcère.

» J'invoquai les lumières de la Faculté
» de Montpellier. Le résultat de la con-
» sultation fut de revenir au grand reme-
» de , précédé de cinquante bains. Ce re-
» mede n'avoit été pour moi qu'un pallia-
» tif ; je ne me déterminai qu'avec défian-
» ce. La réputation de M. de Torrès me
» conduisit chez lui. Il me fit administrer
» vingt-deux frictions de sa pommade.

» Je suis si disposé à saliver que la plus
 » légère dose de mercure m'occasionne un
 » abondant ptyalisme. Je n'ai pas salivé
 » cependant. Il est vrai qu'aussi-tôt que ma
 » bouche étoit un peu échauffée par les
 » doses de l'onguent avec lequel le Doc-
 » teur Torrès me faisoit frotter, il en dou-
 » bloit ou en triploit la quantité, &
 » tous les accidens qui annonçoient une
 » violente salivation dispafoissoient. Des
 » sueurs abondantes & d'une fort mauvaise
 » odeur seconderent les vûes que ce Mé-
 » decin s'étoit proposées pour me guérir.
 » Mon corps s'est pelé comme celui d'un
 » serpent, & ma peau est devenue aussi
 » saine que si je n'y avois jamais eu de
 » mal. Ce qui m'étonne beaucoup, c'est
 » que malgré mes instances, jamais M. de
 » Torrès ne voulut appliquer de sa pomma-
 » de sur les parties affectées. Je me porte
 » parfaitement bien, & je rends très-vo-
 » lontiers ce témoignage à la vérité. *A*
 » *Paris, ce 27 Décembre 1753.*

» Je soussigné, Maître en Chirurgie,
 » &c. certifie avoir vû chez M. de Torrès
 » un malade qui avoit le corps couvert
 » de dartres blanches fort épaisses, & qui
 » commençoit à user de son remède par-
 » ticulier. J'ai revû ce même malade à la
 » fin du traitement, & l'ai trouvé bien

SEPTEMBRE. 1754. 163

guéri. *A Paris, ce 27 Décembre 1753.*

Morand.

J'allois vous rapporter, Monsieur, d'autres observations aussi intéressantes & qui ne laisseroient pas le moindre doute sur l'efficacité de ma méthode pour emporter ces fortes de maux ; mais j'aime mieux qu'il y ait encore des incrédules de gayeté de cœur, que de vous ennuyer par des faits trop uniformes, & dont vous avez été témoin vous-même. Je me contenterai de remarquer en passant que cette pommade dont vous avez entendu dire souvent qu'elle ne faisoit pas saliver, parce qu'il n'y avoit que de la graisse mêlée avec de la poudre d'ardoise, a été assez efficace pour guérir dix-neuf malades attaqués de dartres, qui avoient résisté à toutes les méthodes connues. Je remarquerai encore que cette même pommade qu'on s'est tant efforcé à décrier, guérit d'une manière bien singulière, puisque je n'en applique jamais sur les parties affectées ; ainsi elle fait plus que la pommade mercurielle ordinaire, qui n'emporte pas ces maux, même en l'y appliquant dessus.

Je continuoie à vous exposer, Monsieur, d'autres faits qui prouvent incontestablement que ma méthode est aussi propre pour la cure radicale des maux vénér-

riens que pour celle des rhumatismes ,
sciatiques , &c. Les succès que j'ai eus sous
les yeux de deux de vos confreres , aussi
recommandables par leur probité que par
leur sçavoir , justifieroient ce que j'avan-
ce. Mais comme je crains de fatiguer vo-
tre attention par un grand nombre de dé-
tails , j'ai choisi les deux cas suivans , com-
me les plus récents , dans une liste d'obser-
vations que je me propose de rendre pu-
blique , toutes attestées par les personnes
de l'Art les plus habiles.

Voici , Monsieur , l'exposé qu'un mala-
de fit à M. Buffon , Médecin , dont tout
le monde connoît l'esprit & les talens.

» J'ai quarante-cinq ans , & il y en a
» près de trente que je me conduis de fa-
» çon à ne me laisser aucun doute sur la
» malheureuse certitude d'être actuelle-
» ment attaqué de la verole. J'ai eu dans
» cet intervalle de tems plusieurs gon . . .
» dont les unes ont été traitées méthodi-
» quement , mais le plus grand nombre
» l'a été mal. J'ai eu sur tout depuis sept
» à huit ans plusieurs fois des ch . . . soit
» au gland , soit au prépuce , ainsi que des
» porreaux ; je me suis contenté de brûler
» les premiers avec le vitriol , & de cou-
» per les seconds quand ils m'incommo-
» doient trop. J'ai passé à la vérité par les

» remedes il y a trois ans , mais il faut
 » que le traitement ait été défectueux ,
 » puisque les ch . . . & les autres accidens
 » revinrent après tout comme auparavant.
 » Il s'y en est joint d'autres depuis que j'ai
 » mérités de nouveau ; ils sont de nature
 » à me corriger à perpétuité , si je suis
 » assez heureux pour en être délivré.

» Voici donc mon état actuel , tel qu'il
 » est au commencement de Mai 1754.
 » J'ai des porreaux répandus en différens
 » endroits du gland ; j'ai les amigdales
 » ulcérées par deux ch . . . qui m'incom-
 » modent depuis long-tems ; il m'en sur-
 » vient d'autres de tems en tems en diffé-
 » rens endroits de la bouche , mais qui sont
 » moins opiniâtres. Je ne dors point , par-
 » ce que je suis tourmenté la nuit par des
 » douleurs à la tête & au milieu des os
 » des bras & des jambes ; mais ce qui
 » m'afflige plus que tout le reste , est une
 » douleur qui s'étend depuis la hanche
 » droite jusqu'à l'extrémité du pied du
 » même côté , qui a commencé à se faire
 » sentir il y a six mois , & qui a augmen-
 » té au point de ne pas me permettre de
 » marcher ni de me tenir droit ; de sorte
 » que la douleur & la foiblesse de cette
 » partie , ou me font tomber , ou m'obli-
 » gent à me plier en deux quand je veux

» me soutenir plus de deux minutes sur
 » mes jambes. Je ne doute aucunement
 » que ce triste état ne soit une suite de
 » mes erreurs passées; je m'arrête d'autant
 » plus à cette idée, qu'elle me laisse plus
 » d'espérance de guérison.

Votre sçavant confrere M. Buffon va vous apprendre, Monsieur, de quelle maniere je suis venu à bout de rendre une très-bonne santé au malade en question.

» Je soussigné Docteur - Régent de la
 » Faculté de Médecine en l'Université de
 » Paris, certifie avoir vû au commence-
 » ment du mois de Mai dernier le mala-
 » de dans l'état ci-dessus exposé; & qu'au
 » moyen d'un traitement conduit par M.
 » de Torrès, qui a duré cinq semaines,
 » que j'ai suivi exactement, & pendant
 » lequel il n'a fait usage que des frictions
 » de deux jours l'un avec la pommade
 » mercurielle qui lui est propre, sans
 » avoir excité aucune salivation, tous les
 » accidens ont disparu absolument, & le
 » malade s'est trouvé au bout de ce tems
 » parfaitement guéri. *A Paris, le 30 Juin*
 » 1754.

Buffon, D. M. P.

Cet habile Médecin expose d'une maniere si nette tout ce qu'il a remarqué au sujet de mon remede, que je suis tenté de

rapporter dans la suite toutes les observations que j'ai faites sous ses yeux. Par là on apprendroit que les rhumatismes & les gon.... ont cédé entièrement aux frictions abondantes de ma pommade mercurielle. Mais comme je ne voudrois pas détailler les succès dont M. Buffon a été témoin, sans y ajouter ceux que M. Sanchez, premier Médecin de l'Impératrice de Russie, a vûs lui-même, je me détermine à les publier dans un autre Recueil, crainte de fatiguer votre attention. Je terminerai cette lettre par l'observation suivante.

Un homme âgé de 25 ans & qui avoit gagné plusieurs ch.... dont l'un avoit rongé le filet, s'adressa à M.... Maître Chirurgien, qui le mit à l'usage des remèdes ordinaires; mais son mal augmentant tous les jours, il lui survint un phimosis des plus considérables, accompagné d'une violente inflammation, qui étant arrivée à son dernier période, fut terminée par la gangrene, qui affecta non-seulement le prépuce, mais aussi les membranes qui recouvrent les corps caverneux. Le malade se voyant dans ce triste état, s'adressa à moi. Je vis du premier coup d'œil que cet homme étoit menacé de perdre les parties naturelles, & même la

vie, si je n'arrêtois les progrès de la gangrene. Pour cet effet, je priai M. Dieuzai-
de de faire de profondes scarifications ;
ensuite je fis administrer une friction avec
une once de ma pommade mercurielle ; je
fis continuer tous les jours les mêmes fric-
tions avec environ six gros de cette même
pommade, & au bout de douze jours le
malade fut parfaitement guéri, & eut
l'avantage de conserver les parties natu-
relles, qu'il auroit infailliblement per-
dues sans l'efficacité singulière de ma dé-
couverte.

Quoique M. de la Virotte, Docteur-
Régent de la Faculté de Médecine de Pa-
ris, ait été souvent témoin des cures frap-
pantes que j'ai opérées sous ses yeux, celle
que je viens de vous exposer, Monsieur,
le remplit d'admiration. Comme je ne pré-
tends pas qu'on croie mes succès sur ma
parole, je rapporte fort volontiers le té-
moignage de ce sçavant Médecin.

» Je soussigné Docteur-Régent de la
» Faculté de Médecine de Paris, &c. cer-
» tifie avoir vû le malade en question at-
» taqué des symptômes fâcheux détaillés
» ci-dessus, j'en ai trouvé au bout de quin-
» ze jours parfaitement bien rétabli, au
» moyen de la méthode de M. de Torrès. A
» Paris, ce 24 Décembre 1753. La Virotte.

SEPTEMBRE. 1754. 169

Il me paroît qu'après des faits pareils , j'ai droit de conclure que ma méthode est la plus efficace , la plus prompte & la plus commode de celles qu'on connoît jusqu'à présent. J'ai déjà convaincu de cette vérité les plus célèbres Médecins & Chirurgiens de Paris. Je suis sûr d'en convaincre tous ceux qui voudront me suivre , comme je les y invite , dans le traitement de quelques malades abandonnés. Après cela , je puis , ce me semble , laisser parler la jalousie & la prévention. Votre suffrage , Monsieur , suffiroit pour réduire mes ennemis au silence.

J'ai l'honneur d'être , &c.

De Torrés.

BEAUX ARTS.

LA *Pourvoyeuse Flamande* , de Vanik , vient d'être gravée par Marie-Magdeleine Igonnet , élève de M. l'Epicié , Secrétaire de l'Académie de Peinture. On trouve cette estampe à Paris , chez Mlle *Bourguet* & MM. *Igonnet* , place Dauphine ; & chez M. *Surugue* , Graveur du Roi , rue des Noyers , vis-à-vis les murs de S. Yves.

M. Buache vient de présenter à Monseigneur le Dauphin , pour servir à l'instruction de M. le Duc de Bourgogne , une

H

170 MERCURE DE FRANCE.

carte générale pour servir à l'intelligence de l'Histoire Sainte , principalement par rapport à ses premiers âges. Il a joint à cette carte un mémoire pour s'en servir , qui est très-bien , & que les parens zélés pour l'instruction de leurs enfans doivent se procurer.

REFUTATION suivie & détaillée des principes de M. Rousseau , de Genève , touchant la Musique Française ; adressée à lui-même en réponse à sa lettre. *A Paris* , chez *Chaubert* , quai des Augustins ; & *Hochereau* , quai de Conti.

LE sieur le Rouge , Ingénieur , Géographe du Roi , rue des Augustins , vient de réimprimer son recueil des sièges & batailles pour servir à l'Histoire des guerres de 1741 ; afin de compléter ce volume , l'on y a ajouté les attaques de l'Écluse , de S. Guislain , de Lille , du Fort de la Croix , de Charleroy , Sas de Gand , Axel , Philippine , Hulst , l'affaire de Melle , la bataille de Kesselsdorff , 53 feuilles , grand *in-folio* , prix 24 liv. broché.

GAILLARD , rue S. Jacques , au-dessus des Jacobins , vient de graver deux estampes tout-à-fait agréables , d'après M. Eisen. La première est intitulée l'*Accord*.

SEPTEMBRE 1754. 171

de mariage ; & la seconde , le Bouquet.
Ce sont deux actions communes , mais bien rendues par le Peintre & par le Graveur.

MOYREAU , Graveur du Roi , & de l'Académie royale de Peinture & Sculpture , vient de mettre au jour une nouvelle Estampe qu'il a gravée d'après Philippe Wouwerms. Elle représente le quartier des Vivandiers. Le Tableau original est au cabinet de M. le B*** D***. C'est le numero 77 de la suite de M. Moyreau. Sa demeure est rue des Mathurins , la quatrième porte cochère à gauche , en entrant par la rue de la Harpe.

Sur le Neptune François , dont les planches ont été remises au dépôt des cartes & plans de la Marine , 1754.

Le Neptune François , ouvrage connu & estimé de toutes les nations de l'Europe , étoit depuis très-long-tems perdu pour le public. Enseveli dès le commencement de ce siècle parmi les effets d'une succession , on avoit en vain tenté de l'en tirer pour le rendre à l'empressement des Navigateurs , qui connoissant tout son prix , en recherchoient les exemplaires qui devenoient de jour en jour & plus rares & plus chers.

H ij

Le ministère de la Marine en a fait l'acquisition , & en a remis les planches au dépôt des cartes & plans de la Marine.

Ce recueil composé de vingt-neuf cartes, avoit été publié en 1693 , par M. Sauveur, Maître de Mathématique des Enfans de France , de l'Académie royale des Sciences ; & par le sieur Pene , Ingénieur , Géographe de Sa Majesté. Ils n'en étoient en quelle façon que les Editeurs. M. de Chazelles & de la Voie , Ingénieurs de la Marine , y eurent la plus grande part.

Quoique ce recueil fût un des plus beaux & des meilleurs que l'on eût en ce genre , il étoit par sa nature susceptible de corrections & d'améliorations , auxquelles on ne pouvoit parvenir que par la suite des tems. D'ailleurs l'espece d'oubli dans lequel il étoit tombé & le peu de soin qu'on avoit eu des planches , exigeoient des réparations assez considérables ; outre cela , deux des principales planches étoient perdues.

Ces deux objets également importans ont engagé le Ministre à charger M. Bellin , *

* M. Bellin , Ingénieur de la Marine , Censeur Royal , de l'Académie de Marine , de la Société royale de Londres , attaché depuis très-long-tems au dépôt des cartes & plans de la Marine , & Auteur de ces belles cartes réduites , si recherchées des Navigateurs , auxquelles il continue de travailler.

SEPTEMBRE. 1754. 173

de remplacer les deux planches perdues, & de faire sur tout l'ouvrage les additions & les corrections qu'il croiroit nécessaires, & qu'il jugeroit convenables pour le bien du service.

C'est ce que cet Ingénieur a exécuté avec l'attention & l'exactitude qui caractérisent tous ses ouvrages. Il a joint à la nouvelle édition du Neptune François un mémoire sur l'ouvrage en général, pour en faire connoître tout le mérite; mais en même tems. il y a joint un examen critique de chaque carte en particulier, dans lequel il rend compte des additions & des corrections qui étoient indispensables, & qui sans rien changer au fond de l'ouvrage, le rendent beaucoup plus utile à la navigation. On trouve à la fin de ce mémoire l'approbation de l'Académie de Marine établie à Brest, à laquelle M. Bellin l'a communiqué avant que de le mettre au jour. Une telle approbation est l'éloge le plus digne qu'on puisse faire d'un pareil travail.

LE Sr Saint-Pée, Maître en Chirurgie, habitant au quartier de la Rivière salée, isle de la Martinique, a trouvé le secret de faire de l'indigo avec une plante différente de celle dont on s'est servi jusqu'à présent.

Hijj

174 MERCURE DE FRANCE.

Cette nouvelle plante n'est point sujette aux chenilles , & les grandes pluies n'en font point tomber les feuilles ; deux inconvéniens ordinaires à l'ancienne plante & qui ruinent ceux qui la cultivent , puisque l'on tire l'indigo de ces feuilles. Le Sr de Saint-Pée en a tiré de parfait de la plante qu'il a découverte. Il a présenté de cet indigo à M. de Bomparre , Gouverneur général , & à M. d'Hurfon , Intendant des îles du Vent , qui l'ont trouvé parfaitement beau. Le Sr la Butte , Officier de Milice , encouragé par l'exemple du Sieur de Saint-Pée , a cultivé cette nouvelle plante & en a fait de fort bel indigo. Sa beauté égale celui de Saint Domingue , & le sieur Saint-Pée espere même qu'il le surpassera. Les nouvelles découvertes se perfectionnent avec le tems par des expériences répétées. C'est ce que continue de faire le Sr de Saint-Pée.

Manufacture de couleurs fines , établie à l'Hôtel de Guise au Temple , par privilège du Roi.

Le Sr de Wouters , occupé depuis longtemps à la recherche de tout ce qui peut être utile au progrès & à l'honneur d'un art qu'il chérit , persuadé que le déperis-

SEPTEMBRE. 1754. 175

sement si subit des tableaux ne peut provenir que de la mauvaise qualité des matieres qu'on employe d'ordinaire , a cru trouver les causes de cette variation dans les couleurs terrestres , les blancs & les huiles grasses : en effet , les couleurs naturelles sont chargées d'une infinité de parties sabloneuses & non colorantes , très-nuisibles à la permanence des couleurs & capables de détruire les couleurs fines auxquelles elles sont jointes. C'est dans ce dessein qu'il a essayé avec succès de dépouiller ce qu'on appelle les grosses couleurs de leur terrestréité , & de les rendre par ce moyen permanentes , transparentes , & propres à glacer.

Le blanc de plomb lui ayant paru très-contraire à la permanence des couleurs auxquelles il est joint par la quantité de parties mercurielles qu'il renferme , & par le penchant insurmontable qu'il a à pousser en noir , il lui en a substitué un qu'il nomme blanc des Carmes , & qui est extrêmement pur. La même cause qui subsistoit dans les huiles grasses , qui sont aussi chargées de beaucoup de plomb , l'a engagé à chercher dans les végétaux une substance qui eût les mêmes propriétés que les huiles ordinaires ; & ils lui en ont fourni une blanche , simple & dessicative ,

H. iiij

176 MERCURE DE FRANCE.

incapable d'altérer les couleurs.

L'outre-mer d'argent plus brillant que l'outre-mer de *lapis lazuli*, aussi permanent, & qui de plus a l'avantage d'être bien inférieur par le prix, puisque l'outre-mer de *lapis* est à cent quatre-vingt livres l'once, & qu'il peut donner la première nuance de l'outre-mer d'argent à quarante-huit livres l'once, & la seconde à trente livres, est encore le fruit de ses veilles & de son amour pour la peinture.

Les couleurs fines ne lui ont pas paru à négliger; il a raffiné les laques au point qu'il en a jusqu'à douze livres l'once.

Il fait aussi du ftile de grain jaune de quatre nuances au-dessus du plus beau qui soit sorti de Troyes. Il a mis aussi la dernière main à son carmin, qu'il a rendu propre à être employé à l'huile, même dans les chairs; le mélange qu'on fait d'ordinaire de laque & de cinabre lui ayant paru incapable de permanence.

Il espère que l'amour que les Artistes ont pour leurs ouvrages, le dédommagera des dépenses considérables qu'il a été obligé de faire, & qu'ils ne regarderont pas à une modique augmentation lorsqu'il s'agira de l'immortalité.

Au reste il a toutes les couleurs ordinaires pour ceux qui seroient arrêtés par

SEPTEMBRE. 1754. 177
le prix , elles sont même plus belles & à
meilleur compte qu'on ne les trouve com-
munément.

Il donne aux personnes connues toute
facilité dans le payement.

Lettre d'un Horloger de Province.

A Bien considerer , Monsieur , la nature &
les effets des échappemens , a-t-on pu rai-
sonnablement dire que le choix en fût indifférent ?
J'applaudirois volontiers à la hardiesse de cette
nouvelle proposition si nos opérations en Hor-
logerie pouvoient répondre en égalités parfaites
à la justesse de la théorie : je m'explique.

Les propriétés générales des échappemens sont
de suspendre & de ralentir les mouvemens circu-
laires des roues , afin de prolonger la durée de
leurs révolutions (il est ici question des échap-
pemens de pendules seulement ; je me réserve de
parler de ceux de montres dans un autre tems).
Les propriétés connues du pendule sont d'oscil-
ler en tems égaux , s'il le fait seul & indépendam-
ment de causes étrangères quelconques : un pen-
dule en mouvement tend de lui-même à son re-
pos ; il est donc nécessaire pour l'entretenir en
mouvement , de lui en restituer à mesure & au-
tant qu'il en perd. Il n'a pas pour propriété d'être
insensible aux différentes forces qui lui sont com-
muniées en restitution ; donc pour entretenir
le pendule dans un mouvement égal , il lui faut
de la restitution , & qu'elle soit égale. C'est dans
cette égalité que consiste la difficulté de l'exécu-
tion , elle n'est même possible que par une cons-
truction nouvelle de l'échappement.

H w

178 MERCURE DE FRANCE.

Il est inutile de vous rappeler ici , Monsieur , les motifs qui ont engagé nos plus grands Maîtres à chercher des propriétés de compensations dans les échappemens ; s'il étoit possible de donner à chaque rouage encore plus de perfection que celle dont pourroit être capable le plus habile ouvrier , on se seroit évité bien des peines & des veilles pour trouver un échappement parfait. Je conviendrois alors que le choix en seroit indifférent ; mais la difficulté , je le repete , l'impossibilité même de former & égaliser les dentures des roues , les ailes des pignons , assez exactement pour qu'ils se développassent les uns sur les autres avec toute l'uniformité & la précision qu'exigeroient leurs rapports ; cette impossibilité , dis-je , détruira toujours les plus fortes raisons qu'on pourroit alléguer en faveur des échappemens connus ; ainsi pour en triompher , je crois qu'il est indispensable de chercher ailleurs ce principe de justesse que personne ne peut se flatter d'avoir trouvé.

En supposant , comme je l'ai déjà dit , un mouvement construit selon toutes les règles de l'Art , que s'ensuivra-t-il ? l'échappement pourra suspendre & ralentir avec égalité pour un instant le mouvement circulaire des roues , cette égalité ne sera pas de longue durée.

Vous êtes convenu plusieurs fois , Monsieur , avec tous les Maîtres , que par le mouvement les rapports se détruisent d'eux-mêmes , qu'il y faut de l'huile , que cette huile augmentant d'instans à autres les frottemens , leurs progrès interceptent nécessairement la force , laquelle diminue dans la même raison , & se trouve moindre sur l'échappement.

Il étoit donc nécessaire que l'on tentât de ren-

de les échappemens insensibles aux différentes forces; on l'a fait avec quelque sorte de succès. Néanmoins on n'est point encore parvenu à le construire tel qu'il le faut pour produire des effets égaux & constans sur le pendule.

Point d'autre échappement que celui de M. Graham n'a approché plus en apparence de ce caractère si desirable. Admiré, saisi, pratiqué de presque tous les Artistes, étoit-il croyable que quelques-uns eussent pensé qu'il suffisoit de le défigurer pour empêcher que l'on ne le reconnût à travers les corrections & les formes nouvelles dont ils cherchoient à l'envelopper pour se le rendre propre? J'avois conçu à ce sujet le dessein de faire quelques observations sur les échappemens & leurs comparaisons; mais M. Jodin, qui vient de publier ses réflexions sur cette partie, laisse très-peu de choses à desirer.

La confiance avec laquelle il se détermine en faveur de l'échappement de M. Graham, paroît avoir pour motif la simplicité & une plus grande facilité dans l'exécution: *On ne peut disconvenir, dit-il, qu'en augmentant le nombre des pièces dans les machines de toutes especes, on y multiplie les défauts de construction & les difficultés d'exécution.* Cette remarque, quoique juste, n'est pas sans exception: si c'étoit un principe incontestable qu'on fût obligé de simplifier tout, qui oseroit désormais tenter de produire du nouveau? Cette idée seule décourageroit les meilleures dispositions, & nous priveroit peut-être de découvertes très-précieuses.

L'on doit chercher à simplifier les machines, à multiplier les effets; voilà le grand art, j'en conviens.

Mais si en simplifiant une chose on ne peut

la rendre plus parfaite ; si au contraire en y ajoutant un peu l'on y parvient , sera-ce une raison suffisante pour condamner & rejeter une découverte utile , & une plus grande perfection dans la mécanique ? M. Jodin me permettra d'en douter , sur tout dans le cas où il s'agit de produire des effets inconnus & nécessaires.

Ces effets désirés doivent être produits par un certain nombre de pièces , le succès de la machine exige qu'on n'en retranche aucune , on ne pourroit la simplifier qu'en lui ôtant de sa perfection ; on ne doit donc pas la simplifier. Que certains effets soient connus en même tems que leurs causes , si l'on annonce une découverte sur cet objet , ce n'est qu'autant qu'on simplifie & qu'on retranche , que l'on est digne du suffrage du public ; mais qu'on annonce des effets inconnus jusqu'ici , il faut des causes nouvelles pour les produire. Si la découverte est essentielle , si le succès est certain , on doit permettre sans doute de multiplier ces mêmes causes en faveur de l'avantage qui en doit résulter.

J'ose me flater , Monsieur , que vous pensez comme moi , sur tout à l'égard de l'échappement , cette partie si essentielle dans l'Horlogerie , puisque c'est de l'échappement seul que devroit dépendre la justesse d'une horloge. Je voudrois bien , (& je conçois mon desir possible) en voir éclore un , qui à tout événement fût composé de plusieurs pièces , mais aussi qui produisît des effets supérieurs à ceux dont on annonce au public l'utilité , & dont on auroit pu avouer en même tems les imperfections.

De tous les échappemens trouvés jusqu'à présent , le meilleur est sans doute , comme je l'ai dit , celui qui souffre moins des différentes for-

S E P T E M B R E. 1754. 181

ces qui lui sont transmises : j'ajoute encore par une conséquence nécessaire , celui qui a le moins de frottemens : or comme ils en ont tous , il me seroit difficile de me déterminer sur le choix , d'autant plus qu'on sçait que dans le grand nombre des différens échappemens connus , il ne s'en trouve aucun qui n'ait une entière dépendance de toute la machine , & qui ne soit susceptible par conséquent des différens efforts dont elle est susceptible elle-même.

La connoissance de ces inconvéniens me détermine à suivre des routes différentes de toutes celles qui nous ont été tracées. Quelque respectables qu'elles soient pour moi , je n'ose m'en écarter que parce que les moyens dont je me sers pour parvenir au terme que je me suis prescrit , me paroissent beaucoup plus sûrs.

Jé compte soumettre incessamment à vos lumières le fruit des connoissances qu'un peu d'expérience & beaucoup de zèle m'ont acquises : puisse-t-il être digne de votre attention ! Le suffrage dont vous l'honoreriez , assureroit son succès à l'Académie à laquelle je dois avoir l'honneur de le présenter.

J'ai celui d'être, &c.

Le portrait de Mlle Favart vient de paroître sur une planche de dix-sept pouces de hauteur , sur douze de largeur. Cette Actrice est en *Bastienne*, rolle dans lequel elle a charmé tout Paris pendant six mois. Il n'est pas étonnant que le morceau que nous annonçons , mérite une grande attention. Tous ceux qui se connoissent un peu en peinture , sçavent que les Peintres d'Histoire ont toujours l'avantage de rendre les portraits qu'ils ont la complaisance de faire , plus parfaits.

182 MERCURE DE FRANCE.

Ils joignent la ressemblance à l'action de la figure. La sécheresse du portrait s'évanouit par leur facilité ; leurs fonds sont plus riches ; rien enfin ne les arrête de ce qui peut convenir au caractère de l'objet qu'ils veulent imiter. Tous ces avantages se trouvent singulièrement dans le badinage heureux du pinceau de M. Carle Vanloo que nous annonçons. L'intelligence & l'accord du burin de M. Daullé, qui a gravé ce morceau , ne laissent rien à désirer. On peut demander à cette occasion , si le mérite de l'exécution de ces deux grands Artistes est augmenté ou diminué par les graces piquantes de l'original ? C'est un problème qui pourroit fournir la matière d'une agréable dissertation. On voit au bas de l'estampe que nous annonçons , huit vers qui sont sûrement d'un homme de beaucoup d'esprit.

L'amour sentant un jour l'impuissance de l'art ,
De Bastienne emprunta le nom & la figure ,
Simple , tendre , suivant pas-à-pas la nature ;
Et semblant ne devoir ses talens qu'au hazard ;
On démêloit pourtant la mine d'une espiègle ,
Qui fait des tours , se cache afin d'en rire à part ,
Qui séduit la raison , & qui la prend pour règle :
Vous voyez son portrait sous le nom de FAVART.



fi-
cur
fin
ic-
ces
a-
oo
du
ne
re
ux
es
a-
a-
ic
at

Lc

SEPTEMBRE. 1754. 183

LE PRINTEMPS,

*Musette, à Mlle de la C**.. Par Mr Thomassin de Juilly, Garde du Corps. La Musique est de M. de Buri, Surintendant de la Musique du Roi.*

DAns ce riant bocage
Tous les cœurs sont contents;
Les jeux sur ce rivage
Célèbrent le Printems.
Zéphir, que Flore amène,
Annonce son retour,
Et déjà dans la plaine
Folâtre avec l'amour.

Sa présence féconde
Ranime nos côteaux,
Rend le murmure à l'onde
Et le chant aux oiseaux.
Sous ses pas la verdure
Embellit nos gazons,
Et la triste nature
Change en fleurs ses glaçons:

Au loin dans la prairie
Je vois l'Amant heureux
Baïser la main chérie

184 MERCURE DE FRANCE.

Qui couronne ses feux.
Il n'est plus de martyr
Dans ce tems fortuné ;
Tout berger qui soupire
Est amant couronné.

D'une nouvelle flamme
Il embrase les cœurs ;
Sa chaleur est à l'ame
Ce qu'elle est à nos fleurs.
Pour la seule Isabelle
L'amour est sans appas ,
Et c'est toujours pour elle
La saison des frimats.

Réponse de Mlle de la C *. même air.*

L Es sons de ta musette
Sont venus jusqu'à nous ;
Quand l'écho les repete
Il n'est rien de si doux.
Ton souvenir me flatte
Et m'ôte de souci ;
Pourquoi me croire ingrate ?
Il n'en est point ici.

Quoi , la saison nouvelle
Te fait songer à moi ?
Tu te plains d'Isabelle ;

Elle se plaint de toi.
 Une timide amante
 Craint une feinte ardeur :
 Je fis l'indifférente
 Pour éprouver ton cœur.

Si tu reviens fidele,
 Malgré l'air de la Cour,
 Tu feras le modele
 Des Bergers d'alentour :
 Si cette longue absence
 N'a rien pu sur tes feux,
 Le prix de ta constance
 T'attend dans ces beaux lieux.

Quelle aimable peinture
 Tu nous fais de ces bords ?
 On croit voir la nature
 Prodiguier ses trésors :
 Flore en vain les rassemble,
 Ce n'est qu'à ton retour
 Qu'on peut y voir ensemble
 Le Printems & l'Amour.





S P E C T A C L E S.

L'Académie royale de Musique continue trois fois la semaine les représentations des *Fêtes de l'Hymen & de l'Amour*.

Les Comédiens François ont remis au théâtre Lundi 5 Août, *Herode & Mariamne*, Tragédie de M. de Voltaire, représentée pour la première fois le 10 Avril 1723. Cette reprise est très-heureuse. On convient généralement que ce Poëme est un des mieux écrits du grand Poëte qui en est l'auteur. Les deux principaux rôles, celui d'Hérode & celui de Mariamne, sont bien rendus par Mlle Gauffin & M. le Kain.

Les mêmes Comédiens ont donné Lundi 12, la première représentation de *la Créole*, Comédie en un acte & en prose, de M. le Chevalier de la Morlière. Cette pièce qui n'a été jouée qu'une fois, a été suivie d'un ballet tout-à-fait ingénieux, dont on continue les représentations. Mlle Hus y danse avec des graces d'autant plus remarquables que la danse n'est pas son talent, Voici l'idée de ce ballet, intitulé *l'Amour fixé*.

Des Bergers poursuivent des Bergeres insensibles; elles refusent les bouquets qu'ils leur offrent: en fuyant elles passent devant un myrthe, du tronc duquel l'Amour sort & leur lance des flèches. Elles commencent à retourner la tête vers les bergers, paroissent attendries & acceptent leurs bouquets. L'Amour se félicite de les avoir mis d'accord: les bergers & les bergeres le remercient; il les invite à aller se reposer sur des bancs

de gazon dans un bosquet de roses , & rentre dans le myrthe. Une bergere est poursuivie par un berger ; il a beau la presser , elle dédaigne son hommage ; il va cacher sa honte & son dépit dans l'ombre de la forêt. L'Amour a pitié de ce berger , & sort du myrthe , une flèche à la main , pour blesser la bergere : frappé à sa vue , il détourne avec vivacité la flèche qu'il est prêt à lui lancer , & s'en blesse lui-même. Il se jette aux genoux de la bergere , qui le relève , sans marquer prendre aucune part à sa douleur ; il lui remet son carquois & ses flèches pour l'attendrir : elle les jette avec indifférence , en lui montrant qu'il a des aîles , qu'il s'envoleroit bientôt , & qu'elle veut un amant constant. L'Amour s'arrache lui-même les plumes des aîles , & s'apercevant qu'elle commence à s'attendrir , lui fait voir , pour achever de la déterminer , le bonheur dont jouissent dans le bosquet les bergers & les bergeres qu'il a rendu sensibles. La bergere émue à ce spectacle , consent à faire le bonheur de l'Amour , pourvu qu'en prenant l'habit de berger il en prenne aussi le caractère fidele ; il va se déguiser & revient se jeter à ses genoux. Dans ce moment le berger qu'elle avoit dédaigné , paroît : il est désespéré de la voir sensible aux vœux d'un autre amant ; l'Amour pour le consoler & pour marquer en même tems qu'il renonce à jamais à toute autre conquête , lui fait présent de ses flèches & de son carquois. Le berger content , & sûr avec de pareilles armes de dompter les cœurs les plus rebelles , se joint à la contredanse générale qui finit le ballet.

Les Comédiens Italiens ont donné le Mercredi 14 deux nouveautés : *la Campagne*, pièce en un acte & en vers , de M. de Chevriex ; & *la Servante*

188 MERCURE DE FRANCE.

Maîtresse, traduction en vers de la Serva padrona, par M. Boran. Ces deux pièces ont été reçues avec de grands applaudissemens. Nous en parlerons en détail dans le prochain Mercure.

Le théâtre de la Foire a donné le 12 Août *Cythere assiégée*, Opéra comique, en un acte & en vers. Cette agréable bagatelle, ouvrage de M. M. Fagan & Favart, appartient presque entièrement à M. Favart depuis les changemens qu'il y a faits. Nous parlerons de la pièce & du ballet de M. Noverre dans le prochain Mercure.

CONCERT SPIRITUEL.

LE Concert spirituel du jour de l'Assomption a été brillant. Il commença par une symphonie à cors-de chasse del Signor Gieuseppe Touchemolin, premier violon de S. M. le Roi de Pologne, Electeur de Saxe. Ensuite *Omnes gentes*, nouveau motet à grand chœur, à timbales, trompettes & cors-de-chasse de M. Cordelet. Mlle Marchand joua un concerto de violon de la composition de M. Mondonville. Cette jeune personne, âgée de douze ans seulement, est de Caën, & fait plus que donner des espérances : elle a acquis tout ce qu'il est possible d'avoir à son âge, & promet le talent le plus décidé. La Signora Galli, Cantatrice Italienne, nouvellement arrivée de Londres, chanta deux airs Italiens : on lui a trouvé une voix franche, sonore & agréable. M. Vanmalder, Maître des concerts & premier violon de S. A. S. le Prince Charles de Lorraine, joua un concerto de violon de sa composition. Ce virtuose a un archet fier, beaucoup de préci-

S E P T E M B R E. 1754. 189

sion , & des pratiques à lui. C'est un grand talent. Le Concert finit par *Bonum est* , motet à grand chœur , de M. Mondonville.

L' H E U R E U X ,

Pièce philosophique , en prose & en trois actes , qui n'a pas été jouée.

L'Idée de cet Ouvrage est extrêmement singulière.

Un Roi entouré de courtisans , occupés sans cesse du soin de lui plaire , des femmes charmantes qui s'empressent à imiter & à combler ses desirs ; un Roi adoré de ses sujets , craint & respecté de ses ennemis , couvert de gloire ; un Roi enfin à qui il ne manque rien pour être parfaitement heureux , est cependant dévoré par l'ennui quand il est environné de sa cour , elle l'embarasse ; quand il est seul , il est à charge à lui-même ; d'où il conclut qu'il n'y a point de véritable bonheur. Il fait part de son état déplorable à un de ses plus intimes confidens ; celui-ci après avoir applaudi aux sentences que le Roi débite contre le bonheur , ne peut s'empêcher de dire que M. Felix , propriétaire d'un château voisin de la Cour , paroît jouir d'une entière félicité ; le Roi n'en veut rien croire. Pour s'en éclaircir il va tout seul en habit de campagne chez M. Felix , qu'il trouve endormi sur un lit de gazon. M. Felix s'éveille & ne reconnoît point le Roi ; il le prend pour un curieux qui vient voir de beaux jardins : le Monarque l'interroge sur le bonheur & sur le malheur ; M. Felix répond que l'homme ne doit jamais se

malheur qu'à lui-même, & que dans quelque situation où il puisse se trouver, il ne dépend que de lui d'être heureux. Le Roi vient retrouver son favori, & lui dit que le prétendu bonheur de M. Felix ne consiste que dans un grand fond de vanité, sous lequel est cachée l'âme la plus chancelante. Je veux le démasquer, ajoute le Roi, & je vais le faire passer par de si rudes épreuves qu'il ne pourra les soutenir. M. Felix est enchanté de son château, qu'il a pris soin lui-même d'embellir. Le Roi ordonne qu'on mette le feu aux quatre coins de ce château; il est obéi, & en un instant le château est consumé, ainsi que les meubles précieux qu'il renferme. M. Felix est insensible à cette perte, & son unique soin est de consoler sa femme qu'un pareil désastre a plongée dans la plus vive douleur. M. Felix a un ami sur la sincérité duquel il compte; cet ami va à la Cour, & le Roi le corrompt au point de lui faire publier que M. Felix est un coquin. Une pareille infamie ne fait point d'impression sur M. Felix; il plaint seulement son ami, à qui l'ambition a tourné la tête. M. Felix adore sa femme, qui est belle, jeune, tendre, & fidèle; le Roi la fait enlever par des assassins, qui la dépouillent & laissent ses habits tout sanglans; M. Felix veut la secourir, mais c'est inutilement, & un moment après on vient lui faire des complimens de condoléance sur la mort de son épouse; de sorte qu'il ne peut plus douter de son malheur. Il pleure & il trouve des délices dans les pleurs qu'il répand, elles sont la source du sentiment; il veut songer sans cesse à ce qu'il a perdu; & ce souvenir, loin de troubler son bonheur, ne fait que l'augmenter. M. Felix est accusé d'avoir lui-même assassiné sa femme; il est arrêté & conduit dans un cachot, il va être tra-

né au supplice, & dans cet état il dit : » Puisqu'il
 » est un terme à la vie de l'homme, quelle cir-
 » constance plus favorable pour la perdre que celle
 » où je me trouve ! privé d'un bien qui faisoit mes
 » doux amusemens, séparé cruellement d'une
 » épouse chérie, accusé de crimes que je n'ai pas
 » commis, enfermé dans un noir cachot, chargé
 » de fers, que puis-je faire encore dans le mon-
 » de ? serai-je jamais assez heureux que de trou-
 » ver une pareille occasion pour le quitter ? La
 » mort ne peut être supportable que quand on se
 » trouve dans une mauvaise situation, il est fa-
 » cheux d'en subir la rigueur dans une autre, &
 » ne me voila-t-il pas dans le plus mauvais état ?
 » Mourir dans cet instant, n'est-ce pas être heu-
 » reux ? quelle consolation de ne point survivre à
 » tant d'accidens ! peut-être aurois-je perdu dans
 » la suite cette tranquillité où j'ai vécu jusqu'à ce
 » jour.

Cependant la femme de M. Felix n'est pas mor-
 te ; elle a été conduite à la Cour, où l'on a pour
 elle toutes sortes d'égards ; elle y est traitée ma-
 gnifiquement, & on lui a donné des gens pour
 lui faire tout voir ; elle demande à aller dans le
 parc : au lieu de l'y conduire, on l'égare, & elle
 trouve sur son passage son mari que l'on conduit
 au supplice ; il la reconnoît, il lui parle, mais
 elle fait semblant de ne l'avoir jamais vu. M. Felix
 dit ensuite que dans ce trouble affreux il lui reste
 encore une consolation ; c'est de sçavoir qu'elle res-
 pire. Son ami survient, & de peur qu'on ne suspen-
 de l'exécution, il confirme qu'il a vu lui-même
 M. Felix assassiner sa femme ; elle est néanmoins
 devant ses yeux. Alors le Roi paroît ; il calme les
 alarmes de M. Felix, il lui rend sa femme, il
 promet de réparer les maux qu'il lui a causés, &

192 MERCURE DE FRANCE.

il se guérit de l'erreur funeste dans laquelle il étoit tombé. M. Felix pardonne à son ami qui se repent de son crime, & tous sont heureux.

Cette pièce se vend à *Paris*, chez *Duchefne*, rue Saint Jacques, & chez *Lambert*, rue de la Comédie.

::***:***:***:***:***:***:***

NOUVELLES ETRANGERES.

D U N O R D.

DE PETERSBOURG, le 28 Juin.

IL paroît une ordonnance qui défend de laisser sortir des bois de l'Esthonie & de la Livonie. On a publié aussi depuis peu un règlement concernant le logement des troupes dans les lieux où elles n'ont point de casernes.

Le 23 du même mois, l'Impératrice fit la revue du troisième Régiment des Gardes à pied. Cette Princesse tint le lendemain un conseil d'Etat, & l'on y délibéra sur quelques dépêches d'un courrier arrivé de Constantinople. Le Conseil de Commerce s'assembla le 25 en présence de Sa Majesté Impériale. Avant-hier, l'Impératrice prit le divertissement de la chasse dans les environs de Petershoff. Elle alla hier se promener à sa maison de plaisance de Czarska-Zelo.

DE WARSOVIE, le 6 Juillet.

L'ouverture de la Diète générale se fera le 25 ; & l'on procédera ces jours-ci à l'élection des Députés qui doivent assister de la part de l'armée de
de

SEPTEMBRE. 1754. 193

de la couronne à cette assemblée. On assure que les Communautés Protestantes de la Prusse Polonoise se proposent d'y envoyer aussi des Députés. Les Commissaires chargés d'examiner les moyens d'accommoder l'affaire de l'Ordinatie d'Ostrog sont le Comte de Bruhl, premier Ministre ; le Comte de Mnisczek, Maréchal de la Cour, & le sieur Dembousky, Evêque de Cujavie. Les opposans ont nommé pour leurs représentans l'Evêque de Cracovie ; le sieur Rzewousky, Petit Général de la Couronne, & le Comte Porocky, Ecuyer Tranchant de la Couronne. Le Prince Sangusko a remis au Comte Wilopolsky, Palatin de Sandomir ; au Prince Czartorinski, Grand-Chancelier de Lithuanie, au Comte Massalsky, Vice-Maréchal du même Grand Duché, le soin de défendre ses intérêts devant la Commission.

DE STOCKHOLM, le 12 Juillet.

Leurs Majestés & la Famille royale sont tous jours à Drottningholm. Le 5 Juillet, jour de S. Frederic, dont le Roi porte le nom, la Reine lui donna une fête dans ce château. On avoit construit exprès à l'extrémité des jardins un palais à la Chinoise. Vis-à-vis, on avoit élevé un Mont-Parnasse. Apollon, représenté par un Musicien Italien, chanta une cantate en l'honneur du Roi. Neuf des Demoiselles que la Reine fait élever à ses dépens, & plusieurs jeunes Gentilhommes de la Cour, représentoient les Muses & les Arts. Ils offrirent au Roi divers présens. Le Dieu Pan & sa suite offrit aussi les siens. Plusieurs bergers & bergeres chanterent des vers François. On servit ensuite un souper somptueux, auquel succéda une magnifique illumination. Le 30, Leurs Ma-

194 MERCURE DE FRANCE.

jestés partiront pour aller visiter les provinces méridionales de ce Royaume.

DE COPENHAGUE, le 17 Juillet.

Sa Majesté a nommé Directeur de l'Académie de Peinture & de Sculpture, à la place du feu Colonel Heigrved, le sieur Saly, l'un des Adjoints à Professeurs de l'Académie de Peinture & de Sculpture de Paris.

Il se répand un bruit que le commerce de l'Amérique sera rendu libre pour tous les sujets du Roi, & qu'on supprimera la compagnie des Indes occidentales.

A L L E M A G N E.

DE VIENNE, le 27 Juillet.

Près de six mille ouvriers sont employés actuellement à réparer les chemins de la Bohême & de la Moravie. L'Hôtel des Invalides établi en cette capitale se trouvant trop surchargé, la Cour se propose de répartir dans diverses places ceux qui sont encore en état de faire quelque service.

DE RATISBONNE, le 11 Juillet.

La Capitulation perpétuelle, la visite de la chambre Impériale de Wetzlar, l'affaire des monnoyes, la réparation des fortifications de Philisbourg, & les différens touchant le Directoire du cercle de Franconie, seront les principaux objets des délibérations de la Diete dans ses prochaines séances. Le Comte de Pappenheim, Maréchal Héritaire de l'Empire, a représenté à cette as-

SEPTEMBRE. 1754. 195.
semblee que les émolumens attachés à sa dignité
ne le mettent pas en état de soutenir les dépenses
extraordinaires qu'exigent de lui certaines circons-
tances ; telles qu'ont été les élections des deux
derniers Empereurs.

ESPAGNE.

DE MADRID, le 23 Juillet.

Sa Majesté ayant dépossédé le Marquis de la
Ensenada & Don Augustin-Paul d'Ordegnana de
leurs emplois , a donné le Département des Af-
faires étrangères à Don Richard Wall ; le dé-
partement de la guerre à Don Sebastien d'Es-
labá , Capitaine-Général , & Directeur général de l'In-
fanterie ; le Département de la marine à Don Ju-
lien d'Arriaga , Chef d'escadre , Président de la
contraction des Indes , & Intendant de la ma-
rine à Cadix ; & le Département des Finances &
du commerce au Comte de Valparaiso , premier
Ecuyer de la Reine. Le Marquis de la Ensenada
est exilé à Grenade , & Don Augustin-Paul d'Or-
degnana à Valladolid.

ITALIE.

DE GENES , le 29 Juillet.

Depuis long-tems le Marquis de Grimaldi ,
Commissaire général dans l'isle de Corse , sollici-
toit son rappel ; mais les circonstances demandant
qu'il continuât d'exercer un emploi dont il s'ac-
quittoit avec la parfaite satisfaction du Sénat , on
n'avoit point eu d'égard à sa priere. Il a telle-
ment réitéré ses instances qu'on n'a pas cru pou-

voir lui refuser ce qu'il souhaitoit. La République, pour le remplacer, a jeté les yeux sur le Marquis Joseph Doria, qui a témoigné qu'il ne feroit point de difficulté de se charger de cette importante commission.

DE MANTOUE, le 15 Juillet.

Toute cette ville a été deux jours en rumeur par les suites d'une émeute, à laquelle l'imprudence de quelques jeunes gens a donné occasion. Avant-hier ils allèrent chanter dans le quartier des Juifs une chanson injurieuse à cette nation. Les Juifs en portèrent leurs plaintes au Préteur, qui ordonna à une patrouille de faire retirer les auteurs de l'insulte. Ceux-ci ayant continué de chanter la même chanson malgré les défenses, la patrouille se saisit d'un des plus opiniâtres, & le conduisit en prison. Aussi-tôt la populace s'attroupa dans la résolution d'exterminer tous les archers. Une partie des séditieux courut en même tems au quartier des Juifs, & il auroit été brûlé, si l'on n'y avoit fait marcher promptement un détachement de soldats. La populace ayant eu l'audace de charger ce détachement à coups de pierres, on a été obligé de le faire soutenir par quatre cents hommes du Régiment d'Andlau. Moyennant les précautions qu'on a prises, le tumulte a cessé.

DE MILAN, le 23 Juillet.

Pendant qu'on se réjouissoit d'apprendre que l'émeute de Mantoue étoit apaisée, on a couru risque ici d'en essuyer une, qui quoique moins considérable, pouvoit être dangereuse. On a fait venir du Modenois un certain nombre de garçons

SEPTEMBRE. 1754. 197

Boulangers, & l'on a fixé leur salaire à quelque chose au-dessus de ce qu'on a coutume de payer aux garçons Boulangers de cette ville. Ceux-ci, piqués de la distinction que l'on accordoit à des étrangers, avoient formé le complot de quitter tous ensemble leurs maîtres. Il a fallu employer la force pour réquie ces mutins. On en a emprisonné quelques-uns, & l'on instruit actuellement leur procès.

DE TURIN, le 27 Juillet.

On a fait l'échange des ratifications du Traité conclu entre Sa Majesté & la République de Genève. En même tems, selon un des articles de ce Traité, le Roi a fait remettre à la République un acte portant cession des droits de fief, dixmes & autres revenus que l'Ordre de Saint Maurice & Saint Lazare possédoit à Genève & dans son territoire.

GRANDE-BRETAGNE.

DE LONDRES, le 25 Juillet.

Il s'est trouvé cette année à la pêche de la baleine soixante-six bâtimens Anglois ou Ecoissois, & cent trente-deux Hollandois. Presque toutes les baleines qu'on a prises sont petites; & quoiqu'on en ait pêché un plus grand nombre que de coutume, la quantité d'huile ne sera pas la même que les autres années. La pêche du hareng n'a pas été fort abondante.

Depuis le 16, l'entrée de l'avoine venant des pays étrangers est libre dans le port de Newcastle.

198 MERCURE DE FRANCE.

Quelques difficultés retardent la conclusion du traité de commerce proposé entre la Grande-Bretagne & les Etats de Sa Majesté Sicilienne.

Le Lord Willoughby a été élu Président de la Société royale des antiquaires.

Il paroît une proclamation par laquelle l'ouverture du Parlement, qui devoit commencer aujourd'hui ses séances, est renvoyée au 22 du mois d'Octobre. Une autre proclamation diffère jusqu'au 23 du même mois l'assemblée du Clergé d'Angleterre.

On a établi en Irlande une lotterie sur le plan de celle dont le premier tirage s'est fait le 26 Août à la Haye. Les souscriptions sont actuellement remplies. Chaque billet est de cinq guinées. Le bénéfice de cette lotterie produira vingt mille livres sterlings, & l'on se servira de ce fonds pour établir un Hôpital à Dublin. Quatre-vingt-dix personnes de la même ville, désirant d'y faire fleurir la Peinture, ont résolu de fournir chacune tous les ans une guinée, afin de distribuer deux prix, l'un pour un tableau d'histoire & l'autre pour un paysage.

Les Commissaires de la Compagnie des Indes orientales continuent d'avoir de fréquentes conférences avec le sieur Duvelaar.

Un navire qui revient d'Espagne a apporté la nouvelle que la peste s'étoit de nouveau manifestée dans quelques endroits de la côte de Barbarie.

P A Y S - B A S.

DE BRUXELLES, le 3 Août.

Il paroît une nouvelle Ordonnance de l'Impératrice Reine, concernant l'observation des Di-

manches & des Fêtes, les assemblées des jeunes gens dans les cabarets, celles qui se font les soirs dans les maisons des gens du peuple, les banquets des nœces & des funérailles. Par rapport à ces banquets, Sa Majesté défend absolument d'en donner aucun à l'occasion des enterremens, & elle veut qu'on n'admette jamais au repas des nœces plus de quarante convives, ni que la fête dure au-delà de deux jours, à peine de cinquante florins d'amende pour les contrevenans.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

LA Compagnie des Indes a reçu avis que ses vaisseaux *les Treize Cantons* & *l'Auguste* étoient arrivés, l'un le 17, l'autre le 18 Juillet, au port de l'Orient. Le premier de ces bâtimens vient de Pondichery & de Mahé. Le second revient de la Chine.

La Reine assista le 18 au Salut dans l'Eglise des Carmelites.

Le 19 & le 21, leurs Majestés souperent au grand couvert.

Le 20, le Roi entendit une Messe de *Requiem*, pendant laquelle le *De-Profundis* fut chanté par la Musique, pour l'anniversaire de Madame la Dauphine, Infante d'Espagne.

Le même jour, la Reine, après avoir dîné au Monastere des Carmelites, assista dans l'Eglise de ces Religieuses au Sermon de l'Abbé de Perthuis, Chapelain de Madame Adelaïde. Sa Majesté entendit ensuite les Vêpres & le Salut.

200 MERCURE DE FRANCE.

La Reine fit rendre le 21 les pains bénits dans l'Eglise de S. Jacques , paroisse du Château. Ils furent présentés par l'Abbé d'Andigné , Aumônier de Sa Majesté en quartier.

Le Roi & la Reine , accompagnés de Madame Adelaïde , & de Mesdames Victoire , Sophie & Louise , entendirent l'après-midi les Vêpres & le Salut dans l'Eglise de l'Abbaye de S. Corneille.

Mesdames de France allèrent le même jour se promener à Royal-Lieu.

Le 23 , Monseigneur le Dauphin arriva de Versailles.

Le Duc de Mirepoix , Ambassadeur extraordinaire du Roi auprès de Sa Majesté Britannique , ayant obtenu la permission de venir pour quelque tems en France , a eu l'honneur de rendre ses respects à Sa Majesté.

L'Abbé de la Caille , associé de l'Académie royale des Sciences , & Professeur de Mathématiques au Collège Mazarin , est revenu du Cap de Bonne-Espérance , où il étoit allé par ordre du Roi , pour observer les différens mouvemens de la Lune. Il a rendu compte de ses observations à l'Académie.

On a reçu avis que le 3 Juillet la Reine des deux Siciles étoit accouchée d'une Princesse.

Le 24 du mois de Juillet , Madame Louise donna le voile blanc à une pensionnaire dans le Monastere des Chanoinesses Régulières de S. Nicolas , Ordre de S. Augustin , qui desservent l'Hôtel-Dieu de Compiègne. L'Abbé de la Croix , Vicaire général de l'Evêché de Soissons , fit la cérémonie de la vêtüre , & le Sermon fut prononcé par le Pere le Feron , de la Compagnie de Jesus.

Le 25 , Fête de S. Jacques , patron de l'Eglise paroissiale du Château , la Reine , accompagnée de Monseigneur le Dauphin , de Madame Adelaï-

de , & de Mesdames Victoire , Sophie & Louise , entendit la grande Messe dans cette Eglise.

Monseigneur le Dauphin y fit rendre les pains bénits , qui furent présentés par l'Abbé de la Châtaigneraye , Comte de Lyon , & Aumônier du Roi.

L'après-midi , leurs Majestés & la Famille royale assistèrent dans la même Eglise aux Vêpres & au Salut. M. Paterre , Curé de la paroisse , y officia , ainsi qu'il avoit fait à la grande Messe.

Le même jour , le Baron de Knyphausen , Ministre Plénipotentiaire du Roi de Prusse , eut audience de Monseigneur le Dauphin. Il y fut conduit par le Sr Dufort , Introduceur des Ambassadeurs.

Le 27 , La Reine entendit la Messe dans l'Eglise des Religieuses de Sainte Marie , & le Salut dans l'Eglise des Carmelites.

Madame Adelaïde fit rendre le 28 les pains bénits dans l'Eglise de S. Jacques. Ils furent présentés par l'Abbé de Soulanges , Aumônier de cette Princesse.

Leurs Majestés se rendirent l'après-midi à l'Abbaye de Royal-Lieu , & y assistèrent aux Vêpres & au Salut.

Le même jour , Monseigneur le Dauphin & Madame Adelaïde furent parein & maraine de deux cloches de l'Eglise des Minimes. Elles furent bénites par le Prince Constantin , premier Aumônier du Roi , & elles furent nommées , *Pune Louise* , l'autre *Adelaïde*.

Le Roi soupa le 25 & le 28 au grand couvert chez la Reine , avec Monseigneur le Dauphin & Mesdames de France.

Le 28 , le Roi a donné à M. Rouillé , Ministre & Secrétaire d'Etat , qui avoit le département de

la Marine , celui des Affaires étrangères , qu'avoit le feu Marquis de Saint-Contest.

Sa Majesté a accordé à M. de Machault , Garde des Sceaux de France , Ministre d'Etat , & Contrôleur général des Finances , la charge de Secrétaire d'Etat , vacante par la mort du Marquis de Saint-Contest , & le département de la Marine qu'avoit M. Rouillé.

Le Roi a disposé de la place de Contrôleur général des Finances en faveur de M. Moreau de Seychelles, Conseiller d'Etat, Intendant de Flandre.

M. de Machault , Garde des Sceaux de France , Ministre & Secrétaire d'Etat au Département de la Marine , s'étant démis de sa charge de Commandeur , Grand Trésorier des Ordres du Roi , Sa Majesté a disposé de cette charge en faveur de M. Rouillé , Ministre & Secrétaire d'Etat au Département des Affaires Etrangères.

Le Roi a conservé à M. de Machault les honneurs desdits Ordres , en le dispensant des vingt années de possession requises.

Sa Majesté a accordé à M. Binet , Mestre de Camp de Cavalerie , & Premier Valet de Chambre de Monseigneur le Dauphin , la charge de Gentilhomme ordinaire , vacante par la mort de M. de Julienne.

Monseigneur le Dauphin partit le 29 pour retourner à Versailles.

Le 30 , pendant la Messe de leurs Majestés , la Musique chanta le *De profundis* pour l'Anniversaire de la feuë Reine Marie-Therese d'Autriche , épouse de Louis XIV.

Le Roi jugeant à propos de faire rassembler son Parlement à Paris , Sa Majesté a fait expédier les ordres nécessaires pour cet effet.

Le Roi a créé en faveur des Officiers de la Ma-

rine , un Grand Croix de l'Ordre de Saint-Louis , trois places de Commandeurs , & treize pensions de cinq cens , de quatre cens & de trois cens livres sur le même Ordre. Sa Majesté a accordé la pension de Grand-Croix à M. de Barailh, Vice-Amiral , qui en avoit déjà obtenu les marques d'honneur. La pension de Commandeur , qu'il laisse vacante , a été donnée au Marquis d'Amblimont , Chef d'Escadre & Commandeur honoraire. Les trois nouvelles places de Commandeurs ont été accordées au Chevalier de Cresnay & au Comte de Vaudreuil , Lieutenans-Généraux des armées navales , & au Comte du Guay , Chef d'Escadre , & Commandant la Marine à Brest. Sa Majesté a disposé en même tems de plusieurs pensions sur ce même Ordre , & elle a fait Chevaliers de Saint Louis trente-sept Lieutenans de Vaisseaux.

Selon les lettres du Comtat , M. Passionei , nouveau Vice-Légar d'Avignon ; y est arrivé le 25.

Le 31 , Fête de S. Ignace , le Roi entendit la Messe dans l'Eglise du Collège royal des Jésuites de Compiègne. L'après-midi la Reine , accompagnée de Mesdames de France , assista dans la même Eglise aux Vêpres , à la Prédication & au Salut. Le Panégyrique du Saint fut prononcé par l'Abbé Dumont , Chanoine de la Cathédrale de Noyon.

Le premier Août , M. de Machault , Garde des Sceaux de France , prêta serment de fidélité entre les mains du Roi , pour la charge de Secrétaire d'Etat.

Le 1 , la Reine assista au Salut dans l'Eglise des Capucins. Sa Majesté visita ensuite l'Hôpital de cette ville , & fit distribuer des aumônes aux Pauvres de la Maison.

La Reine dina le 3 dans le monastere des Carmelites.

La Reine entendit le 4 la grande Messe dans l'Eglise de S. Jacques, Paroisse du Château. Le Duc d'Orléans y fit rendre les Pains bénits, qui furent présentés par l'Abbé le Chanteur, Aumônier de ce Prince, en quartier.

Lours Majestés & Mesdames de France assistèrent l'après-midi au Salut dans l'Eglise des Carmelites. La Reine y avoit entendu les Vêpres.

M. de Maupeou, premier Président du Parlement de Paris, vint le même jour faire la cour à leurs Majestés.

Le 2 & le 4, le Roi soupa chez la Reine, au grand couvert.

Le 5, M. Peirenc de Moras, Intendant du Haynault, a remercié le Roi de l'expectative de la premiere charge d'Intendant des Finances qui vaquera, dont Sa Majesté lui a accordé l'agrément, avec la permission à M. de Seychelles, Contrôleur général des Finances, de lui en faire remplir dès-à-présent les fonctions.

Le même jour, la Reine partit pour retourner à Versailles.

Le même jour, la distribution des prix généraux de l'Université a été faite en la maniere accoutumée dans les Ecoles de Sorbonne. On a eu l'attention, ainsi que l'année dernière, de laisser vuides les fauteuils du Parlement, qui n'a pas voulu permettre que la cérémonie fût différée jusqu'à son retour. Le discours a été prononcé par M. Quervelle, Professeur d'éloquence au Collège du Plessis, & a eu les applaudissemens d'un auditoire des plus nombreux. L'Abbé Colbert de Castehill, Ecoissois, Pensionnaire au Collège d'Har-court, a remporté le premier prix, qu'il auroit

SEPTEMBRE. 1754. 205

reçu des mains du premier Président du Parlement, si cette Compagnie avoit assisté à cette distribution, suivant l'usage. Cette établissement continue d'exciter l'émulation la plus vive parmi les Maîtres & les Écoliers de l'Université.

Le Roi partit le 6 ; il alla coucher au Château de la Meute, où Mesdames se rendirent le même jour.

Le Roi se rendit le 7, du Château de la Meute à Versailles, pour voir la Reine & Madame la Dauphine, & alla ensuite coucher à Bellevue.

Sa Majesté a donné à M. de Beaumont, Intendant de Franche-Comté, l'Intendance de Flandre, vacante par la nomination de M. Moreau de Seychelles à la charge de Contrôleur général des Finances.

Le 8, M. Pagny, Démonstrateur de l'Université, eut l'honneur de faire à Bellevue, en présence du Roi, toutes les expériences du Phosphore de Kunkel. Il avoit fait le 15 du mois dernier les mêmes expériences devant Madame la Dauphine.

Le 9, le Roi revint du Château de Bellevue.

Le 10, M. Rouillé, Ministre & Secrétaire d'Etat, ayant le département des Affaires étrangères, prêta serment entre les mains du Roi, pour la charge de Commandeur, Grand - Trésorier des Ordres de Sa Majesté.

Le Roi a mis la Duchesse de Broglie & la Princesse de Chimay au nombre des Dames nommées pour accompagner Mesdames Victoire, Sophie & Louise.

Le Prince de Condé est parti le même jour, pour aller tenir les Etats de la Province de Bourgogne, qui ont dû faire le 13 l'ouverture de leur Assemblée.

Le Roi a accordé au Marquis de la Chetardie,

206 MERCURE DE FRANCE.

Lieutenant général des armées de Sa Majesté , le Gouvernement du Fort-Louis sur le Rhin , vacant par la mort du Comte de Montesquiou.

M. Trudaine a obtenu la survivance de sa charge d'Intendant des Finances , pour M. Trudaine de Montigny son fils , Conseiller en la seconde Chambre des Requêtes du Parlement.

Sa Majesté a nommé M. de Boismont , Intendant de la Rochelle , à l'Intendance de Valenciennes ; & le sieur Bourgeois de Boynes , Maître des Requêtes , à l'Intendance de Besançon.

L'Académie Française a élu M. de Boissy , pour remplir la place que la mort de M. Nericault Des Touches a fait vaquer dans cette Compagnie.

Le prix d'éloquence Latine , fondé par M. Coignard pour les Maîtres-ès-Arts de l'Université , a été remporté cette année par M. Malbeste , Professeur au Collège de Navarre.

Leurs Majestés , accompagnées de la Famille royale , assisterent le 11 dans la Chapelle , au Salut célébré par les Missionnaires.

Le 11 , le Roi alla souper & coucher au Château de la Meute. Sa Majesté se rendit le 13 à Choisy , d'où elle revint le 14.

Le Roi chassa le 12 au fusil dans la plaine de St. Denis , & soupa le soir à Saint Ouen chez le Prince de Soubise.

Madame Adélaïde , & Mesdames Victoire , Sophie & Louise , allèrent le même jour dîner à Mousseaux , sur le chemin de Fontainebleau , chez la Duchesse de Brissac , Dame de Compagnie de Madame Adélaïde.

Le 14 , la Reine communia par les mains de l'Abbé d'Andigné , Aumônier de Sa Majesté , en quartier ; Monseigneur le Dauphin , par celles de l'Abbé de Chabannes , Aumônier du Roi ; Madam-

me la Dauphine, par celles de l'Archevêque de Sens, son premier Aumônier; Madame Adelaïde, par celles de l'Evêque de Meaux, premier Aumônier de cette Princesse; Mesdames Victoire, Sophie & Louise, par celles de l'Abbé Solon, Chapelain du Roi.

Le même jour, les Actions de la Compagnie des Indes étoient à dix-huit cens douze livres dix sols; les Billeis de la premiere Lotterie, à sept cens soixante-sept; & ceux de la seconde, à six cens soixante-sept.

Le 15, Fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, la Procession solemnelle qui se fait tous les ans à pareil jour en exécution du vœu de Louis XIII, se fit avec les cérémonies ordinaires, & l'Archevêque de Paris y officia. La Chambre des Comptes, la Cour des Aides & le Corps de Ville y assisterent.

L'Académie royale des Sciences élut le 14 MM. Moivre & Halley pour remplir la place vacante par la mort de M. Wolf. Le 17, le Comte d'Argenson écrivit à l'Académie que le Roi avoit choisi M. Moivre. L'Europe sçavante, accoutumée à regarder ce grand Géometre avec admiration, applaudira sans doute à un choix si sage.

M. Triboulet de Mainbray, Docteur Anglois, & Professeur de Physique expérimentale, a commencé le 19, à onze heures & demie du matin, un cours dans la salle des Augustins de la place des Victoires.

BÉNÉFICES DONNÉS.

SA Majesté a donné l'Abbaye de la Victoire, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Senlis, à M. l'Evêque de Tulles; celle de Huiron, Ordre de Sa.

108 MERCURE DE FRANCE.

Benoît, Diocèse de Châlons-sur-Marne, à M. l'Abbé Allaire, Précepteur de M. le Duc de Chartres; celle de S. Martin des Aires, Ordre de S. Augustin, Diocèse de Troyes, à M. l'Abbé de Lorry, Vicaire général de l'Evêché d'Orléans; & l'Abbaye Régulière de la Colombe, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Limoges, à D^m Rousseau, Religieux du même Ordre.

Le Roi a accordé l'Abbaye de Cormeilles, Ordre de S. Benoît, Diocèse de Lizieux, à M. l'Abbé de Cheylus, Vicaire général de l'Evêché de Lizieux; celle de la Noe, Ordre de Cîteaux, Diocèse d'Evreux, à M. l'Abbé Bidos, Doyen de l'Eglise Cathédrale de Bayeux; celle de Valbonne, même Ordre, Diocèse de Perpignan, à M. l'Abbé de Saint-Affrique, Chanoine de l'Eglise Cathédrale de Chartres; celle d'Oigny, Ordre de S. Augustin, Diocèse d'Autun, au sieur Bouettin, Chanoine Régulier de Sainte-Généviève; l'Abbaye Régulière de S. Ruf, Diocèse & ville de Valence, au sieur de Nantes, Chanoine Régulier du même Ordre; & l'Abbaye Régulière de Notre-Dame, Ordre de S. Benoît, Diocèse & ville de Saintes, à la Dame de Parabere.

Le Roi a nommé M. l'Evêque de Gap à l'Evêché d'Auxerre; M. l'Abbé de Perouffe, Conseiller-Clerc du Parlement de Grenoble, à l'Evêché de Gap; & M. l'Abbé de Monclouet, Vicaire général de l'Evêché de Dol, à l'Evêché de Saint-Omer.

Le Roi a accordé l'Abbaye de la Charité, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Besançon, à M. l'Abbé de Breteuil, ancien Agent général du Clergé; celle de la Cour-Dieu, même Ordre, Diocèse d'Orléans, à M. l'Abbé d'Andigné, Aumônier de la Reine; & l'Abbaye élective d'Estun, Ordre de

S. Benoît, Diocèse d'Arras, à la Dame Aprix,
Religieuse de ladite Abbaye.

ARRÊTS NOTABLES.

ARRÊT du Conseil d'Etat du Roi, du 30 Avril 1754; qui ordonne que celui du 15 Mai 1753, par lequel il a été permis à Jean-François Bavart & Thérèse Premery son épouse, de faire fabriquer, vendre & débiter, tant à Paris que par-tout ailleurs, des marmites, casseroles, poissonnières & autres ustensiles de cuisine de fer forgé, blanchi (étamé) en dedans & en dehors, avec queues, anses & pieds desdits ustensiles en fer noir & non blanchi, sera exécuté selon sa forme & teneur, sans que pour raison de ce ils puissent être inquiétés ni troublés par qui que ce soit: Et pour l'avoir fait, condamne les Jurés-Gardes de la Communauté des Maîtres & Marchands Chaudronniers de Paris, en tous les dommages & intérêts en résultans, & au coût du présent Arrêt, le tout liquidé à trois cens livres.

INSTRUCTION sur l'exercice de l'Infanterie,
du 4 Mai 1754.

AUTRE, sur l'exercice de la Cavalerie, du
14 Mai.

AUTRE, sur le service que les Régimens de Cavalerie devront faire dans les camps qui s'assembleront pendant la présente année 1754; du même jour.

ARRÊT du Conseil d'Etat du Roi, du 27 Mai; qui maintient le Sr de Rembures dans un

210 MERCURE DE FRANCE.

droit de péage par lui prétendu sur le Pont de Courtenai , Généralité de Paris.

AUTRE du 4 Juin ; qui évoque les contestations nées & à naître , concernant la construction des bâtimens destinés à la Manufacture royale de la Porcelaine de France , au village de Sevres ; & en renvoie la connoissance à M. Berryer , Conseiller d'Etat , Lieutenant général de Police.

ORDONNANCE du Bureau des Finances de la Généralité de Paris , du 25 Juin ; concernant les alignemens qui seront donnés dans la rue de Bercy , conformément au plan levé de l'autorité du Conseil.

ARREST de la Chambre royale , tenue au Château du Louvre , du 2 Juillet ; qui condamne les nommés Jacques Chevance & Nicolas Tavernier à être attachés au carcan en la principale place du village de Cuify , pendant deux heures , ayant écriteaux devant & derrière , portant ces mots : *Voleurs de bois* ; & à un bannissement de trois ans : Et le nommé Adrien Després , à être admonesté & aumôné.

ARREST du Conseil d'Etat du Roi , du 9 Juillet ; qui ordonne que les cires jaunes & blanches venant de l'Etranger , seront admises à toutes les entrées du Royaume , en acquittant les droits auxquels elles sont respectivement assujetties.

E R R A T A.

A La page 107 , ligne 31 , après ces mots , le 26 Septembre , *ajoutez* 1698.

MARIAGES ET MORTS.

Messire Claude-Marguerite-François Renard de Fuchsamberg, Comte d'Amblimont, fils de Messire Claude-Thomas Renard de Fuchsamberg, Marquis d'Amblimont, Chef d'Escadre des armées navales de Sa Majesté, Commandeur de l'Ordre Royal & militaire de S. Louis; & de Dame Marguerite - Michelle de Saint - Fort, a épousé à Cachan, près d'Arcueil, le 17 Juillet, Dlle Marie-Anne de Chaumont de Quitri, fille de feu Messire Jacques - Antoine de Chaumont, Marquis de Quitri, Baron d'Orbeck, & de Dame N. . . . Dufay. Leur contrat de mariage avoit été signé le 29 Juin par leurs Majestés & par la Famille royale.

Jean - Charles - François, Comte de Lavaulx, Baron de Vrecourt, Guidon de Gendarmerie, & Chambellan du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, épousa le 9 Juillet, dans la Chapelle des Incurables, Marie - Magdeleine de Peichpeyroux-Comminges de Guiltaud, fille de feu Louis-Athanasie de Peichpeyroux-Comminges, Comte de Guiltaud, Marquis d'Espoisses, Lieutenant général des armées du Roi, & Inspecteur général de Cavalerie; & de Dame Elizabeth - Magdeleine Chamillard. Le Comte de Lavaulx est fils de feu Messire Charles-Nicolas Dieu-donné, Comte de Lavaulx, Baron de Vrecourt, Colonel de Cavalerie au service de l'Empereur Charles VI, Chambellan du feu Duc de Lorraine, & son Envoyé à Turin, & de Dame Anne-Françoise-Agathe Joli de Morey.

Leur Contrat de Mariage avoit été signé le 29

212 MERCURE DE FRANCE.

Juin par le Roi , la Reine & la Famille royale. La bénédiction nuptiale leur a été donnée par l'Abbé de Brienne, Vicaire général de l'Archevêché de Rouen. *Voyez Lavaux dans les Tablettes historiques, sixième partie, pag. 72 & 76. & Peichpeyroux dans la cinquième, pag. 7 & 266.*

Le 7 Août, François - Louis, Comte des Sales, Capitaine au Régiment d'Harcourt, fils de Louis-Alexandre, Comte des Sales ; & de Marie-Louise de Beauveau, épousa dans le Château de Rochambeau en Vendomois, Dlle Philippine-Elizabeth de Vimeur de Rochambeau, fille de Joseph-Charles de Vimeur, Marquis de Rochambeau, Gouverneur & grand Baillif du Vendomois ; & de Dame Marie-Claire-Thérèse Begon, Gouvernante des enfans de Mgr le Duc d'Orléans.

La maison des Sales est très-illustre, ancienne & très-connue ; elle est originaire de Bearn, & établie depuis long-tems en Lorraine, où elle a pris des alliances avec les plus grandes maisons de cette province. Celle de Rochambeau est aussi très-anciennement connue dans le Vendomois, sans y voir le commencement de son établissement. Nous en avons rapporté la filiation depuis quatre cens ans dans le Mercure du mois de Mars 1750, à l'occasion du mariage du Comte de Rochambeau, Colonel du Régiment de la Marche, frère de la nouvelle mariée.

Dame Anonyme Le Fevre de Givry, veuve de M. Pierre Duquesnoy, Ecuyer, Conseiller-Secrétaire du Roi, Maison, Couronne de France & de ses Finances, Receveur général des Finances de la Généralité de Montauban, Seigneur de Mouilly, Duquesnoy, &c. mourut à Paris le 11 Mai, âgée de cinquante-huit ans.

Messire François de Chieza , Comte de Servignaseo , Maréchal des camps & armées de Sa Majesté , ancien chef d'une Brigade du Régiment royal des Carabiniers , est mort le 14 à Vitry-le-François , dans sa quatre-vingt-cinquième année.

Le 16 Mai , mourut à Rouen Françoise-Charlotte de Pardieu , fille de défunt Philippe de Pardieu , Marquis d'Avremenil , ci-devant Colonel d'Infanterie , Chevalier de l'Ordre royal & militaire de S. Louis ; & de Genevieve du Maiffniel de Sommery. Elle étoit sœur de feu Constance de Pardieu , mariée en 1724 à Louis-Augustin de Canouville , Marquis de Raffetot ; dont Charles-Louis-Joseph-Alexandre de Canouville , Marquis de Raffetot , Enseigne de Gendarmerie , & de Louis-François-Joseph de Pardieu , Comte d'Avremenil , Chevalier de l'Ordre royal & militaire de S. Louis , marié le 17 Février 1738 , avec Gabrielle-Elisabeth de Beauvan , fille de Gabriel-Henri de Beauvan , Marquis de Montgoger , Capitaine des Gendarmes & des Gardes du Corps de Monsieur , frere de Louis XIV , & de Marie-Madeleine de Brancas , dont Louis-Elisabeth , Marquis de Pardieu , Officier dans le Régiment du Roi Infanterie , né le 23 Avril 1739.

La branche de Maucombe est finie dans Louis de Pardieu , Marquis de Maucombe. Il étoit neveu de François de Pardieu , Commandant la Cavalerie de France à Aft ; où il mourut ; & avoit épousé Marie le Veneur , fille de Henri , Comte de Tilières & de Claude de Rouault , dont deux filles ; l'une mariée le 10 Mai 1703 , avec Henri-Charles le Veneur , Seigneur de Cesseville son cousin ; & l'autre mariée en 1715 , avec Jacques , Comte d'Ofmont , Seigneur de Medavi.

La maison de Pardieu est une des plus ancien-

214 MERCURE DE FRANCE.

nes de Normandie, où elle est connue dès l'an 1260, par l'établissement des Cordeliers d'Evreux, fondés par Henri de Pardieu, Chevalier, & Jeanne d'Ailly sa femme.

Valentin de Pardieu, Comte d'Ekelbeke, Gouverneur de Gravelines, Général de l'Artillerie du Roi d'Espagne, si connu dans les guerres de Flandres, où il fut tué en 1595, au siège de Dourlens, à la tête de l'artillerie Espagnole, étoit cadet de cette maison.

La maison de Pardieu est alliée avec celles d'Ailly, Bonneval, d'Assigné, Pisseleu, Claire, Pellevé, Clermont d'Amboise, Bec - Crespin, Boulainvilliers, Fautereau-Meinieres, le Veneur, d'Osmond, du Maisniel-Sommery, Beauvau, Canouville-Raffetot, &c.

Messire Jacques-Charles Bochart, Marquis de Champigni, Commandeur de l'Ordre royal & militaire de S. Louis, chef d'Escadre des armées navales du Roi, & ci-devant Gouverneur, & Lieutenant général pour Sa Majesté des isles du Vent de l'Amérique, mourut le 20, âgé de quatre-vingt-un ans.

Jean-Armand de Saint-Simon, Duc de Ruffec, Pair de France par la démission du Duc de Saint-Simon son pere, & Grand d'Espagne de la première classe, Maréchal des camps & armées du Roi, est mort le même jour dans la cinquante-cinquième année de son âge.

Messire Arnould, Comte de Pracontal, Guidon de la Compagnie des Gendarmes de la Garde ordinaire du Roi, est mort le 22, dans la vingt-neuvième année de son âge.

Messire Charles - Martin de Vallendré, Brigadier de Cavalerie, mourut le 23, âgé de quatre-vingt-six ans.

S E P T E M B R E. 1754. 215

Frere Jacques - Louis du Mouffier de Sainte-Marie, Chevalier de l'Ordre de S. Jean de Jérusalem, & Commandeur de Coulours, est mort le même jour à Nanterre, âgé de soixante-treize ans.

Frere Claude de Thiard de Bissy, Grand-croix de l'Ordre de S. Jean de Jérusalem, Commandeur de Xugni & de Libdo, Grand Prieur de Champagne, ancien Capitaine des Galeres du Roi, mourut à Paris le 27, dans sa quatre-vingt-douzième année. Il étoit fils du feu Cardinal de Bissy.

Messire André de Fay d'Hatis, Comte de Cilly, Maréchal des camps & armées du Roi, Commandeur de l'Ordre royal & militaire de S. Louis, & Gouverneur de Marle, est mort le même jour en son Château de la Neuville de Beaumont, âgé de quatre-vingt-deux ans.

M. Remond Brochet de Pontcharron, Secrétaire du Roi, est mort le 28, âgé de soixante-quatorze ans.

Messire Jean-Baptiste Ravot d'Ombreval, Colonel d'Infanterie, est mort le 3 Juin, âgé de soixante-cinq ans.

Messire N de la Bastie, Abbé de l'Abbaye de Corneilles, & Vicaire général de l'Evêché de Lizieux, est mort le 4, âgé de quarante ans.

Michel-Charles de Roncherolles, Marquis de Pont-Saint-Pierre, premier Baron de Normandie, Conseiller d'honneur né au Parlement de Rouen, mourut à Paris le 8, dans la quatre-vingt-septième année de son âge.

Le 11, est mort à Paris M. Jean - Jacques - Raimond Brochet de Pontcharron, Capitaine au Régiment de Picardie.

Messire Joseph-Alphonse de Valbelle de Tourves, Evêque de Saint-Omer, est mort dans son

216 MERCURE DE FRANCE.

Diocèse, le 13, âgé de soixante-dix ans.

M. Etienne le Couteux, Doyen des Secrétaires du Roi, mourut à Paris le 17, âgé de soixante-quatorze ans.

Jean-Paul Timoleon de Cossé-Brissac, fils de Hugues-René Timoleon, Comte de Cossé-Brissac, Lieutenant général des armées du Roi, & Menin de Monseigneur le Dauphin, est mort à Paris le 23, âgé de six ans.

Messire François - Dominique de Barberie, Marquis de Saint-Contest, Commandeur, Prevôt-Maître des Cérémonies des Ordres du Roi, Ministre & Secrétaire d'Etat au département des affaires étrangères, ci-devant Ambassadeur de Sa Majesté auprès des Etats Généraux des Provinces-Unies, est mort le 24 Juillet à Versailles, âgé de cinquante-quatre ans.

A V I S.

LE sieur Mollée, Chymiste, demeurant à Paris, rue Ville-l'Evêque, Faubourg Saint Honoré, N°. II. continue d'employer avec les plus grands succès sa quintessence anti-vénérienne. Les cures publiques qu'il a fait sous les yeux de beaucoup de maîtres en l'art de guérir, & celles qui sont faites en province par les personnes de l'art, constatent que son remède détruit radicalement le vice vénérien ; que les préparations & l'administration qu'il exige ne gênent point les malades, & ne les empêchent pas de vacquer à leurs affaires ; qu'il ne fatigue pas les personnes les plus délicates, & que même les femmes enceintes & les enfans de l'âge le plus tendre, peuvent en faire usage sans le moindre inconvénient aux

aux doses convenables, & que ce remede enfin est tellement analogue à la nature, qu'il la fortifie à vûe d'œil, enforte que l'on voit chaque jour les symptômes du mal disparoître, & les malades acquérir des forces, de l'embonpoint & des couleurs. Dans l'Ecole de Médecine de la Faculté de Paris, & à l'Académie royale de Saint Côme, on a fait publiquement l'éloge de cette quintessence, tant pour l'intérêt de la vérité que pour le bien public.

A U T R E.

LE sieur Hallé de la Touche, Dentiste, élève & gendre du sieur Dugeron, ancien Chirurgien en charge des Cent-Suisses de feu Monsieur, frere unique de Louis XIV, & Chirurgien de feu S. A. R. Mgr le Duc d'Orleans, continue de débiter avec succès, à la satisfaction de nombre de personnes de distinction & autres, tant en France qu'en pays étrangers, les remedes ci-après; & il prouve par des lettres & certificats les heureux succès qu'ils ont eu.

Un Opiat Turquois, composé de différens simples, qui n'a aucune sensation de goût ni odeur; il a la vertu de préserver les dents de se gâter & de tomber; il conserve l'émail & les gencives, empêche le tartre & la crasse ou limon de s'y former de nouveau, détruit tous les différens accidens qui peuvent y survenir, occasionnés par le tartre & la carie, lesquels causent des douleurs & fluxions continuelles & des abscess fistuleux.

Cet Opiat arrête les progrès de la carie, & entretient les dents saines & dans une parfaite blancheur; il a aussi la propriété de dégonfler les gencives, de les raffermir, & de n'y souffrir aucune impureté.

218 MERCURE DE FRANCE.

Une Essence Prussienne, volatile & spiritueuse, dessicative, balsamique & antiscorbutique, qui a la vertu innée de guérir les affections scorbutiques de la bouche, de fortifier les gencives, de les faire recroître, & de raffermir les dents dans leurs alvéoles, seroient-elles ébranlées par des maladies scorbutiques ou autres sur lesquelles certains remèdes auroient inflé, de dissiper la trop grande acreté & la saumure des liqueurs salivaires qui arrosent & parcourent les vaisseaux capillaires, qui rongent les gencives, & y produisent souvent des hémorragies; ces parties se relâchant par la desunion de leurs fibres, donnent occasion au sang d'y abonder, & à la sérosité de s'y amasser en trop grande quantité, ce qui forme dans la suite des fungosités, des ulcères, & occasionne à la carie de s'attacher sur les dents. Cette Essence a d'ailleurs l'avantage d'en faire cesser les douleurs, de prévenir les affections scorbutiques, & d'empêcher le mauvais air de s'attacher sur les gencives, & de guérir les aphes ou petits ulcères qui surviennent au dedans des levres, & toutes les maladies de bouche, d'y laisser une odeur suave, & de rendre l'haleine très-gracieuse.

Il s'est appliqué depuis plusieurs années à faire la découverte des remèdes propres à l'utilité & à la perfection de son art. Par son étude, il a reconnu que l'usage des instrumens dont on se sert ordinairement pour nettoyer les dents, les détruisent, déchauffent, ébranlent & altèrent leur émail, pour quoi il donne,

Un Elixir odontoïde, qui a la propriété d'enlever le tartre, le limon, & toutes les taches noires de dessus les dents, de les rendre blanches comme neige sur le champ, sans les endommager.

si aucune partie de la bouche ; il répare au contraire tout ce qui peut y survenir de défectueux.

Il travaille en tout ce qui concerne l'ornement de la bouche ; il plombe les dents, soit en plomb, or ou argent, les égalise, les sépare, les redresse ; en met d'artificielles, sans qu'elles donnent de mauvaise odeur ; il tire les dents, surdents, racines cassées ou manquées, les plus difficiles, fussent-elles couvertes par les gencives.

Gratis, depuis deux heures après-midi jusqu'à cinq.

Il va chez les personnes qui lui font l'honneur de l'appeller.

Son nom & son cachet sont sur ses boîtes & bouteilles, qui sont les boîtes d'Opiat, de trois livres & de six livres. Ses bouteilles d'Essence de trencé sols, trois livres & six livres ; & son Elixir odontide est de trente sols & de trois livres la bouteille ; ses remèdes se peuvent transporter dans les pays étrangers sans se corrompre.

Sa demeure est rue S. Honoré, au caffè des Beaux Arts, vis-à-vis l'Opéra.

Lettre de M. Knapen, Imprimeur-Libraire.

J'Ai été fort surpris, Monsieur, de voir l'Errata du mois d'Août du Journal étranger. Des disputes d'intérêt sont les seules causes de l'avertissement qui précède cet Errata. L'Entrepreneur de ce Journal a d'autant plus tort, que je lui ai fait voir que toutes ces fautes ne devoient pas m'être imputées, après la confrontation qu'il en a faite lui-même sur les épreuves avant de donner son avertissement. J'ai même eu une per-

220 MERCURE DE FRANCE.

mission supérieure de me justifier, & cela après avoir fait voir par les épreuves que toutes les fautes qu'on m'attribuoit ne provenoient en aucune façon de celui qui a l'honneur d'être, &c.

REPONSE de M. Ferrier, Chirurgien Major du Régiment Royal artillerie au Bataillon de Bourquesfelden, à M. Vacher, Chirurgien Major de l'Hôpital militaire de Besançon ; pour lui prouver & au public le contraire des faits qu'il a avancés au désavantage de l'opération de la pierre avec le lithotome caché, dans le second volume du Mercure de France de Juin 1754.

LE 26 Novembre dernier, j'annonçai au Frere Côme une nouvelle expérience qui aide à constater l'utilité de son lithotome ; c'est un tribut que je crus devoir à ses talens & à son amitié pour moi. Ma lettre parut dans le Mercure de Janvier de cette année ; je ne m'attendois assurément pas à être imprimé, & encore moins à être contredit par un confrere avec qui j'ai toujours vécu en liaison depuis que je suis dans cette ville. Il vous a plu m'attaquer par une lettre que vous avez fait insérer dans le second volume du Mercure de Juin. Les remarques d'un homme en place pourroient éblouir ceux de qui je n'ai pas le bonheur d'être connu. Vous me permettrez donc, Monsieur, de les détromper en répondant à chaque article de votre lettre, par des faits appuyés de certificats, & dont toute la ville de Besançon pourra s'éclaircir.

Pour diminuer le mérite de la cure en question vous voudriez la faire passer pour une des plus communes , en contestant que l'état de la vessie fût tel que je l'avois annoncé. Il est étonnant que vous soyez assez prévenu pour vous-même , pour l'affirmer par le moyen de l'algalie , & que vous taxiez d'en imposer à ce sujet ceux qui l'ont examiné lors de l'opération , en portant le doigt dans sa capacité. Quelque habile que vous puissiez être , quelque peu expérimenté qu'on nous suppose , on dira toujours , depuis quand juge-t-on mieux des choses par des moyens médiats qu'immédiats ? Si vous refusez mon témoignage comme partie dans la cause , voici un certificat de gens de l'art faits pour être nos juges , & auquel vous n'avez rien à opposer.

Nous soussignés , Rey , ancien Chirurgien Major du Régiment de Picardie ; Dufour , Chirurgien-Major du Régiment de Berry , Cavalerie ; & d'Arc , Maître en Chirurgie de cette ville , certifions que le taillé dont il est fait mention dans la lettre de M. Ferrier au frère Côme , & qui est insérée dans le Mercure de Janvier dernier , avoit la vessie racornie & remplie de graviers ; nous en avons jugé ainsi en portant le doigt dans sa capacité , nous avons même fait voir de ces graviers à M. Lange , Professeur en Médecine , qui étoit présent à l'opération. Le malade étoit même en si mauvais état , que les Chirurgiens ci-devant de quartier audit Hôpital bourgeois avoient refusé de le tailler , à moins qu'il ne revînt dans une situation à pouvoir l'entreprendre : en foi de quoi nous avons signé le présent pour servir en ce que de raison. A Besançon , le 4 Juillet 1754. Signé Rey , Dufour & d'Arc.

A vous entendre , les moindres événemens en

§ 24 MERCURE DE FRANCE.

aussi crainte d'être obligé de revenir de votre opinion, vous n'avez pas seulement voulu l'essayer sur les cadavres. Vous devez vous souvenir, Monsieur, qu'à mon arrivée ici vous me parutes charmé que je fusse partisan du lithotome caché ; vous projetâtes de nous exercer ensemble avec cet instrument sur tous les cadavres qui se présenteroient, & vous convîntes qu'il paroîssoit très-avantageux. Sans doute que des raisons que j'ignore vous ont depuis fait penser différemment. Je crois devoir vous rappeler un fait qui prouve assez le peu d'envie que vous aviez de vous décider avec connoissance de cause, pour adopter ou rejeter le lithotome caché. Un particulier ayant été taillé dans une ville de cette province sans qu'on pût lui ôter la pierre à cause de sa grosseur, fut transporté à l'Hôpital bourgeois de cette ville il y a environ quatre ou cinq mois.

Un Chirurgien, de ceux que vous n'adoptez pas pour lithotomiste, étoit destiné par M. l'Archevêque pour faire cette opération ; le malade mourut avant qu'on pût l'opérer. M. Cornibert, Aide-Major de l'Hôpital, qui en fut informé, vint me prier de lui prêter mon lithotome caché, & d'être témoin de l'opération qu'il vouloit faire sur ce cadavre. Le Chirurgien de quartier venoit de nous prévenir, & avoit enlevé la pierre pour la faire voir à M. l'Archevêque. Nous nous rencontrâmes, & vous nous dites, en nous montrant vos anciens instrumens (ou nouveaux, si vous l'aimez mieux) que vous veniez pour faire l'opération, & qu'on devoit au moins vous savoir gré de votre bonne volonté. Est-ce là le moyen de s'afflurer de la vérité, quand on veut la rechercher de bonne foi ? Convenez, Monsieur, qu'en aucun cas vous n'avez été tenté de vous

éclairer sur les avantages ou imperfections du lithotome caché. On peut prendre toute votre conduite à cet égard pour pure opiniâtreté & attachement aveugle à vos anciens principes ; car enfin dans ce cas ci vous n'auriez exposé la vie de personne ; le mort vous auroit pardonné volontiers le peu de succès que vous attendiez de l'instrument , & s'il s'étoit cassé dans l'opération , vous auriez alors attaqué à plus juste titre la prérogative que nous lui attribuons.

A l'égard des autres imperfections de l'instrument & de la façon de s'en servir , je vous renvoye au second volume des pièces importantes au sujet du lithotome caché , vous y verrez ce qu'en dit le célèbre M. le Cat , la réfutation qu'en fait le Frere Côme , & comment M. Muséux , Chirurgien-Major de l'Hôtel-Dieu de Rheims , a su tirer partie de cet instrument dans un cas où la pierre remplissoit exactement la vessie ; par ce moyen vous reviendrez de votre terreur panique , & de l'idée singulière que cet instrument ne peut agir qu'en sciant sur une vessie racornie. Vous convenez de la facilité de l'opération avec le lithotome caché entre des mains habiles. Le Frere Côme a-t-il jamais prétendu le confier à des Chirurgiens peu experts ? est-il quelque remède qui ne perde toute sa vertu lorsqu'il est mal administré ? la crainte que des ignorans n'abusent d'une découverte a-t-elle jamais été une objection contre elle , si l'utilité en est constatée par plusieurs expériences. En vous voyant attaquer le lithotome avec de si foibles armes , ne peut-on donc pas vous suspecter d'avoir d'autres motifs que le bien public ? Vous convenez qu'il est louable de publier ses découvertes quand elles tournent à l'avantage de la société , mais vous ajoutez qu'il faut montrer l'ob-

jet de tous les côtés, & qu'une réticence dans ce genre est de conséquence; je l'avoue, & ne crains point qu'on m'en accuse, rien de plus facile que de m'en justifier; mais aussi une indiscretion sous prétexte de bien public, est-elle beaucoup moins excusable? Vous feignez d'imputer au lithotome caché la mort du second taillé, pour publier la méprise de l'Opérateur. Cependant ce taillé dont vous prétendez rendre un compte si exact, n'a point péri par la faute de l'instrument de l'opérateur, ni de l'opération; j'avoue qu'elle fut un peu longue, parce que l'opérateur glissa son lithotome dans le tissu cellulaire; soit par quelque petite négligence de sa part, ou pour s'être servi malheureusement d'un catheter mal conformé. Toutes ces tentatives avec la tenette se portèrent donc entre la vessie & le rectum, & vous vîtes qu'il fut obligé, après que je l'eus bien assuré qu'il n'étoit point dans la vessie, d'y remettre son catheter & son lithotome pour l'ouvrir, au moyen de quoi il tira très-facilement la pierre. Est-ce là la faute du lithotome? Si l'opérateur a fait une fausse route, est-il le premier à qui cet accident soit arrivé, puisqu'il est si commun par les autres méthodes? il avoit très-bien fait la première opération; avec un peu moins de vivacité, qui n'est pas toujours un défaut, il auroit terminé aussi heureusement cette seconde; mais le malade n'en seroit pas moins mort, puisqu'une maladie très-étrangere à l'opération, & qui fait rarement grace, a terminé ses jours le vingt-cinquième de l'opération. Je ne vous pardonne pas d'avoir ajouté foi à ceux qui vous ont dit que le malade avoit des dépôts de sang & de pus répandus dans le bas-ventre. Je ne puis me persuader que le plaisir de servir les antagonistes du Frere Côme vous l'ai fait supposer. Vous

avez sans doute ignoré que le malade avoit mal à la poitrine avant de se marier, selon le témoignage de sa femme. Les Sœurs de l'Hôpital lui ont vu cracher du pus long-tems avant l'opération. Il n'a eu d'inflammation au bas-ventre que les quatre ou cinq premiers jours; elle fut dissipée par les remèdes ordinaires. Enfin à l'ouverture de son corps on n'a trouvé aucune sorte d'épanchement dans le bas-ventre. Quoique mes occupations ne me permissent pas d'y assister, je ne m'en suis pas moins assuré. Tous les faits que je viens d'avancer sont prouvés par le certificat ci joint des Religieuses de l'Hôpital, dont la probité & les connoissances ne peuvent être révoquées en doute. . . .

Nous soussignées, Religieuses Hospitalières, certifions avoir assistées à l'ouverture du cadavre de Pierre Perrot, qui mourut la nuit du onze au douze Janvier 1754, & avoit été taillé le 17 Décembre 1753, à l'ouverture duquel il n'y avoit aucune marque d'inflammation aux parties contenues dans le bas-ventre, mais le poulmon droit abscedé, & du pus épanché dans la cavité de la poitrine; & que nous lui avons vu cracher du pus avant l'opération qui lui fut faite par le Chirurgien de quartier; ce que nous certifions être véritable. A Besançon le 6 Juillet 1754. Signée Sœur Brun, Sœur Bourgon, Sœur Bernadet, & Sœur de Ramé.

Permettez-donc, Monsieur, que je vous dise à mon tour, & avec plus de raison, *que vous aviez été un peu trop vite en besogne*; vous deviez attendre plusieurs mauvais succès dérivés du lithotome caché, avant de déclarer au public que vous étiez du sentiment des grands lithotomistes qui n'adoptent pas cet instrument. Tout récemment

228 MERCURE DE FRANCE.

vous venez d'être témoin d'une taille que j'ai fait en votre présence avec ce même instrument, si dangereux suivant vous : vous avez vu en combien peu de tems le sujet a été guéri, sans pansement, & malgré des accidens survenus & étrangers à l'opération. Cette dernière épreuve vous ramenera peut-être, puisque vous l'avez certifiée, à reconnoître que la précédente, malgré la mort du sujet, ne prouve rien contre l'instrument.

Je suis fâché, Monsieur, que l'envie de déprimer le lithotome caché vous ait porté à m'attaquer aussi vivement & aussi mal à propos ; ce qui m'a obligé à découvrir des choses qui auroient dû être ensevelies. Je suis d'autant plus surpris de votre sortie, que l'amitié que vous m'avez témoigné auroit dû vous engager à me communiquer votre lettre avant de la faire paroître ; nous nous serions expliqués entre nous, & nous aurions évité d'ennuyer le Public, d'autant que vous n'étiez point impliqué dans ma dernière lettre. Je me rends assez de justice pour ne pas prétendre à la prééminence dans le pays libre des arts ; mais cette même égalité républicaine que vous m'admettez, me permet de me défendre lorsque je suis attaqué. Ces disputes ne doivent jamais altérer le cœur, puisque l'on n'y doit chercher qu'à éclairer l'esprit, en détruisant ses illusions, &c.

Je suis, &c.



*Certificat de M. Ferrier, Chirurgien-Major
du Régiment de Royal-Artillerie, à Besan-
çon ; lequel prouve incontestablement le
progrès des succès du lithotome caché pour
l'opération de la pierre.*

Je soussigné, Chirurgien-Major du Régiment
Royal-Artillerie, au Bataillon de Bourquesfelden,
certifie que le septième Mai de la présente année,
j'ai fait l'opération de la taille selon les condi-
tions prescrites par le Frère Côme, avec le lithoto-
me caché, à la coupe de neuf lignes, à Jean-Bap-
tiste Baigue, âgé de huit ans, fils de Pierre Bai-
gue & de Barbe Hudelot, habitans de la Paroisse
de Busley-lès-Gy, Diocèse & à six lieues de Be-
sançon, en présence de MM. Vacher, Chirur-
gien-Major, Consultant des armées & des Hôpi-
taux de cette ville ; Bernier, Chirurgien-Major &
Inspecteur général des Hôpitaux de cette pro-
vince ; Dufour, Chirurgien-Major du Régiment
de Berri, Cavalerie ; Cornibert, Chirurgien-
Major du Fort Griffon, & Aide de l'Hôpital ;
Jussy, Maître en Chirurgie de cette ville ; que
je lui ai tiré avec beaucoup de facilité deux pierres
pesant chacune une once, & d'une figure assez
irrégulière ; que le dix-huit les urines ne pas-
soient plus par la playe, malgré une fièvre consi-
dérable pendant quatre jours, survenue par une
indigestion ; que le vingt-six la playe étoit totale-
ment cicatrisée, sans avoir fait d'autre pansement
que d'appliquer un linge sur la playe trempé dans
le miel rosat. Le trente, j'ai présenté ledit ma-
lade à tous ces Messieurs ci-dessus nommés ; à
MM. Athalin & Lange, célèbres Professeurs en

230 MERCURE DE FRANCE.

Médecine, & à M. Clery, Chirurgien-Major du Régiment de la Marche, qui n'ayant pû se rrouver à l'opération, a vû le malade plusieurs fois pendant son traitement. A Besançon, le 24 Juin 1754. *Ferrier, Athalin, Professeur en Médecine, Bernier, Vacher, Cornibert, Lange, Dufour, Jussy, Clery.*

A V I S.

Quoique l'on ait fait courir le bruit que la veuve du sieur Bailly avoit cessé de vendre des savonnettes, elle avertit le public qu'elle continue à vendre & débiter, avec le même succès que ci-devant, les véritables savonnettes légères de pure crème de savon, dont elle a seule le secret & comme plusieurs se mêlent de les contrefaire & les marquer comme elle, pour n'être point trompés, il faut s'adresser chez elle, *rue Pavée S. Sauveur, au bout de celle du Petit-lion, à l'image S. Nicolas, une porte cochère presque vis-à-vis la rue Françoisse, quartier de la Comédie Italienne.*

Nous avons oublié, en annonçant la charmante estampe qui nous retrace Mlle Favart, que l'illustre Graveur qui en est l'Auteur, demeure rue du Plâtre S. Jacques.

A P P R O B A T I O N.

J Ai lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le Mercure du mois de Septembre. A Paris , le 28 Août 1754.

LAVIROTTE.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en Vers & en Prose.	
Essai sur le Sage. A Madame la Marquise de . . . par M. Ducaffe ,	page 3
Les ruines de Palmyre , autrement dite Tedmor au desert , extrait du Journal Britannique , par M. Maty ,	18
Ode sur la Musique ; par M. le Baron de Pointis Taurignan ,	45
Additions & éclaircissemens au plan d'une Maison d'affociation ,	51
Imitation libre d'une Ode de Catule ,	77
Dissertation sur le Testament de Louis XIII.	78
Mots des Enigmes & du Logogryphe du Mercure d'Août ,	101
Enigmes en Vaudevilles ,	102
Logogryphe ,	104
Nouvelles Litteraires ,	106
Solution du Problème proposé dans le Mercure de Juin dernier ,	140
Lettre de M. Clofier d'Etampes , en réponse à celle de M. Muffard , insérée dans le Mercure de Mai ,	144
Lettre de M. Toussaint à l'Auteur du Mercure ,	150
Lettre de M. de Torrès , Médecin de S. A. S.	

Mgr le Duc d'Orléans, &c. à M. Falconet, Doc-	
teur de la Faculté de Médecine de Paris, &c.	152
Beaux Arts,	169
Lettre d'un Horloger de Province,	177
Le Printems, Mufette; à Mlle de la C***. Par	
M. Thomassin de Juilly, Garde du Corps,	183
Speâcles,	186
L'Heureux, Pièce philosophique en prose & en	
trois actes,	189
Nouvelles Etrangères,	192
France. Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.	199
Bénéfices donnés,	207
Arrêts notables,	209
Mariages & Morts,	211
Différens avis,	216
Lettre de M. Knapen, Imprimeur-Libraire,	219
Réponse de M. Ferrier, Chirurgien Major du Ré-	
giment Royal - Artillerie au bataillon de Bour-	
quesfelden, à M. Vacher, Chirurgien major de	
l'Hôpital militaire de Befançon, au sujet du	
Lithotome caché,	220
Certificat de M. Ferrier sur le même sujet,	229

La Chanson notée doit regarder la page 183.

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
OCTOBRE. 1754.



A PARIS,

Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DE NULLY, au Palais.
PISSOT, Quai de Conty, à la
descente du Pont-neuf.
DUCHESNE, rue Saint Jacques,
au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

L'ADRESSE du *Mercur* est à M. LUTTON, Commis au recouvrement du *Mercur*, rue Ste Anne, Butte S. Roch, vis-à-vis la rue Clus-Georget, entre deux Selliers, au second; pour remettre à M. l'Abbé Rymal.

Nous prions très-instamment ceux qui nous adresseront des Paquets par la Poste, d'en affranchir le port, pour nous épargner le déplaisir de les rebuser, & à eux celui de ne pas voir paroître leurs Ouvrages.

Les Libraires des Provinces ou des Pays Etrangers qui souhaiteront avoir le *Mercur* de France de la première main & plus promptement, n'auront qu'à écrire à l'adresse ci-dessus indiquée.

On l'envoie aussi par la Poste aux personnes de Province qui le desiront; les frais de la Poste ne sont pas considérables.

On avertit aussi que ceux qui voudront qu'on le porte chez eux à Paris chaque mois, n'ont qu'à faire sçavoir leurs intentions, leur nom & leur demeure audit Sr Lutton, Commis au *Mercur*; on leur portera le *Mercur* très-exactement, moyennant 21 livres par an, qu'ils payeront; sçavoir, 10 liv. 10 s. en recevant le second volume de Juin, & 10 l. 10 s. en recevant le second volume de Décembre. On les supplie instamment de donner leurs ordres pour que ces payemens soient faits dans leur tems.

On prie aussi les personnes de Province à qui on envoie le *Mercur* par la Poste, d'être exactes à faire payer au Bureau du *Mercur* à la fin de chaque semestre, sans cela on seroit hors d'état de soutenir les avances considérables qu'exige l'impression de cet Ouvrage.

On adresse la même priere aux Libraires de Province.

On trouvera le Sr Lutton les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, l'après-midi.

PRIX XXX SOLS.



MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
OCTOBRE. 1754.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

CANTATILLE

*Sur la naissance de Monseigneur le Duc
de Berri.*

O U suis-je ! quels bruits éclatans
Viennent de frapper mon oreille !
Le cri du bonheur me réveille ,
J'entends les plus aimables chants.

Le beau lys qui pare la France ,
Vient de pousser encore un brillant rejeton ;
A ij

4 MERCURE DE FRANCE.

Venez , vive reconnoissance ,
Paraissez sur notre horizon ;
Volez aux pieds d'une illustre Princesse
Qui vient de combler nos desirs ,
Et que l'étendart des plaisirs
Marque par tout notre allégresse.

La valeur , les talens , ont choisi ce séjour :
Que de faits étonnans vont orner notre histoire !
Nos deux Princes doivent le jour
A l'amour , à la gloire.
Cet empire , des Dieux éprouve les faveurs ;
Eclatez , bruyantes trompettes ,
Joignez-vous aux doux chants de nos tendres mu-
settes ,
Soyez l'organe de nos cœurs.

Chantons le plus grand Roi , la plus auguste Reine ,
Formons d'agréables concerts ;
Les fruits d'une si belle chaîne
Intéressent tout l'univers.
L'espérance fuyoit * , un beau jour la ramene.

Cet empire , des Dieux éprouve les faveurs ;
Eclatez , bruyantes trompettes ,
Joignez-vous aux doux chants de nos tendres mu-
settes ,
Soyez l'organe de nos cœurs.

** Par la mort de M. le Duc d'Aquitaine.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
*Assemblée publique de l'Académie des Belles-
 Lettres de la Rochelle , tenue le premier
 Mai 1754.*

M. Valin , Avocat , Directeur , ouvre la séance par un discours , dans lequel il examine » si la perfection , telle » qu'on l'exige aujourd'hui dans les ouvrages d'esprit , n'est point aussi nuisible » qu'utile au progrès des Lettres. »

Il commence par demeurer d'accord , qu'il importe extrêmement à l'homme de Lettres , comme à l'Artiste , de tendre à la perfection ; c'est , » dit-il , aux généreux » efforts de ceux qui y sont arrivés , que » nous sommes redevables de ces étonnans chef-d'œuvres qui excitent tous jours une nouvelle admiration , sans lui » permettre de s'épuiser. Le génie le plus » heureux méconnoîtroit ses forces , ou » négligeroit ses ressources , s'il s'en tenoit » à ses premiers succès . . . ainsi s'il ne se » proposoit continuellement de surpasser » ses rivaux , & si ceux-ci à lui tour ne » travailloient à l'envi à lui disputer la » supériorité , les sciences & les arts languiroient dans une médiocrité aussi honteuse que stérile.

6 MERCURE DE FRANCE.

L'Auteur oppose ensuite l'instabilité des jugemens que l'on porte sur les ouvrages d'esprit à la certitude de ceux qui regardent les productions des arts, & convient qu'il est telle production littéraire dont les beautés se font sentir à tout le monde, & qui frappent, comme par instinct, ceux même qui sont le moins en état d'en juger; mais, ajoute-t-il » de là à la perfection, il y a encore loin; & si la sévérité de la » critique, fût-elle toujours juste & raisonnable, n'épargne pas de tels ouvrages, » de quel courage ne faudroit-il point s'armer pour s'exposer à ses traits?

Cela conduit l'Auteur à l'injustice de ces critiques, qui affectent de ménager tant d'écrits licencieux qui altèrent tout à la fois la religion & la vertu, pour s'appesantir sur les ouvrages où l'esprit peut » prendre l'essor sans s'égarer, sur ceux, » même où de concert avec la religion, il » travaille au profit de la raison & des » mœurs, comme si tout ce qui n'est pas » dangereux ou frivole ne méritoit aujourd'hui d'être approuvé qu'autant qu'il » toucheroit de plus près à la perfection; » & voilà, continue M. V. ce qui peut faire douter si effectivement cette loi de » la perfection n'est point aussi nuisible » qu'utile au progrès des Lettres; car en-

„ fin combien de talens étouffés ou rendus
 „ inutiles par cette rigueur excessive ?

Après avoir donné l'idée de la perfection relative , de laquelle seule il entend parler , & après avoir déclaré que cette perfection là même est trop rare pour qu'il n'y ait pas d'injustice à l'exiger absolument dans tous les ouvrages d'esprit , il demande pourquoi dans les Sciences & les beaux arts on ne veut pas , comme dans les arts mécaniques , reconnoître différens degrés de mérite , & leur assigner la portion d'estime qui leur convient ? » Pour-
 „ quoi , dit-il , ne compte-t-on pour la
 „ science des calculs que les Newtons & les
 „ Leibnitz , pour Physiciens & Naturalis-
 „ tes que les Reaumur & les Noller , pour
 „ Orateurs que les Bossuet & les Cochin ?

Mais c'est sur tout dans les Arts de pur agrément que la perfection est exigée sans partage ; de là ce dégoût presque universel pour les discours simplement oratoires , pour les essais poétiques

On ne prend pas garde , reprend l'Auteur , „ que pour ne vouloir que du par-
 „ fait on rebute ceux de qui on auroit le
 „ plus de droit d'en attendre ; on oublie
 „ que nos plus grands Orateurs , comme
 „ nos Poëtes les plus célèbres , ont eu be-
 „ soin d'indulgence pour leurs premières

8 MERCURE DE FRANCE.

» productions , & qu'au milieu même de
» leur gloire ils ne se sont pas toujours
» sauvés du reproche de ne pas la soutenir.
Avec la même indulgence , combien
d'Auteurs n'auroit-on point excité à répa-
rer leurs mauvais succès ? . . . & combien
n'animeroit-t-on point de jeunes athlètes
que la crainte du ridicule empêche d'en-
trer en lice , ou qu'elle oblige d'en sortir
dès le commencement de la carrière ?

Peut-être , insinue M. V. , le goût de
» ces exercices littéraires , seuls capables
» d'inspirer à la jeunesse l'amour de l'étude,
» se perdrait-il insensiblement , sans le soin
» que les Corps académiques prennent de
» le réveiller , & par leurs exemples & par
» les prix qu'ils proposent... Qui ignore
» d'ailleurs de quel secours doit être pour
» un Ecrivain assuré que ses fautes demeu-
» reront cachées , la comparaison qu'il fait
» de son ouvrage avec celui qui a mérité
» la couronne ? Si cette comparaison l'hu-
» milie en secret , elle l'éclaire Ainsi
» d'essai en essai les talens se développent ,
» s'étendent , & parviennent enfin à for-
» mer , sinon de vrais Poètes & des Ora-
» teurs du premier ordre , du moins des
» amateurs éclairés & des citoyens utiles
» à la patrie.

M. V. fait valoir ensuite les secours

que les Sciences en tout genre ont tirés des Lettres , pour en conclure que par intérêt & par reconnoissance il feroit juste de les favoriser autant qu'on leur est contraire , & de substituer à cette rigueur desespérante pour les élèves des Muses , comme pour leurs favoris , une critique judicieuse , qui en relevant avec ménagement les fautes des Ecrivains , leur tînt compte par une juste compensation, des beautés par lesquelles ils auroient racheté leurs écarts ou leurs négligences.

Une critique pleine d'aigreur irrite au lieu de corriger ; sage & modérée elle instruit en général , elle plaît même jusqu'à se faire goûter de ceux qui en sont l'objet. C'est ainsi que l'Auteur réfute l'opinion que la critique ne scauroit être trop sévère ; opinion née de la jalousie , qui ne fait envisager qu'avec chagrin tous ceux que l'on se donne pour rivaux dans la carrière littéraire.

Mais quand il feroit vrai que la mauvaise humeur des critiques ne seroit pas toujours l'effet de l'envie, conviendrait-il à tous ceux qui s'érigent en censeurs des ouvrages d'esprit , de n'avoir que du dégoût pour tout ce qui n'est pas marqué au coin de la perfection ?

Qu'un homme d'esprit , qu'un vrai

10 MERCURE DE FRANCE.

„ connoisseur soit difficile & délicat , cela
„ est à sa place. Cette délicatesse néan-
„ moins , il la paye bien cher , si elle l'em-
„ pêche de prendre plaisir à une lecture
„ où il ne tiendrait qu'à lui de s'amuser
„ & même de s'instruire , ne fût-ce que
„ par les réflexions qu'il pourroit ajouter
„ à celles de l'Auteur , &c.

„ Ce seroit peu encore si cette délica-
„ tesse outrée se bornoit à ceux qui se-
„ roient en état de la justifier ; le mal est
„ qu'ils donnent le ton aux esprits super-
„ ficiels qui font la multitude , & qui à
„ force d'entendre dire à ces Critiques
„ chagrins que le beau siècle de la litté-
„ rature a disparu avec le regne de Louis
„ le Grand , que la République des Let-
„ tres est menacée d'une ruine prochaine ,
„ croient qu'il est du bel air de tout blâ-
„ mer sans discernement & sans examen.

M. V. ne dissimule pas que ces plaintes
& ces inquiétudes ne sont peut-être que
trop fondées ; mais il prétend qu'elles ne
doivent avoir pour objet que le goût tout
à la fois métaphysique & frivole qui regne
aujourd'hui.

La délicatesse excessive ne lui paroît pas
moins à craindre de la part de l'Ecrivain.
„ Plus un Auteur , dit-il , aura de talent ,
„ de connoissances acquises , de vivacité

» & d'étendue de génie , plus il sentira ce
 » qui lui manque pour remplir l'idée qu'il
 » a de la perfection. Alors malgré tous les
 » prestiges de l'amour propre , n'étant ja-
 » mais content de lui , ou il ensevelira ses
 » productions dans les ténèbres , ou il per-
 » dra à les retoucher & à les polir sans
 » cesse un tems qu'il auroit plus utile-
 » ment employé à traiter de nouveaux su-
 » jets.

» Il en est de ces Ecrivains trop diffi-
 » les à contenter , comme de ce fameux
 » Peintre , * au gré duquel ses tableaux
 » avoient toujours besoin de correction ,
 » &c. Tel sera toujours en effet le sort de
 » tout ouvrage trop compassé & trop sym-
 » métrisé. En voulant trop polir le fer on
 » l'affoiblit au point de le rendre comme
 » inutile , de même trop de finesse dans
 » le discours l'altère & lui ôte toute sa
 » force.

Si quelque chose , poursuit M. V. pou-
 voit justifier la rigueur avec laquelle la
 critique moderne exige la perfection dans
 tous les ouvrages d'esprit , ce seroit la mul-
 titude de livres dont la République des
 Lettres est plutôt surchargée qu'enrichie ;
 mais dans la réforme seroit-il juste de con-
 fondre les productions utiles avec celles

* Protogenes.

12 MERCURE DE FRANCE.

qu'on ne peut lire sans danger ?

Il ne craint point d'avancer que c'est l'esprit philosophique si vanté aujourd'hui, qui a changé la face de la littérature ; & après avoir développé son idée, il ajoute, » encore si l'esprit philosophique, en se » déclarant le vengeur des droits de la rai- » son eût sçu en respecter les bornes, &c.

» C'est de nos jours ce qu'on appelle » faire usage de sa raison ; de sorte que » le titre de philosophe, autrefois si re- » commandable, n'annonce plus mainte- » nant qu'un faux sage, dont les princi- » pes tendent à saper tous les fondemens » de la morale & de la religion.

De là les dangers auxquels la littérature est exposée, &c. » Le remède aux maux » causés par l'abus des talens (dir M. V.) » doit partir de l'amour des Lettres mieux » appliqué ; & pour cela le plus sûr moyen » est d'accueillir favorablement les essais » qui portent les caractères de cet amour, » à l'exemple des Corps littéraires, dont, » malgré la critique & les vaines terreurs » de quelques esprits ombrageux, les éta- » blissemens ne semblent se multiplier que » pour servir d'asyle aux beaux arts » Là le commerce des Muses exempt de » contagion ne peut être qu'utile & agréa- » ble tout ensemble ; & si le sérieux qui

» y regne n'exclut pas toujours les fail-
 » lies d'une imagination vive & enjouée,
 » les graces n'y paroissent du moins qu'a-
 » vec la modestie & la décence qui leur
 » conviennent.

M. V. revenant à l'injustice de la critique moderne, après quelques détails, insinue qu'à l'étendre jusques sur Boileau & sur nos autres modeles, on trouveroit bien des choses à reprendre; d'où il conclut qu'il ne faut jamais oublier la foiblesse naturelle de l'esprit humain. Il finit par exhorter tout Ecrivain de se proposer la perfection, s'il veut parvenir à triompher de l'envie & mériter les suffrages de la postérité.

M. Arcere, de l'Oratoire, lut ensuite la préface de l'Histoire de cette ville, qui dans peu sera donnée à l'impression.

Cette lecture fut suivie de celle que fit M. de la Faille, Contrôleur ordinaire des guerres, d'un mémoire sur les pierres figurées du pays d'Aunis, pour servir à l'Histoire naturelle de cette province.

Après une courte explication de ce qu'on doit entendre par pierres figurées, M. de la Faille observe que parmi le grand nombre de substances pierreuses de cette espece, les cailloux, les flinx & les pyrites sont principalement celles qui sur nos cô-

14 MERCURE DE FRANCE.

res fournissent davantage. Il déclare qu'il ne veut point embrasser dans son mémoire cette foule de productions du regne végétal ou animal , dont la nature se contente de convertir la substance en une matiere lapidifique , sans rien changer à leur configuration extérieure qu'elle semble respecter , comme si elle étoit nécessairement soumise aux loix d'un modele ; mais qu'il s'arrêtera uniquement à ces pierres, qui par les figures qu'elles ont & qu'elles ne peuvent évidemment avoir emprunté à des modèles auxquels elles ressemblent le plus , ont mérité pour cela le nom de *jeux du hazard*.

» Quand on examine , dit M. de la
» Faille , avec quelque attention la plû-
» part des pierres figurées , . qu'on les
» rapproche des animaux & des plantes
» qu'elles représentent , qu'on place , pour
» ainsi dire , la copie auprès de l'original ,
» on ne peut douter qu'elles ne soient
» redevables de leur forme à des corps or-
» ganisés qui se feront eux-mêmes méta-
» morphosés , ou dont la dépouille leur
» aura donné l'empreinte. De ce nombre
» sont indubitablement les glossopetres ,
» les échinites , les dendrophores , dans
» lesquels on reconnoît facilement par les
» restes des corps organisés qui s'y trou-
» vent encore sans altération , que des

» dents de poissons , des feuilles de plan-
 » tes , divers fragmens d'oursins ou co-
 » quillages , ont servi de base à leur for-
 » mation.

» Mais si cette vérité est frappante dans
 » une infinité d'objets , combien n'en est-
 » il point dont le principe est encore ca-
 » ché pour nous , qui se présentent à nos
 » yeux sous des dehors si incertains , &
 » sous un masque qui dérouté tellement
 » nos idées , qu'on ne peut s'empêcher de
 » les regarder comme de simples effets du
 » hazard ?

La suite des observations de M. de la Faille l'a conduit à rejeter les formes plastiques & les pierres de semence ; & s'il reconnoît que plusieurs pierres figurées doivent leur existence à des corps organisés , il ne peut se ranger au sentiment de quelques célèbres modernes qui rejettent entièrement les moules indépendans des corps organisés ; il croit au contraire qu'on ne peut expliquer la cause de la plupart de ces productions , que par l'arrangement fortuit des molécules de la substance pierreuse dans des fentes ou des cavités irrégulièrement figurées , qui en changeant leur forme primitive les ont déterminées à suivre des contours baroques & singuliers , de la même manière que les

16 MERCURE DE FRANCE.

métaux en fusion se conforment nécessairement aux irrégularités du moule qui les reçoit. Quelquefois aussi les opérations violentes par lesquelles passent les cailloux, les accidens qui en détruisent la forme, qui en usent la surface & les extrémités, le frottement continuel qui en découvre les parties intérieures, doivent y produire des singularités auxquelles la nature n'auroit jamais pensé.

Pour prouver son opinion, » je possède
» de, dit M. de la F.... un cœur formé
» dans le sein d'un silex, qu'on peut re-
» garder comme l'ouvrage le plus étrange
» de la nature : bien loin d'y trouver quel-
» que conformation analogue aux testacées
» de ce nom, ou autres corps qui pour-
» roient former une figure à peu-près sem-
» blable, on n'y voit ni moule, ni lignes,
» ni traces, ni enveloppe ou empreinte
» d'une coquille, pas même le moindre
» vestige d'un corps dont il ait pu prendre
» le modèle ; la matière dont il est formé
» est par tout la même que celle qui l'en-
» vironne, rien n'annonce la métamor-
» phose, c'est une figure qui n'a point de
» type dans la nature, & qui par consé-
» quent ne peut devoir son existence à au-
» cun être du regne végétal ou animal.

Le même hazard qui a présidé à la consi-

truction l'a aussi fait connoître. En parcourant d'un œil attentif les différens chef-d'œuvres que la nature a répandus sur nos côtes, M. de la F. . . . cherchoit dans les veines de cailloux de nouveaux sujets d'admiration ; il en brisa un d'une moyenne grosseur , dont l'enveloppe n'annonçoit rien de curieux , & il découvrit dans l'un de ses éclats une figure convexe , parfaitement semblable à celle que les Peintres appellent un cœur ; & dans l'autre une figure concave , qui sembloit être l'étui où reposoit cette production.

Une multitude d'autres figures aussi étranges fournit à M. de la F. . . des exemples & des preuves jusqu'à l'évidence de la vérité de son système. » Il est impossible , par exemple , de rapporter le *Priapolitos* à la partie animale qu'il imite , comme à un moule qui l'ait produit ; on l'a trouvé vers la digue au milieu d'un bloc de moëlon ; le *circos* & le *ficoïdes* ne tiennent point de ces deux fruits le moule qui les a configurés ; le *variolites* , le *cru-ciser* , le *spongites* & l'*épiren* passeront tout au plus pour l'ébauche grossière ou une copie fort éloignée de leurs originaux ; les *dendrites* ne doivent ni aux fougères ni aux arbrisseaux les monticules & les rameaux qui rendent ces productions si recherchées.

18 MERCURE DE FRANCE.

» Par tout on voit des corps pierreux ,
» qui n'ont aucune analogie avec les sub-
» stances organisées , qui au premier coup
» d'œil paroissent y avoir le plus de rap-
» port. Les tableaux ou pierres de Floren-
» ce , les jaspes & les marbres ramifiés , les
» différentes espèces de *geodes* & d'*elites* ,
» & une foule innombrable d'autres , qui
» figurant nos fruits , nos fleurs , nos plan-
» tes , nos animaux , sembleroient devoir
» relever avec plus de justice de tous ces
» êtres soumis à la puissance des deux re-
» gnes principaux , ne seront cependant
» jamais regardés par les Naturalistes phi-
» losophes , ennemis de tout écart systé-
» matique , que comme de vraies pierres
» qui ne doivent le monstrueux qu'on y
» découvre , qu'à un assemblage extraor-
» dinaire & fortuit de leurs parties dans
» des cavités ou moules indépendans de
» tout corps organisé

» Quoique la nature dans ses opérations
» nous paroisse le plus souvent asservie à
» un enchaînement successif d'uniformité
» & de répétitions , elle présente de tems
» à autre des objets si nouveaux , si va-
» riés , qu'on seroit tenté de croire qu'elle
» se joue quelquefois sur le vaste théâtre
» de l'univers , qu'elle ne suit point de ré-
» gles fixes & invariables , ou qu'elle prend

» plaisir à s'en écarter. Quelques-uns d'en-
 » tre les Philosophes qui en ont parlé avec
 » le moins de décence , lui ont supposé un
 » goût de changement , d'inconstance
 » & de nouveauté. Ceux qui connoissent
 » mieux les perfections infinies de son au-
 » teur , lui ont imposé des devoirs &
 » une regle certaine jusques dans les dérè-
 » glemens les plus apparens ; ils ont cru
 » que sa puissance & sa sagesse ne bril-
 » loient pas avec moins d'éclat dans ses
 » productions les plus informes que dans
 » la composition des êtres les plus symmé-
 » triquement arrangés ; que les substan-
 » ces inorganiques qui composent le re-
 » gne mineral , étoient traitées avec la mê-
 » me attention & les mêmes soins que les
 » ouvrages qui nous paroissent les plus fi-
 » nis dans ses deux régnes principaux . . .

S'il étoit des cas où l'on pût croire que
 la nature s'écarte de ses règles générales,
 & que perdant de vûe son ouvrage elle
 s'arrête pour ainsi dire à moitié chemin ,
 ce seroit sur tout par rapport aux pierres
 figurées. Elle semble abandonner au tems
 & au hazard ses prodiges en ce genre ;
 ils sont cependant toujours l'effet néces-
 saire & prévu des loix primitives du mou-
 vement. » Mais pourquoi s'arrêter plus
 » long - tems , dit M. de la F. . à fonder

20 MERCURE DE FRANCE.

» des démarches trop profondes pour nos
» foibles vûes , ou à rechercher les causes
» physiques de figures bizarres , dont une
» imagination vive & échauffée grossit
» trop souvent le merveilleux ? Conten-
» tons - nous de parcourir celles de ces
» productions qui nous offrent quelque
» chose de fixe & de déterminé.

Il descend ensuite dans tous les détails ,
de la forme , de la structure , de l'essence
& des différens accidens des pierres figu-
rées : voici comme il s'explique sur le
ceramias & le *grammites*.

» Le *ceramias* ou pierre de tonnerre a
» été connu des anciens sous différens
» noms. Selon quelques-uns , c'étoit la
» pierre de Lydie ; selon d'autres , c'étoit
» celle de la circoncision. Elle sert au mê-
» me usage que les pierres de touche ; c'est
» un pyrite des plus durs , bien poli , de
» forme longue & tranchante , & de cou-
» leur olive noire ; elle se trouve quel-
» quefois sur nos rivages. Les Sauvages
» du Canada où elle est plus commune ,
» ont trouvé le secret de s'en faire un ins-
» trument tranchant. L'art est si bien ca-
» ché , & la ressemblance si parfaite avec
» celles de nos côtes , qu'on les confon-
» droit aisément , si l'on ne sçavoit que la
» nature seule a travaillé ces dernières ,

» & que les premières sont en partie un
» ouvrage de l'industrie.

» Dans une métairie dépendante de la
» paroisse d'Yves, près Rochefort, on en
» voit une qui est tout à la fois naturelle &
» artificielle; ce n'est pas un *ceramias*, tel
» que les cabinets des curieux en peuvent
» contenir, c'est une vraie pierre de ton-
» nerre, plus proprement dite que celles
» qui en portent le nom, puisqu'elle est
» l'effet & le résultat de la foudre qui tom-
» ba le 12 Juillet 1752 sur un amas de
» foin d'environ trente charretées.

» Au bruit de sa chute succéderent
» bientôt des vapeurs noires & malignes,
» qui exhalées de toutes parts par la mas-
» se embrasée, infectèrent l'air de leur
» odeur. Pendant deux jours entiers que
» dura l'embrasement, l'on n'entrevit au-
» travers d'une fumée des plus épaisses
» que de légères étincelles; tout fut la vic-
» time d'un feu sourd & caché, qui en
» consumant le foin calcina les cailloux
» & fondit la terre glaise à un demi-pied
» de profondeur. Le feu s'alluma d'abord
» dans la partie orientale de la mule (ou
» meulon) de foin; il s'insinua ensuite
» dans toute la masse, & sans en déran-
» ger la forme extérieure il brûla en diffé-
» rentes directions, comme s'il eût suivi

22 MERCURE DE FRANCE.

» autant de traînées de poudre placées en
» différens sens , ou qu'il eût été forcé
» d'entrer dans les canaux d'une mine ,
» d'où il sortoit de tems en tems & fai-
» soit des crevasses ou éruptions à la sur-
» face , qui n'imitoient pas mal des fou-
» gades.

» De ce volume si prodigieux il resta deux
» millions pesant ou environ d'une ma-
» tiere qui participant tantôt de la nature
» du soufre & du bitume , tantôt de celle
» de la pierre , forma une masse solide ,
» dont l'histoire ne nous fournit point
» d'exemples ; semblable aux métaux dans
» leur ébullition on lui a vû conserver sa
» liquidité tant que la chaleur a subsisté
» dans toutes ses parties , en dégénérer en-
» suite lorsque la coagulation fut faite ,
» en un monceau aussi énorme que bizarre
» de scories ou de véritables marcassites.
» Trois natures différentes composoient
» ce nouveau mixte ; la partie supérieure
» formoit un amas brillant de concrétion
» crÿstalline ; la moyenne un mélange va-
» rié de soufre & de terre différemment
» coloré ; l'inférieure un corps massif &
» bitumineux , assez approchant du char-
» bon de terre , mais plus luisant ; toute
» la masse étoit divisée en plusieurs cou-
» ches ou especes de gâteaux indépendans

» & isolés, tous différens dans leurs nuan-
 » ces, d'un pouce & demi d'épaisseur sur
 » quinze à vingt pouces de large. Dans les
 » cavités ou grands yeux qui se formerent
 » pendant la plus violente fermentation,
 » on appercevoit çà & là quelques brins
 » de foin sans altération, & quelques-
 » uns sous la forme de lames noires, mais
 » sans aucune consistance; enfin toute
 » la masse étoit percée d'une multitude
 » infinie de petits trous plus rapprochés
 » dans le fond que vers le haut de cette
 » pierre singulière: la chymie en a tiré un
 » sel qui a la propriété des alkalis.

Le *grammatias* ou *grammites* est une de
 » ces pierres où l'on voit des lettres bien
 » formées ou très-approchantes. De toutes
 » les productions lapidifiques, il n'en est
 » point de si commune que celle-ci; les
 » substances solides & dures, telles que
 » les cailloux & les grisons, en fournissent
 » la plus grande quantité; les lettres y
 » sont figurées, ou par des lignes en for-
 » me de veines, ou par des rebords sail-
 » lants, mais toujours d'une couleur dif-
 » férente du fond de la pierre; quelque-
 » fois elles sont toutes en saillies, tantôt
 » elles n'effleurent que la surface, & d'au-
 » tres fois elles la coupent & la pénètrent
 » intérieurement; les *a*, les *i*, les *l*, les

14 MERCURE DE FRANCE.

» n, les v, les x, s'y distinguent particulie-
 » rement ; & quoique nos lettres les plus
 » compliquées soient moins fréquentes,
 » on ne laisse pas d'y rencontrer assez sou-
 » vent des f, des k, des p. Les cailloux
 » qui servent au pavé de cette ville ont
 » paru si riches en cette bizarrerie, qu'il
 » reste peu de recherches à faire pour finir
 » l'alphabet lapidifique.

Les autres pierres figurées des côtes de la Rochelle sont les *priapolites*, *phacites*, *ficoides*, *pyrites*, seu *circos*, *lapis crucifer*, *variolites*, *geodes*, *cyanites*, *spongites*, *calcalanites*, *cassi difformis*, *encardia*, *piren*, *mica*, *lapis reniformis*, *melopeponites*, *cima- tites*, *enhydros*, *metapedium*, *hepatites*, *del- toides*, *odontites*, *enorchis*, *botryites*, *lapis oviformis* & *lithotyron*, dont la curieuse description est accompagnée de desseins fidoles de la main de l'auteur, pour suppléer en quelque sorte la rareté des pièces originales qu'il conserve dans un cabinet où le choix, l'abondance & la variété presque infinie des curiosités naturelles satisfont également les amateurs & les étrangers pour qui il est toujours ouvert.

M. de la F.... ne prétend pas avoir épuisé toutes les richesses de rivages du pays d'Aunis en pierres figurées, il croit qu'on y peut faire encore beaucoup de nouvelles découvertes

découvertes pour compler cette branche intéressante de l'Histoire naturelle ; on doit attendre de son zèle, de son travail & de son goût décidé pour les observations, qu'il surmontera toutes les difficultés qu'il prévoit, & portera bientôt son projet à sa perfection.

A la suite de ce Mémoire, M. Gastumeau, Secrétaire perpétuel de l'Académie, lut une Ode de M. Chabaud, Prêtre de l'Oratoire, associé de l'Académie & de celles de Pau & de Villefranche.

Le sujet de cette Ode est *la religion nécessaire à l'homme* :

En voici quelques strophes.

Je veux approfondir mon être ;
Mais quel affreux cahos de système divers !
Aucun d'eux ne m'instruit, & je ne puis connoître

Pourquoi je suis dans l'univers.
Je ne conçois point mon essence :
Puis-je me définir, si mon intelligence
Erre sans trouver de clarté ?
Foible, inconstante, corrompue ;
Ma raison souvent substituée
Le mensonge à la vérité.

La foudre gronde sur nos têtes ;
Les vents sont échappés de leurs sombres prisons,

26 MERCURE DE FRANCE.

Un pouvoir invisible abandonne aux tempêtes
L'espérance de nos moissons.

Où tend cette vague écumante ?

Un grain de sable arrête une mer frémissante,
Qui devoit engloutir nos bords.
Par tout quelle haute sagesse !
Mais , fiere raison , ta foiblesse
N'en demêle point les ressorts.

Par tout que de cultes frivoles !
Sous des noms étrangers l'enfer est adoré ;
Et quand le monde entier n'est rempli que d'ido-
les ,

Le vrai Dieu seul est ignoré.

Au marbre on offre des victimes ;

Jupiter, Mars, Venus, célèbres par leurs crimes,
Sont encensés par les mortels.
Dieu puissant, arbitre équitable,
Ecrafe l'argile coupable
Qui te refuse des autels.

Erreurs, chimeres renaissantes,
Disparoissez, la foi fait briller son flambeau :
Les doutes sont levés, des clartés bienfaisantes

Forment pour nous un jour nouveau ;

Confonds notre orgueil téméraire,

Quand tu parles, grand Dieu, c'est à l'homme à
se taire ;

Qu'il adore tes saints décrets ;

Si de ce qui nous environne,

Notre foible raison s'étonne ,
 Peut-elle sonder tes secrets ?

La séance fut terminée par la lecture
 que fit M. Arcere des vers suivans adressés
 à M. le Cardinal Querini au sujet des mé-
 dailles que la ville de Bresse a fait frapper
 en son honneur , & que cette Eminence a
 envoyées à l'Académie de la Rochelle.

D'un art ingénieux la touche singuliere
 Te montre à nos regards , illustre Cardinal ,
 Et rend ton ame toute entiere
 Sur la surface du métal.
 Ce chef-d'œuvre qui vient d'éclorre ,
 Est l'hommage pompeux d'un peuple qui t'adore ;
 J'y vois avec transport , sous de sçavantes mains ,
 Son zèle & son amour fidelement empreints.
 Mais pourquoy le burin , consacrant ta mémoire ,
 Nous retrace-t-il tes bienfaits ?
 Sans le secours de l'art tu vivras à jamais.
 Les Muses ont chargé l'histoire
 Du soin d'éterniser ta gloire :
 Appui de la religion ,
 Dont tu sçais venger la querelle ,
 Tes doctes écrits & ton nom
 Seront aussi durables qu'elle.



28 MERCURE DE FRANCE.



*A S. A. S. Monseigneur le Comte de
Clermont,*

B O U Q U E T,

F Avori d'Apollon & disciple de Mars,
Toi qui fus couronné des mains de la Victoire,
Et dont toujours les étendarts
Sont la bouffole de la gloire ;
Je vois Minerve qui conduit
Tes projets , ta sage prudence ;
Je vois la valeur qui te suit ,
Portant le glaive & la balance ;
En tous tems semblable à Titus ,
Tu brilles moins par la naissance
Que par l'éclat de tes vertus.
Reçois les vœux ardents que le respect t'adresse ,
Que les plaisirs filent tes jours ;
Le tribut des cœurs fut toujours
Pour la gloire & pour la sagesse.

*Par M. de C. ****





R E P O N S E

*Du P. Laugier , Jé suite , aux remarques de
M. Frézier inférées dans le Mercure de
Juillet 1754.*

LEs discussions critiques en matiere d'Arts & de Sciences, ont toujours une vraie utilité ; elles donnent lieu au développement des idées , à la précision des principes , à la sûreté des conclusions. On ne peut trop marquer de reconnoissance aux zélés citoyens qui tiennent le public en garde contre l'illusion , qui lui fournissent des préservatifs contre le poison des vaines imaginations & des nouveautés suspectes.

M. Frézier , auteur très-connu & très-estimable , n'a pu voir divers ouvrages qui ont paru récemment sur l'Architecture , sans céder à l'envie louable d'en montrer au public les défauts ; sa capacité & ses connoissances lui donnent droit d'en parler avec autorité. Il est d'ailleurs trop philosophe pour exiger une docilité qu'on ne lui accorderoit que par complaisance , sans être obtenue par de bonnes raisons. Je ne craindrai donc point de lui déplaire,

30 MERCURE DE FRANCE.

en prenant la liberté de sonder attentivement la force de ses assertions. Quoique je sois partie intéressée dans cette dispute littéraire, je tâcherai d'y mettre toute la bonne foi, toute la modération qui convient; & dont il seroit à souhaiter qu'on ne s'écartât jamais.

Je ne sçaurois d'abord me persuader que *la beauté dans ce qui concerne les arts, n'est qu'un effet du préjugé de nation ou d'éducation, qui n'a rien de constant, & parce qu'elle n'est fondée que sur la mode*: paradoxe que M. Frézier avance très-affirmativement, & qu'il prétend avoir démontré. Il seroit malheureux que la démonstration fût réelle, & qu'il fallût reconnoître l'habitude trompeuse & variable de nos sens pour l'unique source des sentimens délicieux que les arts excitent dans nos ames. Cette foule de merveilles qui dès nos plus jeunes ans font sur nous les plus séduisantes impressions, n'auroient donc d'autre beauté que celle qu'y attache un préjugé bizarre? & sans sortir du sujet qui nous occupe, le spectacle de certains édifices frappans par leur vaste étendue, par la régularité de leur ordonnance, par la richesse de leur décoration; ce spectacle ne devoit son mérite qu'au mobile pouvoir de l'éducation & de l'usage? A Dieu ne

plaîse. L'heureux instinct de la nature qui décide seul & souverainement des choses qui doivent nous plaire, n'a aucun égard à ce qui est de pure convention.

Il y a un beau essentiel dans les arts. N'y reconnoître que l'influence capricieuse de la mode, c'est dégrader ces fruits précieux du génie au rang des basses frivolités, qui peuvent tout au plus réjouir l'imagination des esprits vains : c'est aller contre une expérience commune à toutes les ames sensibles, dont les goûts & les aversions ont un empire supérieur à tous les jugemens de fantaisie qu'on voudroit leur inspirer. Ce beau essentiel, nous le sentons, nous avons peine à le définir. C'est un charme qui nous intéresse : l'impression du plaisir nous reste, l'idée de la chose nous échappe. Le cœur est sûr de son fait, l'esprit n'est pas toujours en état de s'en rendre raison à lui-même : en un mot, ce qui plaît nécessairement ne sauroit être une beauté arbitraire. Or dans les productions des arts, comme dans les ouvrages de la nature, il y a sans difficulté des choses qui ont invinciblement le don de plaire. Il n'est pas plus au pouvoir des hommes de donner de la beauté à une Architecture irrégulière, qu'il leur est possible d'attribuer de la laideur à la riante verdure des champs. B iiii

32 MERCURE DE FRANCE.

Le préjugé , la mode , peuvent accoutumer les yeux à des défauts & en affoiblir le sentiment dans l'ame , mais ils ne sçauroient faire naître des beautés. L'effet du préjugé ou de la mode disparoît toujours avec la réflexion ; au lieu que le beau est tel que son empire s'augmente par la réflexion même ; on le quitte assez ordinairement par préjugé & par mode , on y revient par sentiment & par raison.

Les conséquences de l'opinion contraire sont de nature à ne lui laisser aucune faveur. S'il n'y a point de beau essentiel , tout devient arbitraire dans cette partie la plus spirituelle des arts , qui a pour objet l'agrément. Je puis indifféremment louer ou censurer tout ce qui se présente , ou plutôt je n'ai plus de raison de dire qu'une chose est bien ou mal ; je suis forcé d'admettre les plus folles imaginations d'un Artiste licencieux ; je n'ai ni principes à lui opposer , ni bornes à lui prescrire ; plus il aura de caprice & de hardiesse , plus il sera en état de triompher de la mode établie , pour lui en substituer de nouvelles , & les faire réussir par leur singularité.

C'est en vain que pour combattre l'idée du beau essentiel , M. Frézier , avec beaucoup d'autres , nous oppose la différence

des goûts nationaux. L'Architecture Grecque, dominante en Europe, n'a aucun attrait pour les Chinois, peuple de l'Asie le plus poli & le plus cultivé. Ils ont une Architecture à leur maniere, dont ils sont parfaitement contens, & qui ne leur permet pas de goûter la nôtre. Donc l'Architecture en général n'a & ne peut avoir d'autre beauté que celle que lui attribue la mode ou le préjugé de l'éducation. Ce raisonnement prouve tout au plus que nos ordres Grecs ne renferment pas tous les genres de beauté qui entrent dans la subdivision du beau essentiel.

Je me représente ce beau primitif comme un point de perfection qui résulte de l'assemblage d'une foule de qualités particulières. En ce sens il est unique, & il est vrai de dire qu'il n'y a pas deux moyens de produire un ouvrage parfaitement beau : mais des différentes qualités qui le composent, dérivent nécessairement divers genres de beauté, lesquels séparément répandus dans les ouvrages des hommes, donnent lieu à des manieres dissemblables, qui ont chacune leur mérite réel. Il est question d'observer celle de toutes les manieres qui réunit des genres de beauté & plus excellens & en plus grand nombre. Voilà ce qui décide la préférence.

34 MERCURE DE FRANCE.

L'Architecture Chinoise a sans doute des genres de beauté qui lui sont propres ; & toute étrangere qu'elle est à notre pratique nationale , nous lui rendons à cet égard la justice qui lui est dûe : cependant notre estime met l'Architecture Grecque au-dessus , parce que nous y découvrons des beautés plus pures & plus relevées. Si les Chinois étoient aussi équitables , & peut-être même aussi éclairés que nous , ils n'auroient point ce goût exclusif , qui ne peut être le fruit que de l'orgueil & de l'ignorance ; mais ils sont si superstitieusement attachés à leurs usages nationaux , qu'il ne leur vient pas même en pensée que hors de leur pays on puisse rien faire de raisonnable. Depuis que les arts de l'Europe leur sont un peu moins inconnus , ils commencent à revenir de cette aveugle partialité. Il y a même sujet d'espérer que si notre Architecture leur devient jamais familière , ils en reconnoîtront les avantages. Les Jésuites ont bâti a Pekin une église à la maniere Européenne. Cette église qui n'est rien moins qu'un chef-d'œuvre , n'a pas semblé aux Chinois eux-mêmes indigne d'admiration. Que seroit-ce , si leur Empereur avoit quelques - uns de nos grands Artistes à ses gages , & qu'il leur ordonnât de bâtir quelque édifice

somptueux , qui pût aller de pair avec les merveilles de l'Europe ?

M. Frézier cherche à s'autoriser de ce qui s'est passé dans l'Europe même. Il nous rappelle les tristes révolutions que l'Architecture a souffertes parmi nous. Il nous parle de ces siècles où l'on a cru , dit-il , avoir quelque chose de mieux & de plus agréable à présenter que les ordres Grecs. Il nous fait valoir le long regne de l'Architecture Gothique , qui a eu enfin , ajoute-t-il , le sort de toutes les modes : on s'en est lassé ; on est revenu par le même esprit à l'Architecture ancienne. Il insiste sur toutes ces variations , comme sur autant de preuves dont le résultat est que toute la beauté de l'Architecture n'est qu'une beauté de mode & de hazard. J'aurois autant que l'on dît que les ouvrages de Cicéron & de Virgile ne tirent leur mérite que du préjugé & de l'usage , parce que le goût qui y regne , a éprouvé les mêmes variations que le goût de l'Architecture Grecque. Il est fâcheux pour l'opinion favorite de M. F. que l'abandon de cette Architecture ne trouve son époque que dans le tems de l'introduction de la Barbarie en Europe , & que le moment de son retour ait été celui de la renaissance des Lettres & des beaux Arts.

Je suis tout-à-fait du sentiment de M. F. lorsqu'il réfute M. Briseux , qui dans son traité du beau essentiel a avancé que *c'est des seules proportions harmoniques que les édifices les plus généralement approuvés empruntent leur beauté réelle & véritable.*

Affurément cette idée n'est fondée sur rien. Que les proportions soient un genre de beauté très-essentiel à l'Architecture , le principe est incontestable , quoiqu'en dise M. Frézier. M. Perrault qui a soutenu le contraire , ne l'a fait que par esprit de contradiction , & il a montré sur ce sujet un entêtement qui ne lui est pas honorable. Mais si ce genre de beauté est essentiel , il n'est pas le seul. De plus , les proportions en Architecture doivent-elles être arithmétiques , géométriques ; harmoniques ? c'est ce qui n'est point du tout décidé. M. Briseux qui se déclare pour les dernières , le fait gratuitement & sans preuves ; il nous cite des bâtimens approuvés où la proportion harmonique a été observée.

Mais premièrement a-t-elle été observée jusques dans les moindres parties ? En second lieu , est-il bien certain que cette proportion soit la seule ou même la meilleure que l'on pût employer pour produire l'effet désiré ? Si M. Briseux satisfait

à ces deux questions , il aura établi quelque chose de raisonnable , & nous lui aurons l'obligation d'avoir répandu la lumière sur cette partie ténébreuse de l'art.

M. Frézier dit que *c'est faire beaucoup d'honneur aux Architectes du iems passé & au plus grand nombre du présent , que de leur attribuer des principes scientifiques auxquels aucun d'eux n'a jamais pensé.* Cette réflexion est plus maligne que solide. Il peut très-bien se faire que sans y penser , & comme à tâtons , les Architectes rencontrent le vrai. Tous les jours nous voyons des Artistes ignorans produire des choses excellentes , sans autre secours que l'heureux instinct qu'ils ont reçu de la nature , guide beaucoup meilleur que tous les principes scientifiques. Il importe peu que les Architectes dans leurs opérations aient eu en vûe la proportion harmonique : si elle s'y trouve , s'il en résulte le meilleur effet , le mérite de cette proportion est décidé. M. Frézier raisonne beaucoup plus juste , lorsqu'il démontre l'impossibilité en Architecture de tout réduire à la proportion harmonique par la nature même de cette proportion. Je présume avec lui que le plaisir de la vûe n'a aucun rapport avec celui de l'ouïe , & que l'idée d'un *clavecin oculaire* ne peut trouver place

38 MERCURE DE FRANCE.

que dans une imagination féconde en singularités , mais peu amie du vrai & du solide.

M. F. s'étend beaucoup à caractériser mes égaremens dans mon essai sur l'Architecture ; je lui aurois grande obligation si en effet il me les eût fait connoître ; mais après avoir bien lu & relu ses remarques , il ne m'est rien resté dans l'esprit qui dût m'engager à changer d'opinion. Il me reproche les éloges que j'ai faits de M. de Cordemoy ; pour les détruire , il affecte de parler de cet Auteur d'une manière méprisante qui ne sçauroit faire impression. Son traité d'Architecture n'a rien , dit-il , de spécial & de nouveau , qu'un embarras de divisions de trois différens modules imaginés pour une futile précision des parties de ses profils. On ne veut pas être cru quand on parle de la sorte. Quiconque lira l'ouvrage de M. de Cordemoy , ne trouvera dans ce jugement de M. Frézier qu'une prévention pleine d'humeur & une invective indécente. Je puis estimer M. de Cordemoy fort au-delà de ses mérites ; mais il m'est évident que M. F. le met beaucoup trop au rabais ; & c'est bien ici le cas de dire , que qui prouve trop ne prouve rien.

M. F. doute qu'on trouve jamais un Architecte qui réussisse dans l'entreprise

de sauver l'Architecture de la bizarrerie des opinions en nous en découvrant les loix fixes & immuables , ainsi que je le souhaite. Jè crains, comme lui, que ce bonheur ne nous arrive pas si-tôt , mais je ne scaurois me résoudre comme lui à en desesperer. Il juge la chose impossible , sur le faux principe que tout est mode ou préjugé en Architecture. Je tiens le principe contraire , que je crois plus raisonnable en lui-même , plus avantageux , & pour décider de la réputation des Artistes , & pour assurer le succès des Arts. Il est par conséquent très difficile que nous convenions de nos faits.

Le ton de plaisanterie qu'il prend pour se jouer de mes transports , de mes ravissemens , de mes extases à la vûe des beaux édifices , est sans doute amusant pour le lecteur ; je ne vois pas au reste l'instruction qui en résulte. Il suppose obligamment que je n'ai éprouvé toutes ces sensibilités que sur le dire des autres ; qu'accoutumé à entendre louer universellement certains morceaux , j'ai fait bonnement l'admirateur sur cette garantie. C'est ainsi , dit-il , qu'on remarque assez souvent que des gens qui avoient regardé un ouvrage assez indifféremment du premier coup d'œil , s'efforcent d'y trouver de l'art & des

40 MERCURE DE FRANCE.

choses merveilleuses , lorsqu'on leur a dit qu'il sort des mains d'un grand Maître. La réflexion est tout-à-fait agréable; elle prouve que M. F. n'a gueres éprouvé de ces mouvemens enchanteurs qu'excite la présence des belles choses ; son ame est vraisemblablement de celles qui ont été battues à froid. Je le plains du tort que lui a fait la nature ; il est privé d'une grande source de plaisir , & je lui conseille de m'envier mes transports & mes extases.

Rien ne lui déplaît tant que mon aversion pour les pilastres. Il n'est pas le premier qui m'en ait fait un crime. J'avois prévu les contradictions que doit rencontrer un sentiment qui sympathise si peu avec l'usage général. Pour le coup on ne m'accusera pas du moins de ne dire les choses que sur un préjugé de nation , d'éducation ou d'habitude. Il est également injuste d'avancer que je ne me détermine à penser de la sorte que par une aversion aveugle , & sur la foible autorité d'un goût particulier que j'ai reçu de la nature antérieurement à tout usage de ma raison. Voilà déjà deux fois que j'essuye le même reproche. Il est surprenant qu'on me comprenne si mal , & qu'on ne voye pas que si j'ai parlé de mon aversion pour les pilastres , je me suis mis en devoir de

justifier cette *aversion*. Il ne faut qu'avoir lu une fois le premier chapitre de mon essai sur l'Architecture, pour reconnoître que j'ai établi l'exclusion des pilastres, comme une conséquence logique & nécessaire du principe qui sert de fondement à tout le reste.

J'ai à faire à un homme à qui les pilastres tiennent au cœur, & qui veut absolument les sauver du naufrage. Il commence par m'accuser d'être en contradiction avec moi-même, en avouant d'une part que le pilastre étoit en usage chez les anciens, & en disant de l'autre que c'est une innovation bizarre. La contradiction n'est tout au plus qu'apparente. Je crois qu'il est reçu chez toutes les personnes qui sçavent la valeur des termes, d'appeller innovation tout usage contraire aux règles primitives, quelque ancien que soit cet usage. Le pilastre est dans le cas, ou du moins je le prétends. Dès lors j'ai droit de le qualifier d'innovation, quoiqu'il ne soit pas une nouveauté.

Mon adversaire qui jusqu'à présent n'a rien trouvé que d'arbitraire dans l'Architecture, veut bien ici se désister de son principe en faveur du pilastre. Il porte la prédilection jusqu'à le déclarer *intrinsèquement* raisonnable & fondé en nature. Voi-

42 MERCURE DE FRANCE.

ci sa maniere de procéder. Il cherche l'origine du pilastre dans la cabane rustique dont j'ai tiré un parti si avantageux contre le pilastre même. Si l'on veut, dit-il, rendre cette cabane habitable, c'est une nécessité de remplir les intervalles qui séparent les poteaux montans. Or, ajoute-t-il, ces intervalles seront toujours mal remplis, si les poteaux sont ronds comme des colonnes. Sur quoi il fait un raisonnement très-long & assez peu clair, pour montrer la difficulté d'enclaver dans un mur une surface convexe. Je n'ai qu'un mot à répondre. Y a-t-il rien de si facile, de si usité même, que d'engager les colonnes ? Des-lors tout ce raisonnement porte à faux, & le pilastre demeure ce qu'il a été, ce qu'il sera toujours, l'enfant bâtard de l'Architecture.

Du moins, dit-on, le pilastre est-il autorisé par le besoin dans certains cas. M. Frézier nous cite les angles saillans, aigus & obtus où la colonne ne peut être employée, parce que l'entablement porteroit à faux sur le chapiteau. Ceci borne à très-peu de chose les prétentions des amateurs de pilastres ; mais je vais leur ôter le peu d'esperance que cette difficulté leur donne. Les angles saillans, aigus & obtus sont certainement inévitables dans tout plan

triangulaire ou polygone plus grand que le quarré. Alors pour éviter le porte-à-faux , je n'aurai point recours au pilastre ; je ne mettrai rien dans l'angle même. Je rangerai mes colonnes aux deux côtés le plus près de l'angle qu'il sera possible sans porte-à-faux ; si l'angle est trop aigu , je l'effacerai en arrondissant pour la plus grande satisfaction des yeux : ainsi tout sera dans l'ordre , & nous n'aurons point de pilastre. Il n'est donc ni fondé en nature , ni autorisé par le besoin.

M. F. se formalise beaucoup de ce que j'ai accusé le pilastre de donner à l'Architecture un air plat. Ai-je tort ? je conviens que les surfaces planes , lorsqu'on les emploie à propos , ont leur beauté comme les surfaces cylindriques. Il n'en est pas moins vrai qu'une Architecture en pilastres est une Architecture très-plate, si on en compare l'effet avec l'arrondissement des colonnes & l'âpreté des entre-colonnemens.

Lorsque j'ai dit assez laconiquement pour rejeter le pilastre , que la nature ne fait rien de quarré , mon adversaire en prend occasion d'instruire le public des différentes productions de la nature qui approchent de la figure quarrée. On m'avoit déjà opposé les pierres & les crystaux. M. F. n'a recours à ces exemples que par

44 MERCURE DE FRANCE.

surabondance de droit. Il lui est bien plus facile de m'accabler en citant *les fleurs labiées*, celles à *masque*, le *lamium*, le *phlomis*, la *scrophulaire*, le *cierge du Perou*, les *euphorbes*, & quantité d'autres êtres aussi connus que ceux-là : tels sont les modèles dont il se prévaut pour légitimer le pilastre. Je ne vois pas que cela prouve autre chose, sinon que M. F. est versé en plus d'un genre de science ; mais le pilastre n'y gagne rien. Il me fait beaucoup d'honneur en desirant de me *rapatrier*, comme il dit, *avec des pièces si utiles en Architecture*. Je voudrois de tout mon cœur qu'il y eût matière à accommodement ; mais quand je me laisserois entraîner au desir de faire ma cour aux Artistes, les droits de la vérité ne changeroient pas.

La disposition intérieure de mon église déplaît à M. F. parce qu'elle est contraire à l'usage des premiers siècles. Il prouve longuement & très-bien que dans l'antiquité l'autel étoit sur le devant, le chœur derrière en hémicycle autour du rond-point ; & que pour l'ordinaire cet autel étoit couvert d'un baldaquin. J'adopte à ce sujet toute l'érudition dont il juge à propos de faire étalage ; quoiqu'elle ne m'apprenne rien de nouveau, je sens combien elle fait honneur aux connoissances

de M. F. Je le prie seulement de me dire ce que les usages de l'ancienne église ont de commun avec l'objet de la question. J'ai dû chercher la disposition la plus avantageuse , sans me mettre en peine qu'elle fût conforme ou non conforme à ce qui se pratiquoit autrefois.

Les premiers siècles de l'église ont été certainement très féconds en modèles de vertu ; mais je ne crois pas qu'on nous condamne jamais à remonter à cette source précieuse pour y puiser la perfection des arts. L'église de S. Pierre du Vatican , bâtie par Constantin , & conséquemment l'une des plus anciennes de l'univers , étoit dans le goût des Basiliques dont parle M. F. La nef étoit terminée par une abside demi-circulaire moins large & moins haute que la nef même. Autour de cette abside étoient les stales du chœur ; sur le devant l'autel couvert d'un baldaquin ou *ciboire*. Je suis fâché que les baldaquins n'aient pas une origine plus illustre ; il ne leur manqueroit pour être tout-à-fait absurdes , que d'imiter la construction grotesque de ces anciens *ciboires*.

Mon Adversaire donne en passant un avis charitable aux gens de Lettres, il les exhorte à ne point se mêler de faire des projets pour la perfection des arts ; il leur

46 MERCURE DE FRANCE.

conseille d'en abandonner le soin aux seuls Artistes. Il étoit juste que j'eusse ma bonne part de l'avis. J'ai fait , dit-il , comme la plupart de ces Messieurs ; j'ai plus entrepris qu'il ne convenoit à l'étendue de mes connoissances dans l'art de bâtir. Lorsque les gens de lettres voudront soutenir leurs droits , ils prouveront très-aisément à M. F. que c'est à eux sur tout qu'il appartient de prononcer sur les ouvrages des Artistes , qu'ils sont faits pour diriger leur travail , & pour y censurer tout ce qui s'écarte des loix de la raison & du goût. Quant à moi , j'ose lui dire sans amour propre , que mes connoissances dans l'art de bâtir ne sont pas aussi bornées qu'il le présume. Il ne faut pas que mon état lui fasse illusion. La trop grande confiance des gens du métier vis-à-vis de ceux qui ne le sont pas , les expose & leur est quelquefois nuisible.

Quoi qu'il en soit , M. F. trouve divers inconvéniens à mon projet d'église. Les deux ordres élevés l'un sur l'autre lui paroissent devoir rendre l'Architecture mesquine. Si nous n'avions aucun exemple d'une pareille disposition , sa conjecture mériteroit au moins d'être approfondie ; mais presque tous les portails de nos églises nous présentent de ces ordonnances à deux & même à trois étages d'Architec-

nure, ordonnances qui n'ont rien du tout de mesquin : pourquoi ne pourra-t-on pas exécuter avec noblesse dans le pourtour d'une nef ce qui réussit si noblement au portail d'une église ? Les proportions des colonnes sont toujours réglées sur la hauteur de la nef déterminée par sa largeur. C'est donc à tort que l'on oppose le mauvais effet de deux petites colonnes l'une sur l'autre. Ou cette difficulté vaut contre toute ordonnance pareille, ou elle ne vaut contre aucune ; parce que si les grandeurs varient, les proportions ne varient jamais, & que là où tout est proportionné, il n'y a rien de trop grand, rien de trop petit.

M. F. préfère l'ordonnance à un seul ordre d'architecture, & il appuie son opinion de l'autorité de Vitruve, qui l'a pratiqué ainsi dans sa Basilique de Fano. Dès lors il se met dans l'impossibilité de donner à la nef d'une église cette grande élévation qui en fait la majesté. Ou s'il ose atteindre à cette élévation majestueuse, ce ne sera qu'en employant des colonnes colossales, dont l'énorme diamètre n'aura plus de proportion avec la largeur de la nef, & encore moins avec celle des collatéraux. Sans compter que les entre-colonnemens devenus excessivement larges, il n'y

48 MERCURE DE FRANCE.

aura plus moyen de soutenir en l'air des architraves d'une aussi grande portée. Mon projet est exempt de tous ces défauts , il mérite donc la préférence à tous ces égards.

Un second inconvénient que M. F. relève , c'est que dans les entre-colonnemens du second ordre , ne pouvant , selon lui , me dispenser de placer des piédroits pour y attacher les vîtres , il ne voit point sur quoi je ferai porter ces piédroits , les colonnes du premier ordre étant parfaitement isolées. Comme il raisonne sur un faux supposé , je ne m'étonne pas qu'il en tire une conséquence fausse. Dans les entre-colonnemens dont il s'agit , tout est vître d'une colonne à l'autre , sans aucune espèce de piédroit. Si la grande voûte est de pierre , j'engage toutes les colonnes du second ordre d'un quart ou d'un tiers tout au plus dans l'épaisseur des contreforts , qui viennent en arcs-boutans par-dessus le plafond des bas côtés soutenir la poussée du grand berceau ; il n'y a donc point de mur à soutenir en l'air , ni de nouveau rang de colonnes à ajouter le long des bas côtés. Pareillement du côté des chapelles , j'engage les colonnes d'un quart ou d'un tiers au plus dans le mur de refend , afin de lui donner la largeur & la force nécessaire pour porter les arcs-boutans

rans d'en haut. Je fais plus , je fortifie au dehors ce mur de refend par des massifs qui augmentent la résistance des contreforts; je ne suis point gêné pour ces massifs , le mur extérieur étant sans ordre d'Architecture. On dira que voilà bien des colonnes engagées pour un homme qui est très-contraire à cet engagement. Je réponds que nécessité n'a point de loi. Je suis alors dans le cas de la licence.

Mais voici un moyen beaucoup plus efficace de trancher toutes ces difficultés. L'invention des nouvelles voûtes de brique , dont M. d'Espies nous a donné le détail dans sa maniere de rendre les bâtimens incombustibles , nous fournit des facilités que nous n'aurions jamais esperée. S'il est vrai , comme cet auteur le demonstre par des expériences aisées à vérifier ; s'il est vrai , dis-je , que ces voûtes n'ont aucune sorte de poussée , dès-lors je n'en fais plus d'autres ; me voilà délivré de l'embarras , de la dépense & de la maussaderie des contreforts ; toute ma nef de haut en bas est en colonnes isolées. Je me contente d'envelopper tout le second ordre par des vitraux continus & sans interruption : mon église devient l'ouvrage le plus noble & le plus délicat.

M. B. prétend que je suis embarrassé au

50 MERCURE DE FRANCE.

chever ou rond-point. Il est vrai que je remarque avec soin les difficultés qui se rencontrent dans l'exécution de cette parrie, & les défauts sans nombre de la pratique ordinaire. Si je trouve de l'embarras, c'est l'embarras de la chose même; il faut être habitué à se tout permettre pour ne pas le sentir. Je propose des moyens assez bons de se tirer d'affaire; c'est à ceux qui me critiquent d'en produire de meilleurs.

Enfin M. F. me trouve tout-à-fait intelligible dans l'idée de voûte que je propose pour le centre de la croisée. Il ne comprend pas que dans cette partie on puisse construire d'autre voûte qu'une *voûte d'arêtes*; il ne voit aucun rapport entre une voûte quelconque & un baldaquin, qui n'est, dit-il, qu'un *dais postiche élevé sur de petites colonnes*. Je suis assuré que si M. F. l'avoit bien voulu, il auroit compris que dans le centre de la croisée on peut construire toute espece de voûte en cul de four & en pendentif. Je suis encore persuadé que s'il s'étoit donné la peine de méditer la chose, il auroit facilement reconnu qu'un baldaquin peut avoir & a souvent une toute autre forme que celle d'un dais postiche. Combien n'en voit-on pas qui sont formés par des consoles ou

grands enroulemens surmontés d'un couronnement circulaire ? Qui empêche que sur les quatre grands arcs doubleaux on élève de pareils enroulemens , qui suivant la diminution pyramidale aillent se réunir à un couronnement en forme de portion de sphere , rempli par une gloire ou une apothéose ? ce centre de la croisée couvert par une voûte ainsi percée à jour & décorée avec cette hardiesse , n'auroit-il pas quelque chose de très-brillant & de tout-à-fait pittoresque ? c'est un problème en effet que je propose aux habiles Architectes , il ne leur sera pas difficile d'en trouver la résolution.



V E R S

*A Madame L. D. D. L. F. sur ce qu'elle
m'avoit fait la faveur de se souvenir de
moi en écrivant à Mme D. G. S. D. C.
D. M. sa sœur.*

A U fond d'une province , où l'aimable pa-
resse
Me file de paisibles jours ,
Loin du tumulte & de l'ivresse ,
Loin des hommes trompeurs je cherchois la sa-
gesse ,

52 MERCURE DE FRANCE.

Lorsqu'une voix enchanteresse

M'adressa ce charmant discours.

Tu dors : tu ne sçais pas qu'une illustre Duchesse ,

Dans une lettre écrite à sa pieuse sœur ,

A daigné t'honorer d'un souvenir flatteur ?

Cette marque de bienveillance

Veut un remerciement en langage des Dieux ;

Laiſſes parler le zèle & la reconnoissance ,

Eux seuls doivent offrir au Souverain des cieux

L'encens qu'on lui présente , & ce mets précieux

Bien loin de l'appaiser , l'offense

S'il n'est offert par ce couple pieux.

Ainsi parla l'agile Renommée,

Une délectable fumée

Soudain la dérobe à mes yeux.

D'une douce odeur ennyvrée ,

Depuis ce moment glorieux

Je cherche , mais en vain , ces sons mélodieux

Dont rétentit la montagne sacrée.

Le pouvoir ne suit pas toujours la volonté ,

Je l'éprouve en ce jour, Vous que Pallas fit naître ,

Amante des beaux Arts , daignez avec bonté

Recevoir les accens d'une Muse champêtre ;

Ses infructueuses chansons

Sont l'ouvrage de la nature ,

Et l'art ne lui donna jamais de ses leçons :

Dans une terre sans culture

On ne peut espérer de fertiles moissons.

Que ne puis-je en un style au-dessus du vulgaire ,
 Peindre cette bonté , ce charmant caractère !...

Mais ces tons sont trop hauts , mon champêtre
 hautbois

N'a jamais célébré que nos champs & nos bois ;

Il se plaît à chanter une onde transparente ,

Qui s'échappe entre mille fleurs ;

Un parterre émaillé des plus vives couleurs ,

Où regne le jasmin , la rose , l'amarante ;

La fraîcheur du matin , les zéphirs vigilans ,

Qui prévenant le lever de l'aurore ,

Vont en riant caresser Flore ,

Et lui porter leurs humides présens ;

Une vaste & riche prairie ,

Bordée au loin par des saules épais ,

Où sur le bord des eaux , pour respirer le frais ,

Me conduit quelquefois ma douce rêverie.

Satisfaite d'errer dans le sacré vallon ,

Je vois sans trouble & sans envie ,

Tous les favoris d'Apollon ,

Triompher sur le double mont ,

Partager les lauriers que donne la victoire ,

Avec les plus fameux héros.

Aux yeux du sage un instant de repos

Vaut mieux que deux mille ans de gloire.

Pliffon.





L E T T R E

*D'un négociant de Rouen à M. l'Abbé
Raynal.*

L'Invitation que vous faifiez , Monsieur , dans le Mercure , en parlant du Dictionnaire universel de M. Savary , traduit en Anglois , est conçue en ces termes. » Il seroit à souhaiter , disiez-vous , » Monsieur , à l'occasion de cette traduction , qu'on profitât en France du travail de M. Postlethwayt , pour donner » une nouvelle édition de l'ouvrage si utile , mais si imparfait de Savary. L'Ecrivain assez éclairé pour exécuter cette » grande entreprise , trouveroit les esprits tout-à-fait disposés à lui rendre justice. » Qui est-ce qui ne desireroit , ajoutiez-vous , de mériter & d'obtenir les éloges qu'on a donnés aux deux excellents citoyens qui viennent de publier , l'un » un ouvrage sur les grains , & l'autre » des remarques sur les avantages & les » desavantages de la France & de la Grande Bretagne , par rapport au commerce » & aux autres sources de la puissance des » Etats ?

Il n'y a sans doute personne , Monsieur , qui ne fût extrêmement flatté de jouir du même droit que ces deux bons patriotes se sont justement acquis sur la reconnoissance publique ; mais l'ouvrage que vous proposez , est , comme vous l'observez , une de ces grandes entreprises , à laquelle tout sçavant n'est pas propre. Il exige du nouvel Editeur plus que de l'ordre & de la pureté de style. Des connoissances non superficielles sont indispensables pour pouvoir analyser & rectifier dans le besoin les mémoires qui seroient fournis , & on ne peut les acquérir , ni dans le cabinet , ni dans une seule ville , ni par correspondance. Je n'ai garde toutefois , Monsieur , de conclure de ces difficultés qu'il ne puisse se trouver des hommes capables de rendre au public un service aussi important ; mon intention est plutôt de faire envisager à ces véritables citoyens , combien ils auroient de lauriers à cueillir au bout d'une si pénible carrière.

Nos souhaits ne doivent pas se borner , Monsieur , à la seule révision du Dictionnaire de Savary. Son Parfait négociant n'en a pas moins besoin , au jugement de ceux qui par état sont obligés d'y recourir journellement. Mais quel sera encore l'Ecrivain qui entreprendra cet ouvrage ? Par

36 MERCURE DE FRANCE.

une fatalité attachée à la France seulement , nous voyons avec douleur que tous les gens à talens sont comme convenus entr'eux de négliger , pour ne pas dire mépriser , ce genre d'étude. L'amour propre de la nation n'y contribue pas moins que l'indifférence des hommes de lettres. On se figure aisément que les instructions seroient superflues pour des négocians aussi actifs , aussi entendus & aussi féconds en projets que nous le sommes. L'expérience trop souvent répétée des malheurs qu'entraîne après soi le défaut des premières connoissances , de mûre délibération , de prévoyance , d'ordre , devroient pourtant faire revenir d'une prévention aussi mal fondée. J'ose le dire , Monsieur , ce sont là les pilotes qui manquent ordinairement à ces frêles vaisseaux du crédit & de la réputation. Ce n'est pas toujours aux écueils de l'avarice , de l'ambition desordonnée , de la friponnerie , qu'ils vont se briser , comme on se plaît à le débiter injustement au public peu instruit du commerce , & trop porté à le croire. On objectera sans doute que l'imprudence est par tout blâmable , & d'autant plus chez le marchand , qui , s'il ne fait pas toujours perdre , abuse au moins de la confiance qu'on a dans sa capacité. Il ne seroit peut-être pas dif-

ficile , Monsieur , de trouver en faveur du marchand malheureux , honnête homme , des raisons qui affoiblissent de beaucoup l'objection ; mais ce seroit s'écarter du sujet principal de cette lettre , on ne prétend ici qu'exposer des besoins : ils sont réels , nous manquons de traités sur le commerce : le Parfait négociant de Savary ne se rapproche pas assez de notre tems , & est , dit-on , trop chargé de raisonnemens. Il est constant que , même depuis la dernière édition , le commerce du Royaume , tant intérieur qu'extérieur , a changé de forme ; de nouveaux usages ont pris force de loi. Les ordonnances de 1673 , quoique claires & étendues , sont aujourd'hui trop concises , eu égard à toutes les difficultés qui surviennent fréquemment , sans être enfantées par l'esprit de chicane. Je m'arrête à ces deux dernières réflexions , je veux dire aux nouvelles loix formées par des usages reçus , & aux anciennes ordonnances. Or , Monsieur , si personne n'entreprend jamais de recueillir les unes pour suppléer aux autres , le moyen que le marchand acquière les premières connoissances , sources de l'ordre & de tant d'autres qualités qui lui sont nécessaires ? Je sçais que le Parfait négociant de Savary , renferme de bons

58 MERCURE DE FRANCE.

principes , & qu'il mérite d'être consulté dans les affaires litigieuses. Nous trouvons encore dans les conférences de Bernier d'excellentes notes sur les ordonnances. On peut aussi citer un petit traité sur les lettres de change , inséré dans Savary , quoique plus propre à un Avocat qu'à un marchand ; mais il faut convenir qu'à la réserve du Parfait négociant , ces ouvrages & d'autres inconnus à nombre de marchands , n'étant pas faits par des gens du métier , ne forment pas non plus toujours des décisions , & que tous pechent par la raison que j'ai déjà touchée , que les usages reçus dans le commerce tiennent lieu d'un supplément des ordonnances.

C'est donc de ces usages ou nouvelles loix que j'ose aujourd'hui réclamer une entière connoissance pour le commerçant. Je pense , Monsieur , qu'il seroit très-aisé de la lui procurer en peu de tems & à peu de frais , si on vouloit faire dans chaque Jurisdiction consulaire un recueil de toutes les causes qui y ont été jugées depuis leur création , qu'on y joignît celles qui par appel ont passé aux Parlemens , & que toutes fussent raisonnées , de façon qu'un négociant pût s'instruire à fond des motifs pour & contre. Il seroit en outre fort essentiel que ce recueil en renfermât un

autre de toutes les consultations qui ont été présentées à chaque Chambre de commerce par d'autres chambres , ou par des particuliers , & des réponses qui y ont été faites.

L'extrait qui seroit levé des registres ou plunitifs de chaque Jurisdiction consulaire , pourroit être remis en mains d'un Avocat , qui avec deux anciens Consuls ou principaux négocians des villes respectives , y mettroit l'ordre , les réflexions , & sur tout la précision & le langage du commerce , point capital pour lequel le concours de ces compilateurs me paroît indispensable. Tous ces différens recueils joints ensemble , sous la protection du Ministre , formeroient un corps d'ouvrage supérieur à tous ceux que nous avons sur ces matieres. Les avantages inestimables qui en résulteroient pour le commerce , sont sans nombre. En général , Monsieur , combien d'affaires de conséquence n'y a-t-il pas eu dans le Royaume depuis l'érection des Juridictions consulaires , dont plus des trois quarts des négocians n'ont qu'une légère connoissance , ou point du tout ? Combien n'en survient-il pas tous les jours dont le jugement , fondé peut-être sur le seul usage , devoit être rendu public ? Combien dont on a perdu l'idée par les

60 MERCURE DE FRANCE.

longues discussions qu'elles ont souffertes aux Parlemens ? Combien enfin , portées au Bureau du commerce , dont presque toujours le public ignore la solution ?

Si les affaires sont plus nombreuses & plus compliquées dans les Cours souveraines , les lumières y sont aussi plus abondantes. Outre les loix & les ordonnances , un Journal des Audiences , un Recueil d'Arrêts sont , par exemple , des livres , parmi un nombre d'autres , d'un très-grand secours. N'a-t-on pas même jusqu'aux Causes célèbres que tout le monde a voulu lire ? & dans le commerce nous sommes totalement privés de l'utile & de l'amusant. Un ouvrage tel que celui dont j'ébauche ici le projet, auroit ce double avantage. Les négocians s'instruiraient en se délassant ; ils trouveroient très-souvent sous la main la décision d'une difficulté , pour laquelle ils seroient à la veille d'entrer en procès , & qu'ils chercheroient en vain dans le Code & dans Savary. Ceux-même qui parviendroient au Siège consulaire , (ceci soit dit en général) y monteroient bien plus sçavans qu'ils n'en descendent peut-être aujourd'hui. Enfin les appels seroient moins fréquens , les discussions plus simples , le marchand moins détourné de son commerce , la bourse mé-

nagée & ses affaires plus en ordre , à proportion de ses connoissances.

Il y a long-tems , Monsieur , que la nécessité m'a fait desirer ce recueil. J'en communiquai l'idée l'année dernière à un député de commerce , pour qu'il engageât MM. ses confreres à se charger de l'entreprise , au moyen du privilege qu'ils obtiendroient sans peine. Voici ce qu'il me répondit à ce sujet.

» J'ai lû avec plaisir , Monsieur , la lettre que vous m'avez fait l'honneur de
 » m'écrire. Les réflexions qu'elle renferme
 » sont utiles , & portent sur des objets
 » essentiels. J'ai souvent entendu parler
 » sur ces matieres ; mais je ne vois pas
 » que l'on s'en soit occupé. Il seroit bien
 » à desirer qu'on le fît ; il en résulteroit
 » sûrement des connoissances dont bien des
 » personnes auroient besoin. Je parlerai
 » de votre idée à mes confreres , & je
 » vous informerai de leur façon de penser
 » à cet égard.

Comme les raisons que j'avois alors pour croire que ce projet auroit pû réussir par ce canal , ne subsistent plus , j'ai recours à votre zèle , Monsieur , pour exciter une noble émulation parmi nos bons patriotes. Je suis , &c. L. I. C.

Ce 28 Juillet 1754.



L'ELOGE DE LA SINCERITÉ.

O D E

Présentée à Messieurs de l'Académie de Pau.

NE reverrons-nous plus le beau regne d'Ast-
trée ?

La terre en gémissant à l'erreur est livrée ;
Son sein de toute part enfante des malheurs ;
Le perfide intérêt , fils cruel du mensonge ,
Dans l'abyssme nous plonge ,
Et ce monstre infernal s'abreuve de nos pleurs.



Viens soulager nos maux , Sincérité touchante ,
Viens nous faire admirer sous ta loi triomphante ,
Les peuples fortunés reconnoissant tes droits ;
Nous reverrons alors l'univers sans allarmes
S'embellir de tes charmes ,
Et ta voix pénétrer dans le palais des Rois.



Mes vœux sont exaucés : Je la vois. . je l'adore ...
Elle fend les rayons d'un ardent météore ,
Sur un trône d'azur elle descend des cieux ;
Un feu pur & divin dans ses yeux étincelle ,
Et sa bouche immortelle
Exhale dans les airs un parfum précieux.

Regne, fille du ciel ! sans toi la terre entière
 N'est qu'un séjour affreux privé de la lumière ;
 Les Dieux même irrités des crimes des humains ,
 Rejetteroient l'encens d'une race infidèle ,
 Si ses vœux , si son zèle
 Ne leur étoient offerts par tes aimables mains.



Portes-leur nos respects , & retiens leur ton-
 nerre ;
 Reviens te faire entendre aux maîtres de la terre ;
 Que par toi les flatteurs soient du trône écartés ;
 Protèges l'innocence & démasques le vice ,
 Couronne la justice ,
 Et garantis par tout la foi de nos traités.



Rends-nous , rends-nous heureux : ton absence
 funeste
 A fait tomber sur nous la colere céleste ;
 Non, le bonheur n'est point où tu ne regnes pas ;
 L'aimable confiance ici-bas va renaître ,
 L'honneur va reparoître ,
 Si ton flambeau divin éclaire enfin nos pas.



J'ai vu la fausseté contre nous conjurée ,
 De tes plus beaux atours insolemment parée ,
 Usurper des honneurs qui te sont refusés ,
 Prendre de l'amitié le voile respectable ,

64 MERCURE DE FRANCE.

Et d'un trait redoutable
Percer de tendres cœurs par ce voile abusés.



Qu'à ton aspect vengeur ta perfide ennemie
Frémisse , & loin de toi porte son infamie ;
Que le soupçon la suive & s'écarte de nous ;
Qu'au sentiment ta voix prête toujours des graces ;

Ramenes sur ses traces
Cet âge fortuné dont nous sommes jaloux.



O ma divinité , ta présence m'enflamme !
Un seul de tes regards développe mon ame ,
Mon œil de ton éclat de tout tems fut frappé ;
Ton éloge en ce jour est dicté par toi-même
A ma Muse qui t'aime ,
C'est l'hommage d'un cœur qui n'a jamais trompé.



Soumise à ton pouvoir , n'attends point de ma lyre
Des sons , enfans de l'art , que l'art lui-même admire ,
Mais qui loin de te plaire ont droit de t'irriter ;
Adorable vertu ! dans mon sincere hommage
Vois briller ton image : -
Pour bien louer les Dieux il faut les imiter.



Amour sacré du vrai ! toi qui plais , toi qui
touche ;

Ton temple est dans mon cœur , ton trône est sur
ma bouche ,

Heureuse de servir d'exemple à l'univers ;

Oui , tu peux exiger le plus dur sacrifice ,
Par un lâche artifice

Je ne fouillerai point tes autels ni mes vers.



De tes propres crayons peins mes jeunes an-
nées ,

Peins la frivolité filant mes destinées ,

Mon cœur foible & sensible , ouvert aux vains de-
sirs ;

D'un peuple adorateur Corine environnée ,

De fleurs toujours ornée ,

Laisant aux ris , aux jeux le soin de ses plaisirs.



Ce tems flatteur n'est plus ; tout a changé de
face : -

J'ouvre à regret des yeux dont la beauté s'efface ;

Saturne sur son aîle emporte ma fraîcheur ;

Je ne reverrai plus les rivages de Flore ,

Mon teint se décolore ,

Et le fouci cruel en ternit la blancheur.



O Saturne ! ô tyran de toute la nature !

66 MERCURE DE FRANCE.

De tes funestes dents la plus chère pâture
Fut toujours la beauté , ce charme des mortels :
Fière de son empire , elle en jouit à peine ,
Que tu forges la chaîne
Qui l'attache en victime aux pieds de tes autels.



Hélas ! sur le déclin d'une course pompeuse
L'amour propre offre encore une image trom-
peuse ;
Mais la sincérité parle , & l'orgueil se tait ;
Tes beaux jours , me dit-elle , ont coulé comme
l'onde ,

Tu ne tiens plus au monde ,
Et ses biens enchanteurs t'échappent comme un
trait.



Une route nouvelle à tes pas est offerte :
L'amitié sous mes loix va réparer ta perte ,
De ses plus doux liens je t'enchaîne aujourd'hui ;
Dans le sein des vertus , à ton ame tranquille ,

Je prépare un asyle ,
Et j'y serai pour elle un immortel appui.



Déesse ! je te suis , & je place ma gloire
À m'attacher moi-même à ton char de victoire ;
Je cherche dans toi seule un langage vainqueur.
Dans mes timides vers brilles d'un nouveau lustre,

OCTOBRE. 1754. 67.

Rends ton esclave illustre,
Et triomphes par tout ainsi que dans mon cœur.

*Jucunda ista veritas, etiamsi non est,
mibi tamen grata est. Cic. 3. Att. 24.*



SEANCE PUBLIQUE

De l'Académie royale de Chirurgie, à laquelle M. de la Faye, Directeur, a présidé en l'absence de M. le premier Chirurgien du Roi, le Jendi 25 Avril 1754.

L'Académie n'ayant pas été satisfaite des ouvrages qu'elle a reçus, sur la question qui avoit été proposée pour le prix de cette année; sçavoir, *dans la nécessité absolue de faire l'amputation après des fracas d'os par les armes à feu, quand il faut faire l'opération d'abord, & quels cas exigent qu'on la diffère*; ce sujet sera remis pour le prix de l'année 1756.

L'éloge de M. Puzos par M. Morand, fut précédé de la lecture d'un mémoire de M. de Garengeot sur quelques hydropiques enkistées singulieres. Celle de l'épiploon fait le sujet des cinq premières observations. Elles font connoître que cette membrane est susceptible de devenir plus

68 MERCURE DE FRANCE.

épaisse qu'elle ne l'est dans l'état naturel ; de contenir un fluide épanché dans sa cavité , & même de former des cellules particulières en différens points de son étendue ; ainsi l'épiploon peut faire le kiste de différentes *hydropisies locales* : c'est la conséquence qui résulte des cas que l'Auteur a observés.

Dans la sixième observation , il donne l'histoire d'une hydropisie qui avoit tous les accidens de l'ascite , excepté que les urines étoient abondantes & de couleur citrine. La disposition de la tumeur étoit singulière , son volume étoit monstrueux ; elle étoit située transversalement au-dessous du cartilage xiphoïde , en sorte que le ventre paroissoit plus large que long ; la partie inférieure du ventre n'étoit aucunement tendue. La fluctuation qui se faisoit sentir d'un côté à l'autre de la tumeur , ne laissoit aucun doute sur le caractère de la maladie ; c'étoit une hydropisie enkistée ; mais M. de Garengot ne pouvoit se représenter la partie qui formoit un kiste d'une aussi grande étendue & d'une pareille circonscription. La suffocation dont la malade étoit menacée par le volume de cette tumeur , indiquoit la ressource palliative de la ponction. Cette opération répétée servit à prolonger les jours de la

malade ; à l'ouverture de son corps on vit que le siège de cette hydropisie étoit dans le mesocolon.

L'Auteur termine son mémoire par une observation faite sur un jeune homme , qui après quatorze saignées à l'occasion d'une inflammation de bas-ventre , resta avec une sensation douloureuse assez vive aux fausses côtes du côté droit , précisément dans le moment de l'inspiration ; il se plaignoit d'ailleurs d'une pesanteur à la région du foie & d'un gargouillement qui frappoit les côtes quand il faisoit quelque mouvement précipité de gauche à droite. Les tégumens qui couvroient les fausses côtes droites , étoient œdémateux , & plus gonflés que du côté opposé. M. de Garengéot distingua par le tact une ondulation profonde , & jugea qu'il y avoit un amas de fluide enkisté sous les fausses côtes , car le reste du ventre étoit mollet & assez applati. Il est probable que la formation du kiste a eu pour cause la cohésion de la membrane qui recouvre la partie convexe du foie avec le péritoine. M. de Garengéot fit la ponction ; elle eut tout le succès possible. Dès le moment que l'eau fut évacuée , le malade respira sans peine , tous les accidens se dissipèrent , & quelques jours après il jouit d'une santé parfaite.

70 MERCURE DE FRANCE.

M. Louis lut un mémoire sur l'écoulement de la salive par la fistule des glandes parotides & par celle du conduit salivaire supérieur. Les anciens ne se doutoient pas que la glande parotide située sous l'oreille, derrière l'angle de la mâchoire inférieure, servît à la filtration de la salive. Ils ne connoissoient point le conduit excréteur qui vient de cette glande, & va s'ouvrir dans la bouche vers le milieu de la joue. Il a été découvert en 1660 par Stenon, célèbre Anatomiste Danois. Les plaies de ce conduit nous ont appris depuis que les glandes parotides étoient la source la plus abondante de l'humeur salivaire. On a observé que les personnes en qui le canal salivaire étoit ouvert, perdoient une quantité considérable de salive, jusqu'à mouiller plusieurs serviettes pendant un repas très-frugal & de peu de durée. M. Louis rapporte des faits sur cet écoulement de l'humeur salivaire ; mais il ajoute à ces observations une remarque qui paroît de grande conséquence dans la pratique, c'est qu'on observe le même symptôme dans la fistule de la glande parotide. Il faut donc distinguer avec soin quelle est la partie affectée, afin de ne pas se méprendre dans le choix des moyens convenables pour la guérison de ce genre de maladie.

Paré fait mention d'un soldat , à la joue duquel il étoit resté un trou fistuleux à la suite d'un coup d'épée. Ce trou dans lequel on auroit à peine pu mettre la tête d'une épingle , fournissoit une grande quantité d'eau fort claire lorsque ce soldat parloit ou mangeoit. La cauterisation du fond de cette fistule en a procuré la cure radicale. Fabrice d'Aquapendente a réussi dans un cas pareil , en appliquant des compresses trempées dans les eaux thermales d'Apo-ne. M. Louis qui donne le précis de ces observations , juge que dans les cas qui y sont énoncés , c'étoit une portion de la glande parotide qui fournissoit la matiere fereuse dont l'écoulement avoit empêché la consolidation de l'ulcere. Comment en effet l'application d'un caustique qui aggrandit l'ulcere d'un canal excréteur , pourroit-elle mettre obstacle à l'écoulement de l'humeur dont le passage continuuel est une cause permanente & nécessaire de fistule ? Les eaux thermales appliquées extérieurement , ne sont certainement pas capables de procurer la consolidation d'un canal excréteur. Il s'ensuit donc que dans les cas où ces moyens ont été si efficaces , le canal excréteur n'étoit point affecté. Le succès de l'application de ces moyens est au contraire tout naturel pour

72 MERCURE DE FRANCE.

la guérison de la fistule de la glande parotide ; la simple compression peut même être un moyen suffisant dans ce cas ; M. Louis en cite un exemple d'après M. le Dran.

La guérison du canal salivaire ne s'obtient pas si facilement. L'inutilité bien reconnue des moyens dont on vient de parler , a obligé de recourir à de plus efficaces ; c'est un Chirurgien de Paris à qui l'on est redevable de la première cure qu'on connoisse en ce genre : Saviard en a transmis l'histoire dans le recueil de ses observations. Un homme avoit une plaie à la joue droite ; & malgré toutes les attentions que M. le Roi donna au traitement , elle dégénéra en un ulcere fistuleux , entretenu par l'écoulement d'une grande quantité de salive. Ce Chirurgien pensa qu'il falloit faire une nouvelle route par laquelle la salive seroit portée comme dans l'état naturel. L'idée de percer la joue avec un instrument tranchant se présenta à l'esprit de M. le Roi ; mais considérant qu'une plaie simple , par sa prompte réunion, tromperoit son espérance , il préféra l'usage d'un caustère actuel , semblable à celui dont on se servoit alors pour percer l'os unguis dans l'opération de la fistule lacrymale. Son dessein étoit de causer une déperdition

tion de substance , afin que la salive pût passer librement sans qu'on eût à craindre l'obturation de ce conduit artificiel avant la consolidation de l'ulcère extérieur. L'effet répondit à son attente. L'ouverture fistuleuse externe fut guérie en fort peu de tems , & avec beaucoup de facilité.

Le célèbre M. Monro , Professeur d'Anatomie à Edimbourg , préféra depuis dans un cas pareil , de percer la joue avec une aiguille faite à peu-près comme une alène de cordonnier ; mais pour éviter l'inconvénient de la consolidation du canal artificiel , il passa un cordon de soye dans cette ouverture en forme de seton ; au bout de trois semaines on retira le cordon , & l'ulcère extérieur guérit ensuite en très-peu de tems.

Telles ont été jusqu'à présent les ressources connues de la Chirurgie moderne contre la maladie qui fait le sujet de la dissertation de M. Louis. Il avoue que la méthode d'ouvrir une route artificielle est ingénieuse ; mais quoiqu'adoptée par tous les Maîtres de l'Art , & malgré les succès qu'elle a eus , cette méthode lui paroît bien éloignée de la perfection ; car l'orifice de l'ouverture artificielle qu'on pratique , se trouvant plus éloignée de la source de la salive que la fistule qu'on se propose de

74. MERCURE DE FRANCE.

guérir par cette opération, l'humeur doit avoir plus de facilité à sortir par le trou fistuleux extérieur que par l'ouverture intérieure; & il n'y auroit rien de surprenant, si après cette opération le malade restoit avec un trou fistuleux à la partie externe de la joue, qui permettroit à la salive de se partager également, & de couler en partie sur la joue & en partie dans la bouche. En effet le seton qu'on laisse pour convertir la fistule externe en interne, peut rendre en même tems les deux orifices calleux. M. Coutavaz a communiqué à l'Académie une observation dont M. Louis fait usage en preuve de l'imperfection de la méthode dont il s'agit : il fait connoître ensuite les avantages de celle qu'il veut établir. Un homme de trente ans s'étoit livré, au mois de Septembre de l'année 1752, entre les mains d'un Empirique renommé, lui avoit-on dit, à l'occasion de plusieurs cures heureuses de loupes qu'il avoit détruites par l'application d'un caustique. Ce malade avoit un engorgement scrophuleux à la glande parotide; le caustique fut mis à la joue, & la chute de l'escarre laissa un ulcère qu'on tâcha en vain de cicatrifer. Il sortoit par une très-petite ouverture une quantité assez considérable de salive, &

sur tout lorsque le malade parloit ou qu'il prenoit ses repas, son tempérament s'alteroit visiblement par l'écoulement excessif de cette humeur ; il estima que chaque jour il en perdoit environ huit onces. Cet état l'inquiétoit beaucoup. Il eut recours à M. Louis, qui ayant été consulté précédemment pour des maladies de cette nature, avoit déjà réfléchi aux inconvéniens de la méthode ordinaire, & en avoit proposé une plus simple, plus douce & plus naturelle, en déterminant la route de la salive par le conduit même, qu'on peut rétablir dans ses fonctions depuis la fistule jusques dans la bouche. M. Louis rend un compte détaillé du procédé qu'il a tenu, suivant les différentes vûes que lui ont fournies la nature du conduit salivaire, sa direction & son insertion dans la bouche ; objets sur lesquels l'auteur a fait des recherches particulieres avec la plus grande exactitude, & qui lui ont été fort utiles. Un cordon de six brins de soye servit de filtre à la salive. Dès le premier jour qu'il fut placé dans la continuité du canal, il ne coula plus que quelques gouttes de cette humeur pendant que le malade mangeoit. Au bout d'onze jours M. Louis jugea qu'il pouvoit retirer le seton & travailler à la cicatrice de l'ulcere de la

joue qu'il obtint en peu de jours.

L'Auteur examine à la fin de son mémoire la raison du succès de la méthode qu'il a suivie. A considérer simplement les choses suivant les principes qu'il avoit posés contre la perforation de la joue plus antérieurement que l'ouverture fistuleuse , le rétablissement du conduit naturel paroîtroit avoir les mêmes inconvéniens ; mais si l'on fait attention à l'insertion du conduit dans la bouche , il n'y aura plus de difficulté. Quand le canal salivaire est ouvert , dans quelque point que ce soit , la salive trouvera toujours moins de résistance à s'échapper par cette division contre nature , qu'à parcourir le reste du conduit ; & la façon dont il est contourné à son insertion dans la bouche , forme un obstacle qui rend encore l'issue de cette humeur plus facile par l'ouverture accidentelle ; mais lorsque le seton a été placé dans le canal pendant un tems suffisant pour redresser son extrémité , & augmenter son diamètre , la salive doit y passer très-facilement. La seule dilatation des orifices des conduits excréteurs suffit pour procurer un écoulement abondant de l'humeur , au passage de laquelle ils servent. M. Louis donne des preuves de cette vérité générale , & il en cite des exem-

ples qui ne sont point étrangers à sa question. Enfin le moyen qu'il donne pour la guérison des fistulés du canal salivaire est très-efficace ; il n'est point douloureux comme l'opération qu'on pratiquoit , en perçant la joue pour changer , comme l'on disoit , la fistule externe en fistule interne : & pour donner plus de poids aux observations de M. Louis , nous dirons d'après lui , que le célèbre M. Morand a mis ce même moyen en usage avec le plus grand succès.

M. Andouillé a donné à la suite du mémoire précédent des nouvelles preuves des bons effets de l'agaric de chêne pour arrêter l'hémorrhagie après l'amputation des membres. On connoissoit assez la propriété de ce topique ; il avoit réussi dans l'opération de l'anévrisme & dans les amputations du bras , de l'avant-bras & de la jambe. Mais la compression seule avoit souvent suffi dans un grand nombre de cas semblables ; il restoit à connoître l'efficacité de ce remède sur des vaisseaux d'un plus grand diamètre. Le succès avec lequel M. Andouillé a arrêté le sang par ce topique dans deux amputations de la cuisse faites à l'Hôpital de la Charité , prouve qu'il n'y a point de cas où l'on ne puisse autant compter sur ce remède que sur la ligature ,

78 MERCURE DE FRANCE.

& qu'il doit être employé par préférence, parce qu'il n'en a pas les inconvéniens. M. Andouillé fait ici une réflexion sur l'application de ce topique, c'est qu'il faut le placer immédiatement sur l'orifice du vaisseau ouvert, & qu'il y soit mis à sec : en effet si le tourniquet ne suspendoit pas le cours du sang pendant cette application, & que l'agaric vînt à être humecté, il serviroit de filtre au sang, & alors le défaut de réussite ne seroit point une preuve contre la bonté du remède. L'Auteur termine son mémoire par un avis communiqué à l'Académie pour conserver l'agaric. M. Morand en gardoit des morceaux préparés & enveloppés dans un papier. Un jour qu'il voulut en employer, il le trouva sans consistance, & tombant en petits lambeaux. Le papier étoit garni d'une grande quantité de poudre noire. M. Bernard de Jussieu a reconnu que cet agaric avoit été mangé par une espèce de scarabé, nommé par les Naturalistes *Dermestes*, & que la poudre noire étoit l'excrément de l'animal. C'est pourquoi il paroît essentiel, pour conserver l'agaric de chêne, de ne point le laisser à l'air ; & comme l'insecte qui le mange est le même qui ronge le bois, il ne suffiroit peut-être pas de mettre l'agaric dans une boîte, il se

conserveroit plus sûrement dans un bocal.

M. Morand lut ensuite une observation sur une plaie au doigt , avec des circonstances singulieres. Un jeune homme faisant une expérience de Physique avec un tube de verre plein de mercure , le cassa ; & pour empêcher la sortie du liquide il appuya le pouce de sa main droite sur le bout cassé , qui avoit la figure d'une plume à écrire. Cette pointe entra dans le pouce vers le milieu de la dernière phalange. On ne fit pas d'abord grande attention à cette plaie ; la réunion en fut faite au bout de six jours. Il survint alors tension au doigt , avec des douleurs vives , accompagnées de fièvre. Le malade fut saigné , & par l'application des remèdes maturatifs & émolliens , l'inflammation se termina par suppuration.

L'ouverture du petit abcès formé à l'extrémité du doigt , procura avec la sortie du pus , celle d'une quantité assez considérable de mercure coulant. Les pansemens journaliers qu'on fit suivant les règles de l'art , pour déterger & cicatrifier la plaie , causoient des douleurs fort vives , les plumaceaux étoient toujours chargés de plusieurs gouttes de vis argent ; on estime qu'il en sortit environ un gros & demi pendant les dix jours qui se passerent

80 MERCURE DE FRANCE.

pour la cicatrisation de la plaie. Le doigt resta gonflé ; il y survenoit souvent des petits boutons que le malade ouvroit lui-même , & desquels il sortoit du mercure ou du pus. La douleur permanente & des élancemens assez vifs qui se faisoient sentir de tems à autres , la dureté du poutce & sa couleur livide firent croire qu'il y avoit carie à la phalange. M. Morand à qui l'on manda l'état des choses , conseilla au malade de tremper son doigt deux fois par jour dans une lessive de cendre de ferment , peu forte & entretenue chaude. Le doigt diminua sensiblement de grosseur dès le premier bain ; la douleur & la fièvre cessèrent ; une légère pression faisoit sortir des petits globules de vif argent ; enfin le doigt étant revenu presque en son état naturel , on se flatoit d'une guérison prochaine , avec d'autant plus de fondement , que depuis l'usage de la lessive il s'étoit fait des points de suppuration qui sembloient ramener une plus grande quantité de mercure. Cependant les progrès en bien se rallentirent ; le bout du doigt se gonfla de nouveau & reprit de la dureté. L'inquiétude des parens du jeune homme leur fit faire le voyage de Paris pour le confier à M. Morand. Il essaya en vain de procurer la suppuration par l'usage

ge des maturatifs. La nature ne se prêtant point à ses vûes, il prit le parti de faire une incision & d'emporter les deux morceaux de peau des côtés qui étoient chargés de vis argent, on en trouva même sur la serviette qui avoit reçu le sang de l'incision. La suppuration fournit encore quelques globules, mais les douleurs se dissipèrent entièrement, & la cicatrice ne tarda point à se faire. Voici les réflexions que ce fait a fourni à M. Morand, & c'est par ces remarques qu'il finit son observation..... » Ce qu'il y a de singulier, est » la rapidité avec laquelle une si grande » quantité de mercure a pu dans l'instant » de la blessure, pénétrer le tissu de cette » graisse ferme qui est sous la peau dans » cet endroit, n'y ayant été poussé que » par son poids.

» S'il eût été amené à cette même partie » par les voyes de la circulation après des » frictions ordinaires, il s'y seroit porté » comme une liqueur colorante l'est par » les injections anatomiques; & son infinie subdivision avec le sang n'en auroit » pas fait un corps étranger capable de » nuire par son séjour; introduit dans une » plaie, il se sépare en un millier de globules dont chacun blesse la partie malade, & les accidens ne cessent que lorsqu'on

82. MERCURE DE FRANCE.

» l'en a débarrassé. Que seroit-il arrivé si
» la plaie avoit été faite avec les mêmes
» circonstances dans une partie qui auroit
» eu plus de surface & de volume ? Le
» mercure , tout fluide qu'il est , auroit fait
» un corps étranger éparpillé en un nom-
» bre prodigieux de globules , & l'on ne
» trouveroit point dans les Auteurs de mé-
» thode décrite pour en faire l'extraction.
» Je crois même que dans cette supposi-
» tion une pareille blessure seroit fort dan-
» gereuse , puisque l'exemple en petit
» fourni par la blessure du doigt , donne
» lieu de conclure que le mercure disper-
» sé ne peut être enlevé qu'avec la partie
» même , & que les topiques n'y peuvent
» rien.

Cette lecture fut suivie de celle d'un mémoire de M. Bordenave sur l'utilité des cauteres pour la guérison de l'épilepsie. Il distingue d'après les Auteurs , les différentes causes de cette maladie ; il détermine les cas dans lesquels il convient de faire un égoût pour l'issue de l'humeur morbifique , & il s'étend sur les différens moyens que la Chirurgie emploie pour procurer cette issue. Quelques Auteurs avoient proposé l'opération du trépan ; mais cette opération n'étant pas du genre des indifférentes , elle ne doit pas être pratiquée.

sans des raisons suffisantes. Les avantages qui en résulteroient , ne seroient pas supérieurs à ceux d'un cautere ; car ce n'est point l'opération du trépan qui a été utile par elle-même , elle n'a procuré du bien que par la suppuration qu'elle a excitée. M. Bordenave conclut en faveur des cauterres ; ce secours qui étoit si efficace entre les mains des anciens , ne produiroit pas de moins bons effets actuellement , si l'on y avoit recours dans les cas où il est indiqué.

Le tems n'a pas permis à M. Sue le cadet de lire un mémoire sur les accidens de la luxation incomplète des vertebres du col , ni à M. Dupont de faire part à la Compagnie d'une observation remarquable sur une carie de l'os maxillaire supérieur , avec abscès dans le sinus de cet os , guéri très-heureusement par ses soins.





R E M E R C I M E N T

A MM. de l'Académie de la Rochelle.

O D E ,

Par M. Chabaud , de l'Oratoire.

O Toi dont la brillante Aurore
Annonça ta grandeur honorable à l'Etat ;
Nouveau Pinde , la ville où je te vis éclore
Te devra son plus grand éclat.

Je sçai qu'un courage héroïque
D'un Etat chancelant peut devenir l'appui ;
Et qu'un jeune Alexandre aux soldats communi-
que
La même ardeur qui brille en lui.

Mais l'esprit combat l'ignorance ,
Montre par qui l'orgueil & le vice est produit ;
Cet astre bienfaisant épure notre essence ,
Et dissipe une sombre nuit.

Que les élémens de Neptune
Parcourent de Thétis l'empire redouté ;
Et nous livrent les biens qu'enleve à la Fortune
Leur utile intrépidité.



Leurs dons n'ont rien de comparable
 Aux trésors de l'esprit, nés d'un docte loisir ;
 Ses monumens seront une source durable
 D'instruction & de plaisir.

Que peut importer à ma gloire
 Que je sois riche ou pauvre, esclave ou potentat ?
 Ce qui sert, c'est qu'un jour on lise dans l'histoire
 Que mon nom fut cher à l'Etat.

Homme, ta céleste substance
 Peut, en réfléchissant, jusqu'à Dieu s'élancer ;
 L'ignorance orgueilleuse avilit ton essence :
 C'est mourir que ne point penser.

Que dirai-je de ces génies,
 Qui pour guider nos pas cherchent la vérité,
 Et qui par le secours des lumières unies,
 Eclairent la société ?

L'intérêt du vrai les domine,
 Ils offrent à nos yeux son aimable splendeur :
 L'ornent-ils sobrement ? la raison moins mutine
 Le reconnoît pour son vainqueur.

Je vois dans de nouveaux Lycées
 Ces enfans d'Apollon aimer à s'entr'aider ;
 Ils ôtent aux erreurs, de nos esprits chassées,
 Le pouvoir de nous obséder.

Entr'eux quelle image de guerre !
 Mais je vois ces rivaux, toujours tendres amis :

§6 MERCURE DE FRANCE.

Leurs combats instructifs éclaireront la terre;
Qu'à ce prix ils leur soient permis.

Travaux de ces Auteurs célèbres ,
Que vous ferez vantés dans les âges suivans !
L'univers reproduit , sort du sein des ténébres ,
Par le concert de nos sçavans.

Dans un petit esprit habite
Le désir inquiet d'abaïsser des rivaux ;
Le mérite d'autrui cruellement l'agite ,
Brillante cause de ses maux.

Mais dans nos lices plus tranquilles ,
On voit , sans se troubler , vos travaux glorieux :
Et les succès d'un autre , à souffrir difficiles ,
N'y blefferont jamais les yeux.

Quand de rares esprits s'unissent ,
Ils font sortir le vrai des ombres du cahos :
Argonautes , ainsi vos soins unis ravissent
La riche toison de Colchos.

Le choc des sentimens fait naître
La clarté qui conduit sans écart la raison :
Brisant le froid caillou , tel l'acier fait paroître
Des feux éclos de leur prison.

Un sçavant isolé s'égare ,
Errant pendant la nuit , sans guide , sans clarté ;
Voyageur imprudent ! quels périls lui prépare
Son aveugle-témérité !

Du vrai, que mon œil envisage,
 Seul, je ne puis jamais voir que peu de rapports :
 Mais le secours d'autrui m'en offrant l'assem-
 blage,
 Supplée à mes foibles efforts.

Doctes élèves des neuf Fées,
 Je puis donc partager vos lauriers glorieux ;
 En me plaçant parmi tant de nouveaux Orphées,
 Vous m'élevez jusques aux cieux.

De vos victoires si brillantes
 Serois-je désormais spectateur étranger ?
 Non, j'ose regarder vos palmes renaissantes
 Comme écoles dans mon verger.

::***:***:***:***:***:***:***

Portrait d'un jeune homme fait par lui-même.

JE n'ai que dix-neuf ans & quelques
 jours ; mais je pense plus sérieusement
 qu'on ne fait d'ordinaire à cet âge.

Je regarde la religion comme la base des
 vertus ; c'est sur elle seule que j'espère ré-
 gler mes mœurs.

La modération fait le fond de mon ca-
 ractère. J'ai peu de desirs, & ils sont foi-
 bles ; la réflexion les affoiblira encore.
 L'intérêt ne m'a jamais touché.

Je n'ai qu'un bien médiocre ; je ne sou-

88 MERCURE DE FRANCE.

haïre point d'être riche , ni même de paroître heureux ; je ne crois pas qu'on puisse l'être sur la terre.

J'ai un frere aîné & deux sœurs que j'aime tendrement , & je crois que je serois inconsolable de leur mort , quoiqu'elle augmentât considérablement ma fortune. Cela n'est peut-être pas vrai , mais il me semble que c'est toujours beaucoup de le croire.

Il y a quelques années que j'étois beaucoup plus sensible à l'estime que je ne le suis aujourd'hui , sur tout à celle qu'on acquiert avec l'esprit & l'apparence du mérite ; la religion m'a appris le peu de cas que j'en dois faire. L'inconstance des hommes dans leurs jugemens , la variété de leurs opinions sur une même chose , me confirment de jour en jour dans cette disposition.

Je ne m'ennuye jamais seul & rarement en compagnie ; je ne me soucie pas d'y briller ; le plus grand de mes plaisirs est la conversation des gens sensés.

Capable d'amitié , je cherche depuis long-tems un ami ; je n'ai encore trouvé personne de mon âge avec qui j'aie voulu me lier étroitement. Je voudrois quelqu'un qui eût de la religion , du jugement & un peu d'esprit. Il y a des personnes que

j'aime, ou plutôt que j'aimerois, si je pouvois les estimer; mais je ne puis estimer que celles qui pensent bien & qui agissent en conséquence.

Vrai & sincere avec ceux que je connois un peu particulièrement, jusqu'à leur donner de fréquens avis, & leur dire ce que je trouve à reprendre en eux; je sçai me taire avec les autres, sans pourtant déguiser jamais la vérité; le silence m'est d'une grande ressource.

Je suis assez maître de mes premiers mouvemens; c'est une science dont j'ai reconnu de bonne heure la nécessité; c'est par elle que je sçai vivre avec tout le monde, & que tout le monde s'accommode fort bien de moi. Je ne dis jamais de mal de personne, mais je suis porté à la raillerie. Je ne crois pas facilement le mal, souvent par la mauvaise opinion que j'ai de ceux qui me le disent. Je suis sans prévention; j'aime à louer, parce que j'aime à faire plaisir. Quelquefois je loue des gens que j'estime peu, mais ce n'est que dans ce qu'ils me paroissent avoir d'estimable.

Je suis reconnoissant; des présens faits de bon cœur augmentent mon amitié. Je ne perdrai jamais le souvenir d'un service; je sens du plaisir à le publier.

J'aime ceux qui m'avertissent de mes fautes, & qui me découvrent mes défauts; je mets ce service au nombre des plus grandes obligations. Je ne tarde point à le reconnoître de la même façon, & ce me semble, sans aucune malignité.

Je crois avoir assez d'esprit & l'avoir plus juste que vif. Il me vient quelquefois des plaisanteries qui me paroissent bonnes; je les dis, plus par gayeté que par vanité; elles font rire, mais il m'arrive d'ordinaire d'en rougir le moment d'après.

Je ne connois que la joie & la tristesse modérée. Certaines choses qui auroient donné à la plûpart des chagrins fort vifs, n'ont point fait sur moi d'impression. Je suis de même à l'égard de ceux que j'aime le plus; peu sensible à leurs peines particulières, je le suis beaucoup à leurs défauts & à leurs fautes, quand les unes ou les autres sont de quelque importance, & cela par rapport à eux-mêmes.

J'ai du goût pour tout; je me suis essayé sur tout, & même sur les vers; mais j'en pense comme M. de la Motte, & il faudroit les faire mieux que lui, c'est-à-dire aussi-bien qu'il les fait quelquefois. Je ne ferai donc plus de vers.

Il n'est pourtant pas impossible que je ne devienne Auteur, mais ce sera dans

l'unique vûe de m'occuper. Je n'ai pas assez de présomption pour écrire par vanité.

Un parent que j'aime , que je respecte & qui me connoît parfaitement , m'a demandé ce portrait de moi-même.

Il est donc sincere ; mais est-il vrai ? mon parent le juge tel ; & croyant sur cela qu'il pourroit être utile à quelques jeunes gens , il a souhaité qu'il fût mis dans le Mercure. L'y voilà.

Le mot de la premiere Enigme du Mercure de Septembre est l'*Amitié*. Celui de la seconde est l'*Amour*. Celui de la troisième est le *Petit-maître*. Le mot du Logogryphe est *Hyronnelle*, dans lequel on trouve *Lin*, *Io*, *Ino*, *ire*, *drôle*, *don*, *Rhône*, *Rhin*, *Nil*, *Dol*, *heron*, *oie*, *nord*, *or*, *nid*, *Roi*, *ride*, *rolle*, *rien*, *elle*, *délire*, *Noël*, *onde*, *Elié*, *oreille*, *œil*, *lie*, *hie*, *loi*, *doïen*, *Héroïne*, *Ode*, *lin*, *loir*, *nielle*, *rond*.





E N I G M E.

JE suis , ami Lecteur , un étrange animal :
 Souvent je fais du bien , & plus souvent du mal.
 De l'homme esclave née ,
 Je lui donne la loi ;
 Et secouant un joug trop onéreux pour moi ;
 Je dompte la nature , & vainc ma destinée.
 Ecueil inévitable aux plus fameux guerriers ,
 Je fus presque toujours le tombeau de leur gloire ;
 Et je pourrais citer plus d'un héros d'histoire ,
 Qui rampant à mes pieds ,
 Vit de ses foibles mains échapper la victoire ;
 Et flétrir ses lauriers.
 Rendons de mes exploits la mémoire nouvelle :
 Hercule , & vous Antoine , infortuné Romain ,
 Sans moi vous seriez morts les armes à la main.
 Egalement funeste à l'ame la plus belle ,
 Par-moi Condé , Turenne , infideles sujets ,
 Ont osé de leur Roi trahir les intérêts.
 Je fais au Philosophe oublier la sagesse ,
 Et je change souvent les vertus en foiblesse.
 Quels exploits , diras-tu , que de corrompre tout ;
 Arrête , écoute-moi , Lecteur , jusques au bout.
 Ce que perd à mes pieds le héros de sa gloire ,
 Est le prix de la mienne , & comme ma victoire ;
 Et pour moi s'il lui fait une infidélité ,

OCTOBRE. 1754. 93

C'est immortaliser sa honte & ma beauté.

Ah ! j'ai trop babillé ; tu me tiens , & peut-être ...

Que veux-tu , cher Lecteur ; c'est mon défaut
mignon.

Si tu ne sçavois pas encore quel est mon nom ,
A ce dernier trait seul peux-tu me méconnoître ?

Ecoute , plus qu'un mot , de grace , & je finis.

Par hazard n'es-tu pas ... Ah ! par ma foi , j'en
ris,

Par M. le Chevalier le Prevost.

A U T R E.

MA forme , cher Lecteur ,

Est assez surprenante ;

Car quoique dans le fond je sois une rondeur ;

Au-dehors cependant trois angles je présente.

L'or & l'argent me servent d'ornement ;

De peu d'usage au sexe & plus utile à l'homme !

Je suis noir ordinairement ,

Excepté toutefois lorsque je viens de Rome.

Par M. D. R. de Dijon.

LOGOGRYPHE.

Jadis au bon vieux tems je n'étois point d'usage :

On appelloit chacun simplement par son nom ;

94 MERCURE DE FRANCE.

Je prévaux de nos jours , & plus d'un personnage
Souffriroit dans sa peau si l'on changeoit de ton.

Ma premiere moitié sans fraude ni surprise ,
Exprime un mot Latin , une ville conquise ;
Mais Louis, toujours grand , au titre de vainqueur
Préfère le surnom de Pacificateur.

Je poursuis : sur trois pieds sans détour je chemine ;

Avec moi très-souvent on s'amuse , on badine.

Un membre reste encor. A quoi sert-il ? à rien ;

A me fertiliser. De l'Empire Chrétien

Je peux par son secours former la capitale ;

Un Apôtre des Francs , la ville épiscopale.

Avançons ; je contiens celui qui dans sa main

Modere & régit seul le pouvoir souverain :

Un nom attributif au Monarque de France ;

Fille qui de la mer la reçut la naissance ;

Un juge des enfers , un insecte , une fleur ;

Deux hommes tout divins , de Rome un fondateur ;

Ce mot que tendrement profère une maîtresse ;

La cité de David , un signe d'allégresse ;

Un fleuve , un bel oiseau , plus d'un ton musical ,

Un perfide élément , un péché capital ;

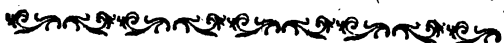
Le plus pur des métaux , ce bien que sacrifie

Un héros pour son Roi , pour sauver sa patrie ;

Une plante ... Mais chût ... Car si je disois tout ;

Je pousserois , Lecteur , ta patience à bout.

J. L. B. P. de Laval , au Maine.



NOUVELLES LITTERAIRES.

*Séance publique de l'Académie Française ,
du 25 Août 1754.*

M. de Boissy ayant été élu par l'Académie à la place de M. Nericault Des-
touches , vint y prendre séance : ce choix
avoit été prévenu par les vœux du public ,
de qui M. de Boissy a si bien mérité depuis
long-tems. Il fut reçu dans cette assemblée
avec ces transports vrais & unanimes , ces
applaudissemens animés , témoignages fla-
teurs & non équivoques de l'estime géné-
rale , & qui sont un hommage que l'on
rendoit autant à l'honnêteté des mœurs
qu'aux talens de l'esprit. Nous allons trans-
crire le discours qu'il prononça.

» Messieurs , ma foible voix dans ce
» moment peut à peine articuler & se fai-
» re entendre. Elle est étouffée par la crain-
» te que m'inspire l'aspect d'une assemblée
» respectable. La joie d'être assis parmi
» vous , acheve de m'ôter la parole. Je me
» tais pour avoir trop à dire , & je trouve
» la prose trop foible pour exprimer ma
» reconnoissance. Permettez - moi , Mes-
» sieurs , de la faire éclater en vers ; c'est

96 MERCURE DE FRANCE.

» ma langue familiere : le Sophocle de
 » notre âge l'a parlée le premier dans une
 » occasion pareille ; il est fait pour servir
 » de modele. Quelque danger qu'il y ait
 » à le suivre , j'ose l'imiter en ce point ;
 » le sentiment me tiendra lieu de génie.
 » Mon cœur me le conseille : je cede à son
 » impulsion ; elle est plus sûre que l'esprit ,
 » & mérite mieux votre approbation.

O D E.

Venez , divine Poësie ,
 Prêtez-moi vos traits les plus forts.
 De vos cours la noble énergie
 Peut seule rendre mes transports.
 Mon ame étoit impatiente
 Mais je suis payé de l'attente
 Par le bonheur dont je jouis.
 Je frappe au temple de Mémoire ;
 Il s'ouvre , & le jour de ma gloire
 Est la fête du grand Louis.



Je frémis : où va mon audace ?
 Quel est le péril que je cours ?
 Le grand homme que je remplace
 Est le Térence de nos jours.
 J'ose marcher dans sa carrière.
 Mais Destouche est près de Moliere ;

Autant

Autant que je suis loin de lui.
 Ami riant de la sagesse ,
 Il sçut divertir sans bassesse ,
 Et nous instruire sans ennui.



! Le vice , avec un bras d'Hercule ,
 Dans ses écrits est combattu.
 Ils font l'effroi du ridicule ,
 Et l'école de la vertu.
 Cette morale , ces maximes ,
 Qui regnent par tout dans ses rimes ,
 C'est dans son cœur qu'il les puisa.
 Son art ne fut point un délire :
 En Philosophe on le vit rire ,
 En citoyen il amusa.



Il ne borna point son génie
 Dans les limites de l'Auteur ;
 Il fut , pour servir sa patrie ,
 Utile Négociateur.
 Il sçut , comme un plan dramatique ,
 Conduire un projet politique.
 D'Adisson il suivit les pas ;
 Et contre l'aveugle ignorance ,
 Prouva qu'un Écrivain qui pense ,
 A l'esprit de tous les Etats.



98 MERCURE DE FRANCE.

Ici , quand la mort vous l'enleve ,
Qui prend le soin de m'installer ?
C'est de Thalie un autre élève ,
Qui peut lui seul la consoler.
Répare sa perte fatale :
Ce n'est que dans la capitale
Que doit briller le vrai talent.
Gresset , ton devoir est de plaire ;
Le *Méchant* te demande un frere ,
Et Paris empressé l'attend.



De cet auguste sanctuaire ,
Le fondateur fut Richelieu.
Séguier en devint la lumière :
Louis le Grand en fut le Dieu.
Son fils en est l'appui durable.
Les arts , sous son empire aimable ,
Croissent & regnent tour à tour.
Il comble d'honneurs ce Parnasse.
Que vois-je ? un héros de sa race
Vient d'y répandre un plus beau jour.



Ce choix ajoute un nouveau lustre
Aux premiers sujets d'Apollon.
Pour vous , Aréopage illustre ,
Quel honneur d'avoir un Bourbon !
Il n'est plus rien qui vous détruise :
Désormais , de votre devise

Tout garantit la vérité.

Un Corps , dont Louis est le maître ,
Et dont Clermont fait gloire d'être ,
Est sûr de l'immortalité.



Mais les cieux exaucent la France ;
L'airain tonne , & son bruit guerrier ,
D'un Prince annonce la naissance ;
Je la célèbre le premier.
Soutiens du temple de Mémoire ;
Ne m'enviez point cette gloire ,
Le zèle seul m'a transporté ;
Que vos chants se hâtent d'éclorre ;
Brillez d'un beau jour ; foible aurore ;
Je devance votre clarté.

Nous allons copier quelques morceaux de la réponse de M. Gresset , Directeur de l'Académie. Après avoir rendu justice au mérite & aux ouyrages de M. de Boissy , par des éloges pleins d'esprit & de candeur , il lui dit :

» Dans ce concours brillant & nom-
» breux des témoins de votre triomphe ,
» vous n'avez que des amis. Ces applau-
» dissemens sinceres , cette satisfaction gé-
» nérale de vous voir assis parmi nous ,
» vous louent plus éloquemment que je
» ne pourrois faire. La réunion des senti-

100 MERCURE DE FRANCE.

» mens , ce suffrage de la renommée ;
» doit ici vous épargner , ainsi qu'à ceux
» qui m'écrivent , & à moi-même , les
» détails & l'ennui d'un éloge en face.
» Heureux celui dont la gloire est indé-
» pendante de ce tribut fastidieux & fri-
» vole , dont on n'a point à justifier la-
» borieusement les preuves , & qui comme
» vous , Monsieur , est annoncé par l'esti-
» me publique , porté par le vœu de la
» patrie , & recommandé par lui-même !
» Quand on rassemble tous ces avantages
» que dispense une équité souveraine , &
» qu'elle ne dispense qu'à peu de gens ;
» comme on ne doit point la réputation à
» de petits protecteurs , ni ses titres à de
» pures prétentions , ni son existence à
» l'esprit d'autrui , on ne doit aussi son
» adoption dans cette compagnie , ni à
» l'indécence des brigues , ni à l'import-
» tunité des instances , ni aux ressorts tou-
» jours cachés & toujours visibles d'une
» injuste & ridicule séduction. Supérieur
» aux appuis étrangers , le mérite véritable
» se protège lui-même , il reste tran-
» quille , & la gloire sçait le trouver.
- M. Gresset fait ensuite le portrait de M.
Destouches : ce morceau mérite bien d'être transcrit.

- » Né avec un esprit élevé , une ame

» ferme , des sentimens nobles , & cette
 » supériorité de talens qui s'étend à tous
 » les genres , M. Destouches sçut remplir
 » également bien tous ceux auxquels il fut
 » appliqué. Chargé des affaires de France
 » à Londres , il sçut rendre son ministère
 » également utile & agréable à son
 » maître & à l'Angleterre. Son talent singulier
 » de connoître , d'approfondir ,
 » d'apprécier les hommes , & de lever
 » d'une main prompte & sûre tous les voiles
 » dont l'intérêt , l'amour propre & la
 » fausseté s'enveloppent ; ce talent qu'il a
 » si bien prouvé , l'auroit conduit plus
 » long-tems & plus loin dans la carrière
 » des négociations & des emplois les plus
 » distingués , si l'esprit philosophique insensible
 » à l'ambition , & le penchant impérieux
 » du génie ne l'avoient ramené dans le sein
 » du loisir que demandent les arts. Philosophe
 » sans en être moins citoyen ; accoutumé à ne
 » voir la gloire réelle des talens que dans l'utilité
 » dont ils peuvent être à la société , il tourna
 » toutes ses vûes vers ce but respectable ;
 » & montra que la Comédie , quand elle
 » est instructive & noble , bien loin d'être
 » enveloppée dans la proscription autrefois
 » prononcée contre le crime & la bassesse
 » de la farce antique , doit être re-

102 MERCURE DE FRANCE.

» gardée comme l'école de la raison & des
 » mœurs , école plus utile par le pouvoir
 » de l'agrément , que ne le sont tant de
 » traités de morale qu'on lit sans goût , où
 » qu'on ne lit pas. Il sçavoit qu'il est des
 » tems où la dépravation & le délire peu-
 » vent être portés à un si haut point , que
 » ni le respect des mœurs , ni le frein des
 » bienfécances , ni les loix du bon sens
 » lui-même , ne conservent presque plus
 » d'empire sur les hommes , & que dans
 » ces tems funestes où la raison se tait , où
 » la vertu est également muette , le ridi-
 » cule , ce tyran universel & si nécessaire ,
 » peut seul élever encore avec quelque
 » fruit une voix impérieuse , commander
 » aux esprits égarés , couvrir le vice d'un
 » opprobre salutaire , & rétablir les bar-
 » rieres de la raison & de la vertu. Tels
 » furent ses principes ; ses travaux y fu-
 » rent conformes , & le succès dut répon-
 » dre à ses travaux.

L'éloge de M. de la Chaussée suit ce-
 lui de M. Destouches : après quoi M. Gref-
 fet expose quelques réflexions sur la Co-
 médie. L'Auteur du Méchant est bien fait
 pour nous éclairer sur les principes de cet
 art utile & agréable , & sur les moyens de
 prévenir la décadence dont il est menacé.
 Moliere est le modele que les Auteurs co-

miques ne doivent pas perdre de vûe,
 dit M. Greffet. » Du sein de la bassesse
 » & du mauvais goût, Moliere , éclairé
 » par la nature , osa s'élancer courageuse-
 » ment loin des routes communes , & por-
 » té sur les aîles du génie , il sçut bientôt
 » s'élever à une sphere nouvelle , d'où il
 » donna aux hommes des préceptes , des
 » modeles & des plaisirs. Voilà son exem-
 » ple : que nous enseigne-t-il ? L'invaria-
 » ble principe de ne point se laisser sub-
 » juguer par le goût du tems , quand le vrai
 » goût s'altère , s'éclipse , & touche au
 » moment de sa chute. Il est à craindre que
 » la manie des nouveautés , pour qui le
 » luxe de nos jours multiplie si laborieu-
 » sement les colifichets & les riens , &
 » fait servir la magnificence à la petitesse ,
 » ne vienne également usurper au théâtre
 » la place des objets vraiment nobles ,
 » vraiment utiles , n'y fasse succéder la
 » gentillesse à la grandeur , les phosphores
 » à la lumiere , le néant à l'existence ; il
 » est à craindre que n'offrant plus sur la
 » scene qu'une foule de petits tableaux
 » plus ou moins neufs , on ne néglige to-
 » talement de peindre les grands caracte-
 » res. Les demi-connoisseurs qui nient
 » tout ce qui les passe , prétendront que
 » tous les grands caracteres sont épuisés ,

» qu'il n'est plus de ces couleurs primiti-
 » ves à offrir, & qu'il ne reste que des
 » nuances légères à crayonner : langage
 » de l'ignorance & de la médiocrité. Si
 » l'on n'a plus à caractériser de ces ridicu-
 » les grossiers d'un siècle moins éclairé, un
 » monde tout nouveau ne reste-t-il point
 » à peindre, à instruire, depuis qu'à la
 » honte des hommes, les vices les plus fu-
 » nestes se sont polis, colorés, embellis
 » au point de n'être plus que des sujets
 » de plaisanterie ? La carrière du comique
 » ne s'étend-t-elle point de jour en jour,
 » depuis que la déraison s'accrédite sous
 » le nom d'esprit, que les prétentions de
 » toute espèce font tant de petites renom-
 » mées sans mérite, & que les ridicules
 » même se croient l'air & le ton des gra-
 » ces ? Osons donc arracher d'une main
 » courageuse tous ces voiles imposteurs :
 » portons le jour de la vérité par tout où
 » il manque encore : & si la révolution
 » du théâtre & du goût est inévitable,
 » ainsi que celle des mœurs, retardons-en
 » du moins le moment funeste.

L'Académie Françoisè distribua les prix
 d'Eloquence & de Poésie le même jour.
 Le prix d'Eloquence dont le sujet étoit
la crainte du ridicule, fut adjugé au R. P.
 Courtois, Jésuite, qui a remporté celui

de l'année 1752. M. le Miere qui a été déjà couronné l'année passée, a obtenu le prix de Poësie, dont l'*Empire de la Mode* étoit le sujet.

L'Académie propose pour sujet du prix d'Eloquence de l'année 1755 : *En quoi consiste l'esprit philosophique ?* conformément à ces paroles de l'Ecriture : *Non plus sapere quàm oportet sapere.* Ep. ad Rom. c. 12. v. 3.

Séance publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres d'Amiens, du 25 Août 1754.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts d'Amiens, célébra le 25 Août la fête de S. Louis son patron, dont le panégyrique fut prononcé par M. Guidé, Chapelain de l'église cathédrale.

M. Houzé, Directeur, ouvrit la séance par un discours sur la nécessité de se former un caractère & un génie citoyen.

M. Vallier, Colonel d'Infanterie, Académicien honoraire, lut un Poëme sur l'*Empire de la Mode*.

M. Baron, Secrétaire perpétuel, les éloges de Dom Bouquet & de M. Secouffe, Académiciens honoraires, morts dans le cours de l'année.

M. Desmery , un discours dont le sujet étoit l'influence de l'air sur le tempérament.

Les autres ouvrages qui remplirent la séance , furent un mémoire de M. d'Han-
gest sur M. l'Abbé de Camps , homme de
Lettres , né à Amiens. Deux fables de M.
de Riveri. Un Poëme de M. Vallier sur
l'Amour de la patrie , qu'il termina par
l'éloge du Roi & l'expression de la joie
publique causée par la naissance du Prin-
ce que le ciel venoit d'accorder aux vœux
de la France.

L'Académie donna deux prix ; l'un à une
dissertation sur les Laines , dont M. de
Blancheville , de Paris , est l'auteur : l'autre
à un mémoire sur la Tourbe , fait par M.
de Belleri.

Pour sujets des deux prix qu'elle distri-
buera le 25 Août 1755 , l'Académie pro-
pose les questions suivantes :

*Quel a été en France l'état du commerce
& des finances depuis Hugues Capet jusqu'à
François I ?*

*Quel est l'effet du prix ou du taux de l'in-
térêt de l'argent sur la culture des terres &
sur le commerce ?*

Chacun des prix sera une médaille d'or
de la valeur de trois cens livres.

Les Auteurs adresseront leurs ouvrages ,
affranchis de port , avec leurs noms &c

leurs devises , cachetés , avant le premier Juin 1755 , à M. Baron , Secrétaire perpétuel de l'Académie , à Amiens.

RECUEIL de vérités pratiques , concernant le dogme & la morale , pour le règlement de l'esprit & du cœur ; par M. Picard de Saint Adon , Doyen de Sainte - Croix d'Estampes , & Docteur de Sorbonne. *A Paris* , chez *Vincent* , rue S. Severin , 1754 , in - 12 1. vol.

Le public est inondé de brochures où la religion & les mœurs sont attaquées sans ménagement. Il se trouve heureusement des gens pieux & sçavans , comme M. Picard de Saint Adon , qui présentent le contrepoison. On trouvera dans le livre que nous annonçons , des préservatifs contre les paralogismes des incrédules & contre les maximes des libertins. L'Auteur a divisé son ouvrage en lectures : il s'y en trouve cent quatre.

CHANSONS choisies de M. de Coullange , mises sur des airs connus. Nouvelle édition. *A Paris* , chez *Valleyre* fils , rue S. Jacques ; & *Cailleau* , quai des Augustins , 1754 , 1 vol. in-12.

Ce recueil d'un des hommes les plus agréables du regne de Louis XIV , est trop

108 MERCURE DE FRANCE.

connu pour que nous devions nous y arrêter.

GRAMMAIRE Françoisè , ou la maniere dont les personnes polies & les bons Auteurs ont coutume de parler & d'écrire. Ouvrage clair & précis , dans lequel les principes sont confirmés par des exemples choisis , instructifs & agréables. Par M. l'Abbé de Vailly. *A Paris* , chez *Debure* l'aîné , quai des Augustins , à l'Image Saint Paul , 1754 , in-12. 1 vol. 2 livres 10 s. relié.

RECUEIL , pour servir d'éclaircissement détaillé sur la maladie de la fille d'un tireur de pierres du village de Saint Geofmes , près de Langres , laquelle depuis plusieurs années jettoit des pierres , tantôt par la bouche , tantôt par la voie des urines , & à qui on en a tiré de la vessie à douze reprises différentes. Par M. Morand, Ecuyer , Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Professeur d'Anatomie & de l'art des accouchemens pour les Sages-femmes. *A Paris* , chez *Delaguette* , rue S. Jacques , 1754. in-12. 1 vol.

LA Pleiade Françoisè , ou l'Esprit des sept plus grands Poètes. *A Berlin* , & se

trouve à *Paris*, chez *Duchefne*, rue S. Jacques. in-12. 2 vol.

BIBLIOTHEQUE des Philosophes alchymiques ou hermétiques, contenant plusieurs ouvrages en ce genre très-curieux & utiles, qui n'ont point encore paru, précédés de ceux de Philalethe, augmentés & corrigés sur l'original Anglois & sur le Latin; tom. 4^e. divisé en deux parties. *A Paris*, chez *Cailleau*, rue Saint Jacques, 1754.

JEAN Faulcon, Imprimeur du Roi, à Poitiers, vient de réimprimer une méthode nouvelle pour apprendre parfaitement les regles du Plain-chant & de la Psalmodie, avec des Messes & autres ouvrages en plain-chant figuré & musical, à voix seule & en partie, à l'usage des Paroisses & des Communautés religieuses, dédié à M. l'Evêque de Poitiers; seconde édition considérablement augmentée, revue & corrigée par M. de la Feillée, Ecclésiastique. Ce livre se trouve à *Paris*, chez *Hérissant l'aîné*, Libraire, rue S. Jacques.

LES heureux orphelins, Histoire imitée de l'Anglois. *A Bruxelles*, chez les freres *Vasse*; & se trouve à *Paris*, chez

Prauli , premiere & deuxiême partie ;
1754.

Un jeune Gentilhomme Anglois nommé le Chevalier Rutland , après avoir parcouru l'Europe , dégoûté du tumulte des Cours & du vuide des plaisirs , se retire dans une campagne pour y jouir tranquillement de lui-même ; la lecture , la chasse , les réflexions remplissoient son loisir. Se promenant un jour dans son jardin , il fut surpris d'entendre des plaintes près de lui ; il s'approcha , & aperçut dans un bosquet une corbeille , dans laquelle il trouva deux enfans , avec une lettre qui lui apprenoit que ces deux enfans étoient jumeaux , qu'ils étoient baptisés sous le nom d'*Edouard* & de *Lucie* , & qu'on les confioit à sa générosité sur l'opinion qu'on avoit de ses vertus. Le Chevalier n'hésita pas , il leur fit sur le champ donner tous les secours nécessaires ; & après ces premiers soins , il fit des recherches pour découvrir à qui ils pouvoient appartenir , & par qui ils avoient été portés dans son jardin ; mais toutes ses perquisitions furent inutiles. » Eh bien , dit-il , en regardant » avec une bonté rendre ces petits infor- » tunés , à qui que ce soit qu'ils appar- » tiennent , je ne trahirai pas une con- » fiance qui m'honore. Que m'importe en

» effet de ſçavoir à qui ils doivent le jour ?
 » ils ont beſoin que je le leur conſerve , &
 » c'eſt tout ce qu'il faut à mon cœur
 » Par goût , le Chevalier prit inſenſible-
 » ment aux deux enfans qu'il élevoit , l'in-
 » térêt que d'abord ils n'avoient dû qu'à
 » ſon humanité. Leurs yeux innocens l'a-
 » muſoient , & à meſure que leurs idées ſe
 » développoient , il ſe faiſoit un plaſir &
 » même une occupation ſuivie de les for-
 » mer & de les étendre. La nature ſem-
 » bloit vouloir le payer de la généroſité
 » de ſes ſoins , par le caractère dont elle
 » avoit doué ces deux petits infortunés.

Rutland , malgré ſa tendreſſe pour eux ,
 ſentit qu'il falloit enfin ſ'en ſéparer pour
 leur donner une éducation convenable à
 un âge plus avancé. Il mit Lucie dans une
 de ces maiſons , qui en Angleterre tien-
 nent lieu de Couvens , & qui ſont deſti-
 nées à l'éducation des filles de la première
 qualité : il n'épargna rien pour dévelop-
 per les rares diſpoſitions qu'il avoit apper-
 çues en elle , & ſes ſoins eurent tout le
 ſuccès qu'il en pouvoit eſpérer. » La ten-
 » dre reconnoiſſance de Lucie pour le Che-
 » valier , lui donnoit un deſir ſi vif de ſe
 » perfectionner en tout , que quand elle
 » n'auroit pas reçu de la nature les plus
 » heureuſes diſpoſitions , elle auroit pu

112 MERCURE DE FRANCE.

» les emprunter de ce sentiment.

Edouard fut mis entre les mains d'un Docteur très-célebre , & envoyé ensuite à l'Université d'Oxford , pour mettre la dernière main à son éducation. Il fit les progrès les plus rapides , & il porta si loin son goût pour les sciences , que Rutland craignit qu'il ne lui fût préjudiciable.

» Mon cher Edouard , lui dit-il , je
» vois avec beaucoup de plaisir le goût
» que vous avez pris pour les lettres ; mais
» je voudrois , s'il étoit possible , que vous
» vous y livrassiez avec moins de fureur ,
» & que vous pussiez sur tout éviter cette
» sorte de pédanterie que nous autres An-
» glois ne prenons que trop ordinairement
» dans nos Universités , & dont l'âge , le
» commerce du monde , les plus grandes
» places ne nous défont pas toujours. Cul-
» tivez les lettres ; mais gardez-vous de
» vous livrer à l'étude de façon à ne vous
» pas laisser le tems de réfléchir , & peut-
» être à vous en ôter les moyens. La na-
» ture ne veut-être ni trop parée ni trop
» nue. L'ignorant dégoûte , le sçavant en-
» nuye. Cultivez-donc vos talens ; mais
» encore une fois , ne les chargez pas : ils
» ne sont rien sans les graces , & les gra-
» ces ne peuvent pas exister sans le natu-
» rel.

Rutland demande ensuite à son pupille, quel étoit l'état auquel il se destinoit. Edouard, après avoir marqué à son bien-faïcteur sa soumission à tout ce qu'il exigeroit de lui, lui avoua enfin son penchant : le goût le plus vif l'avoit décidé pour le parti des armes. Rutland ne le vit qu'avec peine ; mais n'ayant gardé de s'opposer à une inclination trop marquée, il obtint pour lui un emploi, & le fit partir, après lui avoir donné non-seulement les commodités nécessaires, mais même tout ce qui pouvoit lui attirer de la considération dans son état.

— Rutland fit aussi venir Lucie à Londres ; il fut enchanté & surpris des progrès qu'elle avoit faits. » La régularité des » traits se joignoit en elle à un air spirituel & fin ; des graces sans apprêt, libres & tout à la fois modestes, un air noble & ingénu ; ce je ne sçais quoi enfin qui se sent si bien & se définit si mal, » achevoit de rendre Lucie la personne du » monde la plus séduisante. Le Chevalier » fut aussi content de son esprit que de sa figure ; il le trouva naturel & orné ; son cœur lui parut droit & rempli de tous les principes & de toutes les vertus qu'il » pouvoit desirer.

Le départ d'Edouard laissa dans l'esprit

de Rutland des impressions de tristesse qu'il crut pouvoir effacer en retenant Lucie auprès de lui ; « mais loin que la présence & les soins de Lucie fissent sur son ame » l'effet qu'il avoit paru en attendre , ils » sembloient ajouter à sa mélancolie » Il devint distrait , sombre , inégal & » presque brusque ; tour à tour il cher- » choit & fuyoit Lucie ; cent fois le jour » il l'appelloit , & la renvoyoit dans son » appartement.

Il se résolut enfin à la faire retourner dans sa retraite , mais la violence qu'il fut obligé de se faire pour la renvoyer , l'éclaira sur ses sentimens , & il ne pût se dissimuler l'amour violent qu'il avoit pour elle. Il chercha à combattre cette passion dont il sentoit l'inutilité. Trop vertueux pour abuser de la facilité qu'il pouvoit avoir à séduire Lucie ; l'obscurité de sa naissance , qui pourroit peut-être un jour le couvrir de honte , étoit d'un autre côté un obstacle qui ne lui permettoit pas de se lier avec elle par un engagement plus solide : le résultat de ses réflexions fut qu'il devoit étouffer ce malheureux amour. Il voulut essayer à s'étourdir sur lui-même , en se précipitant dans le tumulte bruyant du monde ; il courut les spectacles , les femmes , les soupers ; mais la tristesse le sui-

voit par tout ; il ne trouvoit que vuide , que fatigues & qu'ennui. Il résolut ensuite de se livrer à l'étude ; *mais il n'éprouva que trop à quel point l'esprit suit le cœur , & combien il est difficile d'arracher l'un à ce qui séduit l'autre* Enfin on lui manda que Lucie étoit tombée dans un état de langueur , & que le séjour de Londres lui étoit nécessaire pour lui procurer tous les secours dont elle avoit besoin. Rutland l'alla chercher lui-même ; elle fut bientôt rétablie : on lui conseilla ensuite d'aller prendre l'air de la campagne ; son amant l'y conduisit avec plaisir : livré à sa passion , il ne cherchoit plus à la combattre , mais il vouloit y rendre Lucie sensible. Il essaya plusieurs fois de lui faire entrevoir les sentimens qu'il avoit pour elle ; mais Lucie trop innocente ne le devinoit pas encore , elle ne lui répondit que par des protestations de respect & de reconnoissance qui ne faisoient que blesser l'amour du Chevalier.

Rutland déterminé enfin à l'épouser , lui déclara toute la vivacité de son amour , & le dessein qu'il avoit formé de s'unir à elle. Lucie demeura interdite , elle ne pût cacher son trouble ; mais ce trouble n'étoit pas celui que Rutland auroit désiré , il n'y voyoit que de l'indifférence , & cela le

desespéroit. Il fit à Lucie les plaintes les plus amères ; elle lui protesta qu'elle recevrait sa main avec plaisir ; son amant étoit trop délicat , il vouloit de l'amour , & Lucie n'en avoit pas ; mais elle lui promit de faire tous ses efforts pour faire naître en elle ce sentiment qu'il desiroit , & de l'instruire exactement des progrès qu'il feroit dans son cœur. Rutland étoit enchanté de la candeur de Lucie , mais il sentoît bien qu'il ne dépendroit pas d'elle de prendre de l'amour.

Le Chevalier avoit quitté la campagne pour revenir à Londres , & il n'avoit encore rien gagné sur le cœur de Lucie. Se promenant une nuit seul avec elle dans son jardin , *il se trouva dans un de ces momens de délire , où tout cède à la passion & disparaît devant elle.* Il entraîna Lucie sous un berceau , il la saisit avec transport , & se livrant à toute la fureur de ses desirs , il tenta de les satisfaire. Lucie , malgré son trouble , parvint à se débarrasser de ses bras , elle se précipita à ses genoux , & le conjura d'une voix tremblante & presque éteinte, de vouloir bien l'entendre. » Son-
 » gez , lui dit-elle , du ton le plus tendre
 » & le plus pressant , que c'est une fille
 » que vous avez jugée digne d'être votre
 » femme , que vous allez deshonoré. Son-

»gez que cette fille infortunée vous doit
 »sa vertu. Ne m'en avez-vous donc inspiré
 »que pour m'en faire perdre le fruit avec
 »tant d'inhumanité ? . . . Rutland , à qui
 »rien n'étoit plus nouveau qu'un crime ,
 »& qui pendant le discours de Lucie avoit
 »eu le tems de rentrer en lui-même , la re-
 »leva doucement , & prenant la posture
 »qu'il la contraignoit de quitter : c'est à
 »moi , dit-il , trop aimable Lucie , c'est à
 »moi à expier par la mort le crime affreux
 »que j'ai voulu commettre , monstre que
 »je suis , & j'osois me croire de la vertu !
 »j'osois vous en donner des leçons ! &
 »ce n'est qu'à la vôtre seule que je dois le
 »bonheur de n'être pas dans ce moment
 »le plus scélérat des hommes ». Après
 avoir peint vivement à Lucie ses remords
 & son repentir , il la reconduisit dans
 son appartement. Mais à peine fut-elle
 seule , que pour n'être plus exposée aux
 outrages qu'elle venoit d'essuyer , elle se
 prépara à sortir de la maison de Rutland ;
 elle n'emporta qu'un petit paquet de lin-
 ge , & sortit dès la pointe du jour. Après
 une course rapide de deux heures dans les
 rues de Londres , elle arriva dans la cité ;
 elle entra dans une boutique pour deman-
 der la permission de se reposer ; à peine y
 fut-elle entrée qu'elle s'évanouit ; une fem-

me qui se trouvoit là la secourut , & après lui avoir fait reprendre connoissance , la conduisit chez elle , la figure de Lucie l'avoit intéressée , elle la combla d'amitiés : Lucie sensible & reconnoissante lui confie ses aventures. Madame Pikring (c'étoit le nom de cette femme) , l'admira , la plaignit & lui offrit tous les secours qui dépendroient d'elle. Elle la plaça chez une fameuse Lingere , à laquelle elle la recommanda comme sa fille. Il y avoit à peine quinze jours que Lucie étoit chez Madame Yielding , qu'un petit maître brillant sortant d'un équipage lesté & magnifique , descendit dans la boutique ; il fut surpris de voir une figure comme celle de Lucie , & débuta par un compliment du ton le plus cavalier & le plus impertinent. Elle lui répondit avec un air de fierté qui déconcerta un peu notre Lord. » Adieu , ma » Reine , lui dit-il , en partant , vous faîtes la dédaigneuse , mais je veux être le » Pair d'Angleterre le plus deshonoré , si » nous ne faisons dans peu une plus ample » connoissance ». Mylord Chester ne manqua pas de revenir le lendemain : Lucie fut encore l'objet de quelques douceurs aussi impertinentes que celles de la veille , & auxquelles elle répondit avec dédain. Mylord voyant une superbe garniture de den-

telle, l'acheta, & l'offrit à Lucie, qui la re-
 jecta de son côté avec un air de mépris qui
 l'étonna beaucoup : elle se leva ensuite, &
 se retira dans une chambre voisine. Le Lord
 Chester, quoique humilié de trouver une
 pareille résistance, n'augura pas moins bien
 du succès. » A propos, dit-il à la Lingere,
 » n'est-ce pas toi qui la conseilles ? ah ! sur
 » mon ame, Mylord. . . . Oh ! interrom-
 » pit-il, je prise, à ce que je crois, ton
 » ame ce qu'elle vaut ; mais c'est que si
 » cela étoit, & que tu fusses d'intelligence
 » avec Lucie, seulement par hazard, tu
 » m'entens bien, tu me connois, je te res-
 » pecte fort, mais parbleu, tu ne m'au-
 » rois pas fait impunément cette galante-
 » rie. Fais tes reflexions sur ce que j'ai
 » l'honneur de te dire, & dans tous les
 » cas, compte sur ma reconnoissance.

Le lendemain Lucie ne voulut point
 paroître à la boutique, & travailla dans
 une chambre. Lorsque le Lord arriva, il
 fut surpris de ne la plus voir, & deman-
 da où elle étoit à la Yielding, qui après
 quelque difficulté, lui montra la chambre
 où elle travailloit ; il y entra, & voulut
 l'engager à vivre avec lui par les offres
 d'une fortune brillante : Lucie reçut de
 pareilles propositions avec toute la hauteur
 & le mépris qu'elles méritoient. » Mais,

» ma petite Reine , reprit le Lord , je vous
 » prie de vouloir bien considérer qu'il y a
 » trois grands jours que j'ai l'honneur de
 » vous adorer , & que vous me faites ce-
 » lui de me traiter avec une cruauté que
 » j'ose dire que je n'ai éprouvée nulle
 » part.

Lucie voulut se lever pour sortir de cette chambre , mais il fit des efforts pour la retenir. » Lâche , s'écria Lucie , si tu es
 » trop corrompu pour connoître ou respec-
 » ter la vertu , apprens que quand j'en
 » pourrois manquer , le mépris m'en tien-
 » droit lieu avec toi ». Mylord Chester piqué au plus vif , ne crut plus devoir la ménager , & osa se porter aux derniers outrages ; mais les cris perçans de Lucie firent accourir la Yielding , qui lui reprocha de *faire pour un rien l'éclat du monde le plus scandaleux*. Sur ces entrefaites la bonne Madame Pikring arriva ; Lucie la vit avec transports , & la conjura de la tirer de cette maison odieuse. Madame Pikring n'hésita pas , & elles partirent ensemble. Le Lord dès le lendemain alla chez cette femme ; elle le vit arriver & descendit pour lui parler : il offrit & sa protection & sa bourse à Madame Pikring ; il la menaça , il la pria , pour apprendre où étoit Lucie , qu'elle lui avoit dit être re-
 tournée

tournée chez ses parens ; mais il ne pût rien obtenir. Dès qu'il fut parti , Madame Pikring craignant qu'il ne parvînt à découvrir que Lucie étoit chez elle , chercha les moyens de la dérober à ses poursuites. Si je méprise ses offres , je crains ses violences , dit elle ; *il n'est sûrement pas amoureux , mais il croit l'être ; sa tête est frappée , & combien de gens prennent la leur pour leur cœur ?* Elle se détermina enfin à conduire Lucie à Bristol chez une sœur qu'elle y avoit , & qui louoit des appartemens garnis ; elle la présenta comme sa nièce à cette sœur , nommée Madame Hepenny , qui la reçut avec plaisir , & prit bientôt du goût pour elle. Lucie restoit tout le jour enfermée dans sa chambre ; le reste de la maison étoit occupé par la Duchesse de Suffolk. Un jour que cette Dame étoit sortie , Madame Hepenny vint prendre Lucie pour aller visiter les appartemens de la Duchesse : Lucie y trouva des instrumens dont elle s'amusa à jouer. Madame de Suffolk rentra chez elle sans qu'on s'en apperçut ; Lucie chantoit un air Italien en s'accompagnant : la Duchesse l'entendit un quart d'heure & étoit enchantée ; elle s'approcha , & demanda à Madame Hepenny qui étoit cette charmante fille : la Hepenny lui répondit que

122 MERCURE DE FRANCE.

c'étoit sa nièce , & qu'elle cherchoit à la placer chez une Dame de qualité. Madame de Suffolk se hâta de la lui demander ; elle la traita & l'annonça comme une fille de condition qu'on lui avoit envoyée pour lui tenir compagnie. L'air noble & intéressant de Lucie & ses talens l'avoient d'abord frappée , mais son caractère & son esprit lui plurent encore davantage , elle fut bientôt son amie. Madame de Suffolk rentra un jour chez elle plongée dans la plus vive affliction ; elle fit venir Lucie , & pleine de sa douleur elle voulut l'adoucir , en lui ouvrant son cœur & en lui faisant le récit de ses aventures.

Le premier volume de ce roman finit là , & le second renferme l'histoire de la Duchesse de Suffolk.

La Duchesse de Suffolk avoit été mariée & veuve de bonne heure : maîtresse d'elle-même , elle jouissoit de sa vertu & de la tranquillité de son cœur ; mais elle étoit née trop tendre pour que cet état fût de longue durée. S'étant rendue un jour de bonne heure chez la Reine , elle y trouva un jeune Lord qui venoit de lui être présenté , & qui arrivoit seulement de ses voyages ; ce Lord étoit aimable , les grâces de sa figure , de son esprit , de son maintien frappèrent vivement Madame de

Suffolk : elle sentit à cette première vûe naître l'amour dans son cœur. Le Lord Durham ne lui parut pas moins touché de ses charmes ; il jettoit sans cesse sur elle des regards pleins de tendresse , son émotion se peignoit sur son visage , & cela acheva la défaite de la Duchesse. On descendit dans le parc , le Lord Durham lui donna la main : » je ne pourrois vous exprimer , » dit la Duchesse à Lucie , tout ce qui se » passa dans mon cœur lorsqu'il me donna » la main , & que je crus sentir qu'il trem- » bloit. Moins je pouvois me méprendre à » la cause de sa timidité , plus je fus com- » blée de joie , de faire sur lui une si vive » impression L'idée que je lui étois » chère acheva de me perdre. Il me sem- » bla cependant que je sentis moins en » ce moment le bonheur de lui plaire que » la crainte de n'avoir pas de quoi lui » plaire assez J'eus pour la pre- » mière fois des inquiétudes sur ma beau- » té.

Le Lord Durham ne tarda pas à apprendre à la Duchesse qu'il brûloit pour elle de l'amour le plus vif & le plus tendre : quelque plaisir qu'elle eût à croire le Lord sincère , elle n'osa cependant pas se livrer aux mouvemens de son cœur ; elle crut devoir étouffer une passion dont les suites

pouvoient être trop dangereuses ; quelque douloureux que fussent les efforts qu'elle fit pour vaincre son amour , elle s'en consolait en se trouvant plus estimable. » Il » est aussi rare , dit-elle , que nous ne » soyons pas récompensées des sacrifices » que nous faisons à notre vertu , qu'il » l'est que nous ne soyons pas punies de » ceux que nous faisons à l'amour.

Les sentimens de la Duchesse n'échappèrent pas au pénétrant Durham , quelque soin qu'elle prît pour les couvrir d'un air libre & détaché : il parvint à se faire introduire chez elle , & lui arracha bientôt l'aveu de la tendresse qu'elle s'efforçoit de lui dérober. Dès qu'il fut sûr de son amour , il ne tarda pas à lui en demander des preuves ; la Duchesse étoit libre , & possédoit une fortune immense ; elle crut faire autant pour le bonheur de son amant que pour le sien , en lui offrant sa main. Milord Durham pâlit à cette proposition ; Madame de Suffolk vit tout son embarras , elle fut indignée d'un refus aussi outrageant , & se leva pour sortir ; le Lord l'arrêta en se jettant à ses genoux : il lui dit qu'il l'aimoit trop pour refuser le bonheur qu'elle lui offroit , mais qu'une ancienne substitution & les ordres de son pere l'avoient destiné à une cousine dont

le mariage porteroit des biens immenses dans sa famille : que d'ailleurs cette cousine étoit dans un état de langueur qui la mettroit bientôt au tombeau , & quoiqu'il arrivât , il fit à la Duchesse les protestations les plus vives & les plus tendres de n'être jamais qu'à elle. » Que vous
 » dirai-je , ma chere Lucie , lui disoit la
 » Duchesse en rougissant , je l'adorois ,
 » nous étions seuls , il connoissoit toute
 » ma foiblesse , il mêloit à ses sermens des
 » carresses si vives , si emportées , qui m'é-
 » roient si nouvelles , & qui mirent tant de
 » trouble dans mes sens , qu'il ne me fut
 » pas possible de lui résister davantage ; je
 » reçus ses sermens , je lui fis les miens ,
 » il ne manqua plus rien à mon malheur.

Madame de Suffolk ne connut toute l'étendue de sa faute que lorsqu'il n'étoit plus tems de la réparer : Milord Durham sentit tous les avantages que son triomphe lui donnoit sur elle , & il n'en devint que moins tendre ». Je ne fus pas contren-
 » te , dit la Duchesse , du ton qu'il prit
 » avec moi ; j'y crus reconnoître moins
 » l'amour que le desir ; des transports
 » m'auroient été bien plus nécessaires que
 » des emportemens , & toute sensible que
 » j'étois aux siens , j'avois plus besoin de
 » l'un que de l'autre..... Mais ses sens

» étoient plus émûs que son ame , & sa vanité paroissoit plus contente que son cœur.

Dès qu'il n'eût plus rien à désirer , ses empressements devinrent moins vifs , la brusquerie succéda même bientôt à la contrainte & à la froideur. La Duchesse s'aperçut bien de ce changement ; elle faisoit tous ses efforts pour renfermer sa douleur , dans la crainte d'offenser & de perdre son perfide amant , mais elle ne pouvoit s'empêcher quelquefois de laisser échapper quelques plaintes. » Le barbare , dit-elle , ne répou-
 » doit jamais aux tendres reproches que
 » l'excès de ma douleur m'arrachoit quel-
 » quefois , que par le silence le plus dé-
 » daigneux , la plus affreuse sécheresse ,
 » ou par des emportemens , qui en me
 » prouvant à quel point il se trompoit sur
 » mon ame , me bleissoient encore plus
 » que tout le reste Ces tête-à-têtes si
 » délicieux pour mon cœur , n'étoient plus
 » remplis de son côté que par le silence ,
 » qui ne dit que trop que l'on ne sent plus
 » rien , ou par ces propos indifférens qui
 » le disent bien mieux encore. Jaloux sans
 » sentiment & sans objet , & uniquement
 » pour jouer un rôle auprès de moi , le
 » peu que je lui inspirois ne me sa-
 » voit d'aucune des injustices dont l'amour est
 » si souvent coupable.

La sensibilité de Madame de Suffolk qui sembloit croître chaque jour ; l'affreuse certitude où elle étoit de n'être plus aimée ; les horreurs de la jalousie qui s'y joignirent, déchiroient vivement son cœur : il ne lui manquoit pour mettre le comble à son malheur , que d'apprendre toute la perfidie de son amant. La Reine l'envoya chercher un jour pour lui parler en secret : elle lui dit que le pere de Mylord Durham lui avoit demandé sa main pour son fils , & comme la Reine vouloit récompenser les services que ce Seigneur lui avoit rendus , elle joignit ses instances à la Duchesse pour lui faire agréer cette proposition. Mais , *sa cousine est donc morte ?* dit Madame de Suffolk à la Reine , qui n'entendit pas ce qu'elle vouloit dire : la Duchesse lui en donna l'explication , mais la Reine lui dit qu'il n'y avoit rien de vrai dans toute cette histoire. Madame de Suffolk ne put résister à l'impression que fit sur son esprit cette nouvelle , elle tomba sans connoissance , une fièvre ardente la saisit , & fit craindre pour sa vie. Dans ce triste état elle voulut encore voir l'ingrat qui étoit l'auteur de tous ses maux ; il vint la voir , il parut devant elle avec un air d'humeur & même de férocité. » Eh bien , » Mylord , lui dit-elle en versant un tor-

» rent de larmes , il est donc vrai que vous
 » ne m'avez jamais aimée , & que je n'ai
 » été pour vous que l'objet d'un caprice ?
 » Madame interrompit-il avec la plus
 » insultante froideur , je connois mes torts ;
 » il est en conséquence inutile que vous
 » vous donniez la peine de me les rappel-
 » ler : le même principe qui m'a donné
 » la force de vous manquer , me donne-
 » roit celle de soutenir vos reproches , &
 » les rendroit inutiles ». Le ton dur &
 barbare avec lequel il continua de traiter
 la malheureuse Duchesse , l'accabla & la
 jeta dans une nouvelle foiblesse : le délire
 la prit ensuite , sa maladie fut longue. A
 peine fut-elle rétablie qu'elle voulut sortir
 d'une ville où elle ne doutoit pas que son
 aventure n'eût été répandue par l'indiscré-
 tion du Lord Durham : elle alla prendre
 les eaux à Bristol , ce fut là qu'elle connut
 Lucie. La douleur qu'elle avoit marquée
 en rentrant chez elle , avoit été causée par
 son perfide amant , qu'elle avoit rencontré
 avec une femme de la Cour , & qui l'avoit
 saluée de l'air le plus insultant. Ce qu'il
 y a de singulier , c'est que ce Lord Dur-
 ham étoit le même qui avoit persécuté
 Lucie chez la Yielding , & qui avoit pris
 le nom de Chester à la mort de son pere.

La Duchesse , pour distraire sa tristesse
 & pour s'éloigner d'un pays qui ne lui

rappelloit que des idées douloureuses , se détermina à voyager : un de ses amis lui apporta une permission de la Reine , & lui remit en même tems un paquet qui contenoit des lettres du Lord Chester à un François de ses amis , à qui il comptoit ses aventures ; & que la Reine avoit fait intercepter. Ces lettres forment le troisième & le quatrième volume de ce roman ; nous en rendrons compte dans le Mercure prochain. L'ouvrage entier est visiblement d'un homme qui a beaucoup d'esprit , & un grand usage du monde.

LE Juge prévenu. Par Madame de V***, cinq vol. 1754.

Voici l'idée de ce roman. Dubois , fils de M. Rhubarbin , Apothicaire , condamné par son pere à la profession de Médecin , malgré sa répugnance pour cet état , est obligé de se conformer aux intentions de son pere. Il est appelé pour voir la fille d'un Maître des Requêtes dangereusement malade & même abandonnée ; il la guérit , & en devient amoureux. Mademoiselle de Ciare reconnoissante , le paye du plus tendre retour. Les ordres de M. Rhubarbin forcent Dubois d'abandonner sa maîtresse pour aller voyager. Pendant ce tems là mille partis s'offrent pour Mlle de Ciare ,

130 MERCURE DE FRANCE.

elle les refuse tous ; mais enfin persécutée par ses parens , & craignant de se voir forcée d'obéir , elle se détermine à quitter la maison paternelle pour se retirer chez une tante , Abbessé du Couvent de * * *. Elle prend un valet avec elle , à qui elle confie deux cens louis qu'elle avoit ; ce malheureux tenté par la somme , de concert avec le postillon qui menoit la chaise , attache Mlle de Ciare à un arbre , & veut se sauver avec les deux cens louis. Dubois qui revenoit de son voyage , arrive au même instant , détache sa maîtresse , tue le postillon , & blesse dangereusement le laquais ; il conduit ensuite Mlle de Ciare à son Couvent. Le valet qu'il avoit blessé , alla l'accuser d'avoir enlevé Mlle de Ciare ; il fut arrêté sur le champ , mis au cachot , & prêt d'être condamné à mort : mais son innocence fut reconnue , & par un développement d'aventures singulieres , il se trouve le fils de son propre juge. Le roman se termine par le mariage de Dubois & de Mlle de Ciare.

L'ÉTOURDIE, ou histoire de Miss Betsy-Tattlefs ; traduite de l'Anglois. Quatre parties. *A Paris*, chez *Frauli* l'aîné , quai de Conti , 1754.

Miss Betsy-Tattlefs , héroïne de ce ro-

man , est une jeune Demoiselle aimable , qui avec de l'esprit , de la sagesse & des principes , est pleine de vanité , de coquetterie & d'imprudence , & ces défauts lui font faire beaucoup de sottises , qui en faisant naître des soupçons sur sa vertu , l'ont mise souvent à de dangereuses épreuves. Elle perd un amant aimable qui l'aimoit & qu'elle aimoit elle-même , par ses étourderies. Cet amant la trouve un jour chez une fille connue par le commerce qu'elle faisoit de ses charmes ; Betsy avoit été élevée avec elle , l'avoit rencontrée dans Londres , & la venoit voir sans soupçonner le dérangement de sa conduite : son amant voulut lui faire quelques remontrances ; mais elle le traita avec hauteur , & loin d'ajouter foi à ce qu'il lui dit , elle alla dès le soir même à la comédie avec cette fille perdue , & soupa chez elle. Un jeune homme qui s'y trouva , s'offrit à ramener Betsy : jugeant d'elle par son amie , il voulut agir conséquemment à ce principe , & elle eut beaucoup de peine à repousser ses violences. Beaucoup de fautes de cette espèce , que son étourderie ou sa vanité lui firent commettre , donnerent de grandes atteintes à sa réputation , lui enleverent son amant , & firent craindre à ses parons quelques fautes plus essentielles.

132 MERCURE DE FRANCE.

ils la presserent d'accepter un des partis qui se présentoient pour elle ; elle fut obligée d'épouser un homme qu'elle n'aimoit point , qui n'eut pour elle que de mauvais procédés. Elle commença pour lors à réfléchir sur ses sottises , & sentit ce qu'elle avoit perdu , en rebutant son ancien amant , qu'elle aimoit alors plus que jamais. Cet amant avoit épousé une Demoiselle charmante , pleine de-virtu , dont il étoit adoré , mais qu'il perdit peu de tems après : sa passion pour Bersy n'étoit devenue que plus vive. Bersy fut veuve peu de tems après ; devenue plus sage à ses dépens , & son amant détrompé de quelques soupçons qu'on avoit jettés sur sa vertu , ils s'unirent enfin , & se consolèrent dans les douceurs d'une tendresse mutuelle , de ce qu'ils avoient souffert. Il y a dans ce roman estimable , de l'intérêt , beaucoup de naturel , de l'art dans l'intrigue , & des caracteres vrais & soutenus ; on y trouvera peut-être aussi peu de noblesse , trop de petits détails , & de la confusion dans les événemens.

TRAITÉ de la culture des terres. Par M. Duhamel du Monceau , de l'Académie royale des Sciences , &c. Tome troisième , avec figures en taille-douce. *A Paris,*

chez H. L. *Guerin*, & L. F. *Delatour*, rue
S. Jacques, à S. Thomas d'Aquin.

Il semble que dans les recherches des
Sçavans il y ait des tems marqués pour
les productions des différens genres. On
ne peut pas reprocher à notre nation de
rester oisive ; mais les Sçavans ont négligé
pendant long-tems de tourner leurs vûes
sur les objets les plus utiles , l'agricultu-
re , le commerce , & sur tout le commerce
des grains , qu'on peut regarder comme le
plus intimement lié avec les intérêts de la
société. On ne peut s'empêcher de mon-
trer de la satisfaction en voyant paroître
tout d'un coup un nombre de fort bons
ouvrages ; les uns qui traitent des différen-
tes parties du commerce & des manufactu-
res , les autres particulièrement du com-
merce & de la police des grains ; d'autres
de la culture des mûriers & de l'éducation
des vers à soie ; enfin les traités que M.
Duhamel a donnés le premier au public
sur la culture des terres & la conservation
des grains.

L'accueil favorable que le public a fait
à ces différens ouvrages , est un motif bien-
capable d'engager les auteurs à continuer
leurs recherches utiles , qu'on peut com-
parer aux semences des grands arbres , qui
en croissant peu à peu, ne parviennent qu'à

près une suite d'années à l'état de perfection où ils nous sont utiles.

Le troisième tome de la culture des terres commence par une préface fort étendue , dans laquelle l'auteur rapporte en abrégé les principes d'agriculture qu'il a mis dans les premiers volumes. » Ces » principes , dit-il , paroissent assez bien » prouvés pour mériter la confiance de » ceux qui ont intérêt d'augmenter le produit de leurs terres : néanmoins la prudence exigeoit qu'on remît à en faire l'application sur des objets considérables » quand on se seroit assuré du succès par » des expériences faites sur des terrains » d'une assez petite étendue pour n'être » point à charge aux propriétaires.

Ces expériences ont été faites & répétées dans différentes provinces pendant les années 1750 , 1751 , 1752 & 1753.

M. D. a informé le public des expériences faites pendant les trois premières années dans le second volume de la culture des terres , & il rapporte dans le troisième celles de 1753. On en voit d'exécutées sur la terre de Denainvilliers , près Pethiviers , avec du froment ordinaire & avec du bled de Smyrne ou de Miracle , auprès de Montfort-l'Amaulry ; dans le Perche , près Mortagne ; aux environs de Bayonne , en

basse Normandie, dans le Maine, aux environs de Bordeaux, & dans le territoire de Geneve.

Dans le second tome publié l'année dernière, M. D. donna la description de plusieurs instrumens d'agriculture, qui sont absolument nécessaires quand on veut pratiquer en grand la nouvelle culture. Plusieurs amateurs connoissant l'avantage des principes de cette culture sur l'ancienne, s'étoient procuré ces instrumens, & s'en sont servis avec succès; néanmoins on trouvera encore dans ce troisième tome la description de deux nouveaux semoirs, dont l'un qui est fort en usage dans le territoire de Geneve, a l'avantage de remplir son objet avec beaucoup de justesse & de précision; mais il faut convenir qu'il est plus compliqué que le second, qui a le mérite d'être simple, solide, d'une exécution facile, de peu d'entretien, & de répandre la semence avec une précision suffisante.

M. Duhamel termine son ouvrage par l'abrégé des observations botanico-meteorologiques, au moyen desquelles on a, s'il est permis de parler ainsi, l'histoire des saisons, des influences de l'air & de leurs effets par rapport aux productions de la terre.

136 MERCURE DE FRANCE.

M. Duhamel ne s'est pas seulement contenté de rapporter les expériences relatives à sa culture, & d'établir les principes conformes à ce seul objet ; il s'étend encore sur des pratiques utiles à l'agriculture en général, telles que la manière de fertiliser les terres en basse Normandie avec la chaux vive, les différentes façons qu'on y donne aux terres destinées à produire du grain. Il rend compte aussi de quelques expériences qui ont été faites sur le millet & le maïs, & nous fait connoître la culture de ces deux plantes utiles & l'usage que nous en pourrions faire. On constate d'après ces expériences un point qui est très-essentiel ; sçavoir, que toutes les plantes en général qui sont l'objet de l'agriculture, veulent être semées plus ou moins épaës, suivant leur différente nature & la différente qualité du terrain où on les cultive.

On avoit fait contre la nouvelle culture deux objections assez fortes : la première, qu'elle tend à détruire les pâturages qui sont nécessaires pour la nourriture du bétail ; & la seconde, qu'on s'engageoit dans de plus grands frais d'exploitation qu'on soupçonnoit pouvoira néantir le plus grand produit des récoltes.

A la première objection M. Duhamel

répond solidement en deux mots, en disant d'après son expérience journalière, qu'il est de fait qu'une petite quantité de prés qu'il entretient bien, lui rapporte davantage que des prés quatre fois plus étendus qui sont abandonnés à ses fermiers, quoique ces prés, pour ainsi dire abandonnés, rapportent plus d'herbe que les jachères.

Sur la seconde objection, après avoir fait le détail des façons qu'un laboureur donne à ses terres, suivant l'ancienne méthode, M. D. rapporte celles qu'on donne en suivant la nouvelle culture, & il prouve, 1°. que comme les labours ne s'étendent qu'aux plate-bandes, on ne cultivera tout au plus que la moitié de la terre. 2°. Que la terre étant réduite en un bon état d'atténuation, elle pourra être labourée avec un seul cheval, ce qui diminue les frais de labour de moitié. 3°. Si on se rappelle l'économie sur la semence établie dans les expériences de l'année dernière, on verra qu'au lieu de s'engager dans de plus grands frais d'exploitation, on les diminuera réellement, que la récolte sera augmentée d'une valeur considérable, & on conclura en faveur de la nouvelle culture.

Enfin M. D. termine sa préface par un

138 MERCURE DE FRANCE.

détail en forme de manuel , qui doit servir d'instruction pour les fermiers qui voudroient former des établissemens. Cet avis contient en plusieurs articles un détail circonstancié des opérations qu'il faut faire , & dans quel tems il faut les pratiquer : ainsi on ne manque plus d'exemples ni d'instructions , il ne faut qu'avoir envie d'augmenter son revenu pour se livrer aux vûes sages , pratiques & nécessaires de M. Duhamel.

LES livres de Ciceron de la vieillesse , de l'amitié. Traduction nouvelle sur l'édition Latine de Grævius avec le Latin à côté. *A Paris* , chez Joseph Barbou , rue S. Jacques , 1754. in-12. 1. vol.

Pour mettre nos Lecteurs à portée de faire la comparaison de la traduction que nous annonçons avec celles qui l'ont précédée , nous transcrivons le premier chapitre.

Si je trouve moyen de fournir un adoucissement à vos chagrins , & d'assouvir les inquiétudes qui vous minent & vous travaillent continuellement , quel sera , mon cher Titus , le salaire de ce service important ? Voilà les mots qu'adresse à Flamininus notre ancien Poète Ennius , homme pauvre à la vérité , mais essentiellement honnête-homme ; je

vous les applique à vous-même.

II. Je sçais pourtant que vous n'êtes pas comme Flamininus, en proie jour & nuit à l'ennui & à la douleur. Je connois la modération & l'égalité de votre ame ; je sçais que vous avez rapporté d'Athenes, non-seulement le surnom d'Atticus, mais encore plus les mœurs douces & la sagesse que l'on va puiser dans cette ville.

Je pense néanmoins que votre cœur, comme le mien, est plus sensible à certains accidens, & que cette sensibilité exige une consolation plus étendue, & qu'il faut remettre à un autre tems. Pour le présent je me borne à ce petit traité que je vous envoie.

III. Voici le but que je me suis proposé en le composant. La vieillesse s'appesantit déjà sur nous, ou du moins ceci est indubitable, elle s'avance à grands pas ; j'ai cherché dans ce travail à nous rendre à tous les deux plus léger ce fardeau qui nous est commun. Je suis pourtant persuadé que vous le supportez déjà, & que vous le supporterez toujours avec le même courage & la même tranquillité que vous avez montrés dans tous les autres états de votre vie ; mais dans le plan que je m'étois formé de travailler cette matière, je ne voyois que vous à qui je pusse

dédier cet ouvrage , dont nous pourrions retirer tous les deux une utilité commune.

IV. J'ai composé ce traité avec tant de plaisir , que non seulement j'y ai oublié tous les chagrins de la vieillesse , mais qu'encore je me la suis rendue douce & commode.

V. L'on ne peut donc trop louer la Philosophie , qui fournit à ceux qui sont dociles à ses leçons des moyens assurés de passer tout le tems de leur vie exempts d'inquiétudes & d'ennui. J'ai parlé ailleurs très au long , & je parlerai encore souvent des autres avantages que l'on en retire. Maintenant recevez ce livre de la vieillesse.

VI. Je n'y fais pas parler Tithon , à l'exemple d'Ariston de Chio. Un interlocuteur emprunté de la fable auroit rendu mon ouvrage moins intéressant & moins persuasif ; j'y mets tout le discours dans la bouche de Marc Caton , pour lui donner plus de force & plus de poids.

J'introduis ensuite auprès de lui Lélius & Scipion ; je les représente pleins d'admiration , en voyant avec quelle aisance il supporte son grand âge. Caton leur répond & leur parle sur cette matière. S'il montre ici plus d'érudition que dans les livres qu'il nous a laissés , il faut en attribuer la cause à l'étude des lettres Grec-

ques , auxquelles tout le monde sçait qu'il s'appliqua beaucoup dans ses dernières années.

Je n'en dirai pas davantage : Caton va parler & vous expliquer lui-même ce que je pense sur la vieillesse.

P. Virgilii Maronis opera ordine perpetuo , interpretationibus Gallicis , annotationibus & dictionariis illustrabat Antonius Bourgeois , parochus Sancti Germani , & in Collegio Crespiaco Vallensi primarius , ad usum scholarum , tomus primus. Sylvaneſti , apud Nicolaum des Rocques ; & Parisiis , apud Carolum Hochereau natu majorem , ripâ de Conti.

MÉMOIRES historiques , militaires & politiques de l'Europe , depuis l'élévation de Charles-Quint au trône de l'Empire , jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle , en 1748. 3. vol. in-12. *A Amsterdam , chez Arkſtée & Merkus.*

Lettre de M. de Chevrign.

IL vient , Monsieur , de me parvenir un livre nouveau , intitulé *Dictionnaire portatif des théâtres*. J'ai trouvé en l'ouvrant une erreur sensible , que M. le Chevalier de Mouhy avoit aussi commise , & qu'il

142 MERCURE DE FRANCE.

m'a promis de réparer dans une nouvelle édition. On lit dans les *Tablettes dramatiques* & dans le *Dictionnaire*, *Femme jalouse*, Comédie en cinq actes & en vers de » M. Descazeaux, jouée & imprimée à » Nancy. »

J'ignore quel est M. Descazeaux, mais je puis vous assurer qu'on lui fait mal-à-propos honneur de cette Comédie, du mérite de laquelle j'ai parlé ailleurs; elle est réellement de M. Thibault de Nancy, comme on le verra dans ma Bibliothèque ou dans celle de M. de Mouhy, à qui j'en ai remis un exemplaire.

La justice que je dois à M. Thibault ne me permet point de laisser subsister cette erreur, & je suis persuadé que M. Descazeaux ne me sçaura point mauvais gré de lui avoir ôté un ouvrage qu'il n'a pas fait.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 11 Août 1754.

A Beauvais, le 14 Août 1754.

LEs conjectures que vous avez insérées, Monsieur, dans votre *Mercur* de ce mois sur le tems de la mort de M. Fouquet, renferment tout au moins une erreur de date à réformer. Cette date est

OCTOBRE. 1754. 143

celle de l'année 1718. On recule jusqu'à cette époque la mort de l'Hermite, sous la figure duquel on soupçonne que ce Ministre s'est déguisé après sa sortie de la citadelle de Pignerol. Cela ôte toute vraisemblance à la conjecture.

1°. M. Fouquet étant né en 1615, il faudroit supposer qu'il auroit vécu jusqu'à l'âge de 103 ans.

2°. Selon l'Auteur des conjectures, l'Hermite s'est fait voir à Alais dès 1682. Si c'eût été M. Fouquet, & qu'il eût vécu jusqu'en 1718, MM. de Gourville & de Voltaire qui ont dit qu'il est sorti de Pignerol quelque tems avant sa mort, ne se seroient pas exprimés exactement. Quand on connoît aussi bien que M. de Voltaire le véritable sens des expressions, on ne se fert pas de celle de quelque tems pour désigner dans la vie d'un homme un espace de trente-six années. J'ai l'honneur d'être,
&c. *D'Auvergne.*

*Lettre de M. Tonssaint à l'Auteur du
Mercure.*

JE voudrois bien, Monsieur, ne plus parler de ce *Journal étranger*; mais enfin si ce Journal ment sur mon compte, il faut bien que j'en dise un mot, sauf à n'y plus

revenir quand j'aurai fait voir qu'il n'est pas fidele. Or, il ne l'est pas en ce qu'il desavoue une *Réponse* faite à une Gazette anonyme par eux-mêmes de qui il tient l'être. Il doit paroître singulier au public que le Journal desavoue le fait même des Journalistes; mais voici la clef de cette contrariété apparente. C'est qu'il y a dans le Marais un homme qui fait imprimer le Journal & le vend; & c'est cet homme là qui se donne du *nous* dans le desaveu qui est en tête du volume de Septembre. Ce *nous* pourroit faire de l'équivoque, & induire à croire que c'est la société même des Auteurs qui desavoue la réponse: mais on croiroit faux. Je l'ai concertée avec eux, & ne l'ai donnée que sur leur approbation. J'ai trop bonne opinion de leur sincérité pour appréhender qu'aucun d'eux me démente sur ce point; on peut les interroger. Pour l'Entrepreneur ou distributeur du Journal, il peut dire ce qu'il lui plaira: je ne crains pas, quand nous serons contraires en faits, que ce soit lui qu'on croie à mon préjudice, & il ne s'y attend pas sans doute, lorsqu'il dit en abusant toujours du *nous*, *Nous remercîâmes sur le champ un Coopérateur que plusieurs personnes paroissent ne pas voir de bon œil parmi nous.* Ce *nous*, c'est lui, & peut-

peut-être son Secrétaire, qu'il tâchoit inutilement d'ériger en auteur : mes vrais coopérateurs dans l'ouvrage ont été & sont encore mes amis ; tous déposeront , quand il le faudra , contre le mensonge qu'il a imprimé. Mais quand il se seroit réduit à parler seul en son nom , il n'en auroit pas moins dit une fausseté. C'est moi qui mécontent des contrariétés que j'essuyois de la part de cet entrepreneur peu intelligent , ai pris le parti de l'abandonner à ses incertitudes & à ses écarts , malgré ses tentatives pour me retenir ; & c'est cette retraite de ma part qui fait tout mon tort : mais ce n'étoit que par ma retraite que je pouvois effacer la faute que j'avois commise en m'engageant avec lui. Quiconque lira les quinze ou vingt lignes qu'il emploie à m'insulter au commencement de son volume de Septembre , verra avec quel homme j'étois. Il apprend par ses excès aux gens de lettres , les dangers qu'ils courent en travaillant à ses intérêts. Ce n'est pas que par des faussetés il puisse flétrir un homme dont la réputation est en bonne odeur, son témoignage a trop peu de poids ; mais c'est qu'il est même fâcheux d'avoir à relever des faussetés , & de se trouver compromis avec un adversaire de la trempe de celui-là.



B E A U X A R T S.

OBSERVATIONS sur les antiquités de la ville d'Herculanum, avec quelques réflexions sur la Peinture & la Sculpture des anciens; & une courte description de quelques antiquités des environs de Naples. Par MM. Cochin le fils, & Bellicard. *A Paris*, chez Jombert, rue Dauphine, 1754. in-12. 1 vol. avec un grand nombre de gravures.

La nouveauté que nous annonçons commence par des recherches historiques sur Herculanum. Ce morceau rempli de sçavantes & d'excellentes discussions, est d'un homme de lettres qui ne se fait pas connoître.

M. Bellicard, Architecte, des Académies de Florence & de Boulogne, est Auteur de la première & troisième partie du volume. La première contient la description des principales antiquités qu'on a tirées de la ville souterraine d'Herculanum; & la troisième la description de quelques antiquités répandues aux environs de Naples, à Pouzzol, à Bayes, à Cumes & à Capoue. Ce sont des détails qu'il faut voir dans le

livre même , & les figures sous les yeux. On trouvera que M. Bellicard ne dit rien de trop ni de trop peu , mérite rare dans ceux qui écrivent sur les arts.

La seconde partie du volume est de M. Cochin le fils , si connu par son talent supérieur pour le dessein & pour la gravure : ce sont des observations sur les peintures d'Herculanum. Les tableaux d'histoire qui y ont été découverts , occupent d'abord M. Cochin. » En général , dit ce grand » Artiste , leur colôris n'a ni finesse , ni » beauté , ni variété ; les grands clairs y » sont d'assez bonne couleur , & les demi- » teintes de la même couleur depuis la tête » jusqu'aux pieds , d'un gris jaunâtre ou » olivâtre , sans agrément ni variété. Le » rouge domine dans les ombres , dont le » ton est noirâtre ; les ombres des draperies » sur tout n'ont point de force , mais la » peinture à fresque ou à la détrempe est » sujette à cet inconvénient. Un autre dé- » faut qu'on pourroit reprocher également » à beaucoup de fresques , même des meil- » leurs maîtres d'Italie , c'est que la cou- » leur des ombres n'est point rompue , & » qu'elle est la même que celle des lumie- » res , sans autre différence que d'avoir » moins de blanc. Au reste il ne paroît » pas qu'on puisse attribuer la foiblesse de

148 MERCURE DE FRANCE.

» couleur de ces tableaux à une altération
» causée par les tems ; du moins ils paroîs-
» sent frais & bien conservés à cet égard.
» La façon de peindre est le plus souvent
» par hachures , quelquefois fondue ; ils
» sont presque tous très-peu finis & peints
» à peu-près comme nos décorations de
» théâtre : la maniere en est assez grande
» & la touche facile , mais elle indique
» plus de hardiesse que de sçavoir.

» On a découvert aussi à Herculanum
» un très-grand nombre de tableaux
» d'animaux , d'oiseaux , de poissons , de
» fruits , &c. de grandeur naturelle. Ces
» morceaux sont les meilleurs , ils sont faits
» avec goût & avec facilité , mais ils sont
» pour la plupart peu finis , & ils n'ont
» pas toujours toute la rondeur ni l'exac-
» titude nécessaire.

» Les tableaux d'Architecture ou de rui-
» nes sont en grand nombre , mais ils ne
» méritent aucun éloge. Ces composi-
» tions sont tout-à-fait hors des propor-
» tions de l'architecture Grecque ; les co-
» lonnes y sont en général d'une longueur
» double ou triple de leur mesure natu-
» relle. Les moulures des corniches , des
» chapiteaux & des bases très-mal profi-
» lées , tiennent du goût des mauvais Go-
» thiques. La plupart des Arabesques mé-

» lées d'architecture sont aussi ridicules
 » que les desseins Chinois ; il en faut ce-
 » pendant excepter deux ou trois tableaux
 » qui sont d'une couleur assez agréable ,
 » quoique sans beaucoup de vérité, & dans
 » lesquels le paysage est d'une touche assez
 » facile.

» On peut accorder la même grace à
 » quelques morceaux d'ornemens mêlés
 » de feuilles de vigne ou de lierre. En gé-
 » néral ce qui est d'après nature , est assez
 » bon. On ne peut en dire autant de ce
 » qui est fait d'imagination ; il y a de la gra-
 » dation ou du fuyant dans ces tableaux ,
 » & l'architecture s'y trouve en quelque
 » façon mise en perspective , mais d'une
 » manière qui prouve que les auteurs de
 » cette composition n'en sçavoient point la
 » règle. Les lignes fuyantes ne tendent pas
 » à beaucoup près aux points où elles doi-
 » vent se réunir ; il y a des objets vûs en
 » dessus , & d'autres en dessous ; mais il
 » faudroit plusieurs horizons fort distans
 » les uns des autres pour les accorder. En-
 » fin on y voit une idée de la diminution
 » des objets , mais sans aucune connois-
 » sance des regles invariables auxquelles
 » elle doit être assujettie ; il n'y a presque
 » point d'intelligence , ni d'effets de la
 » lumière.

150 MERCURE DE FRANCE.

» La sculpture que l'on a trouvée dans
 » cette ville souterraine est très-supérieure
 » à la peinture. Le principal & le plus
 » beau morceau qu'on en ait tiré , est la
 » statue équestre de marbre blanc , qui re-
 » présente *Nonnius Balbus*. C'est un jeune
 » homme armé d'une cuirasse qui ne des-
 » cend pas tout-à-fait jusqu'aux hanches ;
 » il a sous cette cuirasse une espee de che-
 » mise sans manches ; elle lui couvre seu-
 » lement les épaules , elle passe par-dessous
 » la cuirasse , & finit au tiers des cuisses.
 » Un manteau qu'il porte sur l'épaule &
 » sur le bras gauche ne lui laisse à décou-
 » vert que la main dont il tient la bride
 » du cheval ; cette bride est fort courte. Il
 » a les cuisses & les jambes nues , à la ré-
 » serve des brodequins qui ne montent
 » gueres au-dessus du coude-pied , sur le-
 » quel ils sont noués par deux cordons.
 » Cette figure est de la plus grande beau-
 » té : la simplicité avec laquelle elle est
 » dessinée , ne la rend pas si frappante ni
 » si belle au premier coup d'œil qu'elle pa-
 » roît après un examen attentif. La tête est
 » admirable , & la figure est de la plus
 » grande correction ; le contour en est pur
 » & fin ; les ajustemens sont d'une manie-
 » re simple & grande. Quoique le cheval
 » soit très-beau , & que sa tête soit pleine

» de vie & de feu, il est cependant infé-
 » rieur à la figure de l'homme, & il est
 » plus maniéré.

M. Cochin, après avoir détaillé tous les morceaux de peinture & de sculpture qui lui ont paru le mériter, finit par des observations générales que nos lecteurs liront avec plaisir.

Il semble, dit M. Cochin, qu'une collection aussi nombreuse de peintures antiques auroit dû nous éclairer, autant qu'il étoit possible, sur le degré de perfection où l'on prétend que les Anciens ont porté les différentes parties de la peinture.

Cependant, parmi tant de morceaux, peut-être auroit-on de la peine à en trouver un seul qui pût justifier les éloges qu'on a prodigués aux grands Maîtres qu'ils ont eus en ce genre, & dont ils ont immortalisé les noms. Il y a toute apparence qu'ils ne sont pas de ces mains si vantées : en effet, comment supposer que dans un siècle rempli d'excellens Sculpteurs, on eût de la considération pour des Peintres si foibles dans le dessein ? Herculanum étoit une ville ancienne, mais peu considérable ; il étoit possible qu'il n'y eût pas un seul grand Artiste. Il en étoit des provinces de l'Empire Romain ainsi que des nôtres ; il n'y a quelquefois pas un

152 MERCURE DE FRANCE.

homme habile dans toute une contrée ; les amateurs y sont encore plus rares. D'ailleurs les peintures dont il s'agit , étoient sur les murailles d'un théâtre ou d'autres lieux publics , dont la peinture n'avoit été sans doute regardée que comme de simples embellissemens , pour lesquels on n'aura pas voulu faire la dépense qu'ils entraînent quand on fait choix des meilleurs Artistes.

Quoi qu'il en soit , le Thésée & les autres tableaux de grandeur naturelle sont foibles de couleur & de dessein ; il y a peu de génie dans leur composition , & toutes les parties de l'art y sont dans une médiocrité à peu près égale. Le coloris n'y a presque point de variétés de tons : on n'y voit aucune intelligence du clair obscur , c'est-à-dire des changemens que souffrent les couleurs par la distance des objets , par la réflexion des corps qui en sont voisins , & par la privation de la lumière. Ils ne présentent nulle part l'art de composer les lumières & les ombres , de manière qu'en s'approchant ou en se groupant elles deviennent plus grandes , ou produisent des effets plus sensibles. Chaque figure a sa lumière & son ombre , & je n'ai point remarqué qu'aucune figure portât ombre sur l'autre ; ce qui ne seroit encore que les pre-



des Chalumeaux



lesent des hamcaux

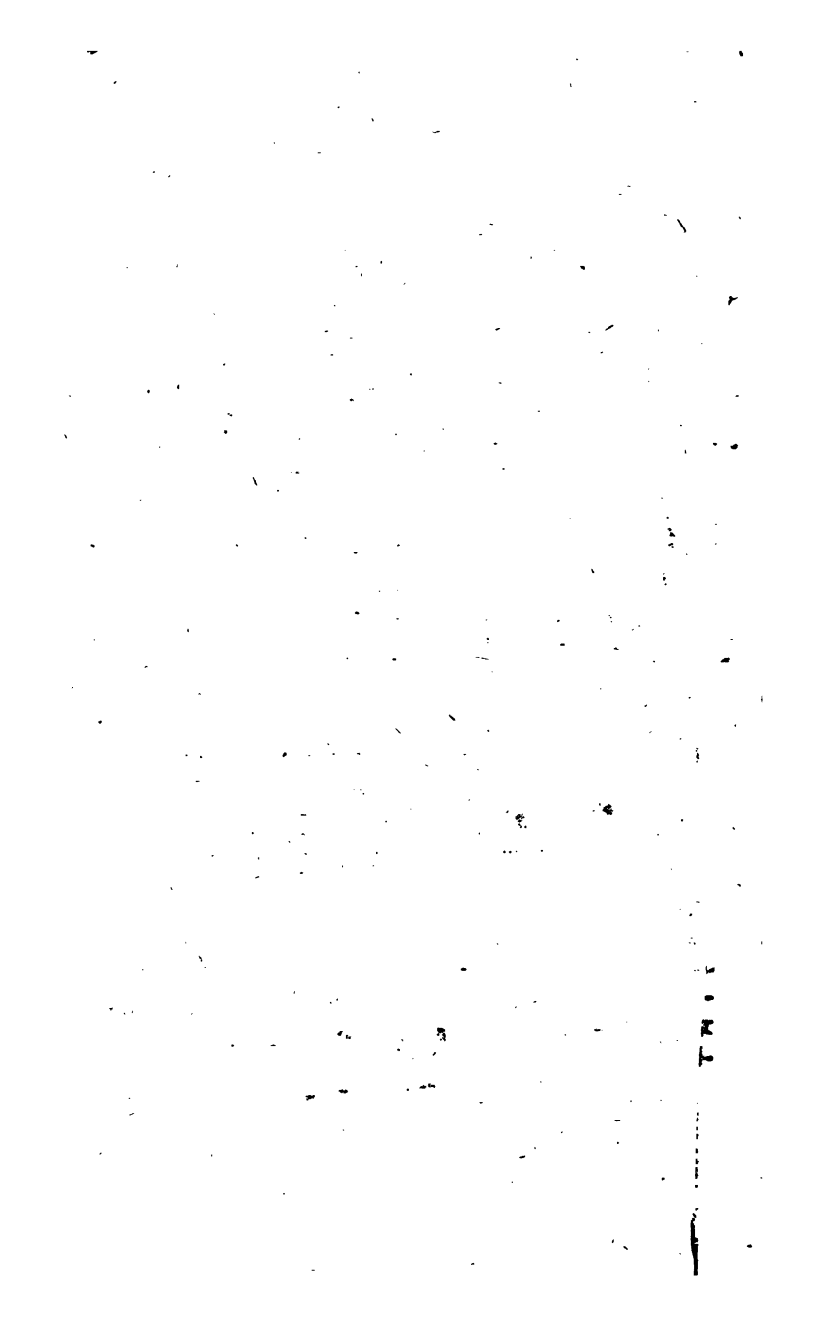


monnes desirs, L'agré=



= a ne au plaisirs.

Octobre 1754.



miers élémens d'une composition destinée pour l'effet : les ombres ne sont point réfléchées , ou le sont également depuis le haut jusqu'en bas. Les couleurs conservent trop leur pureté , & ne sont point rompues comme elles le devroient être par la privation de la lumière ; elles ne participent point de la réflexion des objets prochains. En un mot on n'y apperçoit rien qui puisse prouver que les anciens aient porté l'intelligence de la lumière au degré où elle est parvenue dans les derniers siècles.

Quant à la composition des figures , elle est froide , & paroît plutôt traitée dans le goût de la sculpture , qu'avec cette chaleur d'imagination dont la peinture est susceptible.

Cependant sur quelques figures qu'on y voit composées un peu en raccourci , on peut supposer que l'art des raccourcis avoit été porté plus loin par les habiles Peintres de ce tems ; mais il n'y a rien qui décide s'ils ont connu l'agrément que donne à la peinture la richesse & la variété des étoffes : on acheve seulement de se convaincre que la maniere de draper à petits plis , pratiquée dans les statues , n'étoit pas générale , & qu'il y avoit d'autres manieres plus larges. Je dis , *on acheve de se convaincre* , parce qu'on avoit déjà cette connois-

154 MERCURE DE FRANCE.

fance par plusieurs sculptures antiques, qui sont drapées plus larges & avec de plus grosses étoffes.

Malgré la médiocrité des grands morceaux, on y remarque cependant une manière de dessein assez grande & un *faire* qui prouvent que ceux qui les ont peints avoient appris les élémens de l'art dans une bonne école, & sous des Maîtres qui opéroient facilement. Si les tons du coloris ont peu de variété, c'est assez le défaut des élèves; la plus belle manière de peindre, celle qui est propre à l'Histoire, engage à marquer légèrement les détails dans les jours & dans les ombres, & à faire en sorte que la variété des tons soit à peine sensible, pour ne point interrompre la grandeur des masses. Les élèves ne voyant point encore tout le sçavoir caché par ces artifices, se contentent d'imiter avec deux ou trois tons cette variété presque imperceptible, que l'habile Artiste sçait mettre dans les passages de la lumière à l'ombre. Ils tombent dans le même défaut par rapport à la façon de dessiner les formes de la nature. Les bons Dessinateurs les traitent de manière, que quoique le premier aspect ne présente que de grandes parties & de grands contours, cependant les yeux intelligens y découvrent jusqu'aux

moindres détails. Je crois donc que l'on peut reprocher aux Auteurs de ces tableaux une grande ignorance de dessein ; car si l'on y trouve d'assez bonnes formes en général , il faut convenir qu'il n'y a ni justesse ni finesse dans le détail.

Les choses faites d'après nature , telles que les vases , les fruits , le gibier , &c. sont peintes avec assez de vérité ; mais ces imitations de corps immobiles sont beaucoup plus faciles : cependant on ne remarque point dans ces tableaux l'illusion qui trompe dans les nôtres ; on y découvre même des défauts de perspective assez considérables.

Les morceaux composés de très-petites figures sont assurément les meilleurs de tous ceux qu'on a trouvés ; ils sont non seulement touchés avec beaucoup d'esprit , mais la maniere en est excellente ; ils sont absolument dans le goût des bas-reliefs antiques , & leur couleur est très-bonne. On connoissoit à Rome & ailleurs plusieurs de ces peintures en petit ; mais elles ne paroissent pas suffisantes pour porter un jugement certain sur la peinture des Anciens. En effet , pour se faire admirer en ce genre , il ne s'agit que de dessiner les sujets avec esprit , & de les toucher avec légèreté : il n'y a presque point d'es-

pace pour mettre de la variété dans les demi-teintes , sur tout lorsque ces morceaux sont aussi peu finis que ceux dont il s'agit ; peu de tons suffisoient pour leur donner un bon coloris.

Si les tableaux d'Architecture avoient été plus supportables, nous en aurions tiré quelque connoissance sur la maniere dont les anciens pratiquoient la perspective linéale ou l'aérienne : mais ils sont si informes à tous égards , qu'il paroît même que ces Peintres n'avoient aucune connoissance de la belle Architecture. Cependant le Roi des deux Siciles faisant continuer les recherches , on ne desespere point de rencontrer enfin quelques morceaux de peintures dignes d'être mis en parallèle avec les belles sculptures qu'on a déjà trouvées. Au surplus , de quelque peu de valeur que soient ces tableaux , ils constatent l'existence d'un genre de peinture , qui a pû être au dernier degré d'excellence dans d'autres ouvrages que le tems nous a ravi , mais dont je croirois , s'il étoit permis de hasarder quelques conjectures , qu'on pourroit retrouver l'idée dans plusieurs excellens tableaux du Guide , quoique la composition de ces morceaux du Guide soit froide & trop simétrique , & qu'ils soient privés des grands effets de lu-

miere qui sont si frappans dans les ouvrages d'autres Peintres , & souvent même dans quelques-uns des siens , ils sont cependant de la plus grande beauté pour la perfection du dessein , l'exacte vérité & le précieux du coloris. Les peintures antiques nous permettent de douter que les Anciens ayent poussé le feu du génie & la force de l'imagination ; soit pour la composition , soit pour l'effet de lumière , aussi loin que plusieurs maîtres Italiens , Flamands ou François ; & si l'on peut juger d'un genre par un autre , du progrès de leur peinture par celui de leur architecture , on voit que la sévérité de leur goût leur faisant redouter les écarts qui sont si fréquens aujourd'hui, (& plus en Italie qu'ailleurs) ils n'ont cherché qu'à s'imiter les uns les autres . Le beau une fois trouvé par une voye , il semble qu'ils n'ayent osé le chercher par une autre ; les temples antiques sont presque tous composés sur une même idée : il en est ainsi de beaucoup d'autres particularités , soit dans l'Architecture , soit dans la Sculpture. Il se peut donc qu'il y ait eu un goût général & donné , qui ait asservi la plus grande partie des Peintres d'alors , & dont peu d'entr'eux ayent osé s'affranchir. Comme la Sculpture étoit l'art dont on faisoit le plus d'u-

sage , il est également possible que ce goût dominant ait été un goût de bas-relief ; il y a même quelque lieu de penser que si la composition , dont la fougue de l'imagination , la magie de la couleur & du clair obscur , font le principal mérite , avoit été trouvée , le charme séduisant en auroit empêché la perte , d'autant plus que cette partie très-difficile à conduire à la perfection , est cependant plus facile à allier avec la médiocrité , & qu'elle offre des ressources plus aisées pour en imposer à ceux qui n'ont point la véritable connoissance de l'art.

En effet , il paroît que quand les arts descendroient parmi nous de la perfection où ils sont maintenant parvenus , à quelque point qu'ils dégénéraissent , il se conserveroit toujours une harmonie d'imitation , qui bien qu'elle pût être fautive , serviroit à prouver que cette partie si touchante de la Peinture auroit été connue , & feroit soupçonner à nos derniers neveux qu'elle avoit été portée fort loin par ceux qui l'avoient pratiquée les premiers. Si on n'en découvre donc aucune trace dans les tableaux d'Herculanum , il semble qu'il soit permis de penser qu'elle étoit alors entièrement ignorée. Ces tableaux peuvent à la vérité passer pour modernes , en compa-

OCTOBRE. 1754. 159

raison des peintures si vantées de l'antiquité ; mais il n'est pas moins vraisemblable que leurs auteurs avoient encore sous les yeux un grand nombre de beaux morceaux, où ils n'auroient pas manqué de puiser la connoissance des parties de l'art dont il s'agit, si elles y avoient existé dans quelque degré capable d'en inspirer le goût.



AIR NAÏF EN ROMANCE.

ON entend dans nos plaines
Le son des chalumeaux,
Les fouscis & les peines
S'éloignent des hameaux ;
Mon aimable bergere
Y comble mes desirs ;
L'agréable fougere
Sert de trône aux plaisirs.



Sur ce charmant rivage
Nous passons d'heureux jours ;
Nous ne rendons hommage
Qu'aux fideles amours ;
Mon sceptre est ma houlette,
Mes plaisirs tout mon bien ;
Pour moi près de Colette

L'univers n'est plus rien.



Cet asyle agréable
 Nous offre mille attraits ,
 C'est le séjour aimable
 Des ris & de la paix :
 Des ruisseaux le murmure ,
 Des oiseaux les doux chants ,
 Tout sert dans la nature
 Au bonheur des amans.



Sous ces épais feuillages
 L'amour reçoit nos vœux ,
 Des bergers du village
 Il ferré les doux nœuds :
 Tous les jours ma Colette
 Ranime mes desirs ,
 Ma touchante musette
 Est l'écho des plaisirs.



Des fleurs que fait éclore ;
 Pour les amans heureux ,
 Le lever de l'aurore
 Je pare ses cheveux :
 Mon plaisir est extrême
 De l'orner chaque jour ;
 Les soins pour ce qu'on aime

Sont l'encens de l'amour.



Par une chanfonnette ,
 Sur un tapis de fleurs ,
 L'autre jour à Colette
 Je peignois mes ardeurs ;
 Son ame devint tendre ,
 Que de momens heureux !
 Ah ! devois-je l'attendre !
 Tout remplit mes doux vœux.

Par M. C***

::***:***:***:***:***:***:***

S P E C T A C L E S.

L'Académie royale de Musique a continué jusqu'au 24. Septembre les représentations des *Fêtes de l'Hymen & de l'Amour*, qui ont été jouées trente-deux fois. Mlle Davaux y a chanté pour la première fois le Mardi 20 Août, le rôle de Memphis avec un grand succès : on a trouvé que ses sons étoient plus soutenus, que ses cadences étoient mieux formées, & qu'elle mettoit de l'expression, tant dans son chant que dans son jeu : les espérances qu'on avoit conçues de ses talens,

162 MERCURE DE FRANCE.
se renouvellent de Jour en jour.

LES Comédiens François ont donné le Lundi 2 Septembre la premiere représentation des *Tuteurs*, Comédie nouvelle en deux actes & en vers. Il y a plusieurs défauts dans cet ouvrage ; mais il est dans le genre de la bonne comédie, sur tout dans les premieres scenes ; M. Palissot qui en est l'Auteur, mérite d'être encouragé.

Les mêmes Comédiens répètent *Nicomede*, tragédie de Pierre Corneille ; laquelle sera représentée à Fontainebleau devant leurs Majestés ; ils doivent donner pendant l'absence *Oreste & Pylade*, ou *Iphigenie en Tauride*, Tragédie de M. de la Grange ; le rôle d'Iphigenie, dans lequel Mlles Champmeslé, Desmares & le Couvreur se sont fort distinguées, sera rempli par Mlle Clairon.

LES Comédiens Italiens continuent les représentations de la *Servante Maîtresse*, Intermede traduit en vers lyriques de la *Serva padrona*. Ceux qui par humeur ou partialité n'ont point entendu à l'Opera la musique de la *Serva padrona*, en sont devenus amateurs zélés à la Comédie Italienne ; ils y courent en foule : les charmes de cette musique qu'on ne sauroit

trop admirer , ont enfin réuni tous les suffrages. Personne n'ignore à présent qu'elle est du célèbre Pergoleze ; il mourut fort jeune , mais il vécut assez pour sa gloire. Les Italiens lui ont après sa mort décerné le titre de *Divin* , que toutes les nations ont confirmé. Mlle Favart fait les délices de tout Paris dans le rôle de la Servante Maîtresse ; si elle n'a pas entièrement créé le genre dans lequel elle excelle , elle l'a du moins porté à un degré de perfection qu'il n'étoit pas possible d'imaginer. M. Rochard auquel on a reproché quelquefois de l'affectation & un chant précieux , qu'il s'est peut-être efforcé d'imiter , est tout différent dans le rôle du *Patron* ; il y plaît généralement , la musique Italienne l'a rendu plus naturel.

M. de Chevrier , auteur de la Comédie de la *Campagne* , l'ayant retirée après la treizième représentation , les Comédiens Italiens y ont substitué le Mercredi 11 Septembre l'*Esprit du jour* , pièce nouvelle du même genre , par M. Rousseau de Toulouse ; elle doit précéder la Servante Maîtresse jusqu'au voyage de Fontainebleau.

164 MERCURE DE FRANCE.

*EXTRAIT de la Campagne , Comédie
en un acte & en vers , représentée pour la
premiere fois sur le théâtre Italien le Mer-
credi 14 Août.*

A C T E U R S.

<i>Le Chevalier ,</i>	M. Rochard.
<i>Le Comte ,</i>	M. Baletti.
<i>La Comtesse ,</i>	Mlle Catinon.
<i>Cidalise ,</i>	Mlle Silvia.
<i>Durimon ,</i>	M. Chanville.
<i>Nerine , suivante de la Comtesse ,</i>	Mlle Favart.
<i>Julep , garçon Mé- decin ,</i>	M. Dehesse.
<i>Arlequin , Laquais du Chevalier ,</i>	M. Carlin.

La scene est dans le château du Chevalier.

Le Chevalier fatigué des plaisirs & des erreurs de Paris , s'est retiré à sa maison de campagne : le Comte son ami , vient l'y joindre le jour même de son mariage avec son épouse ; le Chevalier lui en marque sa surprise.

Le Comte.

Voudrois-tu qu'imitant ces stupides maris
Dont l'air benin & la bonté précocé ,

Font presager un funeste avenir,
 J'éralasse par tout les charmes de ma femme ;
 Et la forçant à me haïr
 Je me trouvasse en butte aux traits de l'épigramme ?

Le Chevalier lui répond qu'il est charmé de le posséder, quelqu'en soit le motif. Arlequin vient annoncer la Comtesse ; le Chevalier va la recevoir : le Comte sort, parce que s'il restoit en tiers on pourroit le soupçonner d'être jaloux. La Comtesse alors épanche son cœur, elle apprend au Chevalier que son époux, à peine marié, affecte déjà un excès de froideur qui la desespère : le Chevalier tâche de la consoler, en disant que le Comte est esclave de la mode, qu'il a peine à avouer son mariage, mais qu'il reviendra de son préjugé. La Comtesse qui aime de bonne foi, peint ses sentimens de maniere que le Chevalier l'assure que le Comte ne tardera pas à connoître tout son bonheur. Le Comte revient en faisant des excuses à sa femme, de ce que peut-être il la gêne : la Comtesse sort fort offensée d'un pareil propos ; le Chevalier en fait des reproches très-vifs au Comte, qui après en avoir beaucoup ri, plaisante le Chevalier sur l'arrivée de Cidalise, célèbre coquette ;

166 MERCURE DE FRANCE.

le Chevalier frémit à ce nom , il voudroit retourner à Paris , mais il est obligé de rester par politesse. Le Comte termine ses mauvaises plaisanteries par les vers suivans.

Voudrois-tu qu'on aimât un jeune homme qui
pense ?

Tu connois les façons ; ardent à les saisir ,
Ne vas pas t'enquyer par excès de prudence ;
Dans ce siècle amusant , penser , c'est s'avilir.
Mais sois content , mon cher , Cidalise s'avance :
Sçais tu bien , Chevalier , qu'elle n'est pas si mal :
Pour ne point t'enlever le fruit d'un tête-à-tête ,
J'écarte , en m'éloignant , un dangereux rival.

Cidalise fait beaucoup d'agaceries au Chevalier ; il n'en est pas la dupe , & lui dit :

Vous aimez à jouir des droits de la beauté ,
Vous agacez sans être éprise ,
Et votre esprit coquet dont on est enchanté ,
Sçait avec art ménager la surprise
Du foible amant qu'il a dompté ;
Mais votre cœur qui bientôt le méprise ,
Affiche l'inconstance & la légèreté.

Cidalise.

Courage , Chevalier ; j'aime assez les maximes ;

en baillant.

Sur tout à la campagne, elles plaisent beaucoup.

Elle continue sur le ton de la petite maîtresse la plus déterminée ; elle soutient qu'il faut suivre le goût dominant, qu'elle ne croit point aux travers, & que quand on en auroit quelquefois, loin d'en rougir, il faut s'en faire gloire, & les prôner dans l'univers.

Le ridicule embellit notre histoire,

On se pare de ses erreurs,

Et souvent on leur doit le bonheur de sa vie.

La femme du grand monde annonce ses vapeurs ;

La coquette sa perfidie ;

Le satyrique son aigreur ;

Le vil protégé sa bassesse,

Le petit coq sa fadeur,

Le Gascon son adresse,

Le parasite ses bons mots,

L'intriguant ses tracasseries,

Le petit-maître ses chevaux,

Et l'actrice ses fantaisies.

Le Chevalier s'efforce de faire entendre raison à Cidalise ; mais s'apercevant qu'il perd son tems, il devient un peu caustique.

168 MERCURE DE FRANCE.

Cidalise.

A bout portant vous tirez donc sur moi ;
C'est fort bien , Chevalier , pour le coup je vous
cède.

Le Chevalier.

Ah ! connoissez-moi mieux , je suis de bonne foi !
De lutter contre vous je me crois peu capable ,
D'ailleurs je vous respecte.

Cidalise.

Oh ! le respect m'accable ;
De ce terme choquant pesez mieux la valeur ;
Le respect ennuyeux dont on fait étalage ,
Loin de nous honorer , nous donne de l'humeur ;
Ce n'est qu'un tribut de l'usage
Que par indemnité l'on paye à la laideur.

Le Chevalier est délivré d'un entretien
qui le fatiguoit cruellement, par Durimon,
Médecin fort étourdi , quoiqu'âgé de cin-
quante ans , lequel entre avec précipi-
tation , & tenant à la main de petits pa-
piers à vignettes ; ce sont des bulletins qu'il
renvoie à trente de ses confreres qui veu-
lent profiter de son expérience.

Le Chevalier.

Quoi , de Paris on vous consulte ici ?

Durimon.

Durimon.

De Paris, dites-vous, des deux bouts de la France ;

J'ai guéri ce matin vingt hommes dans Albi,
Travaillés des long-tems d'une cacochimie.

Il blâme ensuite l'ancienne méthode
des Médecins, il affirme que la moderne
est bien meilleure.

Le Moliere eut raison de traiter de manflades
Un tas de gens chargés de Grec & de Latin,
Dont le projet étoit de guérir leurs malades,
Est-ce là, dites-moi, l'objet d'un Médecin ;

L'on ne suit plus l'antique usage ;
Jadis on s'attachoit à connoître le corps
Et sa complexion ; mais aujourd'hui plus sage ;
La Médecine a sçu reconnoître ses torts,
Son système n'est plus qu'un riant badinage ;

L'esprit du jour devient son élément,
La gaité son soutien, & l'air du persiflage
Est son premier talent.

Cidalise.

Pour être Médecin il faut être plaisant ;

Durimon.

Je puis sans vanité comparer mes malades
Aux heros d'Opera qui meurent en chantant ;

H

170 MERCURE DE FRANCE.

Par un principe faux , jadis nos camarades
Les affommoient en commençant.
Plus raisonnables , & moins fades,
Nous les divertissons jusqu'au dernier instant.

Le Chevalier.

J'entens , ils meurent aussi vite
Mais un peu plus gaiment.

Durimon après avoir étalé ses merveil-
leux talens pour la Médecine , ne peut
s'empêcher de parler de ses équipages :
voici comment il s'exprime.

En entrant dans le monde avec un certain nom
J'eus la *demî-fortune* , & c'étoit le bon ton.
Mais depuis qu'on a vu , jouant l'air d'import-
tance ,
Messieurs les Chirurgiens prendre la *diligence* ,
Il a fallu changer. J'ai deux *cabriolets* ,
Douze chevaux-Danois , quatre juments frin-
gantes ,
Un *cul-de-singe* , trois *sousflets* ,
Un *vis-à-vis* & deux *desobligeantes*.

Julep , garçon Médecin , vient apporter
à Durimon la liste des morts & des mou-
rans ; Durimon lui ordonne d'attendre ses
ordres par écrit. Nerine & Arlequin atti-

OCTOBRE. 1754. 171

vent avec précipitation ; ils ont une grande nouvelle à annoncer , c'est qu'ils ont trouvé le Comte pleurant aux genoux de sa femme ; l'amour a fait la paix. Le Comte & la Comtesse surviennent ; ils s'aiment d'une égale ardeur : le Comte déteste son égarement en présence de tous les acteurs ; il en est raillé par Cidalise , son avis est qu'une si chamante union devroit être célébrée par une fête éclatante. Durimon qui joint à ses brillantes qualités celle d'auteur , propose de faire exécuter la Servante maîtresse. Cidalise dit que l'Italien l'ennuie ; Durimon ajoute qu'il a traduit les scènes en François : le Chevalier & Nerine offrent de chanter les deux rôles , ce qui est accepté. Arlequin voudroit aussi y faire sa partie , mais on le renvoye au buffet , & il en marque sa joie par une cabriole.

Cette piece est imprimée , & se vend à Paris , chez *Duchefne* , rue Saint Jacques.

EXTRAIT des Lacedemoniennes , ou
Lycurgue , Comédie en vers & en trois
actes , par M. Mailhol ; représentée pour
la premiere fois par les Comédiens Italiens
le 13 Juillet 1754.

H ij

ACTEURS.

<i>Lycurgue , oncle de l'un des deux Rois de Spar- te ,</i>	M. Rochard.
<i>Nerinde , jeune veuve Lacedemonienne , sous l'habit d'homme , & nommée Siroës ,</i>	Mlle Fulquier.
<i>Acaris , veuve , sœur de Nerinde , députée par les prudes ,</i>	Mlle Silvia.
<i>Alcandre , parent de Ly- curgue , député par les petits-maitres ,</i>	M. Baletti.
<i>Cyrris , jeune Comédien- ne , députée par les Comédiens ,</i>	Mlle Favart.
<i>Nerine , suivante d'A- caris ,</i>	Mlle Coraline.
<i>Trazile , Grec affranchi de Licurgue ,</i>	M. Dehesse.
<i>Arloquin , Egyptien af- franchi de Lycurgue ,</i>	M. Carlin.

La scene est dans le palais de Lycurgue.

Lycurgue a résolu de bannir les vices de sa pa-
trie ; il se propose pour y parvenir , d'abroger
les loix anciennes , & d'en publier de nouvelles
qui encourageront les citoyens de Sparte à l'hon-
neur & à la vertu. Il est question de faire approu-
ver & ratifier ces loix par les Rois de Sparte &
par le Senat , & de faire ordonner que ceux qui
ne s'y soumettront pas seront couverts d'ignomi-

nie. Lycurgue a beaucoup de crédit auprès des deux Rois, & un grand parti dans le Senat, ce qui fait craindre aux citoyens vicieux que les loix de Lycurgue, dont ils ne peuvent entendre parler sans frémir, ne soient promulguées malgré leurs oppositions. Les prudes, les petits-mâtres, les coquettes, les Comédiens, tous se réunissent pour faire échouer le projet de Lycurgue. On ignore les articles des loix, & pour en être éclairci on fait agir Nerinde, Acaris, Alcandre & Cyrris. Ces députés s'adressent d'abord à Trazile, l'un des affranchis de Lycurgue, qui ne sçait pas le secret : ce Trazile est un fripon que Lycurgue connoît pour tel; il n'a pas par conséquent la confiance de son maître. Arlequin, autre affranchi de Lycurgue, est un homme simple dont Lycurgue ne se défie point. Trazile s'imagine qu'Arlequin pourroit sçavoir l'endroit où Lycurgue a déposé les loix qu'on a intérêt de connoître : il envoie donc les députés à Arlequin, en leur disant qu'il sera aisé de le séduire, mais que pour lui il n'a pu en venir à bout. Les députés vont trouver Arlequin; tantôt on le menace de coups de bâtons, tantôt on lui offre tout ce qui pourroit le tenter. On emploie Nerine, suivante d'Acaris, pour laquelle Arlequin paroît avoir du goût. Alcandre promet des sommes considérables : la fermeté d'Arlequin commence à s'ébranler; il dit d'abord la moitié du secret, en indiquant un autel où tout ce qu'on demande est rassemblé. Acaris, Alcandre & Cyrris vont tâcher de forcer l'autel. Nerine fait semblant de les suivre, & revient doucement écouter Arlequin.

Arlequin à part.

Ils vont bien être attrappés, sur ma foi.

H iij

174 MERCURE DE FRANCE.

Ils forceront sans doute la serrure ;
Mais un ressort caché , qui n'est sçu que de moi ,
Pourra les arrêter , & contre eux me rassure.

Appercevant Nerine.

La traîtresse , je suis perdu.

Nerine.

Oui , puisque j'ai tout entendu.

Arlequin , bas.

Ecoute , ils ne font point dans notre confidence :
Je vais faire un marché qui pour toi sera bon ;
On a pour de l'argent séduit mon innocence ,
Je te le donnerai pour n'être plus fripon.

Nerine.

Non , il faut rompre le silence.

aux Acteurs.

Vous travaillerez tous en vain ,
Sans le secours de ce coquin.

Alcandre à Arlequin.

Mon cher ami , cesse d'être rebelle ;
Dans ces papiers je voudrais seulement
M'instruire d'une bagatelle.

Arlequin.

Vous n'en emporterez aucun ?

OCTOBRE. 1754. 175

Alexandre.

Assurément.

Je le promets, & je serai fidele.

Arlequin.

Ma main va vous prouver mon zele.

Arlequin ouvre l'autel, tous les Acteurs prennent des écrits & les lisent.

Alexandre.

Loi qui défend de voyager.

Cyrris.

Loi sur la modestie. Ah l'homme insupportable !

Arlequin.

Toute la ville ensemble doit manger.

Je serai le dernier à table.

Acaris.

Les femmes, aujourd'hui: fi, quelle indignité !

Nerine.

Défendu de parler. Quelle loi détestable !

Arlequin.

Par une musique agréable

Le soldat doit être excité.

Les garçons jeûnant.. Ça ne vaut pas le diable.

H iij

176 MERCURE DE FRANCE.

Cyrris.

*Très-expressement défendons
De recevoir des présens.*

Arlequin.

Les poltrons.

*Pour notre honneur & notre gloire
Seront noyez. J'ai bien peur de trop boire.*

Alcandre.

*Je ne me trompe pas , nous lui résisterons ;
J'ai trouvé. Victoire ! victoire !*

Cyrris.

Sont-ce encore des loix ?

Alcandre.

Non , certes.

Acaris.

Ecoutons.

Alcandre lit.

*Nicasstor , Grand-Prêtre d'Apollon à Lyourgue.
Les députés de Lacedemone recevront de notre part
une réponse telle que tu me l'as demandée , je te
servirai avec plaisir , moins en ministre des Dieux
qu'en Philosophe : je sçai comme toi qu'un mensonge
utile est un bienfait.*

Nerine.

Bon , voilà pour Lycurgue un farieux obstacle.

OCTOBRE. 1754. 177.

Alexandre.

Au peuple allons montrer ces bizarres écrits.
Allons, par ce billet, éclairer les esprits
Sur la fausseté de l'oracle.

Arlequin.

Un moment, un moment.

Alexandre.

Il veut nous arrêter.

Les Acteurs rient.

Arlequin.

Vous ne devez point emporter
Ces papiers importants. Vous m'avez rendu traître,

Voudriez-vous me trahir le premier ?

Les Acteurs éclatent de rire & sortent.

Arlequin.

Ah ! je vais me punir d'avoir pu me fier
Aux promesses d'un petit-maître.

Arlequin est forcé d'avouer à Lycurgue tout ce qui s'est passé ; Lycurgue en est indigné ; Arlequin est au désespoir & veut s'empoisonner ; Lycurgue l'en empêche, & lui pardonne par un effort de vertu. Cependant les députés courent toute la ville, & divulguent les loix de Lycurgue. Le peuple furieux met le feu par tout ; ils brûlent la plupart des palais des Sénateurs, & entrent chez Lycurgue pour y porter la flamme &

H. v.

178 MERCURE DE FRANCE.
le fer : alors Lycurgue se présente & dit :

Venez, cruels , venez consommer votre crime ;
Punissez votre bienfaiteur.
Delivrez mes yeux de l'horreur
De vous voir ingrats & perfides ,
De voir des citoyens aveuglés par l'erreur ;
Contre eux-mêmes tourner leurs armes partici-
des.

Frappez Vous suspendez vos coups ?
Manqueriez-vous ici de force ou de courage ?
Parlez : sur moi ma main achevant votre ouvrage ,
Justifiera votre courroux.
Vous vous taisez votre silence
Est-il l'effet d'un retour généreux ?
J'ose le croire , & mon expérience
Me découvroit en vous des cœurs nés vertueux.

Oui : vous avez devant les yeux
L'éclat immortel de la gloire
Dont se couvrirent vos ayeux ,
Et vous craignez que vos neveux
Ne flétrissent votre mémoire.
Gardez ces sentimens , ils vous rendront heureux ,
Sur vos devoirs ils sçauront vous instruire ,
Ils vous apprendront que mon cœur
N'a demandé , ne cherche & ne desiré
Que d'établir sur vous l'empire
De la raison & de l'honneur.
Tel est mon but , que vous nommez coupable ;

Je veux former par mes projets divers

Une nation indomptable ,

Le modèle de l'univers.

Mais vous croyez que mes loix trop austeres

Doivent vous rendre malheureux ;

Me punissent vos Rois , me confondent les Dieux ;

Si je veux être auteur de vos miseres.

On me verra toujours blâmer & reprouver

Ce qui pourra vous nuire & vous contraindre.

Mon cœur plus d'une fois a sçu vous le prouver.

Vous pensez , dites-vous , que mes loix sont à
craindre ;

Mais avant que de vous en plaindre

Vous devriez les éprouver.

C'est un point que je vous propose ,

Ou plutôt que je dois exiger aujourd'hui.

Je vais jusqu'à Pherès consulter un ami ;

De vos cœurs permettez que Lycurgue dispose.

Il faut me promettre en ce jour

D'exécuter mes loix jusques à mon retour.

Lacedemoniens , vos ames s'attendrissent ,

A mes avis vos regards applaudissent ;

C'en est fait , vous êtes vaincus ,

Et vos remords vous rendent vos vertus.

S'approchant de l'autel.

Amis , votre serment sur l'autel du silence

Doit consacrer votre persévérance :

J'ai celui du Senat & celui de vos Rois.

H v j

Un Lacedemonien.

Oui, nous jurons d'obéir à tes loix,
Tant que durera ton absence.

Lycurgue.

O Dieux ! vous comblez donc enfin mon espé-
rance.

Amis, venez des feux arrêter les progrès,
Tandis qu'avec transport je vole vers Pherès.

Lycurgue & les Lacedemoniens sortent précipi-
tamment. Acaris, Cyrris, Alcandre & Nerine
restent sur la scène ; ils sont inconsolables : leur
douleur augmente encore par l'arrivée de Tra-
zile, qui vient apprendre que Lycurgue a quitté
Lacedemone pour toujours, & qu'il va fixer son
séjour à Pherès. Nerinde & Arlequin suivent Ly-
curgue ; Alcandre veut aller dans d'autres cli-
mats ; mais il est arrêté par Trazile, qui lui dit :

La loi nouvelle autrement en ordonne ;
Tout citoyen dès aujourd'hui
Restera dans Lacedemone,
Et doit de plus être esclave ou mari.

Alcandre se résout à épouser Acaris ; Trazile
épouse Nerine, & Cyrris qui n'est point ci-
toiyenne, est obligée de sortir de Lacedemone.

L'Opéra Comique a donné le Mercredi 28
Août la première représentation des *Franches*
Maçonnnes, parodie en un acte des Amazônes,

OCTOBRE. 1754. 181

premiere entrée des Fêtes de l'Hymen & de l'Amour. Cette nouveauté n'a point réuissi.

EXTRAIT du Chinois poli en France,
*parodie du Chinois de retour, intermede
Italien en un acte ; par M. Anseaume,
représenté pour la premiere fois sur le théâtre
de l'Opéra Comique , le 20 Juillet
1754.*

A C T E U R S.

Un Mandarin ,	M. de Hautemex,
Noureddin , Chinois qui a voyagé en France ,	M. de la Ruette.
Hamfi , autre Chinois ,	M. Darcis.
Eglé , Filles du	} Mlles Rosaline. Deschamps.
Zaïde , Mandarin ,	

Le Mandarin veut marier ses filles, Eglé ne demande pas mieux. Zaïde qui a promis sa foi à Noureddin , ne veut s'engager qu'à lui , & elle prie son pere d'attendre le retour de cet amant chéri. Le Mandarin qui n'a d'autre volonté que celle de ses enfans , leur laisse la liberté du choix. Hamfi est un de ceux qui prétendent à Eglé. Il vient lui déclarer que le Mandarin consent à son bonheur , si elle daigne approuver sa recherche. Eglé qui est fort coquette , n'est occupée que de ses charmes , & ne répond à la passion de Hamfi qu'en minaudant. Hamfi veut un cœur sensible & fidele ; & l'affectation d'Eglé le refroidit. Noureddin arrive , il a pris les airs les plus outrés des petits-maîtres François ; Zaïde en est allarmée ; Eglé en rit , Hamfi hausse les épaules. Noureddin leur assure qu'il ne lui suffisoit pas de prendre les mo-

182 MERCURE DE FRANCE.

des françoises , mais qu'il en a mis même plus
d'une nouvelle en vogue.

Air : De l'amour tout subit les loix.

Croiriez-vous même qu'à Paris,
Moi , moi tout Chinois que je suis ,
J'en ai mis en vogue plus d'une :

Que mon goût

Faisoit loi par tout ;

Qu'à la cour les jeunes Marquis
Venoient prendre de mes avis ,

Que les Magots y font fortune

Tout comme en ce pays.

Air : Paris est au Roi.

Nos lacs , nos vernis ,

Nos fleurs & nos fruits ,

Nos petits pots-pourris

Y font d'un grand prix.

Dans tous leurs bijoux

Ils ont pris nos goûts ,

Pour danser nos ballets

On s'y met en frais.

Puisqu'en France

On commence

A donner dans le Chinois ;

J'imagine

Qu'à la Chine ,

Bientôt des François

OCTOBRE. 1754. 183

Nous prendrons les loix.

Nos lacs , nos vernis , &c.

Zaïde qui est tendre , s'effraye de la légèreté de
Noureddin. Eglé s'ennuie de trouver Hamû si fa-
ge. Le Mandarin revient , & dit sur l'air : *Je ne
sçais pas écrire.*

A vous entendre toutes deux ,
Chacune dans son amoureux
Trouve un défaut étrange ;
Il faut pourtant s'accommoder.
Le moyen de vous accorder
Est de faire un échange.

Air : Entre l'amour & la raison.

Hamû solide & sérieux ,
A Zaïde conviendra mieux.
Eglé qui veut que pour lui plaire ,
On soit léger , vif & badin ,
En se donnant à Noureddin ,
Trouvera , je crois , son affaire.

Air : Trois enfans gueux.

Que dites-vous de cet arrangement ?

Noureddin.

Ah ! j'y consens pour vous punir , volage ;

à Eglé.

Je suis à vous , Eglé , dans ce moment ,
Si vous daignez recevoir mon hommage.

Hamsi à Zaïde.

Air : Quand le péril est agréable.

A ce parti que l'on projette ,
Donnerez-vous votre agrément ?

Zaïde.

Très-volontiers.

Hamsi.

Qu'en ce moment
Mon ame est satisfaite !

Le Mandarin.

Air : Nous chantons.

Enfin , voici votre hymenée
Au gré de mon ardent souhait ,
Mes enfans , heureusement fait.
Pour terminer cette journée ,
Rions , dansons , célébrons les nœuds
Qui comblent aujourd'hui nos vœux.

Duo : Air noté à la fin de l'exemplaire imprimé de l'ouvrage.

Eglé & Noureddin.

L'amour d'un trait vainqueur
Perce mon ame :
Oui , je sens que d'un trait vainqueur
L'amour perce mon cœur :

OCTOBRE. 1754. 185

Il m'enflamme.

Goûtons la plus vive allégresse :

M'aimerez-vous toujours ?

Oui , j'aimerai sans cesse ;

Nos fideles amours ,

Oui , dureront toujours.

CONCERT SPIRITUEL.

LE Concert spirituel du jour de la Nativité de la Vierge commença par une symphonie nouvelle à cors de chasse & hautbois , de la composition de M. Stamitz , Directeur de la Musique instrumentale , & Maître des Concerts de S. A. E. Palatine ; ensuite on chanta *Domine , in virtute tua* , motet à deux chœurs , de M. Cordelet. M. Stamitz joua un concerto de violon de sa composition. Mlle Mingotti chanta deux airs Italiens d'une maniere ravissante : elle fit le plus grand plaisir du Concert , où elle avoit attiré une assemblée nombreuse & choisie. M. Stamitz joua une sonate de viole d'amour , de sa composition. Le Concert fut terminé par *Cæli enarrans* , motet à grand chœur , de M. Mondonville. Mlle Fel , MM. Benoît , Albanetz , Poirier & Malines chanterent dans les grands motets.

Lettre sur le ballet exécuté au Collège des Jésuites de Paris.

LE R. P. du Parc , Professeur de Rhétorique au Collège de Louis le Grand , vient de donner, Monsieur, un ballet qui a été généralement

applaudi. On a reconnu dans le *Prospectus* le goût & l'agrément que cet habile Professeur a coutume de mettre dans ces sortes d'ouvrages, & l'on a jugé que la lecture n'en étoit gueres moins agréable que le spectacle même. Le sujet du ballet étoit fort heureux. C'étoit *les Spectacles du Parnasse*. Vous verrez dans l'exposition du sujet que je vais transcrire, une grande justesse, beaucoup de précision, des idées également ingénieuses & agréables, des maximes sages, instructives & très propres à inspirer aux jeunes gens pour qui le ballet a été fait, du goût pour les spectacles innocens, & de l'éloignement pour les spectacles dangereux.

Exposition du sujet. » Les Dieux invités par
 » Apollon & rassemblés sur le Parnasse, approu-
 » vent le dessein que le Dieu du Pinde a formé,
 » d'éloigner ses élèves de tous les spectacles qui
 » peuvent nuire à leur innocence. Jupiter exhorte
 » les Dieux à bannir de ceux qui leur sont consa-
 » crés, tout ce qui est contraire à l'éducation de
 » la jeunesse. Il fait annoncer une fête publique
 » qui réunira tous les spectacles les plus capables
 » de fixer l'attention des jeunes habitans du Par-
 » nasse ; *spectacles gracieux, spectacles frappans,*
 » *spectacles nobles, spectacles comiques* ; rien ne
 » sera oublié de ce qui peut leur plaire sans leur
 » être funeste.

» Un peuple nombreux, une multitude de sça-
 » vans, de héros, de demi-dieux, viennent se
 » rendre au lieu marqué. Ce lieu est situé sur le
 » penchant de la colline. Les Muses y ont dressé
 » un théâtre pour les Acteurs, & ménagé des pla-
 » ces pour l'assemblée. Une partie des élèves d'A-
 » pollon a été placée sur des amphithéâtres ; d'au-
 » tres ont été choisis pour acteurs. On donne le

» signal , la scene s'ouvre ; Jupiter se montre au
 » milieu des Divinités , Apollon au milieu de ses
 » élèves , tous descendent sur le théâtre ; les Ac-
 » teurs s'avancent & le spectacle commence. »
 Vous voyez une peinture allégorique du Collège
 de Louis le Grand , du théâtre magnifique qu'on
 y a dressé pour la Tragédie , de la jeune noblesse
 qu'on y élève , & de l'auguste assemblée qui assiste
 au spectacle dont j'entreprends de vous rendre
 compte.

On avoit choisi parmi les spectacles gracieux
 ceux qui prêtent le plus à la danse & que la danse
 exprime le mieux. Nous vîmes exécuter une chas-
 se , une pipée , une vendange , & la plupart des
 jeux qui sont l'amusement ordinaire de la jeunesse.
 Les danses exprimoient parfaitement tous ces di-
 vers spectacles , & ces spectacles même qui sem-
 bloient n'être offerts que pour amuser & pour
 plaire , étoient des leçons de sagesse & de vertu.
 D'abord parut le Dieu Pan , qui pour entretenir
 l'adresse & l'activité des Bergers , pour bannir de
 leurs plaisirs la mollesse & l'indolence , ordonne
 une chasse à laquelle il préside ; & couronne les
 plus adroits & les plus heureux. Ensuite Jupiter
 donne le spectacle d'une vendange , d'où il veut
 que Bacchus écarte tous les génies malfaisans
 qui produisent le desordre & la licence. Pour cet
 effet le sage Alcinoüs paroît à la tête des Vendan-
 geurs ; il les contient par sa présence. On adresse
 des vœux au Dieu du tonnerre ; on l'adore com-
 me l'auteur de tous les biens & le pere de tous
 les hommes ; on lui rend grâces des dons qu'il a
 répandus sur la terre , on lui fait hommage de ses
 travaux & de ses plaisirs. Enfin une jeunesse vive
 & folâtre sort du temple des Muses , & va voltiger
 au milieu des ris & des jeux. Apollon satisfait de

188 MERCURE DE FRANCE.

ses travaux, approuve ces divertissemens ; mais bientôt les génies des beaux Arts vont par son ordre en arrêter le cours , & apprendre à cette jeunesse que si ces amusemens sont convenables à son âge , l'étude ne lui est pas moins nécessaire , & que des travaux utiles doivent toujours succéder à ses plaisirs : c'est ainsi qu'un zèle industriel sait tirer avantage de tout , & changer le plaisir même en instruction. Voilà en quoi l'éducation publique l'emporte sur l'éducation privée. Dans les Collèges tout contribue à former la jeunesse. Les jeux même & les spectacles qui l'amuse , sont des leçons qui l'instruisent ; au lieu que dans les maisons particulières les spectacles que l'on donne aux enfans sont souvent la réfutation des maximes qu'on leur a apprises.

Dans la seconde partie du ballet , qui avoit pour objet *les spectacles singuliers & frappans* , on représenta des luttes champêtres , le combat de Darrès & d'Entelles ; on fit paroître un jeune Anglois , âgé de treize ans , qui étonna tout le monde par son adresse. Il marcha sur la corde lâche avec une facilité surprenante , & il y fit plusieurs tours d'équilibre les plus beaux qu'on ait vus depuis longtemps. Il paroît qu'on avoit intention d'y joindre un feu d'artifice ; mais la nécessité d'attendre la nuit , fit différer ce spectacle jusqu'à la fin du ballet. Ce feu de la composition de MM. Rugieri , étoit magnifique , & ne ressembloit en rien aux feux ordinaires que l'on voit en France , ni même à ceux d'Italie , qui sont beaucoup supérieurs aux nôtres. C'est une espece particulière d'artifice dont le P. d'Incarville , célèbre Missionnaire Jésuite , a donné depuis peu la méthode dans un mémoire envoyé de Pekin. Ces feux ont cela de particulier , qu'ils ne brûlent ni la paille , ni le

bois, ni la toile; de sorte qu'on ne fait point de difficulté de les exécuter sur le théâtre des Jésuites, malgré les décorations qui sont dessus & la toile qui couvre la cour. Les soleils sont d'un éclat plus vif que ceux de nos Artificiers d'Europe, leurs rayons ont plus de largeur & des couleurs plus belles. Quand on représente des arbres, ils ont un effet singulier; on y voit distinctement les branches, les feuilles & les fleurs. Les étincelles qui tombent, ressemblent à des boules de feu, & on les voit rouler à terre comme des fruits. Cet effet merveilleux, mais ordinaire dans les feux Chinois, avoit déterminé les Artificiers à dresser au fond du théâtre trois grandes arcades de la hauteur & de la largeur des décorations, toutes trois chargées d'artifice. Dès qu'on y eut mis le feu, on vit avec étonnement des arbres enflammés sortir de terre, s'élever en peu d'instant jusqu'à la toile & former trois berceaux magnifiques. Ce fut par-là que finit le feu d'artifice. Tout le monde en fut d'autant plus satisfait, que ces sortes de feux sont encore très-rares. On n'en a guères exécuté qu'à la Cour & chez M. le Garde des Sceaux, qui en a fait faire plusieurs essais.

Les spectacles nobles, sujet de la troisième partie, furent du goût des honnêtes gens, encore plus que les précédens. On donna un des triomphes d'Auguste, la querelle de Persée & de Phinée, ensuite un exercice militaire. On remarqua dans l'ordonnance du triomphe un goût antique qui exprimoit sçavamment la marche des anciens Triomphateurs. Cette scène finit par un trait de modération & de clémence, qui met le comble à la gloire d'Auguste, & dont il est important de montrer souvent des exemples aux jeunes gens qui doivent remplir un jour les premières places de l'Etat.

190 MERCURE DE FRANCE.

Le combat de Persée & de Phinée fut exécuté par les maîtres de danse. On y dansa plusieurs pas d'une beauté & d'un goût supérieur. Après cette scène on vit une troupe de jeunes guerriers de la première distinction, s'avancer en bataille, tambour battant & enseignes déployées. M. de Forbin l'aîné, qui marchoit à leur tête, l'épée à la main, & qui représentoit le Colonel, fit *border la haye & ouvrir les files à droite & à gauche* ; ensuite M. de Bouffu qui portoit le drapeau, s'étant retiré derrière le bataillon, & M. de Pontamousson, *chef de file*, ayant fait deux pas en avant, pour être vu plus aisément de toute la troupe, qui devoit suivre tous les mouvemens, M. de Forbin son frere, commanda l'exercice à la Prussienne, suivant la méthode qui a été donnée dans l'instruction du 14 Mai dernier. La troupe, après avoir fait l'exercice du fusil, *serra ses files à droite & à gauche*, & marcha en bataille en faisant *le pas en avant* ; ensuite on lui fit faire *le pas de côté sur le même alignement, ensuite le pas oblique & le pas de conversion*. Elle *doubla & dédoubla, forma & rompit* plusieurs fois le bataillon ; & après avoir fait toutes les évolutions qui sont marquées dans l'instruction, elle fit avec beaucoup d'ordre & de vivacité *le feu de chargée, le feu de retraite & le feu de ralliement*. Alors une seconde troupe composée d'enfans beaucoup plus petits que les premiers, demande à être incorporée dans la première troupe. Pour mériter cette prérogative ils sont en présence des grands une partie de l'exercice, & forment le siège d'une place. Ils en font les approches avec ordre & avec intrépidité. M. de Carné, un d'entr'eux, va bravement planter l'échelle au pied de la muraille, sans être effrayé du feu continué que font les assiégés, & tenant son épée entre

les dents, il fait tous ses efforts pour gagner le haut de la muraille ; il appelle ses camarades pour le seconder & les anime à le suivre. Un autre * a la hardiesse d'aller attacher un pétard à la porte, & la fait sauter. Aussi-tôt on bat la chamade dans la place, & on y arbore le drapeau blanc. M. de Choiseul de Meuse se présente & demande à capituler. M. de la Grandville qui commande le siège, entre en négociation avec lui ; & après plusieurs difficultés de part & d'autre, on se rend à discrétion. Les Assiégés entrent triomphans dans la place, & ensuite sont incorporés dans la première troupe. Cette scène d'enfans fut jouée parfaitement ; & tout le monde la trouva fort intéressante ; tant qu'elle dura on ne cessa point d'applaudir. On admira le bon goût de l'exercice nouveau & la sagesse du Ministre qui en a tracé le plan. L'air noble & sérieux des Commandans charma tout le monde, & on fut également satisfait de la précision & de la vivacité avec laquelle se fit l'exercice. Les gens de condition sur tout ont vu avec ravissement un spectacle si propre à inspirer à leurs enfans du goût pour la guerre. Lacedemone en donna souvent de pareils à la jeunesse, & ce fut à ces spectacles que se formèrent ses héros.

Les spectacles comiques qui composoient la quatrième partie du ballet, étoient trois sujets de Comédie ; sçavoir, *l'Enfant gâté, le Vieillard petit maître, & Herodas à la Cour d'Omphale*. Ils furent tous les trois exécutés par des danses, où je trouvai beaucoup d'élégance & d'expression.

Vint enfin le ballet général ; vous en lirez le sujet avec plaisir. C'est une apologie élégante & ingénieuse du spectacle qui vient d'être représenté.

* M. de Monsboissier.

BALLET GENERAL.

» Les sentimens des Dieux sont partagés sur les
 » spectacles qu'on vient de représenter. Les uns
 » pensent qu'il y règne trop de joye & de dissipa-
 » tion ; quelques-uns croient qu'il n'y en a point
 » assez. Momus auroit souhaité d'être accompagné
 » par une troupe de Satyres folâtres & bouffons ;
 » Bacchus d'être suivi , non pas du sage Alcinoüs ,
 » mais du vieux Silenc. Quelques-uns se plaignent
 » qu'on n'ait point admis certaines divinités qui
 » dominent dans les autres spectacles.

» Minerve se déclare pour Apollon ; elle fait
 » sentir qu'il a rempli le dessein qu'il s'étoit pro-
 » posé , de donner à ses élèves des leçons agréables
 » & instructives ; que les différentes parties de ce
 » spectacle fournissent des principes & des maxi-
 » mes utiles ; qu'on y apprend à la jeunesse que
 » les amusemens doivent être sages & modérés ,
 » & toujours sacrifiés à l'étude des beaux Arts ;
 » qu'on y voit des exemples de libéralité , d'in-
 » trépidité , d'amour pour la patrie , de piété en-
 » vers les Dieux ; qu'on y enseigne à vaincre les
 » intrigues & les efforts de l'envie par la patience ,
 » par le courage , par les bienfaits ; qu'on y mon-
 » tre le ridicule de certains vices communs dans
 » la profession des armes & dans le sein des con-
 » ditions pacifiques. Minerve , bien loin de blâ-
 » mer Apollon d'avoir exclus de ses spectacles
 » des divinités favorables aux passions , pense au
 » contraire que le nombre des Dieux qu'il a choi-
 » sis pour exécuter son projet , est encore trop
 » grand ; qu'on devrait toujours éloigner les jeu-
 » nes gens , non seulement des spectacles dange-
 » reux pour leur innocence , mais de ceux mêmes
 » qui

OCTOBRE. 1754. 193

» qui sont de pur amusement & sans utilité pour
» leur éducation. Tous les Dieux du ciel & de la
» terre se réunissent au sentiment de Minerve.

» Pendant qu'ils lui applaudissent, le génie de
» la France vient annoncer un spectacle tel que
» Minerve le souhaite. On voit paroître * l'ému-
» lation qui conduit plusieurs élèves d'Apollon, &
» leur montre les récompenses qu'un Monarque
» bienfaisant a destinées à leurs travaux & à leur
» mérite. Ces jeunes rivaux chargés des bienfaits
» de leur Prince & animés à la vûe de son portrait,
» s'empressent de lui marquer par une petite fête
» leur joie & leur reconnoissance. »

Voilà, Monsieur, ce que j'ai cru devoir vous
mander au sujet du ballet des Jésuites, pour vous
confirmer dans l'estime que vous avez pour ces
Pères, & pour vous faire voir que les *Porée* &
les *la Sante* ont des successeurs qui renouvellent
les merveilles dont vous étiez témoin lorsque
vous étudiez sous ces excellens Maîtres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

** On fait la distribution des prix avant la fin du
ballet. Le Roi en est le fondateur.*



NOUVELLES ETRANGERES.

DU LEVANT.

DE CONSTANTINOPLE, le 2 Août.

ON a célébré la fête du *Bairam* avec beau-
coup d'éclat. Cette capitale a été illuminée
plusieurs jours de suite, & l'on a tiré successive-

194 MERCURE DE FRANCE.

ment divers feux d'artifice. La satisfaction que répand ici la cessation de la maladie contagieuse , a ajouté un nouveau degré de vivacité aux réjouissances publiques. Il en a été de même à Smyrne , d'où l'on mande qu'on y est aussi délivré de ce terrible fléau.

Le 30 du mois dernier , le grand Visir donna dans sa maison de plaisance de Dolmabahci un magnifique repas à Sa Hautesse. Les Ministres étrangers , conformément à ce qui se pratique en pareille occasion , envoyèrent chacun un dessert somptueux.

D U N O R D.

DE PETERSBOURG, le 7 Août.

On a publié ces jours-ci plusieurs nouveaux decrets du Sénat. Le premier ordonne que le terme prescrit pour retirer les biens engagés , sera prorogé jusqu'au premier Janvier de l'année prochaine. Par le second , la capitation pour l'année présente est diminuée de six copecks par tête. Un troisième abolit les droits de douane dans la petite Russie. L'Impératrice vient d'accorder divers privilèges à la nation Malorossienne.

Il paroît une ordonnance qui assujettit aux droits de douane toutes les marchandises non réputées hardes , que les voyageurs & les couriers apporteront à l'avenir en Russie.

DE WARSOVIE , le 24 Août.

La Diète particulière tenue en cette ville , a eu tout le succès désiré. Il en a été de même des Diètes de Cujavie , de Lencicie , de Zator , d'Owiczin , de Raya , de Halicz & de Lomza. Celles

OCTOBRE. 1754. 195

de Pofnanie, de Czersko, de Dobrczyn & de Czechanow, fe font séparées fans élire des députés pour la prochaine Diète générale.

DE STOCKHOLM, le 13 Août.

L'Académie des Belles-Lettres a déclaré dans fa dernière afsemblée publique, qu'elle avoit adjudgé le prix d'Hiftoire & celui de Poëfie. Le fujet propofé pour le premier prix regardoit la maifon de *Folkunger*, & l'Académie avoit demandé qu'on examinât *fi cette famille qui a regné fi long-tems en Suède, étoit étrangere ou Suedoife*. Le fujet du fécond prix étoit *le paffage des deux Belts par le Roi Charles Guftave en 1658*. Comme l'Académie ignore qui font les Auteurs des deux ouvrages couronnés, elles les prie de fe faire connoître. La difsertation a pour devife *Gens durata gelu, Gens infuperabilis armis*. La devife du Poëme eft tirée des vers 503 & 504 du douzième livre de l'Eneïde. Les trois fujets que l'Académie-propofe pour l'année prochaine, font, pour le prix d'Eloquence, *les qualités qui conftituent le véritable héros*; pour le prix d'Hiftoire, *l'état où l'art militaire fe trouvoit en Suède fous Guftave I*; & pour le prix de Poëfie, *la victoire que Charles XII remporta en 1701 près de Riga*. Ce dernier prix eft deftiné à une Ode en vers Suedois. Le difcours d'Eloquence doit être écrit dans la même langue. On peut compofer dans telle langue qu'on voudra la difsertation hiftorique. Les Auteurs auront foin d'adrefler leurs pièces avant le premier Mars au fieur Dalin, Bibliothécaire du Roi, & Secrétaire de l'Académie.

Il vient d'être publié une défenfe d'exporter la poudre à canon.

DE COPENHAGUE, le 31 Juillet.

La Compagnie des Indes Occidentales vient d'être supprimée, & le Roi paie deux millions cent mille richdales, tant pour le prix des domaines, effets & marchandises de cette Compagnie, que pour le remboursement de ses dettes. Par cet arrangement les intéressés retireront cent pour cent au-delà de ce que leurs actions leur ont coûté originairement.

Lorsque le Roi sera exactement instruit de l'état actuel des possessions dont la Compagnie des Indes Occidentales & de Guinée lui a fait cession, Sa Majesté réglera de quelle manière le commerce se fera en Amérique & en Afrique.

A L L E M A G N E.

DE VIENNE, le 17 Août.

Le 16, à quatre heures & demie du matin, l'Empereur & l'Impératrice Reine partirent pour la Bohême. L'Archiduchesse Marie-Christine reçut avant-hier le Sacrement de Confirmation par les mains de l'Archevêque de cette ville.

On écrit de Carlsbad, qu'un Aloës Américain y est en fleur dans le jardin du Comte de Limbourg-Styrum. La tige de cette plante a vingt-six pieds de haut, & a poussé vingt-huit rameaux, qui portent plus de trois mille fleurs écloses depuis le 24 du mois dernier. Les personnes instruites savent que l'Aloës d'Amérique ne fleurit presque jamais dans les climats froids. On en a vu fleurir un à Paris en 1663 & en 1664.

DE PRAGUE, le 4 Août.

Diverses expériences d'électricité faites ici par le fleur Procope Divisch, Chanoine du Chapitre de Bruck, Ordre de Prémontré, & Administrateur du même Ordre à Prendits en Moravie, ont attiré une attention particulière des Sçavans. Ce Physicien a inventé une machine, par laquelle il prétend non seulement détourner les effets du tonnerre, mais même dissiper ou du moins éloigner les tempêtes.

DE BERLIN, le 31 Août.

Le 26 de ce mois, tous les Régimens qui composent les garnisons de cette capitale & des villes de Potsdam, de Brandebourg & de Spandau, s'assemblerent dans un camp qui avoit été tracé près de cette dernière place. Les jours suivans le Roi a vû ces troupes exécuter diverses évolutions & manœuvres militaires. Sa Majesté a été si satisfaite de la précision avec laquelle elles s'en sont acquittées, qu'elle leur a fait distribuer une somme considérable. Par ordre du Roi, le Prince Frederic, fils aîné du Prince de Prusse, a été conduit à Potsdam, pour y être élevé sous les yeux de Sa Majesté.

Avant-hier, l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres élut pour associés étrangers le Comte Turpin, Brigadier de Cavalerie au service de Sa Majesté Très-Chrétienne; M. Helverius, associé vétéran de l'Académie royale des Sciences de Paris, & premier Médecin de la Reine de France; le Chevalier de Solignac, Secrétaire des commandemens du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar; & M. le Cat, Professeur en Anatomie à Rouen.

198 MERCURE DE FRANCE.

DE DRESDE, le 3 Septembre.

Un courrier extraordinaire dépêché de Versailles, a apporté la nouvelle de l'heureux accouchement de Madame-la Dauphine. Cet événement a causé ici une joie générale, & avant-hier on chanta en action de grâces dans l'Eglise de la Cour un *Te Deum* solennel au bruit de plusieurs fanfares, & des salves répétées de l'artillerie.

ESPAGNE.

DE LISBONNE, le 14 Août.

La Reine douairière, quelque jours après être revenue de Belem, fut atteinte de la fièvre. Divers accidens fâcheux étant survenus, & les Médecins ayant jugé la maladie dangereuse, Sa Majesté s'est préparée à la mort avec toute la fermeté d'une grande ame vivement pénétrée des vérités de la religion Chrétienne. Depuis le 13 du mois dernier que Sa Majesté reçut le Viatique, elle avoit eu plusieurs intervalles favorables, qui avoient donné lieu d'espérer qu'elle pourroit se rétablir; mais avant-hier elle retomba dans des symptômes qui annoncerent que sa fin étoit prochaine, & elle est morte aujourd'hui, également regrettée de la Cour & de tous les habitans de cette capitale. Cette Princesse qui se nommoit Marie-Anne-Joséph-Antoinette-Regine, étoit âgée de soixante-dix ans onze mois & sept jours. Elle étoit fille de l'Empereur Léopold & d'Eleonore-Magdeleine de Neubourg, troisième femme de ce Prince. Le 9 Juillet 1708, elle épousa par procuration, le feu Roi d'Closter-Neubourg, près

OCTOBRE. 1754. 399

de Vienne. La bénédiction nuptiale leur fut donnée à Lisbonne le 28 Octobre de la même année. De leur mariage le Roi est né, ainsi que la Reine d'Espagne & l'Infant Don Pedre. Leurs autres enfans ont été Pierre, Prince du Bresil, né le 19 Octobre 1712, mort le 29 Octobre 1714; Charles, né le 2 Mai 1716, mort le 30 Mars 1736; & Alexandre - François, né le 24 Septembre 1723, mort le 2 Août 1728.

DE MADRID, le 27 Août.

Hier, l'Infant Cardinal arriva de Saint Ildefonse. Leurs Majestés ont pris le deuil pour six mois, à l'occasion de la mort de la Reine douairière de Portugal.

Le 30 du mois d'Août, leurs Majestés reçurent les complimens de condoléance des Grands & des Dames de la Cour, à l'occasion de la mort de la Reine douairière de Portugal. Hier, le Duc de Duras, Ambassadeur de France, remit au Roi & à la Reine les lettres par lesquelles le Roi Très-Chrétien notifie à leurs Majestés la naissance de Monseigneur le Duc de Berry.

D'ALGER, le premier Août.

Avant-hier, le sieur Stanhope-Aspinwal, nouveau Consul d'Angleterre, eut sa première audience du Dey. Tous les Corsaires qui partent d'ici pour aller en course, ont ordre d'avertir ceux de Salé qu'on ne recevra point dans ce port ni en aucun endroit de la côte d'Alger les prises que ces derniers pourroient faire sur les François.

I T A L I E.

DE NAPLES, le premier Août.

Une indisposition a obligé le Roi de garder la

chambre pendant quelques jours , mais Sa Majesté est parfaitement rétablie.

La Cour a reçu la nouvelle de la mort du Duc de la Vieville , Viceroy de Sicile , décédé le 24 du mois dernier à Palerme , dans la soixante-huitième année de son âge.

La Reine fut relevée de ses couches le 1 de ce mois au matin , dans la Chapelle du château de Portici. On attend après-demain ici leurs Majestés.

Il paroît un decret , par lequel le Roi défend à toutes les Eglises de ses Etats où l'on prêche le Carême , de se pourvoir de Prédicateurs étrangers , Sa Majesté voulant que le Curé de chaque Eglise & les Eclésiastiques qui la desservent , se chargent d'y faire toutes les Prédications. L'argent qui étoit destiné à payer les Prédicateurs , sera remis à la caisse militaire pour contribuer à la construction du nouvel hôtel qu'on doit bâtir pour les soldats invalides.

Don Joseph Grimani , Commandant de Messine , exerce par *interim* en Sicile les fonctions de Viceroy.

DE ROME , le 23 Juillet.

Plusieurs des Missionnaires répandus dans les Indes Orientales , se défioient de la sincérité de la conversion du Roi de Jolo , l'une des isles Philippines. Leurs soupçons ne se sont trouvés que trop fondés. Ce Prince s'étoit fait baptiser avec toute sa famille , dans l'espérance que les troupes Espagnoles qui sont dans le pays , l'aideroient à réduire une ville qu'il desiroit de soumettre à sa domination. Il avoit formé le projet de faire massacrer ensuite toutes ces troupes. Heureusement la trahison a été découverte. On s'est saisi de ce Prince , & on l'a enfermé dans une tour , en attendant les ordres de la Cour de Madrid.

OCTOBRE. 1754. 201

DE GENES, le 18 Août.

Les galeres qui ont transporté à la Bastie le Marquis Joseph Doria, Commissaire général de la République dans l'isle de Corse, ont ramené ici le Marquis Augustin Grimaldi. Il fut reçu en mettant pied à terre par une partie de la noblesse, qui l'accompagna au Palais Ducal, où il alla faire sa révérence au Doge.

GRANDE-BRETAGNE.

DE LONDRES, le 5 Septembre.

Il s'est répandu depuis peu dans cette ville une grande quantité de fausses guinées. Indépendamment de ce qu'elles sont plus légères de vingt-quatre grains que les vraies, elles sont reconnoissables par le cordon qui est très-défectueux, & par la lettre S, qui dans le mot *Georgius* est plus maigre que les autres lettres.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

LE 14 Août, veille de la Fête de l'Assomption de la Sainte-Vierge, la Reine accompagnée de Monseigneur le Dauphin, de Madame Adélaïde & de Mesdames Victoire, Sophie & Louise, assista dans la Chapelle du Château aux premières Vêpres, auxquelles l'Abbé Ducluzeau, Chapelain ordinaire de la Chapelle-Musique, officia, & qui furent chantées par la Musique.

Le 15, jour de la Fête, le Roi, la Reine & la Famille royale entendirent dans la même Chapelle la grande Messe, célébrée pontificalement par l'Evêque de Comminges.

202 MERCURE DE FRANCE.

Le même jour, le Roi soupa au grand couvert chez la Reine avec la Famille royale.

Le Roi partit le 16 pour le château de Choisy.

Dans l'Assemblée que le Corps de Ville tint le même jour, le Sieur de Bernage fut continué Pré-vôt des Marchands. Le Sr Strockard, Quartinier, & le Sr Gillet, Avocat, ont été élus Echevins.

Le même jour, le Duc d'Aumont, premier Gentilhomme de la chambre du Roi, & la Maréchale Duchesse de Duras, Dame d'honneur de Mesdames Victoire, Sophie & Louise, tinrent sur les Fonts, au nom de l'Infant Duc de Parme, & de Madame Sophie, le fils du Sr Rosé, Porte-Manreau de cette Princesse. Cette cérémonie se fit dans l'Eglise de Notre-Dame, paroisse du Château. L'enfant a été nommé *Philippe-Justin*.

Le 17, la Reine alla visiter la maison royale de Saint Cyr.

Le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, a été parrain du fils de M. Fréron, des Académies d'Angers, de Montauban & de Nancy, auteur de l'Année littéraire, & des lettres sur quelques écrits de ce tems. La maraine a été la Princesse de Talmont. L'enfant fut baptisé le 17, & nommé *Scapilas - Louis - Marie*. Il fut tenu sur les Fonts au nom du Roi de Pologne, Duc de Lorraine, par Mr Hulin, Ministre de ce Prince auprès du Roi; & au nom de la Princesse de Talmont, par Dame Elizabeth-Agnès de Ligniville, épouse du Sr Delay de la Garde, Fermier général. La cérémonie a été faite dans l'Eglise de S. Sulpice par le Curé de la paroisse.

La Reine entendit le 18 l'Office du matin & de l'après-midi, célébré par les Missionnaires.

Monseigneur le Dauphin alla le 18 dîner à Choisy. Mesdames de France s'y rendirent le mê-

me jour après-midi , & le Roi en revint le 19 avec ces Princesses.

Le 20 , les Députés des Etats de Languedoc eurent audience de Sa Majesté. Ils furent présentés par le Prince de Dombes , Gouverneur de la Province , & par le Comte de Saint Florentin , Ministre & Secrétaire d'Etat ; & conduits par le Chevalier de Dreux , grand Maître des cérémonies. La députation étoit composée pour le Clergé , de l'Archevêque de Toulouse , qui porta la parole ; du Comte de Lordar , Baron des Etats , pour la Noblesse ; des sieurs Esteve & Peville , pour le Tiers-Etat ; & du sieur Joubert , Syndic général de la province.

Ces Députés eurent ensuite audience de la Reine , de Monseigneur le Dauphin , de Madame la Dauphine & de la Famille royale.

Le Roi retourna le 21 à Choisy , d'où Sa Majesté est revenue le 23.

M. de Maupeou , premier Président du Parlement , est venu le 21 faire sa cour au Roi.

Sa Majesté a disposé de la charge de Lieutenant général du Nivernois , vacante par la mort du Marquis de Richerand , en faveur du Marquis de Fougères , Lieutenant général des armées du Roi & Lieutenant des Gardes du Corps dans la Compagnie de Charost.

M. Bourgeois de Boynes , Maître des Requêtes , nommé à l'Intendance de Besançon , a été gratifié par le Roi d'une pension de quatre mille livres.

Le 23 , sur les trois heures & demie du matin , Madame la Dauphine sentit quelques douleurs , & cette Princesse à six heures vingt-quatre minutes accoucha d'un Prince , que le Roi a nommé Duc de Berry. Le Marquis de la Luzerne , Lieutenant

204 MERCURE DE FRANCE.

général des armées du Roi & Lieutenant des Gardes du Corps , est venu de la part du Roi annoncer cet heureux événement au Corps de Ville , à qui le Chevalier de Dreux , grand Maître des cérémonies , a remis une lettre de Sa Majesté sur le même sujet. Madame la Dauphine se porte aussi-bien qu'on puisse le desirer , ainsi que Monseigneur le Duc de Berry.

L'ouverture des Etats de Bourgogne s'est faite le 13. L'Evêque d'Autun , qui en est le Président né , prononça un discours éloquent & pathétique , qui fut généralement applaudi. Il y a eu à Dijon un concours prodigieux de tout ce qu'il y a de plus distingué dans les trois Ordres du Clergé , de la Noblesse & du Tiers-Etat de la Province. La présence du Prince de Condé a excité une joie universelle : elle a rappelé le souvenir de ses augustes ayeux , qui ont gouverné si long-tems & si heureusement la Bourgogne. L'affabilité , le caractère d'élévation & de bonté , & la magnificence de ce Prince lui ont attiré l'admiration & l'amour de tous les Bourguignons. Pendant son séjour à Dijon , il y a eu des repas somptueux , des spectacles , des bals & des fêtes continuelles. Le 26 , le Prince de Condé partit de cette ville pour revenir à la Cour.

Aussi-tôt après la naissance de Monseigneur le Duc de Berry , l'Abbé de Chabannes , Aumônier du Roi , fit la cérémonie de l'ondoyement en présence du Curé de la Paroisse du château. M. Rouillé , Ministre & Secrétaire d'Etat , Grand Trésorier de l'Ordre du Saint-Esprit , apporta le Cordon de cet Ordre , & il eut l'honneur de le passer au cou du Prince , qui fut remis entre les mains de la Comtesse de Marsan , Gouvernante des Enfans de France. Ensuite elle porta Monsei-

gneur le Duc de Berry à l'appartement qui lui étoit destiné. Ce Prince y fut conduit selon l'usage par le Duc de Villeroy, Capitaine des Gardes du Corps en quartier.

Vers une heure après midi, le Roi & la Reine accompagnés de la Famille royale, ainsi que des Princes & Princesses du Sang, des Grands Officiers de la Couronne, des Ministres & des Seigneurs & Dames de la Cour, & précédés des deux Huissiers de la Chambre qui portoient leurs massés, se rendirent à la Chapelle. Leurs Majestés y entendirent la Messe, pendant laquelle M. Colin de Blamont, Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, & Surintendant de la Musique de la Chambre, fit exécuter le *Te Deum* en musique de sa composition. Cette Hymne fut entonnée par l'Abbé Gergoy, Chapelain ordinaire de la Chapelle-Musique, revêtu d'un Surplis & de l'Etole.

Le soir, à neuf heures, par les ordres du Duc d'Aumont, premier Gentilhomme de la Chambre en exercice, & sous la conduite de M. Blondel de Gagny, Intendant des menus plaisirs, & de M. d'Azincour son fils, reçu en survivance de cette charge, on tira dans la place d'armes, vis-à-vis de l'appartement du Roi, un très-beau bouquet d'artifice, que Sa Majesté alluma de son balcon par le moyen d'une fusée courante. L'exécution n'a rien laissé à désirer.

Le même jour, le Roi fit partir M. Binet, Mestre de Camp de Cavalerie, l'un des Gentilshommes ordinaires de Sa Majesté, & premier Valet de Chambre de Monseigneur le Dauphin, pour aller à Luneville donner part de la naissance de Monseigneur le Duc de Berry au Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar.

206 MERCURE DE FRANCE.

Le Comte de la Luzerne de Briqueville , Lieutenant-Général des armées du Roi , & Lieutenant des Gardes du Corps , que Sa Majesté avoit envoyé annoncer au Corps de Ville de Paris cet heureux événement ; a été nommé par le Roi , à son retour , Commandeur de l'Ordre royal & militaire de Saint Louis. Il a été décoré le même jour des marques de cet Ordre.

Le 23 , les Prévôt des Marchands & Echevins s'étoient assemblés à l'Hôtel de Ville , dès qu'ils avoient appris que Madame la Dauphine avoit senti quelques douleurs. Ils reçurent à onze heures du matin la nouvelle de la naissance de Monseigneur le Duc de Berry , par le Comte de la Luzerne de Briqueville , Lieutenant des Gardes du Corps , que le Roi avoit envoyé pour en donner part au Corps de Ville. Dans le moment , ils firent annoncer à toute la ville par une salve d'artillerie , & par la cloche de l'Hôtel de ville , qui a sonné jusqu'à minuit , la nouvelle faveur qu'il a plu à Dieu d'accorder à la France.

Le Chevalier de Dreux , Grand-Maître des cérémonies , arriva sur les onze heures & demie à l'Hôtel de Ville , & il y apporta les ordres du Roi , suivant lesquels les Prévôt des Marchands & Echevins firent commencer les réjouissances.

A sept heures du soir , on fit une seconde salve de l'artillerie , après laquelle les Prévôt des Marchands & Echevins allumerent , avec les cérémonies ordinaires , le bucher qui avoit été dressé dans la place devant l'Hôtel de Ville. On tira ensuite une grande quantité de fusées volantes ; on fit couler dans les quatre coins de la place des fontaines de vin ; & l'on distribua du pain au peuple. Plusieurs orchestres , remplis de musiciens , mêlèrent le son de leurs instrumens aux acclama-

tions dictées par l'allégresse publique. La façade de l'Hôtel de ville fut illuminée le soir par plusieurs filers de terrines, ainsi que l'Hôtel du Duc de Gesvres, Gouverneur de Paris; celui du Pré-vôt des Marchands, & les maisons des Echevins & Officiers du Bureau de la ville.

Il y eut pendant la nuit des illuminations dans toutes les rues.

Le 24, pendant la Messe du Roi, M. Blanchard, Maître de musique de la Chapelle, en quartier, fit exécuter son *Te Deum*.

Après la Messe, le Roi & la Reine, Monseigneur le Dauphin, Monseigneur le Duc de Bourgogne, Monseigneur le Duc de Berry, Madame, Madame Adelaïde & Mesdames Victoire, Sophie & Louise, reçurent dans leurs appartemens les révérences des Dames de la Cour, à l'occasion des couches de Madame la Dauphine.

La nouvelle Eglise Paroissiale de Saint Louis, que le Roi a fait construire dans le Parc aux Cerfs, fut benite le 24 par M. Rancé, Curé de la Paroisse, lequel avoit reçu de l'Archevêque de Paris les pouvoirs nécessaires à cet effet. On y porta de l'ancienne Eglise le Saint Sacrement. Les Invalides, dont la garde de Versailles est composée, étoient sous les armes, & chantoient la Procession. Elle fut suivie d'un grand concours de peuple. Les rues par lesquelles elle passa, étoient ornées de tapisseries. Lorsque le Saint Sacrement eut été déposé dans le Tabernacle de la nouvelle Eglise, on célébra la grande Messe. Il y eut l'après-midi Vêpres & Salut. Le Comte de Noailles, Gouverneur des Ville & Château de Versailles, assista à tous ces Offices. Le lendemain, Fête de Saint Louis, le service divin se fit avec la même solennité. L'après-midi, le Père Cointerp, Pré-

208 MERCURE DE FRANCE.

dicateur du Roi , & Supérieur des Barnabites de Passy, prononça le Panegyrique du Saint.

Le même jour, le Corps de Ville se rendit à Versailles, & ayant à sa tête le Duc de Gesvres, Gouverneur de Paris, il eut audience du Roi avec les cérémonies accoutumées. Il fut présenté à Sa Majesté par le Comte d'Argenson, Ministre & Secrétaire d'Etat, & conduit par le Chevalier de Droux, Grand-Maître des cérémonies. M. de Bernage qui a été continué Prévôt des Marchands, & MM. Stockard & Gillet, nouveaux Echevins, prêterent entre les mains du Roi le serment de fidélité, dont le Comte d'Argenson fit la lecture, ainsi que du Scrutin, qui fut présenté à sa Majesté par M. de Saint-Fargeau, Avocat du Roi au Châtelet.

Le Corps de Ville, après cette audience, eut l'honneur de rendre ses respects à la Reine, à Monseigneur le Dauphin, à Monseigneur le Duc de Bourgogne, à Monseigneur le Duc de Berry, à Madame & à Mesdames de France.

Le 25, Fête de Saint Louis, les Hautbois de la Chambre, selon l'usage, jouèrent des symphonies pendant le lever du Roi.

Leurs Majestés, accompagnées de la Famille royale, entendirent dans la Chapelle du Château la Grande Messe, célébrée par les Missionnaires, & assistèrent l'après-midi aux Vêpres & au Salut.

Le Roi soupa chez la Reine au grand couvert, pendant lequel les vingt-quatre Violons de la Chambre exécutèrent plusieurs symphonies de la composition & sous la conduite de M. Colin de Blamont.

Le même jour, l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres eut l'honneur de présenter au Roi, à la Reine, & à Monseigneur le Dau-

phin le tome XXI de ses Mémoires. Ce volume contient les années 1747 & 1748. M. d'Anville, Associé de la même Académie, a présenté en même tems au Roi la troisième & dernière partie de sa Carte d'Asie, qui représente le nord de ce continent, depuis la frontière de l'Europe jusqu'à la mer orientale.

Le même jour, la Procession des Carmes du grand Convent, à laquelle le Corps de Ville assista, alla, suivant la coutume, à la Chapelle du Palais des Tuileries, où ces Religieux chantaient la Messe.

L'Académie Française célébra cette Fête dans la Chapelle du Louvre. M. Royer, Maître de Musique des Enfans de France, fit exécuter un motet pendant la Messe, après laquelle M. l'Abbé de Cambacerez prononça le Panegyrique du Saint.

La même Fête fut célébrée par l'Académie royale des Inscriptions & Belles-Lettres, & par celles des Sciences, dans l'Eglise des Prêtres de l'Oratoire. Le Panegyrique du Saint fut prononcé par M. l'Abbé Dromgol, Chanoine de l'Eglise Cathédrale de Chartres.

L'après-midi, l'Académie Française tint une assemblée publique.

Le 25, la Compagnie des Indes fit baptiser dans l'Eglise Paroissiale de la Magdeleine de la Ville-l'Evêque, Fauxbourg Saint-Honoré, trois Seigneurs Noirs du pays d'Anamabou, situé à la côte de Guinée. Les parrains & marraines ont été le Comte de Montmorency-Laval & la Dame de Silhouette; M. de Montaran, Maître des Requêtes, Intendant du commerce, & Commissaire du Roi à la Compagnie, & la Comtesse de Montmorency-Laval; M. de Silhouette, Maître des Requêtes, Commissaire du Roi à la Compagnie,

210 MERCURE DE FRANCE.

& Chancelier du Duc d'Orléans, & la Dame de Montaran.

En France, l'amour des sujets pour le Souverain est une vertu de tous les âges. Les jeunes élèves de l'Ecole gratuite de musique se sont réunis le 26 au nombre de soixante, pour chanter un *Te Deum* dans la salle de cette Ecole, en action de grâces de la naissance de Mgr. le Duc de Berry.

Ex ore infantium voia recta.

Le 28, le Comte de Neuilly, Envoyé Extraordinaire, & Ministre Plénipotentiaire du Roi auprès de la République de Gênes, a pris congé du Roi, de la Reine, & de la Famille royale.

Le Roi a accordé la charge de Commandeur Prévôt Maître des cérémonies de l'Ordre du Saint Esprit à M. Bignon, Bibliothécaire de Sa Majesté.

Sa Majesté a mis le Comte de Montmorency-Laval, au nombre des Menins de Monseigneur le Dauphin.

Le Marquis de Paulmy, Secrétaire d'Etat de la Guerre, en survivance du Comte d'Argenson, revint du voyage qu'il a fait en Bretagne & en Normandie, pour visiter les places de ces deux Provinces. Il est parti le 29 pour aller voir les quatre différens Camps que Sa Majesté a donné ordre de former.

Le Roi ayant écrit à l'Archevêque de Paris, pour faire rendre à Dieu de solennelles actions de grâces, à l'occasion de la naissance de Monseigneur le Duc de Berry, on chanta le 29 le *Te Deum* dans l'Eglise Métropolitaine, & l'Archevêque de Paris y officia pontificalement. Le Chancelier & le Garde des Sceaux, accompagnés de plusieurs Conseillers d'Etat & Maîtres des Requêtes, y assistèrent, de même que la Chambre des

Comptes, la Cour des Aydes, & le Corps de Ville, qui y avoient été invités de la part de Sa Majesté par le Grand Maître des Cérémonies.

On tira le même jour, par ordre des Prévôt des Marchands & Echevins, un magnifique feu d'artifice dans la place de l'Hôtel de Ville.

Sa Majesté a accordé à M. Maynon d'Invault, Maître des Requêtes, l'Intendance de Picardie, vacante par la démission de M. d'Aligre de Boislandry.

Le bateau de passage de Rochefort à Soubise a péri en donnant sur le cable d'un vaisseau. De cinquante personnes qui étoient à bord, il ne s'en est sauvé que dix.

Selon quelques lettres, la Régence d'Alger a interdit l'entrée de ses ports & de ses parages aux Corsaires Saletins qui feront des prises sur les François.

Le 21 Août, on fit à Douay la Procession solennelle qu'on a coutume d'y faire tous les ans, en mémoire d'un prodige arrivé l'an 1254 dans l'Eglise Collégiale de Saint Amé. L'Evêque d'Arras y porta le Saint Sacrement, & suivant l'usage tout le Clergé Séculier & Régulier de la ville y assista, ainsi que le Corps de Ville & l'Université. Toute la garnison étoit sous les armes. L'infanterie formoit une double haie dans les rues, & la cavalerie étoit en bataille dans les places. Les Magistrats avoient fait élever un obélisque d'une grande magnificence, d'où partit le soir beaucoup d'artifice.

L'Académie royale des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres établie à Toulouse, tint le jour de la Fête de Saint Louis une assemblée publique. Les principaux morceaux qui y furent lus, furent l'éloge du feu Président de la Loubère, par le

212 MERCURE DE FRANCE.

Président d'Orbessan ; celui de feu M. de Rabaudy , par M. le Franc , Premier Président de la Cour des Aides de Montauban ; & des Observations de M. Poudroux , Docteur en Médecine , sur quelques maladies extraordinaires.

On fit le même jour à Toulouse l'ouverture du salon de l'Académie de Peinture , de Sculpture & d'Architecture qui y est établie.

La Comtesse de Sartiranne , épouse du Comte de ce nom , Ambassadeur du Roi de Sardaigne , accoucha le 28 d'un fils. Leurs Majestés doivent faire l'honneur à cet enfant de le tenir sur les fonts , & il a été simplement ondoyé le jour de sa naissance , par le Curé de Saint Sulpice , dans la Chapelle de l'Hôtel de l'Ambassadeur. Le Comte de Sartiranne destinant ce fils à être Chevalier de Malthe , a déjà fait l'instance pour qu'il soit reçu dans la Langue de France.

Le Roi soupa le 30 à son grand couvert chez la Reine avec la Famille royale.

Le 31 , le Roi se rendit à Bellevue. Sa Majesté chassa le deux Septembre au fusil dans la plaine de Grenelle , & soupa le soir à Montrouge , chez le Duc de la Valiere. Lorsque le Roi fut sorti de table , on exécuta en présence de Sa Majesté l'Opéra Comique des *Troqueurs* & le Ballet Chinois. Le Roi , après ce spectacle , dont Sa Majesté parut satisfaite , alla coucher au Château de Choisy. Sa Majesté revint ici le 4 au matin.

Madame la Dauphine & Monseigneur le Duc de Berry continuent de se porter aussi bien qu'on puisse le désirer.

On célébra le 31 , dans l'Eglise de la Paroisse du Château , un Service solennel pour l'anniversaire de Louis XIV.

Le même jour , les six Corps des Marchands

firent chanter dans l'Eglise des Prêtres de l'Oratoire le *Te Deum* en musique, pour remercier Dieu de la nouvelle faveur qu'il lui a plu de répandre sur la Famille royale. Le Corps des Marchands de vin a satisfait le 4 Septembre au même devoir dans la même Eglise. M. Berryer, Lieutenant-Général de Police, & les Gens du Roi du Châtelet ont assisté à ces deux cérémonies. Les Juges & Consuls se sont trouvés à la seconde, à laquelle ils avoient été invités.

Le premier Septembre, on chanta le *Te Deum* dans les deux Paroisses de Versailles, en action de grâces de la naissance de Monseigneur le Duc de Berry. Toutes les maisons de cette ville furent illuminées. Monseigneur le Dauphin & Mesdames de France se promenerent dans les rues pour voir les illuminations.

M O R T S.

MESSIRE N. . . . Marquis de Menou, Seigneur de Cuissy, Maréchal des camps & armées de Sa Majesté, & Lieutenant de Roi au Château de Nantes, est mort à Nantes, au commencement du mois de Juillet, âgé de 71 ans.

Le 4 Juillet est mort à Paris, dans sa vingtième année, Esprit-Emmanuel-Melchior de la Baume-Montrevel, Marquis de Saint-Martin, Baron de de Pesmes, le dernier de cette branche, dont les grands biens passent à ses deux sœurs, Chanoinesses à Remiremont.

M. Philippe Nericault-Destouches, Gouverneur de Melun, l'un des quarante de l'Académie Française, & ci-devant Ministre du Roi en Angleterre, si connu par les bonnes Comédies qu'il a données au théâtre François, est mort à Melun le 5 fort avancé en âge.

214 MERCURE DE FRANCE.

Dame Anne-Armande de Balthazar , épouse de Messire de Prunier , Marquis de Lempis , Brigadier d'Infanterie , Commandant en Vivarais & dans le Velay , est morte le 6 à Tournon , dans sa trente-quatrième année.

Messire Claude , Comte de Saint - Simon , est mort le 10 au château de Villersavivier en Saintonge , âgé de soixante-quinze ans.

Frederic-Ulric de Lowendalh , Doyen du Chapitre de S. Marcel , & Abbé de l'Abbaye de la Cour-Dieu , Ordre de S. Benoît , Diocèse d'Orléans , frere du Maréchal de Lowendalh , mourut à Paris le 12 , âgé environ de 54 ans.

Le même jour , est morte Dame Marie - Anne-Louise - Céleste de la Riviere ; épouse de Messire Charles-Jean de la Riviere de Riffardeau. Elle avoit été mariée en premières nœces avec Messire Claude-Adrien de la Fond , Maître des Requêtes.

Messire Théodore-Camille , Marquis de Montpetni , Conseiller intime du Margrave de Brandebourg-Culmbach , & grand Maître de la maison de la Margrave de Bareith , mourut à Paris le 17 , dans sa quarante-cinquième année.

Messire Antoine - Olivier de Saint - Simon de Courtomer , fils de Messire Jacques-Etienne-Antoine de Saint - Simon , Vicomte de Courtomer , Brigadier des armées du Roi , est mort le 18.

Pierre de Montesquiou , Comte de Montesquiou , Lieutenant général des armées du Roi , Gouverneur du Fort-Louis sur le Rhin , & ci-devant premier Sous-Lieutenant de la première compagnie des Mousquetaires , est mort le même jour , âgé de soixante-sept ans.

Messire Michel Bouvard de Fourqueux , Procureur général de la Chambre des Comptes & Conseiller honoraire à la grand'Chambre du Parle-

OCTOBRE. 1754. 215

ment., mourut le même jour en son château de Fourqueux , près Saint Germain-en-Laye , dans sa soixante-huitième année.

Jeanne-Sophie de Ragouzinsky , fille de Messire Joachim , Comte de Ragouzinsky , est morte le 21.

Messire François-Dominique de Barberie , Marquis de Saint-Contest , Commandeur Prévôt Maître des cérémonies des ordres du Roi ; Ministre & Secrétaire d'Etat au département des affaires étrangères , ci-devant Ambassadeur de Sa Majesté auprès des Etats généraux des Provinces-Unies , est mort le 24 à Versailles , âgé de cinquante-quatre ans.

Dame Louise - Philippe Lambert , épouse de Messire Othon-Louis-Antoine de Lier , Conseiller au Grand Conseil , est morte le 26.

Dame Elizabeth - Louise Duché , épouse de Messire Jacques-Bertrand de Scepeaux , Marquis de Beaupreaux , Lieutenant général des armées du Roi & de la province d'Anjou , mourut à Paris le 29 , âgé de quarante-deux ans.

A V I S.

ON vient de mettre au jour le portrait de Michel Nostradamus , Médecin & Astrologue , gravé par Mlle Aure Billette ; il est haut de quatorze pouces sur dix de large. Il se vend chez le sieur Devaux, Graveur-Imager , rue S. Jacques , à l'Arche d'Alliance , proche S. Benoît , à Paris.

A P P R O B A T I O N.

J'ai lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le Mercure d'Octobre , & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris , ce 30 Septembre 1754. GUIROY,

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en Vers & en Prose.	
Cantatille sur la naissance de Monseigneur	
le Duc de Berry ,	page 3
Assemblée publique de l'Académie des Belles-Lettres de la Rochelle , du premier Mai ,	5
Bouquer, à S. A. S. Mgr le Comte de Clermont, 28	
Réponse du Pere Laugier aux remarques de M. Frezier,	29
Vers à Madame L. D. D. L. F.	51
Lettre d'un Négociant de Rouen à M. l'Abbé Raynal ,	54
L'Eloge de la sincérité , Ode.	62
Séance publique de l'Académie royale de Chirurgie , du 25 Avril .	67
Remerciement à MM. de l'Académie de la Rochelle , Ode ,	84.
Portrait d'un jeune homme fait par lui-même ,	87
Mots des Enigmes & du Logogryphe du Mercure de Septembre ,	91
Enigmes & Logogryphe ,	92
Nouvelles Littéraires. Séance publique de l'Académie Françoisse , du 25 Août ,	98
Séance publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres d'Amiens , du 25 Août ,	105
Beaux Arts ,	146
Air naïf en Romance ,	159
Speâcles ,	161
Lettre sur le Ballet du College des Jesuites ,	185
Nouvelles Etrangères ,	193
France. Nouvelles de la Cour , de Paris , &c.	201
Morts ,	213

La Chanson notée doit regarder la page 159.

De l'imprimerie de Ch. A. JOMBART,

NOVEMBRE. 1754.



Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DENULLY, au Palais.
PISSOT, Quai de Conty, à la
descente du Pont-neuf.
DUCHESNE, rue Saint Jacques,
au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

$$\begin{array}{r} 145 \\ 22 \\ \hline 147 \\ 187 \\ 187 \\ 187 \\ \hline 744 \end{array}$$

L'ADRESSE du Mercure est à M. LUTTON,
Commis au recouvrement du Mercure, rue Ste
Anne, Butte S. Roch, vis-à-vis la rue Cloz-Geor-
geot, entre deux Selliers, au second; pour remet-
tre à M. l'Abbé Raynal.

Nous prions très-inflammamment ceux qui nous adres-
seront des Paquets par la Poste, d'en affranchir le
port, pour nous épargner le déplaisir de les rebuter,
& à eux celui de ne pas voir paroître leurs Ouvrages.

Les Libraires des Provinces ou des Pays Etrangers
qui souhaiteront avoir le Mercure de France de la
première main & plus promptement, n'auront qu'à
écrire à l'adresse ci-dessus indiquée.

On l'envoie aussi par la Poste aux personnes de
Provinces qui le désirent, les frais de la Poste ne
sont pas considérables.

On avertit aussi que ceux qui voudront qu'on le
porte chez eux à Paris chaque mois, n'ont qu'à faire
sçavoir leurs intentions, leur nom & leur demeure
audit Sr Lutton, Commis au Mercure; on leur por-
tera le Mercure très-exactement, moyennant 21 li-
vres par an, qu'ils payeront; sçavoir, 10 liv. 10 s.
en recevant le second volume de Juin, & 10 l. 10 s.
en recevant le second volume de Décembre. On les
supplie instamment de donner leurs ordres pour que
ces payemens soient faits dans leur tems.

On prie aussi les personnes de Province à qui on
envoie le Mercure par la Poste, d'être exactes à faire
payer au Bureau du Mercure à la fin de chaque se-
mestre, sans cela on seroit hors d'état de soutenir
les avances considérables qu'exige l'impression de cet
Ouvrage.

On adresse la même prière aux Libraires de Pro-
vince.

On trouvera le Sr Lutton les Mardi, Mercredi
& Jeudi de chaque semaine, l'après-midi.

PRIX XXX SOLS.



MERCURE
DE FRANCE.
DÉDIÉ AU ROI.
NOVEMBRE. 1754.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

L'AMOUR DE LA PATRIE.
POÈME,

*Prononcé le jour de la Fête de S. Louis , dans
l'Académie d'Amiens , & présenté au Roi ;
par M. Vallier , Colonel d'Infanterie.*

EN défenseur de la patrie , en Roi ,
En citoyen , Louis s'étoit armé pour elle :
A ses fiers ennemis il a donné la loi ;
En pere , il sacrifie une gloire immortelle :
A ij

4 MERCURE DE FRANCE.

Le conquérant s'arrête , & bannissant l'effroi ;
Il accorde la paix. Louis , c'est donc à toi

Qu'ici ma Muse adresse la peinture
Du noble attachement qu'on a pour son pays ,
Attachement plus fort que la nature ,
A qui tout cède , à qui tout doit être soumis.

Vous faites & la honte & l'honneur des mortels ,

Sentiment , qui dans Rome avez eu des autels.

Quel contraste étonnant ! amour de la patrie ,

Es-tu vertu , foiblesse ? ou n'es-tu que manie ?

Et si ta source est pure & ton but glorieux ,

Pourquoi donc quelquefois offenses-tu les yeux ?

Guidé par la prudence , armé par la sagesse ,

Aux sentiers de l'honneur tu marches sans foiblesse ;

Le cœur de l'homme encor s'ennoblit par tes traits ;

Ambitieux ou vain , tu produis des forfaits :

Tantôt feu tempéré , qui donne la lumière ,

Tantôt feu dévorant , qui met tout en poussière ;

Source qui fertilise , ou torrent qui détruit ,

La vertu t'accompagne , ou le crime te suit.

Tel tu parus souvent , injuste ou sanguinaire ,

Tant que tu n'as frappé que les yeux du vulgaire ,

Ce qui lui paroît crime est effort de vertu ;

Il devoit l'adorer , il en est abattu.

Quel est ce fier Romain , dont le cœur inflexible

Ose à l'humanité paroître inaccessible ?

C'est Brutus ; à la mort il condamne ses fils.

Quel crime ! quelle horreur ! ... non, l'amour du
pays

Illustre le forfait qu'abhorre la nature ,

Il étouffe en son cœur jusqu'au moindre murmure ,

Il voit frapper le coup sans détourner les yeux ,

Ils ne sont plus , dit-il , *rendons grâces aux Dieux.*

Mais quel affreux spectacle à Rome s'offre encore !

Fulvie à Curius , à l'amant qui l'adore ,

Arrachant un secret qu'il confie à l'amour ,

La cruelle s'en sert pour lui ravir le jour.

Je vois des fiers rivaux armés pour se détruire ;

La nature en frémit , & l'amour en soupire ;

Les armes à la main , l'amitié dans le cœur ,

C'est la patrie encor qui guide leur fureur.

Horace , que fais-tu ? teint du sang qu'elle adore ,

Tu t'offres à ta sœur , & tu veux qu'elle honore

Le barbare vainqueur de l'objet de ses vœux ?

Ses pleurs lui sont trop chers , tes lauriers odieux ;

Sa douleur , ses regrets te paroissent des crimes ! ...

Arrête , malheureux , s'il te faut des victimes ...

Mais non , le cri du sang arme encor ton dépit ,

Ta main les sépara , ta main les réunit ...

Où marche Aquilius ? On le mène au supplice ;

Sans doute à ses côtés , Vindicius complice ,

Ou par amour pour lui , va le suivre au tombeau ?

Non , c'est son délateur qui le livre au bourreau :

6 MERCURE DE FRANCE.

Pour être citoyen , cet esclave fidèle
S'applaudit d'être ingrat , pour n'être point rebel-
le ;

L'amitié ne craint point de trahir l'amitié ;
Contre un père infidèle , un fils est sans pitié.
Faut-il donc n'aimer rien pour servir sa patrie ?
Si l'on ne trahit tout , se croit-elle trahie ?
Sans doute , & rien ne doit balancer dans nos
cœurs

L'intérêt du pays , il doit sécher nos pleurs :
La voix du sang alors n'est plus qu'une foiblesse ,
L'amour un attentat , & la pitié bassesse.
Voyons tomber la foudre , & bravons-en l'éclat ,
Elle honore en frappant le bras qui sert l'Etat.
Un Romain dans les fers de Carthage affoiblie ,
Obtient la liberté de revoir sa patrie ;
Il peut en rapporter , seul maître de son sort ,
Ou la paix , il est libre , ou la guerre , il est mort.
Il le sçait ; il paroît : le Sénat délibère ,
Pour sauver ce grand homme , il veut finir la
guerre.

Le Consul se croiroit chargé d'un attentat ,
S'il conservoit sa vie aux dépens de l'Etat.
*Charthage est dans vos mains , dit-il , osez m'y sui-
vre ,
Mes jours l'auroient sauvée , & ma mort vous la
livre.*

Il dit : Rome l'admire , & le fier Regulus
Porte aux Carthaginois sa tête & des refus.

Combien à leur pays ont encor dû leur gloire ,
 Gloire pure & dont j'aime à retracer l'histoire !
 Cet amour généreux , Romains , étoit chez vous
 Fruit de l'indépendance où vous aspiriez tous.
 César défendit Rome , il fit tête à Pompée ,
 Et pour la liberté sa valeur occupaée ,
 Dès qu'il se vit lui seul maître de l'univers ,
 S'employa toute entière à lui donner des fers
 Catilina parut , armé pour sa patrie ,
 Il sembloit du Sénat & de sa tyrannie ,
 Vouloir affranchir Rome un jour & l'épargner :
 Catilina sujet aspirait à régner ,
 Et l'amour du pays chez lui cachoit le crime.
 Nous y joignons l'amour d'un maître légitime :
 Vous êtes mes garans , héros , dont la fierté
 N'a pu subir le joug d'une autre autorité !
 Votre Roi , malheureux , sans sujets , sans cour
 ronne ,
 Plus grand par votre amour qu'il n'étoit sur le
 trône ;
 Après vous avoit fait partager ses honneurs ,
 Vous vit plus grands encor partager ses malheurs ;
 Vous auriez conservé vos biens , vos privilèges ,
 Mais de nouveaux sermens vous sembloient sa-
 crilèges.
 Ce mépris des honneurs , des biens & du trépas ,
 Fait le soutien des Rois , le salut des Etats :
 Les peuples à l'envi leur servent de barrières ,
 Et consacrent leurs jours à garder leurs frontières ;

8 MERCURE DE FRANCE.

Sûrs de ne pas avoir un seul maître de plus ,
Ils quittent leurs foyers , qu'ils n'auroient pas
perdus)

Contemplant d'un œil sec une moisson flétrie,
Et versent sans regret leur sang pour la patrie.

Que dis-je , sans regret ! ce sont leurs plus beaux
jours ,

Devenus de l'Etat le plus noble secours :

Malheureux jusqu'alors , ils n'ont senti peut-être
La douceur d'exister qu'en mourant pour leur
maître !

Quels mortels , quels sujets , pour défendre un
Etat !

Tout homme est citoyen , tout citoyen soldat.

La guerre est déclarée , on parle de victoire ,
Sans y prévoir la mort , on n'y voit que la gloire ;

Du beau desir de vaincre ils sont tous animés ,

Pour le bien du pays mille bras sont armés :

Ils vont à la vengeance (injuste ou légitime) :

C'est du sang qu'il leur faut , & ce sang va couler.

Tous ceux que l'âge encore empêche d'y voler ,

Au salut des absens vivement s'intéressent ,

Ils vont au-devant d'eux , ils courent , ils s'em-
pressent ;

Impatients de voir leurs braves défenseurs ,

Sur leur chemin d'avance ils répandent des fleurs.

Leurs fils , au long récit des sièges , des batailles ,

Voudroient déjà combattre & franchir des mu-
railles ;

NOVEMBRE. 1754. 9

Tout se peint à leurs yeux de riantes couleurs,
 Et l'amour du pays se grave dans leurs cœurs.
 Ainsi ce noble amour est transmis d'âge en âge,
 Et devient aux enfans le plus cher héritage.
 La France en a donné mille exemples fameux;
 La patrie & nos Rois sont nos biens & nos Dieux.
 Qui les aime les sert, il vole à leur défense,
 Et ses devoirs remplis en font la récompense.
 Cet Etat en silence obéit au héros
 Qui par de justes loix établit son repos,
 L'équité le conduit, son cœur en est le temple;
 A son auguste fils lui-même il sert d'exemple.
 Le ciel vient d'accorder à ses vœux empressés,
 L'illustre rejeton, dont les jours commencés
 Confirment le bonheur des sujets & du maître;
 C'est un soleil nouveau qui sur nous va paroître.
 Puisse-t-il de ses feux long-tems nous éclairer,
 Et nos neveux long-tems après nous l'adorer!





Cause académique plaidée en François au Collège de Louis le Grand , à la fin du mois d'Août.

LE Pere Geoffroi , auteur de cet Exercice , & l'un des Régens de Rhétorique , avoit choisi un sujet heureux. La manière dont il l'a traité , l'a rendu encore plus intéressant. Il s'agit des Arts & des Lettres. Une Académie propose des récompenses inégales selon l'inégalité des services que leur rendent les différens caractères d'esprit. Cinq Académiciens se disputèrent la préférence. L'un parla pour l'esprit inventeur , qui par la force de son génie se fraye une route inconnue , & fait des découvertes nouvelles. L'autre plaida pour l'esprit imitateur , qui trouve dans la souplesse & la flexibilité de son talent toutes les qualités nécessaires pour égaler les modèles les plus parfaits. Un troisième prit la défense de l'esprit qui perfectionne , & par là corrige les défauts même de l'inventeur. Le quatrième fit valoir les droits d'un protecteur éclairé & puissant , qui , sans avoir les talens qui font les Artistes , sçait cependant animer , produire & répandre le goût des Arts. Le cinquième

prétendit que le critique qui épure les productions & venge les Arts & les Lettres, possédoit le talent le plus précieux, & par conséquent le plus estimable.

M. de Coigny qui étoit chargé de décider entre ces divers concurrens, commença par exposer le sujet avec beaucoup de graces & de clarté. Pour ne rien laisser à désirer, il traita en peu de mots la question, qui est devenue si célèbre de nos jours ; sçavoir, *si les beaux Arts ont contribué à épurer les mœurs ou à les altérer.* Il remarqua que le paradoxe injurieux qui l'a décidé contre les Arts, ne s'appuyoit que sur un esprit de sophismes, une philosophie austère, une éloquence impétueuse, soutenue du crédit impérieux de la mode, & des graces séduisantes de la nouveauté.

Quelqu'injurieux qu'ait été cet arrêt pour les Arts, il les félicita d'une dispute qui leur avoit procuré « cet ouvrage mémorable écrit en leur faveur par un Roi * amateur éclairé des Lettres, dont il a fixé » l'empire dans une de nos provinces, aussi » remplie des monumens de son goût, que » de ceux de sa bonté ; où le sceptre dans » une main, & le compas dans l'autre, il » animé par son exemple les talens qu'il

* Le Roi de Pologne, Duc de Lorraine.

12 MERCURE DE FRANCE.

» enrichit par ses bienfaits ; mérite com-
 » me sçavant les récompenses qu'il distri-
 » bué comme protecteur , immortalise les
 » arts & se rend immortel par eux. »

Il ajouta , sans cependant vouloir déci-
 der la question , que si dans cet âge , le
 plus favorisé par les Lettres , les Muses &
 les Vertus ne sont plus regardées comme
 sœurs , mais comme rivales , » les mœurs
 » sont peut-être plus coupables envers les
 » lettres que les lettres ne le sont envers
 » les mœurs ; que si la contagion a passé
 » du Parnasse dans les sociétés civiles , le
 » poison y avoit été préparé , & n'a fait
 » que revenir à sa source ; que l'affoiblisse-
 » ment des arts a commencé par celui
 » des talens , & que ceux-ci enfin n'ont
 » perdu leurs droits sur l'admiration des
 » hommes , que lorsque plus jaloux de leur
 » faveur que de leur estime , ils ont prof-
 » titué aux passions les hommages qu'ils
 » ne devoient qu'aux vertus. » Il parloit
 devant une assemblée qui connoissoit le
 prix des beaux arts. Il ne s'étendit pas da-
 vantage , & il pria chaque Académicien
 d'exposer ses prétentions.

M. de Trans se leva & parla pour l'es-
 prit inventeur , avec la noblesse qui carac-
 terise ce talent. Il établit ses droits sur ce
 que le génie inventeur n'a point de mo-

dele , titre qui annonce une supériorité de gloire qu'on ne peut disputer sans injustice. Le génie inventeur sert aux autres de modele , titre qui porte une étendue de bienfaits qu'on ne peut méconnoître sans ingratitude. Il ne s'arrêta pas à déprimer ses rivaux. Pour faire sentir la supériorité de l'inventeur, il se contenta d'en faire connoître le génie.

Qu'est-ce qu'un inventeur , dit-il ? » Un
 » homme sorti de la foule & du rang des
 » esprits , pour qui il est un genre d'i-
 » dées , de connoissances , j'ai pensé dire
 » un genre d'humanité distingué du nôtre ,
 » qui placé dans une sphere supérieure , ap-
 » proche de la divinité , domine sur tout
 » ce qui s'en éloigne ; est en spectacle quand
 » il s'élève , & ne descend que pour être
 » un exemple ; un homme dont l'ambi-
 » tieuse capacité ose défier tous les génies
 » qui ont paru avant lui sur la terre ; voit
 » les routes qu'ils ont tenues , ne daigne
 » point y entrer ; rougiroit de se borner
 » à les suivre ; ne se contente pas de les
 » atteindre , aspire à les surpasser ; souvent
 » ne va pas plus loin qu'eux , mais décou-
 » vre de nouvelles régions où ils n'en ont
 » pas même soupçonnées ; quelquefois
 » commence sa course où ils ont fini la
 » leur , & dès les premiers de ses pas frap-

14 MERCURE DE FRANCE.

» pe au terme que les derniers des leurs
 » n'ont pas rencontré : un homme qui por-
 » tant ses vûes sur toute la nature , voit
 » d'un coup d'œil ce qui a échappé aux
 » regards de l'antiquité la plus éclairée ;
 » qui se déclare le rival des siècles passés ,
 » se rend le modèle des siècles à venir ,
 » surpasse la gloire des uns , prépare l'inf-
 » truction des autres , est la lumière &
 » l'oracle du sien. Un homme dont la
 » naissance est une époque pour le tems
 » où il a vécu ; qui tient à tous les âges
 » par des droits sur leur admiration &
 » leur reconnoissance ; devient comme le
 » fondateur d'un peuple , le pere de tous
 » les Artistes , l'homme de tous les arts ;
 » & le maître de tous les hommes.

Malgré tous ces traits magnifiques , il
 crut n'avoir pas encore représenté tout
 l'inventeur. Il fit admettre la hardiesse de
 ses projets , la pénétration de son discer-
 nement , l'activité de ses pensées , la force
 de ses combinaisons , la puissance de son
 génie , » qui produit comme un nou-
 » veau monde dans celui que nous habi-
 » tons , qui laissant le peuple des esprits
 » s'amuser sur la surface de la terre , va
 » jusqu'au sein de la nature établir son
 » empire ; imite en quelque sorte par la
 » fécondité de son action celle du Créa-

» teur , & s'efforce de diminuer l'inter-
 » valle qui est entre Dieu & l'homme. »
 Aussi remarqua-t-il que dans l'antiquité
 la plus reculée , « on n'a voulu que des
 » Dieux pour inventeurs des Arts , ou de
 » leurs inventeurs on a fait des Dieux.
 » Qu'est-ce donc qu'un inventeur parmi
 » ses rivaux ? c'est un souverain parmi des
 » sujets révoltés ; ajoutons un bienfaiteur
 » parmi des ingrats.

Les bienfaits de l'inventeur sont aussi
 sensibles que sa gloire est éclatante. Sans
 lui rien n'existe dans l'empire des arts &
 des lettres. M. de Trévis n'avoit pas be-
 soin de preuve : Il rappella seulement à
 ses rivaux leurs obligations personnelles ,
 & traça en grands traits les services que
 l'esprit d'invention a rendu aux Arts &
 aux Etats : inventions utiles , qui guident
 les pilotes , qui ouvrent de nouveaux mon-
 des , & rapprochent les climats les plus
 éloignés ; inventions précieuses à l'humani-
 té , qui donnent mille formes différentes
 au cuivre , à la fonte , au bronze , au mar-
 bre , pout transmettre aux siècles futurs les
 actions des héros , les travaux des Sçavans ,
 le souvenir même des personnes les plus
 chéries ; inventions pour la gloire , qui ont
 immortalisé un Archimède , un Bacon ,
 &c. inventions pour l'ornement , pour

16 MERCURE DE FRANCE.

l'agrément , qui nous procurent tant d'arts agréables , ces glaces , ces variétés de chûtes & de jeux des eaux. A cette occasion M. de Trans loua les jardins charmans d'Orly , où les fleurs sont cultivées par les mains victorieuses du héros de Parme , de Guastalla , de Vissembourg (M. le Maréchal Duc de Coigny) qui honoroit de sa présence cette assemblée.

Après ce discours plusieurs fois applaudi , M. de Villevielle parut pour soutenir les droits de l'imitateur. Il sçut si bien faire passer dans sa diction la douceur & la délicatesse de son caractère , qu'il prévint aussi-tôt en sa faveur. Il prétendit que le ton impérieux qu'avoit employé son rival , marquoit moins la supériorité d'une cause , qu'il n'en couvroit la médiocrité. Il avoua cependant avec une modestie simple & naïve , que le talent imitateur n'est pas celui qui brille le plus dans l'empire des arts : mais il soutint que c'est celui qui les sert avec le plus de peine & le plus d'utilité ; qu'ainsi la peine de l'imitation balance la gloire de l'invention , & que l'utilité de l'imitateur l'emporte sur la supériorité de l'inventeur. Il fonda sur ce double titre ses prétentions , & les exposa avec tant d'art , qu'il fit presque oublier l'admiration naturelle qu'on a pour les inventions.

Tous les traits marquoient un grand choix ; ils étoient placés dans le jour le plus favorable. Sa peinture des services que rend le goût de l'imitation étoit des plus animée. » C'est ce goût , dit-il , qui en-
 » tretient ou rappelle celui des anciens ,
 » c'est-à-dire de ces fondateurs ou de ces
 » maîtres de la littérature , qui ne sont
 » négligés que par des esprits assez super-
 » ficiels pour ne chercher que l'esprit dans
 » les lettres , & assez vains pour n'y souf-
 » frir que le leur ; qui à peine habitans du
 » Parnasse veulent quelquefois en être les
 » arbitres ; n'ont pas de voix dans les co-
 » mices littéraires , & veulent y donner le
 » ton ; & avant que d'avoir le talent d'être
 » imitateurs , prétendent à la gloire des
 » modeles. »

Il fit remarquer que le mépris de l'imi-
 tation est l'époque ordinaire de la dégra-
 dation des lettres. » Cette dégradation
 » commença dans la Grèce , lorsqu'après
 » avoir dédaigné la riche simplicité de Dé-
 » mosthène , les Phalériens introduisant
 » dans le discours ces vaines profusions
 » qui épuisent bientôt les richesses & n'en
 » supposent pas toujours , substituèrent l'é-
 » légance à l'éloquence , l'esprit au génie ,
 » & des douceurs de langage propres à
 » amuser des enfans , à ce ton male & vic-

18 MERGURE DE FRANCE.

» torieux qui rappelloit les loix dans *Athe-*
» nes, excitoit l'émulation dans la *Grèce*,
» & portoit la consternation dans la *Ma-*
» cédoine.

» Les lettres se dégradèrent en *Italie*,
» lorsqu'*Horace*, *Virgile* & *Cicéron* eu-
» rent disparu. Subjugée par le génie al-
» tier & audacieux des *Lucain* & des *Se-*
» néque, séduite par l'esprit fin & délicat
» des *Pline* & des *Mamertin*, Rome ne
» fit à ses anciens maîtres que l'honneur de
» balancer quelque tems entr'eux & leurs
» rivaux; & par ce défaut d'imitateurs
» perdant la trace des modèles, sortit du
» goût de leurs siècles, & tomba dans la
» barbarie des autres.

Ce discours ingénieux finit par ce com-
pliment au Juge, qui fut universellement
approuvé, & qui pouvoit seul tenir lieu
d'apologie. » Le talent que j'ai défendu,
» doit être le vôtre, Monsieur; & s'il est
» le vôtre en effet, rien de ce qui comble
» les plus brillantes destinées ne doit man-
» quer à celle qui vous attend. Fixez vos
» regards sur ce héros, autrefois l'*Achille*,
» aujourd'hui le *Nestor* de la France; fixez
» les sur cette illustre mère si honorée, si
» supérieure aux honneurs qu'on lui doit,
» si digne de ceux qu'on lui rend. Leurs
» exemples vous apprendront à être grand

» sans hauteur , facile sans foiblesse , l'or-
 » nement de la Cour , l'agrément des so-
 » ciétés , le protecteur & le soutien des
 » talens , l'ami & l'exemple des vertus. On
 » représente ici l'imitation comme un tra-
 » vail sans gloire. Ce reproche doit cesser
 » à vous ; votre gloire sera d'être imita-
 » teur.

L'esprit qui perfectionne , réunit les ri-
 chesses de l'invention & les graces de l'i-
 mitation. M. le Vasseur qui étoit chargé
 de sa défense , le présenta sous ce point de
 vûe. Il encherit même sur cette idée , &
 il prouva que sans ce talent l'imitation
 n'est d'aucun mérite , l'invention n'a qu'un
 mérite commencé. Il rabaisa beaucoup le
 travail obscur de ce vil peuple d'imita-
 teurs , toujours captivé sous des idées
 étrangères , qui ne sçait marcher que sur
 les pas , à la volonté , sous la main , par l'or-
 dre & avec le secours d'un conducteur. Il
 prévint les reproches qu'on pouvoit faire
 au talent qui perfectionne , puisqu'il est
 lui-même imitateur. Oui , repliqua-t-il ;
 » mais l'imitation n'est pas son seul talent.
 » Il imite , mais en maître ; qui ose se
 » faire le rival de son modele , peut aspi-
 » rer à être son vainqueur , est souvent
 » plus son égal , lui ajoute assez de ri-
 » chesses pour payer celles qu'il en reçoit ;

20 MERCURE DE FRANCE.

» fuir son plan , mais le redresse ; travaille
» sur son fond , mais l'embellit , & même
» en l'imitant se rend modele. C'est en
» suivant cette route qu'il parvient à errer
» comme l'inventeur.

Pour ne rien perdre des avantages de
sa cause , M. le Vasseur saisit les inven-
tions dans le moment où elles viennent
d'éclorre , & il montra avec force que
sans le talent qui perfectionne , » ce n'est
» qu'un amas confus d'opinions vagues ,
» masse informe & irrégulière qui dans
» son existence incertaine tient plus du
» néant dont elle sort , que du jour où elle
» se montre , & ne se dégage des ombres
» qui couvrent l'abysme où elle étoit ense-
» velie , que pour se perdre dans les écarts
» d'une imagination errante & ambitieuse ,
» que la témérité entraîne , que le hazard
» conduit ; qui marche sans suivre de rou-
» te , s'arrête sans rencontrer de terme ;
» se prête à tous les objets , ne se donne
» à aucun ; pense calculer leurs rapports ,
» ne compte que ses erreurs ; & croyant
» tout trouver , se perd elle-même dans
» tout.

Il compara les écarts de l'inventeur à la
marche sûre & réglée de l'homme qui per-
fectionne. » Rien ne reste imparfait dans
» ce qu'il commence , rien aussi n'est né-

» gligé dans ce qu'il acheve , & le point
 » où il s'arrête est celui que la nature a
 » marqué. » Ce discours étoit bien pensé,
 & fut bien dit.

Pour le protecteur il n'entre point en concurrence avec le talent. Il mérite cependant d'avoir part à leurs honneurs par les sources qu'il leur rend. Aussi M. de Soulligné évita-t-il toutes les discussions pour intéresser les sentimens. Il montra que le protecteur est digne de la reconnoissance des arts , par les talens que ses dons font éclore ; digne de la reconnoissance des talens ; par la gloire que sa protection répand sur les arts.

Son discours fut une peinture vive & naturelle du triste état où se trouvent les talens presque toujours persécutés par la fortune , si un protecteur puissant ne vient soulager leur misere & les tirer de l'obscurité. On l'entendit avec plaisir rappeler tous les prodiges qu'ont opérés par leurs libéralités les Mécene , les Colbert , & tant d'illustres protecteurs qui ont reproduit dans les divers Empires les chefs-d'œuvres des arts. » Sous leurs auspices les Praxiteles & les Phidias trouvent des imitateurs dignes d'être leurs rivaux , & qui s'ils n'ont pas la supériorité du défi , soutiennent la

22 MERCURE DE FRANCE.

» gloire du parallèle. De modernes Zé-
» nons, de nouveaux Zeuxis surprennent
» la nature, enlèvent ses traits, & trom-
» pent ses regards. Des Zoroastres interro-
» gent les cieux, tandis que des Archime-
» des mesurent la terre. Tous les Arts ap-
» profondis par tous les talens, ouvrent
» leurs trésors, dévoilent leurs secrets,
» enfantent les mondes qu'ils imaginent,
» & embellissent celui qu'ils habitent. »
Le portrait qu'il fit de cette troupe d'a-
mateurs aujourd'hui si nombreuse, bril-
loit par une multitude infinie de traits
ingénieux que les bornes de cet extrait ne
permettent pas de rapporter.

Le talent critique trouva dans M. de
Choiseul un excellent défenseur. Il s'an-
nonça par des vivacités & par des saillies
qui lui méritèrent tous les suffrages. Il
soutint toujours ce ton, & parut fort sur-
pris qu'on disputât la préférence à la cri-
tique, qui est le talent qui sert le mieux
les lettres, & celui à qui il en coûte le plus
pour les servir. Suppositions frauduleuses,
manèges artificieux, rivalités, jalousies,
inimitiés des Littérateurs & des Artistes,
défauts des esprits légers & superficiels.
Dédaigneux & recherchés, séduisans &
dangereux, tout prêts sous un pinceau cri-
tique des couleurs animées; mais si la

critique donne le droit de tout dire, elle expose souvent au risque de tout souffrir.

Car qu'est-ce qu'un critique? » Un homme toujours en armes contre un monde de d'Auteurs, & contre qui tout le monde est toujours armé. Sa vie est un tissu d'orages, tantôt annoncés, tantôt imprévus, souvent mérités, rarement épargnés, environné d'un peuple d'espions jaloux, parce qu'ils sont ambitieux; sensibles parce qu'ils sont jaloux, inquiets parce qu'ils sont bornés, redoublés parce qu'ils sont inquiets; tous le regardent comme leur ennemi & se déclarent le sien. » Ces dangers du critique furent représentés avec d'autant plus de force qu'on est plus frappé sur les risques qu'on court que sur les défauts qu'on apperçoit.

Après que tous les concurrents eurent fait valoir leurs droits, M. de Coigny résolut avec beaucoup de précision tous leurs discours. Il examina & balança les moyens de défense d'un chacun. Le jugement qu'il porta sous un emblème ingénieux, fixa leurs mérites & leurs services respectifs. Au haut d'un monument qui représentoit le Parnasse, fut placé le protecteur sous la figure d'un Génie environné de rayons qui se distribuent & se répandent sur toutes

24 MERCURE DE FRANCE.

les régions habitées par les Muses. Auprès de lui , sous ses yeux , mais dans des rangs inégaux , furent placés les talens. A leur tête fut mis celui de l'invention ouvrant un globe fermé pour toute autre main que pour la sienne. Celui de la perfection occupoit la seconde place au milieu des graces. La troisième fut donnée à l'imitation. La critique n'obtint que la dernière. » Ce » rang , dit M. de Coigny , est bien éloigné de celui que mérite l'Orateur qui l'a » défendue. Son nom , la facilité de son » esprit & la bonté de son cœur lui en » assurent un distingué dans l'Erat ; & s'il » remplit les espérances qu'il donne , cette » cause est la seule qu'il puisse perdre.

M. le Nonce , plusieurs Prélats , M. le Maréchal Duc de Coigny , & un grand nombre de personnes de la première considération honorèrent cette assemblée de leur présence. Les fréquens applaudissemens qu'ils donnerent , justifient l'idée où l'on est , que cette sorte d'exercice est un des plus propres à former la jeunesse dans l'art de bien penser & de bien dire.





*Le tombeau de M. Nericault Desfontaines,
de l'Académie Française.*

E L E G I E ,

Par M. Tanevor.

Quelle main me conduit dans cette route
sombre ?

Près de ton monument guide mes pas , chere
ombre ,

Permits que j'y dépose & mon cœur & ma foi ;
Je me hâte , & je crains d'arriver jusqu'à toi.

Sous le poids de mes maux faut-il que je suc-
combè ?

Que vois-je ! quel prodige éclate sur ta tombe !

Elle semble répondre à mon frémissement ,

Et ces marbres plaintifs marquent du sentiment.

Les Dieux de l'Acheron ne sont point inflexibles ,

Ils portent mon tribut à tes manes sensibles.

Dans son affliction la fidele amitié

Jusque dans les enfers trouve de la pitié.

Tout change , l'horreur fuit , & de ces lieux
funébres

Un jour plus éclatant a percé les ténébres.

Quelle divinité s'empare de mes sens ?

C'est Apollon , c'est lui , je le vois , je le sens ;

B

26 MERCURE DE FRANCE.

Sa lumière soudain se répand dans mon ame ,
Il échauffe mon cœur de la céleste flamme.
Une lyre s'échappe & vole dans mes mains ;
Je la saisis. Du Dieu remplissons les desseins.

Ah ! sous combien d'aspects , disciple de Thalie ,

Je puis te contempler dans le cours de ta vie !
La sage politique éclaira ton printemps ,
Et t'assura bientôt des succès importants.
Ministre de ton Roi , tes vastes connoissances
Unirent avec lui de jalouses Puissances ,
Cher aux maîtres * du monde , admis à leurs plaisirs ,
Tu fûs par tes talens captiver leurs desirs.
Les graces , les amours te servoient d'émissaires ,
La candeur , l'enjouement présidoient aux affaires ;
Et ta Muse sans fard , du sein des voluptés ,
Aux accords de son luth dictoit tous les traités.

Cependant les neufs Sœurs toujours tes souveraines ,
Voulant te rappeler dans tes charmans domaines ,
Offroient à ton esprit le doux chant des oiseaux ,
L'ombrage des forêts , le murmure des eaux ,
Des zéphirs caressans les haleines chéries ,
Les vergers , les gazons , le parfum des prairies ,

** L'Auteur a plusieurs fois entendu dire à M. Destouches , qu'il avoit eu le bonheur de plaire au Roi George I , qui l'honoroit souvent de ses bontés.*

La fraîcheur du matin , le calme d'un beau jour ,
 L'innocence des mœurs d'un champêtre séjour ,
 Le loisir dont il flatte une veine fertile.
 Que d'objets séduisans ! quel attrait ! quel asyle !
 Tu pars ; mais décoré d'une commune voix -
 Des lauriers immortels du Parnasse * François ,
 Et laissant sur la scène un nombre de merveilles ,
 Gage qui répondoit de tes futures veilles.
 L'attente fut remplie ; & tes heureux travaux
 L'enrichirent souvent de chefs - d'œuvres nou-
 veaux.
 L'amateur accourut , t'applaudit ; & la France
 Vit de son sein fécond naître encore un Tére-
 nce.

Dieux ! quelle est de tes vers la divine chaleur !
 M'en occuper , chere ombre , amuse ma dou-
 leur ;
 Et si ce souvenir me fait verser des larmes ,
 Dans leur écoulement je trouve mille charmes.
 Je vois avec transport chez la postérité ,
 Tes écrits revêtus de l'immortalité.

Sous ces berceaux fleuris d'éternelle structure ,
 Tu goûtes à présent un bonheur sans mesure.
 Tu n'offris qu'un encens toujours pur ; & les
 Dieux
 Ont accordé ce prix à ton zèle pieux.

*. M. Destouches a été reçu à l'Académie Fran-
 çoise en 1723.

28 MERCURE DE FRANCE.

Mon nom , vivant par toi , volera sur tes ailes.
L'amitié nous forma des chaînes éternelles.
Séparés pour un tems , nous serons réunis ,
Mon sort partagera tes destins infinis ,
Et terminant enfin mon obscure carrière ,
Je devrai mon éclat au rival de Moliere.

Ton art , & plus correct & plus fidèle aux
mœurs ,
Sçut en les respectant corriger nos erreurs ;
Aux préjugés des grands attacher ta censure ,
Et faire à leur orgueil une vive blessure ;
Tandis que la vertu charmant tous les esprits ,
Brille sous ton pinceau du plus beau coloris ,
Et que tu fais regner dans un plan sympathique ,
Et la haute morale & la force * comique.
Qu'on te lise à l'abri de la séduction ,
Tu ne plairas pas moins dépourvû d'action.

Que les talens sont beaux quand la vertu les
pare !
La licence jamais de ton vers ne s'empare.
Suivi sur le théâtre & des ris & des jeux ,
Tu divertis toujours sans être dangereux ;
Et de ton esprit vif l'innocente faillie
N'a point souillé les dons de l'aimable Thalie.

L'honnête homme se peint dans ses produc-
tions ,

* *Vis Comica.*

Comme l'astre du jour dans ses brillans rayons.
 Tes drames précieux portent ton caractère.
 Citoyen, tendre époux, fidele ami, bon pere,
 Par tout on te retrouve, & les plus beaux por-
 traits,
 De ton cœur, de ton ame ont emprunté leurs
 traits.
 Rien ne te fut jamais étranger que le vice,
 Ou tu ne le connus que pour entrer en lice,
 Le combattre & bientôt le terrasser Mais quoi !
 Le Dieu qui m'agitoit se retire de moi ?
 Chere ombre, je te quitte ; ainsi le veut la gloire,
 Je cours graver ces vers au temple de Mémoire.



SEANCE PUBLIQUE

*De l'Académie royale des Sciences, des Bel-
 les-Lettres & des Arts de Rouen.*

LE Jeudi premier Août, l'Académie des
 Sciences, des Belles-Lettres & des
 Arts de Rouen tint sa séance publique,
 à laquelle présida M. Paviot, Président à
 Morrier du Parlement.

M. le Cat, Secrétaire pour les Sciences,
 rendit compte des travaux de l'année aca-
 démique par un extrait des registres de

30 MERCURE DE FRANCE.

toute cette année , détail trop considérable pour trouver place ici.

Il lut ensuite le résultat de ses observations météorologiques , par lequel on voit que les jours où le barometre a été le plus haut à Rouen , sont le 21 Janvier & le 19 Février matin , le mercure étant alors à 28 pouces 5 lignes & demie.

Le jour où il a été le plus bas , est le 8 Janvier à une heure après-midi ; le mercure n'étoit alors qu'à 27 pouces 7 lignes & demie.

Les jours les plus froids de l'année ont été le 6 & le 7 Février , le thermometre étant ces jours - là à huit heures du matin dans la cour de l'observateur , à 8 degrés au-dessous du terme de la glace ; mais à son observatoire placé sur son laboratoire anatomique au faite de la maison , le thermometre à 7 heures ces mêmes jours étoit à 10 degrés & demi , même degré que celui de 1740.

Il observe à cet égard que l'abri que prête la cathédrale à sa maison , & un amphithéâtre de montagnes à toute la ville de Rouen , y diminue beaucoup les grands froids causés par les vents nord & nord-est , ce qu'il confirme par des observations faites dans les endroits découverts de la ville , où le thermometre étoit à 11 degrés

quand le sien à son observatoire n'étoit qu'à 10 & demi ; & par d'autres observations faites sur les montagnes de cet amphithéâtre , où le 23 Juin 1753 le thermometre étoit le matin un peu au-dessous du terme de la glace , comme en hiver , tandis que chez lui il étoit à 7 degrés au-dessus du terme de la glace. Il explique par là la différence de ses observations avec celles que lui a adressées M. Varnier , Docteur en Médecine de Montpellier , établi à Vitry-le-François , lequel a trouvé que le froid de la nuit du 2 Février 1754 a été égal à celui de 1709 , c'est-à-dire de 14 degrés & demi.

Le plus grand chaud de cette année , a été à Rouen de 26 degrés le 22 Juillet.

Le jour le plus humide a été le 12 Février ; & les plus secs , les 3 Mai , 21 , 22 & 24 Juillet.

La pluie de 1753 a été à Rouen de 30 pouces 9 lignes & un sixième de ligne.

La déclinaison de l'aiguille aimantée a été à l'ouest entre 19 degrés & demi , & 16 degrés & demi.

Les maladies des mois d'Août , Septembre & Octobre 1753 , ont été des fièvres intermittentes , tierces , doubles-tierces , qui devenoient continues vers le 5 & le 7 , & se terminoient presque toutes par des cours de ventre.

32 MERCURE DE FRANCE.

Les mois de Novembre, Décembre 1753; Janvier & Février 1754, ont donné les maladies épidémiques, qui ont fait tant de bruit. Elles commençoient par des lassitudes, des douleurs dans les articles, avec de la fièvre, le mal de tête. Ces symptômes étoient légers pendant quatre à cinq jours. Quelques saignées, l'émétique, les faisoient presque toujours disparaître; mais ils revenoient bientôt avec des redoublemens, de la toux, mal à la gorge, des nausées, souvent la langue chargée & noire, le délire ou les dispositions au délire dans le fort des accès, suivis de sueurs; une stupidité singulière dans le relâchement; à quelques-uns un peu d'oppression & des crachats sanglans; à d'autres le ventre gonflé & paresseux pour toute évacuation, particulièrement pour les urines; ensuite paroissoient vers le 21 les éruptions miliaires, qui conduisoient ou à la mort vers le 25, ou à la convalescence vers le 30 ou 40^e jour. D'autres ont parcouru tous les tems de la maladie en sept jours, & ce court espace a mis au tombeau les plus vigoureux tempéramens.

Les saignées en petit nombre, les laxatifs, & particulièrement l'émétique en lavage, ont été les vrais remèdes à cette maladie.

A la fin de l'hiver on a eu des maladies qui tenoient encore un peu de cette épidémie , mais qui se terminoient & plus promptement & plus heureusement.

Le printemps a produit des maux de gorge , des fluxions à différentes parties de la tête , des pleuresies , des péripleumonies. Ces maux ont continué jusqu'à ce mois d'Août , les éruptions miliaires s'y sont mêlées dans ceux qui ont été les plus malades.

L'Académie annonça l'année dernière pour la troisième fois le prix de Poésie , dont le sujet étoit *l'Etablissement de l'école gratuite du dessein.*

Elle déclare qu'elle a accordé ce prix à une Ode , qui a pour devise *Qui cupiet , metuet quoque* , & dont l'Auteur est M. Germon , Chanoine Régulier , Professeur de Rhétorique au Collège de Senlis.

Elle avoit remis pareillement le prix de Physique , avec cette nouvelle question : *Quels sont les animaux venimeux qui se trouvent en France ? Quelle est leur nature , & quels en sont les contre-poisons.*

Ce prix a été remporté par le mémoire qui a pour devise :

Noxia serpentum est admissio sanguine pestis , &c.

dont l'Auteur est M. Broissier de Sau-

34 MERCURE DE FRANCE,
vages, Conseiller du Roi, Professeur de
Médecine & de Botanique en l'Université
de Montpellier, de la Société royale de
la même ville, de celle de Londres & de
Suede.

Elle avoit donné pour le sujet du prix
de Littérature de cette année, cette ques-
tion : *En quels genres de Poësie les François
sont supérieurs aux anciens.*

Elle déclare que le meilleur discours
qu'on lui ait envoyé sur ce sujet, est celui
qui a pour devise *Ausi vestigia graca dese-*
rere; mais que la négligence du style, trop
pen de détails sur le parallele de nos Poë-
tes tragiques, lyriques & satyriques avec
les anciens, quelques défauts de justesse
dans celui des Poëtes comiques, l'ont em-
pêché de lui adjuger le prix; ainsi elle
propose le même sujet pour l'année pro-
chaine 1755.

Le prix qu'elle destine aux sujets pris
dans l'Histoire, se rencontrant aussi cette
année, l'Académie propose de rechercher
*ce qu'il y a de certain, tant sur l'origine de
la ville de Rouen que sur son histoire depuis
cette époque jusqu'au tems de l'Empereur
Théodose.*

Les mémoires pour l'un & l'autre prix
seront adressés, francs de port, à M. de Pré-
magny, Secrétaire pour les Belles-Lettres.

Ils seront reçus jusqu'au premier Juin 1755. Ils auront une devise, & le nom de l'Auteur placé à la fin du mémoire, sera couvert & scellé; il ne sera découvert que dans le cas qu'il soit couronné.

Les diverses écoles que protège l'Académie, & dont ses membres sont les Professeurs, ont tenu leurs concours ordinaires pour la distribution de leurs prix.

Les prix de l'école d'Anatomie donnés par M. le Cat, qui en est le Professeur, ont été remportés: le premier, par Pierre-François Langlet, d'Anisy-le-Château, en Picardie: le second, par Pierre l'Echevin d'Auberville, près la ville d'Eu: le troisième, par Augustin de Lanney de Glanville, lequel a déjà eu un prix l'année dernière.

François Robineau de Sennerpont a eu le premier Accessit; & Gervais Dubuiffon, d'Haqueville en Vexin, a eu le second.

Les prix de l'école de Botanique donnés par M. Pinard, qui en est le Professeur, ont été remportés: le premier, par M. Dufay de Rouen, élève en Chirurgie: le second, par M. Durval de Paris, élève en Chirurgie; & le troisième, par M. Maintrud de Bolbec en Caux, élève en Pharmacie.

Les prix de l'école de dessin d'après na-

36 MERCURE DE FRANCE.

ture , donnés par Madame de Marle , ont été remportés : le premier , par Etienne la Vallée Pouffin , de Rouen , qui avoit eu le second prix d'après nature l'an passé , & le prix du dessein en 1751. Le second prix de la même classe a été remporté par Pierre Nicolas Burel , de Rouen.

Les prix d'après la Bosse & le dessein , donnés par Madame le Cat , ont été remportés : le premier , par Joseph Lefevre , de Rouen ; & le second , par Jean-Baptiste Tierce , de Rouen.

Après cette distribution des prix , M. le Cat lut l'éloge du Pere Jean-Baptiste de Mercastel , Prêtre de l'Oratoire , ancien Professeur royal de Mathématique , & associé de l'Académie , né à Saint Maurice en Bray le 6 Mai 1669 , & mort à Rouen le 8 Février 1754. Sa famille est une des anciennes noblesses de Picardie , où la terre de Mercastel est située. Antoine de Mercastel , qu'il compte parmi ses ayeux , fut , dit M. le Cat , un de ces héros chrétiens que l'ardeur guerrière & le zèle religieux du treizième siècle emportèrent au-delà des mers pour conquérir la Terre Sainte , ou plutôt pour l'arroser de leur sang. Il avoit six freres au service , dont deux Chevaliers de Malthe. Pour lui il se destina à mériter dans la République des Lettres des

ritres moins environnés de dangers , sans doute , que ceux de ses freres , mais peut-être plus difficiles à obtenir. Quoique le génie naturel du jeune Mercastel le destinât aux hautes sciences , il n'en fit pas avec moins de distinction ses humanités au Collège de Vernon , & il en sortit assez bon Poète pour se faire un nom dans cette brillante partie de la littérature , si la solidité toute sèche des Mathématiques n'avoit eu pour lui des charmes encore plus séduisans. On l'envoie au College du Plessis faire sa Rhétorique. Son inclination dominante lui fait dérober le tems qu'il devoit à l'art de bien parler , pour l'employer à acquérir celui de penser juste. Le hazard avoit placé dans la pension un condisciple déjà Mathématicien : l'élève de Quintilien saisit cette occasion de passer en transfuge dans l'école d'Archimede , & il y fut initié avec toute l'ardeur que donne une étude furtive. M. le Cat décrit ses progrès dans la Géometrie sous le célèbre Pourchot , dans l'Algebre sous un de ses freres , Chevalier de Malthe & Algébriste , qu'il trouva chez lui pendant les vacances , qui ne furent rien moins que des vacances pour notre Géometre naissant. Ses liaisons avec le célèbre auteur de la recherche de la vérité , ouvrage d'une Métaphysique si sub-

38 MERCURE DE FRANCE.

tile, si intellectuelle, dit M. le Cat, qu'elle surpasse, si elle ne contredit pas, nos lumières naturelles. Son entrée à vingt-sept ans & demi dans cette célèbre congrégation, qu'un sage mélange de subordination & de liberté distingue de tous les ordres auxquels le motif sacré de la religion & le projet d'une vie plus parfaite ont donné naissance. Il suit le Pere Mercastel dans les diverses maisons où il a étudié & professé, & sur tout à Angers, où il fut dix ans Professeur royal de Mathématique, & fit honneur à la place même, dit M. le Cat. Angers, continue-t-il, étoit alors célèbre pour les Académies qui forment la jeunesse aux exercices militaires, & par le concours de la première noblesse d'Angleterre qui venoit s'y instruire. Cette nation née, pour ainsi dire, Géometre & si féconde en excellens ouvrages de cette nature, défera à ceux du Pere Mercastel une sorte de triomphe; tous en emportèrent des copies en Angleterre. Son attachement pour deux amis de la maison d'Angers, qu'on envoya ailleurs, lui fit quitter la chaire qu'il définitivoit à l'un d'eux. Il leur donna par ce grand sacrifice une preuve de son amitié aussi marquée que le seroit dans un Souverain l'abdication de ses Etats.

M. le Cat rend ensuite un compte dé-

taillé d'un grand ouvrage du P. Mercastel, intitulé *Table des nombres composés & de leurs composans*, qu'il a donné à l'Académie, & il démontre par des exemples à la portée de toute l'assemblée, la préférence que méritent ces tables sur celles des logarithmes pour le calcul. Il donne pareillement une courte analyse d'un ouvrage de piété, intitulé *Instructions chrétiennes*, imprimé à Rouen en 1723; d'un autre de littérature qui a pour titre, *Réflexions sur la lecture & l'Orthographe*, imprimé aussi à Rouen en 1724; d'une *Arithmétique démontrée*, imprimée dans la même ville en 1732; & enfin d'un grand nombre de mémoires de Littérature & de Mathématique, qu'il a lus aux assemblées de l'Académie. Nous ne donnerons ici l'extrait que d'un seul de ces articles, c'est celui où M. le Cat fait l'analyse d'un mémoire de Géométrie; où le Pere Mercastel donne le dénombrement des figures régulières que renferment les parois d'une alvéole de guêpe, en expose les rapports, en calcule les valeurs en superficie & en solidité, ouvrage que deux hommes célèbres avoient déjà exécuté sur les alvéoles des abeilles. La Géométrie a conduit l'un d'eux, dit M. le Cat, à une admiration si outrée de la structure de ces loges, qu'il veut que les abeilles les conf-

40 MERCURE DE FRANCE.

truisent *par une espece de connoissance de Géometrie*. Il va chercher dans le deuxième siècle, ajoute M. le Cat, le Géometre Pappus, pour donner de l'appui à cette opinion qui en a réellement besoin. Car en examinant avec un pareil enthousiasme dans une coquille, sa spirale, courbe d'un ordre supérieur aux figures de la Planimétrie, on trouveroit que le limaçon est un Archimede en comparaison des abeilles; & si avec le même esprit on entreprenoit de faire valoir les télescopes que forment ses cornes *, il deviendroit un Galilée : quels hommes réunis dans un reptile ? Ces absurdités singulieres, ajoute le Secrétaire, caractérisent bien l'abus des choses les plus utiles. La sagesse du Pere Mercastel l'a garanti de ces écarts, &c.

M. le Cat termine son éloge par le portrait de cet Académicien, qu'il caractérise par une vivacité franche & droite que modéroient une bonté naturelle, & les plus grands sentimens de religion.

M. Maillet du Boullay lut une dissertation sur l'Andrienne de Terence, & sur quelques autres pieces de théâtre de ce Poëte. Il se proposa d'y prouver que Terence a ému les passions jusqu'à faire répandre des larmes.

* Selon l'opinion vulgaire.

Dans une dissertation lue à l'une des séances publiques précédentes, M. D. B. avoit réclamé Terence en faveur du dramatique attendrissant, qui tient une espèce de milieu entre la Comédie & la Tragédie. Cette proposition avoit trouvé des contradicteurs : on avoit même avancé du ton le plus décisif dans un des *Mercur*es suivans, *qu'on ne trouvoit ni dans Terence ni dans aucun auteur ancien ou moderne rien qui ressemble à ce Dramatique* avant M. de la Chaussée, à qui on en attribuoit l'invention. Cette question de fait a paru assez intéressante à M. D. B. pour mériter d'être discutée, d'autant plus qu'elle lui offroit l'occasion d'ajouter aux preuves de raisonnement qu'il avoit rassemblées dans sa première dissertation, une autre sorte de preuves qui a aussi beaucoup de force ; elles se tirent de l'exemple & de l'autorité de plusieurs auteurs, tant anciens que modernes, qui dans leurs ouvrages dramatiques ont emû les passions jusqu'à faire répandre des larmes, quoique ce ne fussent point des Tragédies.

M. D. B. s'attacha en particulier à Terence. Il examina d'abord ce que les anciens en ont pensé. Il rapporta plusieurs passages, par lesquels il paroît que selon eux, Terence excelloit par l'*Ethésis*, sorte

42. MERCURE DE FRANCE.

de peinture touchante des mœurs , également éloignée du pathétique , de la tragédie & du ridicule de la Comédie proprement dite ; ce qu'il confirma par l'autorité de Quintilien & de M. Rollin.

Il donna ensuite une exposition abrégée de l'Andrienne. Il fit voir que cette piece , le chef-d'œuvre de l'antiquité , est entièrement dans le genre tant critiqué sous le nom de *Comique larmoyant* ; que son but , son objet principal , est de peindre un amour désintéressé , généreux & tendre , fondé uniquement sur la bonté du cœur & sur la probité , en un mot totalement différent de l'amour qu'on peint dans les Tragédies & les Comédies , proprement dites ; que les scènes des ruses du valet , les seules scènes plaisantes de l'Andrienne , sont accessoires & épisodiques. Il appuya toutes ces propositions par la citation de plusieurs passages traduits en François , sur tout par celui où Pamphile , pour s'exciter à n'abandonner jamais sa chere Andrienne , se représente le moment où Chrysis mourante la recommande à sa tendresse & à sa probité , parce qu'il va être désormais sa seule ressource & son seul appui (Acte premier , scène sixième.)

M. D. B. cita encore l'*Heautontimorumenos* de Terence , ses *Adelphes* , son *Hecyre* ,

& parmi les modernes le Philosophe marié, le Glorieux, & finit sa dissertation en concluant que » deux sortes de preuves, » celles de raisonnement & celles d'autorité se réunissent en faveur des excellens » ouvrages dramatiques de ce genre, tels » que Melanide, Cénie, le Préjugé à la » mode. Loin de décourager leurs auteurs » par une critique que le cœur desavoue, » rendons justice à leurs talens; leur gloire n'ôte rien à celle des grands Poètes » tragiques & des excellens comiques, » qu'on admire avec tant de justice. Le » genre auquel ils s'appliquent, consacré » par sa nature à toucher le cœur par les » charmes de la vertu, est une source abondante d'instructions de tous les genres » dramatiques, c'est le plus utile pour les » mœurs. Peut-on se plaindre de ceux qui » en multipliant nos plaisirs, les font servir au bonheur de la société?

M. le Cat lut ensuite un mémoire par extrait sur les fièvres malignes, & en particulier sur celles qui ont régné à Rouen à la fin de 1753, & au commencement de 1754. Il considère ces maladies, principalement du côté de leurs causes. Ce mémoire a trois parties: la première donne l'histoire de ces maladies, de leur cure & de l'ouverture des cadavres de ceux qui y

44 MERCURE DE FRANCE.

ont succombé. La seconde partie fait voir que les maladies internes, & en particulier les fièvres malignes dont il s'agit, ne sont que des maladies externes très-connues. Il prouve par l'inspection des cadavres, que celle qui a régné à Rouen étoit un herpes placé à l'estomac & aux intestins grêles, & que les remèdes qui ont réussi dans leur cure n'ont eu ce succès que parce qu'ils sont analogues aux topiques que la Chirurgie employe dans le traitement du herpes. Dans la troisième partie qui forme seule un grand mémoire, M. le Cat remonte aux premiers principes de ces maladies déjà connues; principes qui, s'ils étoient établis, nous donneroient, selon lui, une théorie lumineuse qui nous garantiroient des tâtonnemens si désagréables pour les praticiens & si dangereux pour les malades. Nous avons deux choses à faire, dit-il, pour établir une nouvelle théorie des maladies, renverser l'idole à laquelle nous avons sacrifié jusqu'ici, élever sur ses ruines un monument où soient gravées les premières vérités que nous devons avoir pour guides dans l'exercice de notre art. * L'idole que j'ai ici en vûe, continue-t-il, le plus grand obstacle aux progrès de la

* On sçait que M. le Cat est Docteur en Médecine, & élève de la Faculté de Paris.

Médecine, est l'opinion presque générale où l'on est que toutes les maladies résident dans les humeurs.

M. le Cat combat cette opinion par un grand nombre d'argumens.

Il fait voir que l'état des liqueurs dépend absolument de celui des solides qui les charient & qui les filtrent, & que le réciproque est fort rare. Que si les maladies étoient dans les liqueurs, il n'y auroit pas une seule maladie locale ; il n'y auroit pas un seul point du tissu de nos parties où ne se trouvât la maladie, puisque les liqueurs qu'on en suppose les causes, se trouvent dans tous les points de nos solides.

Il objecte qu'on peut dire que la dépravation n'est tombée que sur une petite partie des liqueurs.

Il réplique que quelque petite que soit cette parcelle de nos liqueurs infectées, elle doit en peu de minutes gâter toute la masse par son retour fréquent au cœur, où elle se mêle plusieurs milliers de fois par jour à une once de sang que contient le ventricule gauche, & qui se distribue autant de fois à toutes les parties. M. le Cat se flate de porter le détail de ces preuves jusques à la démonstration.

Non seulement toute maladie humo-

46 MERCURE DE FRANCE.

rale, selon M. le Cat, doit être universelle, mais si l'air contagieux avoit affaire à nos liqueurs, toute contagion seroit générale, nul homme n'en échapperait, & sur tout les Médecins, qui sont sans cesse dans l'air contagieux, & chez lesquels le mélange de cet air avec leurs liqueurs est inévitable.

M. le Cat établit ensuite que les maladies résident dans le fluide des nerfs, soit par le défaut de sa quantité suffisante, soit par sa dépravation, & c'est là ce qu'il appelle sa nouvelle théorie, dont les détails sont trop longs pour trouver place ici. C'est avec ces principes qu'il explique la formation de tous les genres de maladies chirurgicales, & en particulier de celles qu'occasionne la contagion, dont il recherche pareillement la nature & l'action sur nos solides & nos esprits.

Il détermine les causes par lesquelles une maladie, une contagion affecte telle ou telle partie plutôt que telle ou telle autre : enfin il applique tous ces principes aux épidémies qui sont le principal objet de son mémoire, & à leur cure. Il prétend faire voir que son système seul donne des raisons satisfaisantes sur toutes les circonstances de cette épidémie ; que sans cette hypothèse on ne peut expliquer comment

une plaque gangreneuse de quatre à cinq lignes à l'estomac , à mis au tombeau en quelques heures une personne du plus robuste tempérament ; que le grand bien qu'on a retiré des sueurs critiques ne s'explique que par la transpiration & l'évacuation des esprits dépravés par la contagion ; que la transpiration de quelques onces de liqueurs ne pourroit produire ces avantages , puisque l'évacuation de plusieurs livres par la saignée ne fait souvent qu'accabler le malade ; que si la contagion étoit dans les liqueurs , les évacuations ne serviroient de rien à la cure , puisqu'il faudroit en évacuer ces liqueurs toutes à la fois , ce qui est impossible ; ou les évacuer peu à peu , ce qui seroit inutile , puisque les nouvelles qui les remplaceroient , seroient gâtées par les anciennes qui resteroient encore à évacuer ; accident qui n'est pas à craindre dans le renouvellement d'un fluide , comme les esprits , qui ne circule point , qui ne retourne pas à son réservoir.

L'explication des sueurs critiques conduit M. le Cat à celle des éruptions qui sont , selon lui , la dépuration du fluide des nerfs portée naturellement dans les houpes nerveuses & dans les glandes , qu'il regarde aussi comme des productions des nerfs,

48 MERCURE DE FRANCE.

Ce fluide expulsé , dit-il , est-il affecté d'un degré médiocre de dépravation capable seulement de produire une simple inflammation , une phlogose non suppuratoire ? on a des ébullitions. La dépravation est-elle du deuxième degré ou suppuratoire ; elle donne des éruptions boutonnières , des clous , des abcès critiques. Est-elle abondante & dispersée aux mamelons nerveux de la peau ? elle produit la petite verole. Si la dépravation des esprits portés à la peau est du troisième degré , c'est-à dire ulcèreuse , elle produira dans la houpe nerveuse une petite ulcération invisible , dont la sanie soulèvera l'épiderme & formera la graisse miliaire. Si leur altération est du quatrième degré ou gangreneuse , la petite escarre produira une espèce d'échymose qui donnera les taches du pourpre ordinaire.

Les glandes de l'estomac , des intestins , sont-elles les voyes de la dépuration de ces esprits altérés ? alors les évacuations , soit naturelles , soit excitées par l'art , sont les crises heureuses de la maladie.

Nous finirons cet extrait par observer que l'auteur veut qu'on soit ménager du sang des malades dans les fièvres contagieuses , & l'on voit que ce sont des conséquences nécessaires de ses principes.

M.

M. l'Abbé Yart fit l'histoire abrégée du théâtre lyrique des Anglois, il parla de la musique & de la poésie de ce spectacle; il dit que leur musique est composée d'autant de parties différentes que leur nation est mêlée de différens peuples; que les Bretons, les Saxons, les Irlandois & les Ecossois y ont contribué successivement par leurs airs bachiques, guerriers, funebres & tendres; que leur luxe s'étant accru avec leurs richesses, ils inviterent les plus grands hommes des nations étrangères à venir embellir cet art, & entr'autres Rolli, Hindel, qui conjointement avec le Docteur Purcell, porterent leurs Opéras comiques, Italien & masqué, à la perfection. Quant à la Poésie de ce même théâtre, Guillaume Davenant en fut le créateur sous le regne de Cromwel. Milton adoucit & italianisa, si l'on peut parler ainsi, la langue angloise, & la rendit susceptible d'une musique élégante. Adisson fit l'Opéra de Rosamonde, & Jean Gay celui des Gueux. Le premier est le plus beau de leurs Opéras héroïques; le second est le plus singulier de leurs Opéras comiques. M. l'Abbé Yart en donna un extrait intéressant.

On termina la séance par la lecture de la traduction en vers du *Pervigilium Veneris*, par M. Fontaine, laquelle fut extrêmement goûtée.



D I S C O U R S

De S. Maxime à un Tyran.

Dieu, quel aveuglement ! quoi, tyran des humains,

Peux-tu donc adorer l'ouvrage de tes mains ?

Tu me menace en vain ; tes tourmens & la flamme

Ne porteront jamais la terreur en mon ame

Moi, j'irois encenser d'une profane main

Et le marbre & le bronze, & le fer & l'airain ?

De cet affreux dessein, non ; je n'ai point envie ;

Je méprise le jour, & j'abhorre la vie.

Je verrai sans pâlir l'approche du trépas.

Qu'il m'est doux de mourir ! cruel, tu ne sçais pas

Quel plaisir d'expirer pour un Dieu qu'on adore ;

Lui seul est vraiment Dieu, c'est lui seul que j'implore ;

Lui seul est mon espoir, ma gloire & mon appui :

Ce Dieu mourut pour moi, je vais mourir pour lui.

Mon âge t'attendrit ; quoi ! tu suspens ta rage ?

Je suis jeune, il est vrai, mais suis plein de courage :

Tu ne me verras point trembler devant tes coups ;

Je brave tes tourmens, je brave ton courroux.

Mon sang brûle , tyran , de sortir de mes veines :
Tes tourmens font-ils prêts ? viens terminer mes
peines :

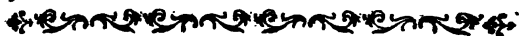
Frappe , voici mon sein , frappe sans hésiter ,
C'est au prix de mon sang que je veux acheter
Ce bonheur immortel dont mon ame est éprise.
Oui , je brave tes Dieux , bien plus je les méprise.
Eh ! pourquoi tant tarder ? par l'effroi du danger
Penses-tu qu'à l'instant mon dessein va changer ?
Hésiter si long-tems , pour moi c'est un supplice ;
Tu me verras sans crainte au bord du précipice.
Viens , frappe , ne crains point de me faire souffrir ;

Et sans être ébranlé tu me verras mourir.
Mes sens sont mes bourreaux ; le trépas m'en délivre.

Penses-tu qu'en mourant je vais cesser de vivre ?
Non , goûtant pour toujours un sort délicieux ,
Je vais parmi les Saints m'envoler vers les cieux.
O fortuné séjour ! seul bonheur où j'aspire !
Ah ! pour te mériter , c'est trop peu du martyre.

BLIN.





VERS DE Mlle DE PLISSON

A M. de Bl sur la convalescence de Madame F.. sa sœur.

S Eduifant héritier de la lyre d'Orphée ,
 Toi qui joins le génie à la bonté du cœur ;
 Sors de cette tristesse où ton ame absorbée ,
 Aimoit à se livrer dans des jours de langueur.
 Que ta gaité renaisse avec ta chere sœur.
 Ta douleur étoit juste autant qu'elle étoit vive :
 Les noires déités de la fatale rive
 Vouloient éteindre son flambeau ;
 Clotho cessoit déjà de tourner le fuseau ,
 Et sa sœur , d'une main active ,
 S'armoit du funeste ciseau ;
 Lorsque par un bonheur insigne ,
 Esculape , ce Dieu puissant ,
 Revenu parmi nous sous les traits de La Vigne , *
 Arracha de ses mains ce fatal instrument.
 Cette mémorable victoire
 Doit se solemniser avec le verre en main ;
 Que tous les jours , en son honneur & gloire ,
 Coulent des flots du plus excellent vin.
 Pour moi qui ne peux être à ces vives Orgies ,
 Où regnent les bons mots , où brillent les saillies ,

* Médecin de la Reine.

Je ferai retentir nos hameaux de son nom ;

La plus agréable saison

Ramenant les plaisirs , charme de notre vie ;

A nous amuser nous convie.

Phébus ; avec les noirs frimats ,

A chassé la mélancolie

Que l'Aquilon avoit conduit dans nos climats.

La nature en voyant son pere ,

Sourit , se couronne de fleurs ;

Une sensible joie environne nos cœurs ,

On s'aborde d'un air affable , gai , sincere ,

La critique est moins sévère ,

On est plus doux , plus humain ,

On voit avec plus d'indulgence

Tous les défauts de son voisin.

Du printems l'aimable naissance

Opere en nous ce changement :

Je l'attendois avec impatience !

Mais l'heureuse convalescence ,

Que sur mon chalumeau chante le sentiment ,

Va me faire sentir encor plus vivement

Les agrémens de sa présence.



R Ê V E

*Envoyé à une aimable Angloise le jour de sa
fête, avec un bouquet.*

MADEMOISELLE,

Cette nuit plongé dans les douceurs du sommeil, il m'a semblé de me promener dans un lieu que mille fleurs différentes embellissoient. Je vous aperçus, Mademoiselle, couchée nonchalamment sur un lit de gazon que les grâces entouraient ; mon ame fut ravie : je vous fixai, mille tendres desirs naquirent. Hélas ! je fus discret par un excès de tendresse ; je me contentai de vous trouver adorable sans oser troubler votre repos.

L'Amour enorgueilli de mon extase, mais très-surpris de ma timidité, me dit d'un ton badin : Quoi, jeune berger, vous êtes dans un parterre enchanté, tout y plaît, tout y invite à cueillir les fleurs que les doux zéphirs caressent, & vous ...

Je fus tout interdit, le respect justifia mon silence & mon embarras ; mais mon cœur ne put se consoler de n'avoir su concilier un larcin amoureux avec le véri-

table sentiment. Alors le charmant Dieu me dit , en applaudissant ma délicatesse & mes regrets par un souris gracieux , consolez-vous , mon fils , une couronne de myrte ne flate que quand je la donne sans distraction. Voilà une foule de Bergers qui se préparent à célébrer la fête de l'aimable Arthemise , & qui font des guirlandes pour les lui offrir à l'envi.

Volez , trop tendre berger , choisissez des fleurs , & assortissez les nuances , votre triomphe est assuré. Dans l'instant , transporté de joye , je cueillis des roses tendres , des pensées délicieuses , des muguers fideles , des soucis charmans ; j'en formai un bouquet , & le dieu de mon cœur me jeta un ruban bleu qui en releva l'éclat.

Pour lors le puissant Cupidon vous réveilla d'un de ses traits ; vous rougîtes , vous n'en fûtes que plus aimable. Tous les bergers chanterent votre gloire , chacun s'empressa à vous présenter son hommage. Je vous offris le mien , Mademoiselle , avec confiance ; vous en demêlâtes tout le mystere , & vos beaux yeux m'en exprimerent tout le plaisir.

Hélas ! je me réveillai , & mon bonheur alloit s'évanouir tout-à-fait , lorsque dans la suite trop précipitée de mon

16 MERCURE DE FRANCE.

agréable illusion , l'Amour , cet aimable vainqueur , m'inspira qu'il n'avoit cherché par toutes ces images riantes & flatueuses qu'à m'apprendre que c'est aujourd'hui votre fête.

Je me le persuade donc , Mademoiselle , l'Oracle est infallible : veuillez , je vous en conjure , recevoir un bouquet que vous n'avez pas dédaigné dans mon rêve ; la même main , quoique plus timide , vous l'offre ; les mêmes fleurs le composent , chacune a son caractère , toutes sont le symbole de ma flamme : vous en sentiriez encore , Mademoiselle , toute la délicatesse , & mon bonheur ne seroit pas fugitif , si l'Amour blessoit votre ame de la même flèche dont il s'est servi pendant mon sommeil ; alors , Mademoiselle , vous seriez forcée de m'aimer par reconnoissance. Un retour , quoique vif , n'a jamais la force d'un penchant qui flatte , je le sçai ; mais vous m'aimeriez toujours , puisque je ne sçaurois cesser de vous adorer.

J'ai l'honneur d'être , &c.

E. C. D.

Paris, le 15 Août 1754.



*****:~!~:*****

LE PORTRAIT DE NAJETE,

*Dessiné sous ses yeux , par Tamos son fidel
Amant.*

S T A N C E S.

J'Aime, je suis aimé ; d'une flateuse audace
Je sens naître en mon cœur les transports généreux.
Aidé du seul amour , je m'élançe au Parnasse :
Est-on Poëte enfin , dès qu'on est amoureux :



Oui : lorsqu'en t'écrivant sous les yeux de Na-
jete ,
J'appergois sans effort couler mes libres chants ;
Oni , je crois , cher Damon , que l'amour rend
Poëte ,
Et que je dois mes vers à mes seuls sentimens.



Eh ! de quel autre esprit , aux pieds de ma maî-
tresse ,
Pourrois-je recevoir le souffle tout-puissant ?
Est-il un autre charme ? est-il une autre yvresse
Que celle de l'amour pour le cœur d'un amant :



Daigne encore une fois , cher Damon , je t'im-
ploie ,

58 MERCURE DE FRANCE.

Daigne favoriser une issue à mes vœux ;
J'aime , je suis aimé ; je peins ce que j'adore ;
Fais passer le portrait aux yeux de l'univers.



Je ne balance plus : à l'objet de ma flamme
Je vais payer enfin le tribut le plus doux ,
Je vais peindre au plus vrai la reine de mon ame :
Pourrois-je m'y tromper ? je suis à ses genoux.



Fais donc de tes regards , sur ton amant fidèle ,
Fais briller , cher amour , l'énergique flambeau ;
Conduis de tes beaux yeux la main de ton Appelle ,
Il n'attend que d'eux seuls le prix de son tableau.



Quels yeux , ciel , que les tiens ! dans quel heu-
reuse extase
Leur charme impérieux me jette tour à tour !
Ils s'enflamment ; leur feu , leur volupté m'em-
brase :
Ils languissent ; j'y bois l'ivresse de l'amour.



Que , rivale du beau , la ténébreuse envie
Attaque les couleurs de ces astres brillans ;
Ils n'en seront pas moins les astres de ma vie ,
Leur bleu vif me les rend encor plus séduisans.



Où m'emporte l'ardeur de mes regards avides ?
 Je brûle d'épuiser tous tes appas divers ;
 Laisse agir à leur gré mes yeux , mes mains ra-
 pides ,
 Tout mérite chez toi mon hommage & mes vers.



Laisse-moi dénouer de cette aimable tresse
 Les austères liens , les trop perfides nœuds :
 Mais ciel ! ... ciel ! quelle odeur sublime , enchan-
 teresse ,
 S'exhale tout à coup du sein de ces cheveux !



Ainsi dans le printems , des parfums de l'aurore
 Le soleil chaque soir épanche les vapeurs ;
 Des richesses du jour il rend hommage à Flore ,
 Il embaume tout l'air des plus douces odeurs.



Ah ! laisse voltiger dans une molle aisance
 De ces cheveux épars la brillante toison ;
 Aux yeux de ton amant leur simple négligence
 Est sûre d'effacer tout l'apprêt du chignon.



Que leur touffe me plaît ! qu'ils joignent de fi-
 nesse
 A ce brun clair & vif qui forme leur couleur !
 Que ta tête sous eux a d'éclat , de noblesse !

60 MERCURE DE FRANCE.

Qu'ils sont plantés enfin dans un ordre enchanteur !



Je descends sur ce front où folâtraient les graces ,
Où siègent à la fois la candeur & l'amour ;
J'y trouve le poli des plus douces surfaces ,
Rehaussé des appas du plus riche contour.



Que de ton nez encor la tournure m'enchanter !
D'amour à côté droit il loge un petit grain ;
Ce signe est un attrait , une grace touchante ,
Qui le met au-dessus du plus bel aquilin.



Mais pourquoi te soustraire à l'ardeur qui m'en-
flamme ?
Abandonne ta bouche à mes brûlans desirs ,
Que j'y cole un baiser , que j'y fixe mon ame ,
Que j'y meure embrasé du feu de tes soupirs !



Que de ton souffle pur , ô ma divine reine !
Il sort un doux parfum , un air voluptueux !
Des odorans zéphirs je chéris moins l'haleine ,
Je suis de leurs vapeurs cent fois moins amoureux !



Quoi ! vous êtes rivaux des plaisirs de ma bou-
che ?

Vous jaloufez, mes yeux, les baifers que je prends ?
Ah ! celle de Najete eft l'objet qui vous touche ...
Je vous cède ... admirez l'yvoire de fes dents.



Comme vous volez , ciel ! fur ces levres vermeilles !

Comme vous devorez leur corail précieux !
Fermez-vous , belle bouche ... il eft d'autres merveilles

Qui doivent occuper & mon cœur & mes yeux.



Sur un vifage fait pour fixer le foudre ,
Que j'aime à voir briller les traits de l'enjouement !

Là , d'un double réduit où l'amour fe retire ,
La gaité de fes doigts forme un double agrément.



Pour donner plus d'éclat au teint de ma déeffe ,
Et pour en rehausfer le vivant coloris ,
Je n'épuiferai point les couleurs du Permeffe ,
Je n'irai point piller les jardins de Cypris.



Des yeux qui tous les jours peuvent fixer Najete ,

Je reçois fur ce point l'auftere jugement ;
Que difent-ils ? ... ô dieux ! ma victoire eft com-
plette ,

62 MERCURE DE FRANCE.

Chacun pour ma déesse a les yeux d'un amant.



Oui , chacun est d'accord , que sur ses autres
charmes

On adjuge le prix à les vives couleurs ;
Et dussent ses beaux yeux en répandre des larmes ,
Ils n'obtiendront jamais autant d'admirateurs.



A travers les réseaux d'une gaze perfide ,
Que vois-je ! .. quels appas semblent vouloir per-
cer ?

Rompez , rompez le frein d'une pudeur timide ,
Blancs tetins , de ce voile osez-vous élaner !



Je les démêle enfin . . . ils s'offrent à ma vue ...
Quelle blancheur ! .. quel jeu ! .. quel ressorts déliés !
Dans ces deux petits monts quelle grace ingénue !
Que j'y découvre , ô ciel , d'attraits multipliés !



Laisse-moi donc tes mains , ô ma chère déesse !
De cent baisers de feu je sçaurai les couvrir ;
Elles ont des attraits dont ma vive tendresse ,
Au défaut de ton sein , brûle de se nourrir.



Je sçai que sur ces mains la mordante censure
Trouve en s'applaudissant quelques légers fillons ;

NOVEMBRE. 1754. 63

Mais Najete doit trop à la sage nature
Pour pouvoir regretter un seul d'entre ses dons.



Où trouverai-je enfin d'une taille élégante
Le modele assorti, les rapports délicats ?
Prodige de beauté ! buste de mon amante !
Que n'ai-je le ciseau du divin Phidias !



Alors j'ajouterois au plus parfait corsage
Une noble stature, un maintien gracieux,
Et je sçaurois donner à ma brillante image
Une démarche, un port que je prendrois des dieux.



J'oubliais de ses pieds la petitesse extrême,
Leur forme séduisante & leur rare contour ;
Ah ! beaux pieds ! je vous dois mon hommage su-
prême,
Vous terminez trop bien un chef-d'œuvre d'a-
mour.



Tamós finit ici le portrait de Najete,
Portrait que sous ses yeux il voulut retracer :
Est-il ressemblant ? oui. La peinture est parfaite
Quand le Peintre reçoit pour salaire un baiser.



LE PETIT CHAPERON ROUGE.

C O N T E

Tiré des Contes de Fées de Perrault.

IL étoit autrefois une petite fille ,
 Jeune, mignone & si gentille ,
 Qu'on ne pouvoit , en la considérant ,
 S'empêcher d'admirer sa grace naturelle.
 Sa maman étoit folle d'elle ,
 Plus folle encore étoit sa mere-grand.
 Un petit chaperon composoit sa parure ;
 Il étoit rouge , & cet ajustement
 Lui convenoit si bien que jamais la nature
 N'a rien produit de si charmant.
 Avec ce petit ornement
 Chaperon rouge étoit belle, entre les mieux faites :
 Chaperon , je dis bien , puisque de là venoit
 Le nom que chacun lui donnoit.
 Un jour sa mere ayant fait & cuit des galetes ,
 Lui dit , va voir ta mere-grand ,
 Prends ce gâteau , ce beurre , & va toujours cour-
 rant ,
 Va vite ; car je crains qu'elle ne soit malade ,
 Et reviens au plutôt après ton ambassade.
 Chaperon part ; c'étoit le soir ,
 Sa mere-grand elle va voir.
 En passant dans un bois , à ses yeux se présente

NOVEMBRE. 1754. 65

Un loup, à l'œil farouche, à la gueule béante :
Attaquer Chaperon, la croquer tout d'un coup,
C'est ce qu'eût fait mesure loup.
Force lui fut pourtant de vaincre son envie,
Des bucherons répandus dans le bois,
Empêcherent pour cette fois
L'effet de sa glotonerie.
Où vas-tu? dit le loup, & comme en murmurant,
Je veux le sçavoir tout-à-l'heure.
Je m'en vais chez ma mere-grand
Porter, dit-elle, un petit pot de beurre,
Auquel ma mere a joint
Cette galette cuite à point.
Apprends-moi, dit le loup, le lieu de sa demeure,
Afin que j'y coure à grand pas :
C'est, dit-elle, là bas, là bas,
Par delà ce moulin, au bout de ce village.
Oh ! puisque l'affaire est ainsi,
Lui répliqua le loup, je prens ce chemin-ci ;
Toi par là, poursuis ton voyage.
Adieu. Nous verrons qui de nous,
Sera plutôt au rendez-vous.
Après ce peu de mots, le compere au plus vite ;
Enfile le plus court, tandis que la petite
S'amuse à faire des bouquets,
Cueillant les plus belles fleurs,
Telles que sont les violettes,
Les jonquilles & les bluets :
Les papillons & les noisettes

66 MERCURE DE FRANCE.

Allongent encore son chemin :

Une mouche , une fleur , un fruit , un rien enfin
Amuse souvent les fillettes.

Cependant notre loup s'en va toujours courant.

Arrivé chez la mere-grand ,

Il frappe soudain à la porte.

Toc , toc. Qui frappe là ? c'est moi , dit le glouton ;

Qui , toi ? Le petit chaperon ,

Poursuit le loup , en déguisant son ton ;

C'est lui , maman , qui vous apporte

Un petit pot de beurre , auquel ma mere a joint

Une galette cuite à point.

La pauvre mere-grand , qui dans son lit couchée ,

Ne songeoit rien moins qu'à cela ,

Lui dit , je suis trop empêchée ;

Ma fille , passe ta main là.

Tire , tire la chevillate ,

Et la bobinate cherra.

Le loup fit cheoir la bobinate ;

Chez la mere-grand il entra ,

Tout aussi-tôt la dévora ,

Ferma la porte avec sa pate ,

Et dans son lit il se fourra.

Notre loup couché de la sorte ,

Prête l'oreille au moindre bruit.

Chaperon arriva qu'il étoit presque nuit :

La voilà qui frappe à la porte.

Toc , toc. Qui frappe là ? Cette voix rude & forte

Epouvanta d'abord le petit Chaperon.

Qu'a donc ma mere-grand ? j'en suis toute allar-
mée ;

Pour me répondre sur ce ton,

Il faut qu'elle soit enrhumée ;

C'est sans doute son mal , maman l'avoit bien dit ;

Chaperon donc lui répondit :

Ma mere-grand , ouvrez la porte ,

C'est Chaperon qui vous apporte

Un petit pot de beurre , auquel ma mere a joint

Une galette cuite à point.

Bon , dit la bête scélérate ,

Je m'attendois bien à cela.

Tire , tire la chevillate

Et la bobinate cherra.

Le petit Chaperon fit cheoir la bobinate ;

Et soudain la porte s'ouvrit.

Le loup , en la voyant , lui dit :

Mets ta galette sur la huche ;

Ton beurre auprès de cette cruche ,

Et viens te mettre dans mon lit.

Chaperon , en fille bien née ,

Delasse son petit corset ,

Tire ses bas &c dans le lit se met.

Mais elle fut bien étonnée

Quand elle vit sa mere-grand

Dans son deshabillé. Que ceci me surprend :

S'écrie aussi-tôt la pauvrete :

Ma mere-grand , comme vous voilà faite !

68 MERCURE DE FRANCE.

Quels bras au prix de ceux que vous aviez !
C'est pour mieux r'embrasser, lui dit-il, ma pe-
tite.

Ma mere-grand, quelles jambes ! quels pieds !

C'est afin de courir plus vite.

Ma mere-grand, que voilà de grands yeux !

Mon enfant, c'est pour y voir mieux.

Ma mere-grand ; quelles longues oreilles !

On n'en vit jamais de pareilles :

C'est pour mieux r'écouter. Certes les meres-
grands

N'ont jamais eu de si terribles dents.

C'est pour mieux te manger, dit la farouche bête.

En effet, cet indigne loup

La prend, l'avale tout d'un coup,

Sans qu'aucune plainte l'arrête.

On voit ici que les enfans,

Sur tout les jeunes filles

Belles, bien faites & gentilles,

Font fort mal d'écouter toutes sortes de gens :

Ce n'est pas une chose étrange

S'il en est tant que le loup mange :

Je dis les loups ; car tous les loups

Ne sont pas de la même sorte ;

Il en est d'un humeur accorte,

Sans bruit, sans fiel & sans courroux ;

Qui privés, complaisans & doux,

Suivent par tout les demoiselles

Jusques dans les maisons , jusques dans les ruelles.
 Mais hélas ! qui ne sçait que ces loups doucereux ,
 De tous les loups sont les plus dangereux ?

Simeon Valette.



LETTRE SUR LA RAGE.

EN lisant , Monsieur , dans le Mercure de ce mois la lettre d'un Médecin , au sujet de la découverte à demi-faite d'un remede pour la rage , je me suis rappellé avoir vû dans les ouvrages du Pere Feijoo , Bénédictin Espagnol , quelque chose qui y avoit rapport. J'ai trouvé en effet que ce docte Religieux annonce dans le 2^e tome de ses Lettres érudites & curieuses (tel en est le titre littéral) écrites en 1744 , que la prétendue pierre de serpent produit l'effet que l'on espere du mercure. Voici la traduction de l'expérience telle qu'il la rapporte dans sa neuvième lettre.

Aux environs de Villaviciosa , à sept lieues de cette ville d'Oviedo , deux hommes furent mordus d'un loup enragé (il ne cite pas l'année). Le plus maltraité des deux , & qui l'étoit dans plusieurs endroits , eut recours à un particulier de la-

70 MERCURE DE FRANCE.

dite ville , nommé Don Pedro de Peon , qui parmi d'autres qualités possède une connoissance non vulgaire de la Médecine. Comme il n'ignoroit pas qu'on n'a fait jusqu'ici que d'inutiles expériences de tous les remèdes tant vantés dans les livres pour l'hydrophobie ou mal de rage , & qu'il sçavoit aussi sans doute que le célèbre Boerhaave les méprise tous , il répondit au pauvre blessé , qu'il ne connoissoit pas de remède à son mal ; qu'il avoit cependant quelques pierres qui guérissent des morsures de serpens , que s'il vouloit il en feroit l'essai sur lui , parce que si elles n'emportoient pas le venin , il n'y avoit pas à craindre qu'elles en précipitassent l'effet. Les pierres furent appliquées , une sur chaque blessure , & sans autre soin cet homme fut parfaitement guéri , tandis que son compagnon qui avoit été plus légèrement blessé , mourut enragé.

Le Pere Feijoo rapporte encore la guérison par l'application des mêmes pierres , d'un autre homme mordu d'un chien , mais il a attention d'observer qu'il n'y avoit pas une entière certitude de la rage du chien.

J'ai cru , Monsieur , devoir vous communiquer cette expérience , que je vous prie d'insérer dans le Mercure , si vous en jugez la connoissance avantageuse au pu-

blic. J'ajouterai dans la même vûe que le Pere Feijoo, en confirmant ce qu'il avoit annoncé dans le second volume de son Théâtre critique, deuxième Discours, nomb. 52, touchant cette prétendue pierre & sa vertu réelle pour la morsure des reptiles venimeux, avertit de nouveau que cette pierre de serpent n'est qu'un morceau de corne de cerf rôti, quoiqu'en disent les Apothicaires, qui la font gratuitement trouver dans la tête d'un serpent des Indes; qu'il n'est pas surpris que Boyle & d'autres Naturalistes modernes aient été dans la persuasion générale, parce qu'il n'y a pas long-tems que ce secret ne l'est plus, graces à un Religieux Franciscain qui l'a divulgué en Espagne, le tenant d'un marchand Chinois son ami, qui lui en fit l'aveu, après que le Pere lui eut acheté toutes ses prétendues pierres.

On ne peut, je crois, Monsieur, soupçonner le Pere Feijoo de trop de crédulité dans les faits que je rapporte d'après lui. Vous devez connoître ses ouvrages qui sont considérables, & généralement estimés. Comme il a écrit toute sa vie contre les préjugés, il n'est pas naturel de penser qu'il ait rien adopté dont il n'eût une certitude physique ou morale, telle que doit l'exiger un sçavant qui a eu assez de

72 MERCURE DE FRANCE.

courage & de fermeté pour attaquer dans le centre de l'Espagne de prétendus miracles , qu'il est parvenu à détruire , malgré la créance de plusieurs siècles & l'opposition d'un grand Ordre. D'ailleurs il s'est trop ouvertement déclaré dans plus d'une douzaine de volumes , l'ennemi irréconciliable de la médecine regnante ou des Médecins superficiels , ainsi que des Apothicaires , pour publier des faits dont il n'auroit eu pour garant que le commun du peuple : il seroit au contraire bien à souhaiter que tous les Médecins fussent aussi sçavans que lui dans leur profession.

Il paroît qu'on suivoit encore en France en 1730 l'opinion vulgaire , que la pierre de serpent est une véritable pierre qui vient de l'Orient. Le Pere Feijoo le prouve par la description qu'en fait le Pere Vaniere dans la nouvelle édition de son *Pradium rusticum* , liv. 3. Il est vrai , dit-il , que les expressions *subniger* & *levior* , employées par ce Pere , dénotent que les pierres qu'il avoit vues , étoient de celles qu'on appelle artificielles , car il y a long-tems qu'on les distingue mal-à-propos. Et-muler dit : *Lapis serpentum* , seu *magnes venenorum artificialis* , *naturali illi simillimus confectus fuit à Cneofellio* . . . Quoique le Pere Vaniere ne fasse pas cette pierre
entièrement

entièrement noire , mais tirant sur le noir , les personnes qui l'ont souvent employée avec succès , prétendent qu'elle doit être toute noire , c'est - à - dire que le morceau de corne de cerf dont elle est composée , doit être bien rôti. Quant à sa forme , il suffit qu'elle soit de la circonférence d'une pièce de douze sols , trois fois plus grosse dans le centre , diminuant successivement vers les extrémités.

Voici comment on s'en sert en Espagne. On pique avec une épingle la partie mordue , jusqu'à ce qu'il en vienne un peu de sang : alors on y applique la prétendue pierre , qui s'y attache & qu'on y laisse jusqu'à ce qu'elle se détache d'elle - même , ce qu'elle fait lorsqu'il n'y reste plus de venin ; mais le tems n'est pas toujours le même , quelquefois deux jours après l'application , quelquefois douze , quatorze & davantage. La même pierre peut servir , si l'on veut , plusieurs fois pour la même blessure , en observant toujours de la laver dans du lait & puis dans l'eau chaude. Si en l'appliquant sur la même blessure elle ne s'y attache plus , c'est une marque que tout le venin est sorti.

J'ai l'honneur d'être , &c.

De Rouen , ce 31 Août 1754.

D

74 MERCURE DE FRANCE.

P. S. J'oublois de vous dire , Monsieur ; que le P. Feijoo rapporte encore trois autres expériences de la vertu de cette prétendue pierre ; deux pour des especes de charbons de peste , & une pour une grosse tumeur au genou , sur laquelle il y eut par événement une morsure de serpent. Comme il adopte le sentiment d'Etmuler qui dit : *Sunt etiam qui putant , omnia omnium animalium cornua habere vim alexipharmacam* , il exhorte MM. les Médecins à étudier un peu plus sérieusement qu'ils ne le font cette matiere.



L'EMPIRE DE LA MODE.

P O È M E

Qui a remporté le prix de l'Académie Française , par M. Lemiere.

AU milieu des objets que d'une main seconde,
La nature sema sur la scene du monde ,
Dédaigneux , dans le sein de la variété ,
L'homme ingrat n'y voyoit que l'uniformité.
Mais la Mode paroît ; à sa voix tout s'anime :
Quels transports ! que d'ardeur sa seule vûe im-
prime !

Le caprice l'annonce aux mortels enflammés ;

Le préjugé soumis la suit , les yeux fermés ;
 L'altière vanité , sa compagne fidelle ,
 Enchaîne avec des fleurs les humains autour d'elle ;
 Le ridicule ardent à venger ses attraits
 Sur qui s'écarte d'elle , au loin lance ses traits.

Du haut d'un char rapide , & son thrône & son
 temple ,
 La Mode invente , ordonne & regne par l'exem-
 ple :

Tels que dans nos guerets , d'Eole on voit les fils
 Courber d'un seul côté les dociles épis ;
 Tels vers un goût nouveau les esprits qu'elle as-
 semble ,
 Par elle , d'un coup d'œil , sont pliés tous ensem-
 ble.

Elle chasse & ramene , elle élève , elle abat ;
 Sa main au même objet donne , ôte & rend l'éclat ,
 Le plus bizarre usage , ou le plus incommode
 Plaît , loin de révolter , adopté par la Mode :
 Ce charme que son art prête à la nouveauté ,
 Ajoute à la parure & même à la beauté ,
 Corrige les défauts ou les transforme en graces ,
 Rajeunit la vieillesse , en cache au moins les tra-
 ces ,

Et donne à la folie , à la frivolité ,
 Et du prix , & du lustre , & de la dignité.

O Mode , c'est par toi que la terre animée ;
 Sur l'aîle du commerce & de la renommée ,

76 MERCURE DE FRANCE.

Voit tes loix & tes dons traverser tant de mers ;
Et d'un tropique à l'autre asservir l'univers ,
Sur un sable mouvant par le zéphir tracée ,
Ta volonté long-tems ne peut être fixée ;
Souvent sur les mortels dont tu faisois l'espoir ,
Ta rapide inconstance exerçant son pouvoir ,
A révoqué tes loix avant qu'ils les remplissent ,
Tes dons portés au loin dans le trajet vieillissent
Et des peuples , jouets de ta légèreté ,
Trompent l'impatience & la crédulité.

C'est toi qui sur les pas du luxe asiatique
Fis naître avec l'orgueil la misère publique ;
Et jadis entraînas par tes folles erreurs
La ruine de Rome avec celle des mœurs.
Tout suit tes étendarts , tout cède à tes caresses ;
La médiocrité prend l'essor des richesses ,
Le nécessaire même est souvent immolé
A ce luxe inconstant par tes mains étalé.
O honte de nos jours ! la vertu pour nous plaire ,
Elle-même a besoin d'être ta tributaire ;
Nul n'ose se montrer s'il ne vit sous ta loi ;
Aucun goût n'est admis s'il n'est dicté par toi ;
Tes moindres volontés sont des ordres suprêmes ;
Tu présides à tout , aux plaisirs , aux systèmes ,
Aux études , aux jeux , au langage , aux écrits.
Mais quel nouvel objet frappe mes yeux surpris ?
D'Esculape Protée a-t-il pris la science ?
De Protée Esculape a-t-il pris l'inconstance ?

Où , quelquefois au sein des maux & des dangers ,

Mode , tu tiens le fil de nos jours passagers ;

La fortune paroît être en tout ton modele :

Puissante , vaine , injuste , & légère comme elle ;

Le faux goût par ta brigue est souvent ennobli ,

Et tu mets en faveur l'homme fait pour l'oubli.

Quel usage proscriit mon esprit se retrace !

Quand l'honneur va laver l'affront qu'a fait l'audace ,

L'ami de l'offenseur , l'ami de l'offensé ,

Livrent entr'eux , sans haine , un combat insensé :

Mode , ce noir arrêt sort de ta bouche impie ,

Ils n'ont rien à venger , ils s'arrachent la vie ;

Usage aussi cruel que ces jeux destructeurs

Pour qui Rome autrefois trouva des spectateurs.

Par toi , cette liqueur loin du Croissant bannie ,

Devint de tous les rangs la honteuse manie ,

Des convives arma les infideles mains ,

Des Lapithes cruels retraça les festins ,

Et sur la raison même exerça les ravages

Que causoient de Circé les perfides breuvages.

Eh ! qui pourroit compter la foule des abus ,

Epfans de ton caprice , en tous lieux répandus

Ta légèreté même en devient le remède ;

Un goût absurde passe , un autre lui succède.

Cependant la raison sous ta loi doit fléchir ;

80 MERCURE DE FRANCE,

Après avoir rendu service ,

On ne veut plus de nous.

Par le même.

LOGOGRAPHIE.

I Neffaçable sceau des mortels & des dieux ,
J'existe sur la terre , aux enfers , dans les cieux.
Visiblement ou non je suis chez toi , je gage ,
Etant de tout état , de tout sexe & tout âge.
L'œil ne me vit jamais sans quelque impression.
Disséque mes neuf pieds avec attention ,
Tourne-les de tout biais , médite , modifie :
Je t'offre le produit de la Géographie ,
Ce qu'un chacun voudroit ne quitter qu'à pas lents ;
Ce qui fait des mortels admirer les talens ,
Ce qu'aime un curieux , un adjectif commode ,
Un petit animal qui fut toujours de mode ,
Ce qui de bien des gens met la fortune à bout.
Ne te rebute pas , Lecteur , ce n'est pas tout ;
Car pour peu que tu sois combinateur habile ,
Je te présente un mot honni dans l'Evangile ,
Certaine chose en toi toujours en mouvement ,
Qui n'aura de repos qu'à ton dernier moment.

Par le Médecin de Beaufort , en Anjou.





NOUVELLES LITTERAIRES.

Memoires historiques , militaires & politiques de l'Europe , depuis l'élevation de Charles - Quint au trône de l'Empire , jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748 ; par M. l'Abbé Raynal , de la Société royale de Londres , & de l'Académie royale des Sciences & Belles - Lettres de Prusse , 3 vol. in-8°. *A Amsterdam* ; chez *Arktée & Merkus* ; & se vend à *Paris*, chez *Durand*, rue S. Jacques, au Griffon , 1754.

Je vais donner un extrait simple de mon ouvrage ; le public le jugera. Le premier volume contient l'histoire de l'élevation de Charles-Quint à l'Empire , celle de son abdication , les guerres civiles d'Espagne de 1520 , & la guerre de Navarre de 1521.

On y voit à la tête une estampe destinée par M. Cochin , qui par amitié pour moi a bien voulu se distraire un instant d'un travail plus essentiel & plus digne de ses talens. Cette estampe représente l'Histoire la plume à la main , qui met le pied sur l'aile du Temps pour le retenir ; on y trouve l'élégance , les graces & la facilité qu'on est accoutumé d'admirer dans tout

82 MERCURE DE FRANCE.

ce que fait M. Cochin. Il suffira de dire que M. Daullé l'a gravée comme il grave ordinairement , pour qu'on juge qu'elle est très-bien rendue.

Histoire de l'élévation de Charles - Quint à l'Empire en 1519.

» La connoissance du gouvernement de
» l'Empire est si essentielle pour l'intelli-
» gence de ce grand événement , que la
» plupart des lecteurs n'en saisiroient que
» très-imparfaitement l'esprit , si nous ne
» remontions à l'origine du droit public
» d'Allemagne , & si nous n'en suivions
» exactement la marche.

» La Germanie ; comme les autres con-
» trées de l'univers , a eu des commence-
» mens remplis d'obscurités & mêlés de fa-
» bles. Son histoire ne commence propre-
» ment qu'à ses démêlés avec les Romains.
» Elle avoit alors des mœurs singulieres
» que le pinceau de Tacite a rendues cé-
» lebres.

Les Germains formoient une nation fiere , pauvre & courageuse ; leurs mœurs étoient simples , leur éducation dure & sauvage ; la générosité & la franchise étoient leurs vertus ; ils pouffoient l'hospitalité aussi loin qu'elle peut l'être. La guerre , la chasse , les plaisirs de la table & le jeu faisoient toutes leurs occupations. Leur reli-

gion étoit mystérieuse & redoutable , » &
 » par une superstition très-dangereuse on
 » avoit abandonné aux Ministres de la re-
 » ligion le jugement de tous les crimes.
 » Cet usage faisoit regarder les peines in-
 » fligées , moins comme l'ouvrage de la loi
 » que comme l'effet d'une inspiration cé-
 » leste.

Ces peuples restèrent long-tems libres
 & indépendans , mais les guerres qu'ils eurent
 avec leurs voisins & leurs compatriotes les
 affoiblirent , en divisant leurs forces ; ils
 furent enfin subjugués & vécurent sous la
 domination des Monarques François jusqu'au
 regne de Charles le Simple. Ils profitèrent de
 la foiblesse de ce Prince pour se choisir un
 chef. » Leur choix tomba sur le Duc de
 Saxe , qui se trouvant trop âgé pour soutenir
 le poids des affaires , fit élire Conrad , Duc
 de Franconie , son ennemi. Ni le nouveau Roi ,
 ni Henri son successeur ne portèrent le titre
 d'Empereur , & on ne le voit revivre dans
 l'histoire qu'en 962. Pour Othon I. il le prit
 à Rome après avoir délivré l'Italie de l'oppression
 de Berenger , & ajouté à ses Etats l'ancien
 royaume de Lombardie.

» Comme cette démarche avoit été inspirée
 par le Pape Jean XII , & qu'il avoit

84 MERCURE DE FRANCE.

» fait la cérémonie du couronnement , ses
» successeurs prétendirent avoir seuls le
» droit de conférer la dignité Impériale.
» Une politique active , suivie , audacieu-
» se , les fit réussir à réaliser cette chimere ,
» & les Rois de Germanie se laisserent intri-
» mider au point de n'oser prendre le titre
» d'Empereurs qu'après avoir été sacrés
» par les souverains Pontifes. Grégoire
» V I I porta encore plus loin les préten-
» tions de son Siège : par un attentat inoui ,
» également honteux pour les deux puis-
» sances , il déclara en 1076 Henri I V dé-
» chu de ses droits à l'Empire , délia ses su-
» jets du serment de fidélité , & ordonna
» aux grands de se choisir un autre chef.
L'audace de ce Pontife fut appuyée par
l'ambition des Seigneurs ecclésiastiques &
séculiers & par la superstition du peuple ,
& la couronne impériale fut déferée sans
beaucoup de trouble à Rodolphe , Duc de
Souabe.

» Autant qu'on peut le démêler à travers
» l'obscurité des monumens qui nous res-
» tent , les Empereurs étoient élus avant
» Frédéric II dans une assemblée générale
» de la nation par les députés des villes ,
» du Clergé & de la Noblesse. Les Etats
» auxquels des circonstances particulieres
» ne permettoient pas aisément de s'y ren-

» dre , chargeoient de leurs suffrages les
 » grands Officiers de l'Empire, qui s'y trou-
 » voient nécessairement pour faire les fonc-
 » tions de leurs charges. L'influence que
 » cet usage, qui devenoit tous les jours plus
 » commun , & une puissance considérable
 » & héréditaire donnoient aux grands Of-
 » ficiers dans les élections , les en rendoit
 » en quelque maniere les arbitres. Ils en
 » devinrent enfin les maîtres durant les
 » troubles civils & cruels que la Cour de
 » Rome excita ou entretint en Allemagne
 » depuis 1214 jusqu'au milieu du siècle
 » suivant. Leur usurpation fut confirmée
 » en 1356 par la Bulle d'or , qui les établia
 » seuls Electeurs du Chef de l'Empire.

Le gouvernement de l'Empire étant
 tombé en anarchie , le desordre , les excès
 & l'impunité en furent les suites , & con-
 tinuerent jusqu'au regne de Maximilien.
 Les efforts qu'on avoit faits pour rétablir
 l'ordre , avoient été sans succès ; la divi-
 sion de l'Allemagne en cercles que cet Em-
 pereur imagina , fut ce qui contribua le
 plus à la tranquillité publique.

» Maximilien , né doux , affable , bien-
 » faisant , étoit devenu sensible aux char-
 » mes de l'amitié , aux agrémens des arts ,
 » à la liberté d'un commerce intime. Mal-
 » heureusement ces qualités qui auroient

86 MERCURE DE FRANCE.

„ fait le bonheur & la réputation d'un par-
 „ ticulier , n'étoient pas accompagnées de
 „ celles qu'exigent les devoirs & la ma-
 „ jesté du trône. La figure du Prince n'a-
 „ voit rien d'imposant , ses manieres pa-
 „ roissoient basses , & sa Cour manquoit
 „ de cet éclat qui a toujours été assez né-
 „ cessaire aux Rois , pour éviter le mépris
 „ public. La dévotion qui n'est jamais une
 „ chose indifférente dans les grandes pla-
 „ ces , l'avilissoit ; les moins clairvoyans
 „ s'appercevoient qu'elle n'étoit appuyée
 „ que sur les préjugés les plus populaires.
 „ Il n'inspiroit point de reconnoissance ,
 „ quoiqu'il accordât presque tout ce qu'on
 „ lui demandoit : on sentoit qu'il ne cher-
 „ choit pas à obliger , mais qu'il ne sçavoit
 „ pas refuser. Ses Alliés ne pouvoient
 „ point prendre en lui de confiance ; sans
 „ haine & sans intérêt il manquoit à un
 „ engagement , par la seule raison que c'é-
 „ toit un engagement. Comme il ne s'étoit
 „ fait ni un système ni des principes sur
 „ rien , il regnoit dans toutes ses démar-
 „ ches un air d'incertitude qui faisoit tou-
 „ jours attribuer au hazard ce qui parloit
 „ quelquefois d'une réflexion assez pro-
 „ fonde. Quoiqu'il ne prît conseil de per-
 „ sonne , il ne se conduisoit jamais par ses
 „ lumieres. Il recevoit des impressions sans

» qu'il s'en doutât, sans qu'on cherchât
 » même à lui en donner. A voir la ma-
 » niere dont il faisoit la paix & la guerre,
 » on pouvoit croire qu'il les envisageoit
 » moins comme des événemens qui inté-
 » ressoient la destinée de ses sujets, que
 » comme les alimens de son inquiétude.

Maximilien ayant perdu son fils Philip-
 pe, songea à assurer l'Empire à un de ses
 deux petits-fils, Ferdinand & Charles :
 celui-ci étoit déjà maître par sa mere, de
 l'Espagne, d'une grande partie de l'Italie
 & des Indes. L'Empereur, par un principe
 de politique, se détermina en faveur de
 Ferdinand; mais il fut détourné de cette
 résolution par le Cardinal Evêque de Sion.
 Ce Cardinal né en Valais, se nommoit
 Mathieu Scheiner. Il étoit impétueux, élo-
 quent, audacieux & entouffiafte; homme
 fin, quoique violent, & qui sçavoit con-
 cilier de petites perfidies avec des passions
 fortes. L'ascendant qu'il avoit pris sur les
 Suisses par ses prédications, & la haine
 violente qu'il avoit pour les François, lui
 avoient mérité la pourpre. Les malheurs
 de son pays l'ayant conduit à la Cour de
 l'Empereur, il pénétra les vûes qu'on avoit
 sur Ferdinand, & se crut trop intéressé à
 les traverser. » Dans le projet qu'il avoit
 » formé & qu'il suivoit sans relâche d'ac-

38 MERCURE DE FRANCE.

» cabler les François , il jugeoit essentiel
 » de réunir toutes les forces de la maison
 » d'Autriche , & il l'entreprit. Il fit envi-
 » sager à Maximilien la gloire qui lui re-
 » viendrait de garantir la Chrétienté des
 » armes des Turcs qui la menaçoient d'une
 » invasion prochaine , de rendre à l'Em-
 » pire l'éclat que lui avoit donné autrefois
 » Charlemagne , & d'élever une puissance
 » formidable qui donneroit le mouvement
 » à toute l'Europe. Le talent de persuader
 » qu'avoit supérieurement le Cardinal ,
 » fortifia des raisonnemens qui avoient
 » plus que de la vraisemblance. L'Empe-
 » reur adopta le nouveau système de po-
 » litique qu'on lui présentait ; & nous con-
 » jecturons que sans les intrigues de Ro-
 » me & de la France il auroit réussi à éle-
 » ver le Roi d'Espagne à la dignité de Roi
 » des Romains.

» La mort de Maximilien ne détruisit
 » pas les espérances de Charles , mais elle
 » en fit concevoir à François I. Ces deux
 » Monarques aspirèrent ouvertement au
 » trône de l'Empire , & ils se flatoient
 » d'avoir l'un & l'autre tout ce qu'il falloit
 » pour y être élevé ; des amis , de l'argent ,
 » de vastes Etats , de bons négociateurs
 » & des armées aguerries . . . Ils travail-
 » lerent d'abord assez inutilement à se

» rendre favorables les différentes Puissances de l'Europe ; elles parurent toutes plus portées à traverser qu'à favoriser leurs prétentions.

Le Pape qui craignoit également les deux maisons , ne parut favoriser les vûes de François I que parce qu'il crut qu'elles seroient sans succès. Les Suisses qui influoient plus alors qu'ils n'ont fait depuis dans les affaires générales , alarmés pour la liberté germanique , auroient voulu écarter les deux concurrens : mais ils se déclarèrent plus vivement contre la France qu'ils redoutoient davantage. Le Roi d'Angleterre ayant tenté vainement de former un parti pour lui , voulut tenir la balance entre les deux rivaux.

François I avoit confié la négociation de cette grande entreprise à un homme que sans imprudence on n'auroit pas pû charger de la plus aisée. » Bonnivet avoit beaucoup d'esprit , mais peu de jugement ; il parloit bien , mais il raisonnoit mal ; il souhaitoit passionnément la gloire de son maître , mais il étoit trop inconsidéré pour la procurer ; son imprudence lui faisoit perdre les amis que son affabilité lui avoit acquis. La société des femmes n'étoit pour lui qu'un commerce de galanterie , tandis que l'ascendant qu'il

90 MERCURE DE FRANCE.

» prenoit sur elles le mettoit à portée de
» s'en servir en homme d'Etat. Quoiqu'il
» connût les intrigues de la Cour, il igno-
» roit tout-à-fait les détours de la politi-
» que. Sa présomption l'empêchoit de de-
» mander des conseils, & sa vanité de pro-
» fiter de ceux qu'on lui offroit. Pour
» avoir le plaisir de donner en particulier
» généreux, il se privoit de l'avantage de
» répandre à propos en Ministre habile. La
» lenteur allemande & le flegme espagnol
» déconcertoient dans les affaires son gé-
» nie ardent & précipité. Il lui manqua
» tout-à-fait la connoissance des esprits
» qu'il devoit manier, des intérêts qu'il
» devoit concilier, des manœuvres qu'il
» devoit traverser. Bonnivet n'étoit qu'un
» courtisan délié, & sa commission auroit
» demandé un négociateur consommé.

Il réussit cependant à balancer les ma-
nœuvres des partisans du Roi d'Espagne :
l'Empire se trouva partagé. Le Roi de Bo-
hême, l'Archevêque de Mayence, l'Elec-
teur de Saxe se déclarerent pour Charles-
Quint. François I eut pour lui l'Archevê-
que de Trêves, le Marquis de Brande-
bourg & le Comte Palatin. Chacun d'eux
étoit entraîné par son goût ou ses intérêts
particuliers. » Cette diversité d'opinions ne
» paroïssoit singulière qu'aux gens assez

» éclairés pour voir que toutes les voix au-
 » roient dû se réunir contre les deux can-
 » didats. L'élection de l'un & de l'autre
 » jettoit évidemment la liberté, la dignité
 » & la tranquillité de l'Allemagne dans un
 » très-grand péril. Il est vrai que la Diète
 » de Francfort pouvoit changer ces dispo-
 » sitions. Il n'étoit pas impossible qu'il s'y
 » trouvât, comme dans la plûpart des gran-
 » des assemblées, quelques membres assez
 » éclairés pour connoître le véritable inté-
 » rêt de la nation, assez fermes pour vouloir
 » le procurer, assez vertueux pour le mon-
 » trer aux autres, & assez éloquens pour
 » le leur rendre cher. D'ailleurs ce n'eût
 » pas été la première fois que le cri public
 » en auroit imposé aux Electeurs, au point
 » de les détourner d'un choix qu'il réprou-
 » voit, ou que d'eux-mêmes pour ne pas
 » oser ouvrir les premiers un avis dange-
 » reux, ils auroient tous concouru à pren-
 » dre un parti sage. Les engagemens qu'ils
 » pouvoient avoir pris n'étoient point des
 » liens indissolubles; & il se fit en effet
 » des démarches qui autorisent à penser
 » qu'on auroit été assez disposé à y man-
 » quer, si on n'avoit été arrêté par une
 » espèce d'impossibilité à faire un autre
 » choix que celui de l'un des deux concur-
 » rens. Louis, Roi de Hongrie & de Bohê-

92 MERCURE DE FRANCE.

» me, étoit encore enfant & paroiffoit de-
» voir toujours l'être. Sigismond , Roi de
» Pologne , avoit cessé d'être un grand
» homme , & ne montrait plus de goût
» que pour le repos. Christierne , Roi de
» Dannemarc & de Suède , étoit un monf-
» tre altéré de sang , souillé de forfaits.
» Henri , Roi d'Angleterre , ne pouvoit
» pas se fixer en Allemagne sans hasarder
» sa couronne héréditaire , ni préférer le
» séjour de ses Etats sans blesser la dignité
» de l'Empire. Quelqu'un nomma l'Elec-
» teur de Saxe , & tous les vœux se tour-
» nerent aussi-tôt vers lui.

Frederic paroiffoit né pour le rolle qu'on
lui proposoit. Sa valeur , sa probité , sa
candeur & une modération réelle qui ex-
cluait jusqu'aux soupçons même de l'ambi-
tion, lui avoient mérité le surnom de Sage ;
& il poussa l'héroïsme jusqu'à refuser le
thrône de l'Empire. » Un desintéressement
» si généreux fut honoré à l'instant d'un
» hommage qui rapprochoit beaucoup
» ceux qui avoient offert la couronne , du
» sage qui ne l'avoit pas acceptée. On
» porta la confiance pour ce Prince jusqu'à
» lui demander quel Chef il jugeoit qu'il
» falloit donner au Corps germanique.
» Frederic nomma sans balancer le Roi
» d'Espagne , & son suffrage entraîna celui
» de tous les Electeurs.

» L'Electi^{on} de Charles-Quint mettoit
 » la liberté publique dans un trop grand
 » danger pour qu'on n'imaginât pas de
 » prendre des précautions contre les usur-
 » pations qui la pourroient suivre. Les loix
 » qu'on fit alors , celles qui les avoient
 » précédées & celles qui les ont suivies ,
 » forment ce qu'on appelle le droit public
 » de l'Empire.

Le tableau détaillé de ce droit public termine le morceau historique que nous venons d'extraire. Il est suivi de l'histoire de l'abdication de Charles-Quint. Cet événement si extraordinaire a beaucoup exercé les politiques qui ont voulu en démêler le principe. Les motifs auxquels on a attribué cette démarche , ne nous ont paru fondés , ni sur de grandes autorités ni sur le caractère de l'Empereur & la situation de ses affaires. L'aventure humiliante d'Inspruck , d'où ce Prince fut obligé de fuir avec précipitation ; le Siège de Metz qu'il fut forcé de lever ; l'élévation de Caraffe son ennemi sur le Siège de Rome ; l'apparition d'une comete quelque tems auparavant son abdication , &c. voilà les motifs que différens écrivains ont prêtés à Charles-Quint. Brantôme croit qu'il n'avoit quitté le trône que pour briguer la tiar^e , & qu'il avoit sérieusement aspiré à

94 MERCURE DE FRANCE.

rendre le souverain Pontificat héréditaire dans sa famille. Nous avons tâché de prouver le peu de vraisemblance ou l'absurdité de ces différentes conjectures.

» Une étude un peu approfondie du caractère de l'Empereur, des circonstances où il se trouvoit lorsqu'il se déterminâ, & de la manière dont il exécuta sa résolution, nous porteroit à penser que cette retraite si fameuse dans l'histoire, n'eut ni des principes bien éclaircis, ni de but bien déterminé. Charles étoit aigri par ses infirmités, par les prospérités de la France, par les revers qu'il venoit d'essuyer à la guerre & par la diminution de sa réputation. L'impossibilité de changer une situation qui devoit devenir tous les jours plus dure, le fit tomber dans une espèce de lassitude qu'il prit pour un dégoût raisonnable & vrai des affaires & des honneurs. Il fut affermi dans cette illusion par des images riantes qu'il se traçoit à lui-même du repos & de la solitude, & par des idées de dévotion qu'on a souvent dans le malheur. Ces moyens joints à un peu d'inconstance qu'on avoit toujours remarquée dans sa conduite, lui inspirerent, si nos conjectures sont vraies, la fantaisie de se débarrasser de toutes ses couronnes.

Aucune des occupations ni des pratiques de religion auxquelles se livra Charles dans sa retraite , ne porta l'empreinte ni d'un grand génie ni d'une ame élevée : il pratiquoit toutes les mortifications du Cloître , sans jamais mettre à aucune de ces actions , la plûpart extraordinaires , ce je ne sçais quoi de grand qui juitifie & ennoblit tout. La cérémonie de ses obsèques qu'il fit faire sur la fin de sa vie , marque bien , ce me semble , l'affoiblissement de son esprit.

Des Historiens ont voulu faire un saint de Charles-Quint , d'autres le font mourir Lutherien pour rendre sa mémoire odieuse. Nous nous sommes défiés des exagérations de la flaterie & de la malignité , & c'est dans les faits que nous avons cherché les véritables traits de ce grand Prince : nous allons en tracer les principaux dans cet extrait.

» Charles étoit né avec une vivacité
 » singulière. Ce feu si dangereux ordinairement pour les Souverains & pour leurs
 » sujets , fut dirigé avec tant de sagesse
 » qu'il ne produisit que de bons effets. On
 » le tourna à l'étude des langues vivantes ,
 » de l'Histoire , de la politique , les seules
 » connoissances nécessaires à ceux qui sont
 » appelés au trône , & on réussit à jeter

96 MERCURE DE FRANCE.

» sur ces grands objets cet intérêt vif,
» qui ne laisse que de l'indifférence pour
» tout le reste. Il arriva de là que le jeune
» Prince n'eut pas ce goût du plaisir, ce
» desir de plaire, ces graces de l'imagina-
» tion qui séduisent trop souvent les cour-
» tisans, & par leur moyen la multitude.
» Sa réputation souffrit de ce qui auroit
» dû la former. On prit l'esprit de réflexion qu'il avoit supérieurement pour de
» la lenteur, mais on se retracta bientôt
» de ce jugement injuste.

» Dès le commencement de son regne,
» il s'étoit fait un principe dont il ne s'é-
» carta jamais, de sacrifier toujours sa gloi-
» re personnelle à la réputation de son
» gouvernement. Ce système le conduisit
» quelquefois à faire en sorte qu'on attri-
» buât ses projets les mieux combinés &
» les plus étendus à ceux qui adminis-
» troient l'Etat sous lui. Il retiroit de cet
» artifice le double avantage d'affoiblir la
» jalousie des Princes contemporains con-
» tre lui, & de fortifier l'opinion qu'on
» avoit par-tout de la sagesse de son con-
» seil. Comme il connoissoit peu les be-
» soins du cœur, il n'avoit ni favori ni
» confident; il pensoit qu'un Souverain
» pour être juste, devoit être sans amour
» comme sans haine, & que la confiance,
quand

» quand elle n'étoit pas indispensable , étoit
 » une foiblesse , une espèce de crime d'Etat
 » que rien ne pouvoit justifier.

» Il aimoit à se servir dans les négocia-
 » tions , de gens obscurs , qu'il trouvoit
 » moins délicats sur les moyens , & qu'il
 » lui étoit plus facile de desavouer. Ses
 » traités étoient tous remplis de ces ambi-
 » guités basses & honteuses , dont la saine
 » politique & la pratique de quelques
 » Ministres du premier ordre ont enfin
 » desabusé l'Europe.

» La connoissance qu'il avoit des hom-
 » mes lui faisoit hazarder les calomnies
 » les plus grossières contre ses ennemis.
 » L'événement prouva que la crédulité
 » des peuples étoit un instrument encore
 » plus sûr & plus facile pour nuire qu'il
 » ne l'avoit cru. Il étoit vrai par réflexion
 » dans les choses indifférentes , pour être
 » faux avec avantage dans celles qui
 » étoient considérables ; ce manège lui
 » réussit, quoique découvert , parce que les
 » hommes ont été souvent séduits par les
 » apparences , lors même qu'ils soupçon-
 » noient que ce n'étoit que des apparences.

» Il étoit né sans goût & sans génie
 » pour la guerre : il ne la fit en personne
 » que par émulation , & il n'y eut quel-
 » quefois des succès que parce qu'en de

98 MERCURE DE FRANCE.

» certaines occasions l'esprit tient lieu de
» talent. Son courage paroissoit trop ré-
» fléchi pour ne pas manquer de cet en-
» thousiasme qui se communique ; il pou-
» voit être sûr , mais certainement il n'é-
» toit point brillant.

» Sa religion comme celle de ses peuples,
» étoit remplie de formalités, & comme
» celle des Rois, subordonnée à ses intérêts,
» L'amour lui fit goûter ses douceurs sans
» lui faire commettre ses crimes. Ses maî-
» tresses qui n'étoient que ses maîtresses ,
» ne le détournèrent jamais de ses de-
» voirs , ne prirent aucune part aux affai-
» res , & n'entrèrent pas seulement dans
» ce qu'on appelle intrigues de Cour.

» Peu de Rois , peu de particuliers mê-
» me ont eu autant de flexibilité que lui
» dans le caractère. Il ne paroissoit pas le
» même en Espagne & en Flandre , en
» Italie & en Allemagne ; ses manières
» d'agir , ses principes de gouvernement
» changeoient suivant les hommes & les
» climats. Sa pénétration lui avoit fait sen-
» tir qu'il étoit plus facile & plus juste de
» s'accommoder au génie de ses sujets que
» de vouloir les assujettir au sien.

» Pour achever le portrait de Charles-
» Quint, nous avons recueilli plusieurs traits
» piquans de son histoire. C'est dans la vie

privée & dans les actions particulieres d'un Prince qu'il faut chercher ces traits de caractère décisifs qui lui échappent, & le peignent avec plus de vérité que les actions d'éclat où l'esprit se dérobe sous le masque de l'intérêt & de la politique.

Histoire des guerres civiles d'Espagne en

1520, 1521 & 1522.

Charles-Quint en montant au trône d'Espagne, trouva des dispositions peu favorables pour lui dans l'esprit de la nation qui lui disputoit son droit à la Couronne, & à peine eut-il dissipé cet orage qu'il vit s'élever de nouveaux troubles dans le Royaume. Son absence avoit donné de l'audace aux mécontents & aux ambitieux; l'esprit de sédition se répandit dans chaque province & s'accrut de jour en jour. Cette fermentation générale auroit eu sans doute des suites terribles, si le Cardinal Ximenes n'avoit été déclaré par le nouveau Roi Régent du Royaume. Ce Ministre dans deux ans que dura son administration, acquitta les dettes de la Couronne, recouvra le domaine, soumit les grands, termina glorieusement les guerres civiles & étrangères, fit respecter les loix. Pour ajouter une foi entière à des révolutions si singulieres & si rapides, il faut connoître le génie qui les prépara.

» Ximenès eut éminemment les mœurs
 » de sa nation , & remplit dans toute son
 » étendue l'idée qu'on se forme ordinaire-
 » ment du caractère espagnol. Politique
 » sublime , il n'imaginoit jamais rien que
 » de grand , & les moyens qu'il employoit
 » pour réussir , portoient l'empreinte de
 » son génie. L'injustice, quelque part qu'elle
 » se trouvât , lui faisoit horreur , & son
 » courage à la réprimer égaloit sa pénétra-
 » tion à la découvrir. Il ne connoissoit pas
 » de plus grande faute en politique que
 » de dissimuler les attentats contre l'auto-
 » rité : tout Etat où ces ménagemens
 » étoient nécessaires , lui paroissoit bâti
 » sur des fondemens ruineux , ou gouver-
 » né par des hommes sans talent. La sévé-
 » rité qu'il ne jugeoit qu'utile dans l'admi-
 » nistration de ceux qui sont nés sur le
 » trône ou près du trône , lui paroissoit
 » nécessaire, à ceux qui, comme lui, étoient
 » parvenus d'un état obscur aux premières
 » places. Il croyoit que des exemples de
 » rigueur faits avec fierté , singulièrement
 » sur des gens d'un grand nom , affermis-
 » soient encore plus un Ministre que la
 » naissance la plus distinguée. Sa prudence
 » à tout prévoir , à tout arranger , à remé-
 » dier à tout , étoit presque incroyable.
 » Le Conseil d'Espagne lui dut en grande

» partie la réputation dont il a joui long-
 » tems, d'être le plus élevé & le plus pro-
 » fond de l'Europe. On blâma avec justice
 » la lenteur de ses délibérations ; mais il
 » regagnoit par la promptitude de l'exé-
 » cution le tems qu'il avoit employé à déli-
 » bérer. Il eut le mérite le plus essentiel à
 » tous ceux qui gouvernent des Empires ,
 » une espèce de passion pour les vertus &
 » les talens. L'éclat de tant de qualités bril-
 » lantes fut un peu terni par quelques dé-
 » fauts. Ce Prélat fut fier, dur, opiniâtre,
 » ambitieux & d'une mélancolie si pro-
 » fonde, qu'il étoit presque toujours in-
 » supportable dans la société, & souvent à
 » charge à lui-même.

La perte de ce grand homme, qui eût
 été un malheur dans tous les tems, arriva
 dans des circonstances qui la rendirent plus
 sensible. Charles venoit d'arriver des Pays-
 Bas en Espagne, accompagné de beaucoup
 de Flamands. La crainte qu'on y avoit que
 ces étrangers ne se rendissent maîtres du
 Gouvernement, & n'attirassent à eux les
 graces & les honneurs, faisoit générale-
 ment desirer qu'ils fussent renvoyés dans
 leur pays. Ximenès qui appuyoit ces idées,
 les auroit sans doute fait réussir s'il eût vécu
 davantage. Sa mort livra le Royaume entier
 à l'avidité & aux caprices des Flamands. Le

jeu parut humiliant & dur à une nation fiere & genereuse , qui n'étoit pas accoutumée à la servitude. Le mécontentement étoit général , & il monta au plus haut point lorsque Charles , en partant pour l'Allemagne , laissa la principale partie de l'autorité , durant son absence , au Cardinal Adrien , que sa qualité de Flamand faisoit haïr , & que son génie borné faisoit mépriser.

Il n'y eut plus qu'un cri dans tout le Royaume ; les Grands , sur tout , qui avoient allumé ce feu , faisoient tous leurs efforts pour l'entretenir & l'augmenter. La défense des loix & de la liberté étoit le prétexte de l'ambition. Les principales villes d'Espagne formèrent entr'elles une confédération trop réfléchie pour n'être pas dangereuse ; à mesure que le parti se fortifioit , ses vûes s'étendoient , le desordre faisoit des progrès , & les violences se multiplièrent : les mesures qu'on prit pour en arrêter le cours , furent d'abord sans succès ; on chercha à gagner les chefs. » Antoine d'Acuna , Evêque de Zamora , né d'un pere incertain , & formé dès l'enfance au crime , fut le premier attaqué. » Il joignoit un caractère audacieux & turbulent à des mœurs basses & corrompues. On lui trouvoit tous les vices d'un

- » mauvais Prêtre , excepté l'hypocrisie , &
- » toutes les vertus d'un soldat , excepté la
- » générosité. Ce Prélat , dont l'ambition
- » n'avoit point de bornes , mit sa soumis-
- » sion à un trop haut prix.

Les tentatives qu'on fit auprès des autres Chefs ne réussirent pas davantage , & on ne vit plus d'autres moyens pour réduire les rebelles que la force des armes. L'incapacité de ceux qui les commandoient les empêchoit de profiter de toutes leurs forces ; le Comte de Haro qu'on mit à la tête des troupes royales , étoit un Capitaine brave & expérimenté ; quelques avantages qu'il remporta sur les mécontents les découragea , l'esprit de sédition s'affoiblit , le parti devint moins nombreux de jour en jour , & le Comte de Haro profita de ces circonstances pour engager une affaire générale où il remporta une victoire complète , qui termina la guerre par la mort des chefs de la rebellion.

Il restoit encore à éteindre les troubles qui s'étoient élevés dans le Royaume de Valence , & dont l'origine étoit singulière.

- » Un Franciscain ayant attaqué en chaire
- » le péché contre nature , assura de la
- » part de Dieu , que la contagion qui por-
- » toit de tous côtés la mort dans l'état ,
- » étoit une punition de ce crime énorme.

» Les auditeurs échauffés par ces déclama-
 » tions , chercherent tous ceux qu'on soup-
 » çonnoit d'avoir des mœurs si dépravées ,
 » & en arrêterent cinq. Quatre furent li-
 » vrés au feu comme évidemment crimi-
 » nels , & le dernier contre lequel il n'y
 » eut que de légers indices , fut condam-
 » né à une prison perpétuelle. Le peuple ,
 » qu'un grand intérêt rendoit alors sévère ,
 » ne trouva pas ce jugement assez rigou-
 » reux , & il massacra inhumainement l'ac-
 » cusé , que les loix ne condamnoient qu'à
 » la perte de sa liberté. On rechercha les
 » auteurs du soulèvement ; mais quoiqu'ils
 » fussent assez généralement connus , per-
 » sonne ne voulut ni les dénoncer ni déposer
 » contre eux. Ce silence , qu'on est forcé
 » d'admirer , & qui ne peut être le crime
 » que d'une nation qui a beaucoup d'élé-
 » vation , eut des suites malheureuses .
 Les coupables craignant d'être punis tôt
 ou tard , excitèrent le peuple à la révolte ,
 & formèrent un parti qui devint bientôt
 redoutable. On fut obligé de réunir toutes
 les forces du Royaume pour les lui oppo-
 ser ; les rebelles ne purent résister long-
 tems , ils furent battus en détail , & obli-
 gés enfin de se soumettre. Charles les traita
 avec une douceur & une modération qui
 étoufferent l'esprit de sédition dans son

principe. Il n'y a rien de plus admirable que le traitement qu'il fit à Fernand d'Avalos; il étoit du petit nombre de ceux qui avoient été exceptés de l'amnistie. Il vint secrètement à la Cour de l'Empereur pour obtenir sa grace, & il ne se montra qu'à ceux dont il se croyoit sûr: mais il fut trahi par un ami perfide, qui non content de déceler sa retraite, pour cacher la honte de sa démarche, & lui donner un air plus important, feignit de croire que la personne du Prince étoit en péril, & supposa une conspiration dont il faisoit d'Avalos l'auteur ou le complice. L'Empereur, à qui il fit son rapport, lui répondit d'un ton d'indignation : *vous deviez aller dire plutôt à d'Avalos où je suis, que de venir m'apprendre où il est, puisque dans l'état où sont les choses, il a plus à craindre de moi que je n'ai à craindre de lui.* En achevant ces mots il fit signe à l'accusateur de se retirer, & l'accusé ne fut ni puni ni recherché. Ce trait de clémence acheva de gagner les Espagnols, que la force avoit desarmés. Ils souhaiterent de répandre pour la patrie le reste d'un sang qu'ils venoient de prodiguer contre elle, & la guerre de Navarre en fournit bientôt l'occasion.

Histoire de la guerre de Navarre.

La Navarre, après bien des troubles &

des révolutions dans le Gouvernement ; s'étoit choisi Jean d'Albret pour Roi : mais ce Prince foible & lâche, sans talens & sans vertus, n'étoit guère en état de défendre son Royaume contre les entreprises de Ferdinand le Catholique, qui s'en empara avec beaucoup de facilité sans droits & même sans prétexte. D'Albret détrôné, se retira à la Cour de France, où il obtint des secours pour rentrer dans la possession de ses Etats ; mais cette tentative fut sans succès, & la Navarre resta sous le joug jusqu'à la mort de Ferdinand, en 1516.

Le caractère de ce Prince, si fameux dans l'histoire, mérite trop d'être connu pour que nous ne nous y arrêtions pas : nous allons en tracer quelques traits.

» Ferdinand en montant sur le trône
 » d'Arragon, trouva beaucoup d'abus qu'il
 » se proposa de réformer, & qu'il réfor-
 » ma en effet. Ceux qui ne voyoient pas
 » que la prodigalité est la ruine d'un Etat,
 » l'accuserent d'avarice : une injustice si
 » commune fit peu d'impression sur lui,
 » & il aima mieux rendre une justice exacte
 » aux peuples que de faire jouir les grands
 » de ses bienfaits. La mauvaise opinion
 » qu'il avoit des hommes plutôt qu'une
 » confiance outrée en ses lumières, le dé-
 » termina à être lui-même tout son con-

» Conseil. A juger de ce Prince par les appa-
 » rences , on pouvoit lui soupçonner une
 » âme toujours dans l'agitation ; sa sagesse
 » dans le choix de ses projets & sa tran-
 » quillité dans leur exécution , étoient la
 » preuve que c'étoit plutôt par système
 » que par inquiétude qu'il nouoit & dé-
 » nouoit perpétuellement des intrigues. Il
 » s'écartoit des principes de la morale en
 » manquant de probité dans ses négocia-
 » tions , & de ceux de la politique en ne
 » sauvant pas même les apparences de la
 » probité. Heureusement pour les Princes
 » ses contemporains , il ne les crut pas
 » plus esclaves que lui de leur parole ; ce
 » qui l'empêcha de profiter autant qu'il
 » l'auroit pû faire de ses perfidies.

» On ne sçauroit s'empêcher de le re-
 » garder comme un homme très-supérieur,
 » quand on pense que le chimérique pro-
 » jet de la monarchie universelle , qui le
 » porta toujours au grand , ne lui fit rien
 » hasarder d'imprudent , ni entreprendre
 » d'impossible. Sa religion ne fut que ce
 » fanatisme odieux qui rend les Rois per-
 » sécuteurs , & ce masque perfide qui les
 » dispense d'être honnêtes gens. . . .

La mort de Ferdinand ranima les espé-
 rances de Jean d'Albret , qui se vit par les
 secours de la France , à la tête d'une armée

108 MERCURE DE FRANCE.

nombreuse & brillante , & qui auroit bien suffi à le rétablir dans ses droits , si elle avoit eu un autre Général que lui : il fit les fautes les plus grossières , se laissa battre honteusement , & mourut peu de tems après. Henri d'Albret , son fils , hérita de ce qui lui restoit d'Etats & de ses droits à ceux qu'il avoit perdus. Charles-Quint se garda bien de se défaisir de la Navarre , qui auroit donné une entrée aux François jusques dans le cœur de ses Etats ; & la France obstinée à faire remonter les d'Albret sur le trône , arma encore une fois. L'Esparre fut mis à la tête des troupes qu'on y envoya ; mais les fautes que fit ce Général , plus soldat que Capitaine , firent encore échouer cette entreprise. Les François furent défaits & chassés de la Navarre , qui depuis ce tems là a fait partie de la Monarchie Espagnole. » Cette usurpation , il est vrai , a successivement » causé à la mort des remords à Ferdi- » nand , à Charles-Quint , à Philippe I I. » Mais ces retours tardifs à la justice n'ont » produit que d'inutiles exhortations à leurs » descendans de faire examiner des droits » qui ne manquent jamais de paroître bien » fondés aux Princes qui survivent , & à » leur conseil.

NOVEMBRE. 1754. 109

Le Pirronisme du sage. *A Berlin*, 1754.

Cet ouvrage est une suite de pensées détachées, dont l'objet est de faire voir l'incertitude des connoissances humaines. Il est d'un homme qui a de l'esprit & de la philosophie; on en jugera par l'avant propos que nous allons extraire avec quelques pensées.

A Delos le Philosophe.

On voit, mon cher Delos, la nature faire rarement de grands efforts, & donner à cet univers des âmes élevées, en qui elle ait gravé tous les caractères de la véritable grandeur: avare de ces dons précieux, elle produit peu de Monarques capables de gouverner seuls; on en voit encore moins combattre eux-mêmes à la tête de leurs armées; conduire sans secours, avec prudence & avec succès les rênes du gouvernement; aimer, protéger & connoître les arts & les sciences; sans ministres & sans favoris, chercher le mérite pour le récompenser; rappeler les loix à leur ancienne simplicité, & servir à jamais d'exemple à ceux que le sort appellera à l'Empire: c'est le plus haut degré de perfection auquel l'esprit humain puisse atteindre; il a ses bornes. Que diriez-vous, Delos, d'un Monarque qui voudroit aller

110 MERCURE DE FRANCE.

bien au-delà ; qui maître de la terre entière , prétendrait gouverner seul ; donner des loix aux fieres nations du nord , & aux peuples amollis du midi ; récompenser toutes les belles actions & punir tous les crimes ; ramener tous ses sujets aux mêmes idées , & faire du monde entier un seul Etat , gouverné par un seul homme ? Ne lui demanderiez-vous pas s'il entend toutes les langues , s'il connoît les mœurs , le génie & le climat des différens peuples qui composent son Empire ? s'il a le-tems de suffire à tout ? s'il a assez de génie & de lumieres pour faire fleurir ses provinces , sans que le bien de l'une entraîne la perte de l'autre ? s'il peut à tems recevoir les nouvelles des endroits éloignés , & remédier aux desordres & aux révoltes ? si son esprit enfin peut saisir un aussi grand nombre d'objets ?

Que pensez-vous , Philosophe , qu'il vous pût répondre ? Il seroit , sans doute , aussi embarrassé que vous le seriez si on vous demandoit , vos sens sont-ils fideles ? les idées que vous avez acquises par leur moyen sont-elles justes ? d'où les opinions que vous adoptées tirent-elles leur origine ? comprenez-vous les mots dont vous vous servez ? nul préjugé ne vous domine-t-il ? vos idées sont-elles distinctes , vos prin-

NOVEMBRE. 1764. LXX
cipes incontestables , vos expériences certaines ? la persuasion , la conviction même , peut-elle nous tenir lieu de certitude ? avons nous assez de force dans l'esprit pour nous garantir des sophismes ? est-ce toujours l'amour de la vérité qui nous fait décider ? ne nous rendons-nous pas à de légères probabilités ? &c.

Cher Delos , le langage que je vous tiens vous paroîtra étranger ; accoutumé à des idées différentes , vous serez surpris , vous me plaindrez peut-être ; vous voudrez me ramener à mes erreurs , & sans examiner s'il est possible que vous ayez tort , vous me condamnerez. Prenez garde qu'en me combattant ainsi , vous ne donniez à penser que l'amour de la vérité n'est pas toujours le guide des Philosophes. Vous souvenez-vous de ces géants qui voulurent escalader les cieux ? avez-vous fait attention que les rochers qu'ils entassoient les uns sur les autres n'étoient pas assez solidement arrangés , que les pierres qu'ils lançoient vers les cieux retomboient sur eux , qu'ils n'apperçurent pas Jupiter lorsqu'il les foudroya , & que leurs efforts prodigieux n'eurent dans la suite d'autre effet que de devenir des exemples inutiles ?

Lisez , mon cher Delos , ces réflexions

412 MERCURE DE FRANCE.

que je vous présente, comme le fruit du desir que j'ai de m'instruire.

Plus je réfléchis sur les connoissances humaines, plus je me vois obligé d'abandonner les opinions que le premier feu de ma jeunesse m'avoit fait embrasser : de tous côtés je ne vois qu'incertitude, & souvent des erreurs grossieres. Un homme qui raisonne, condamne aujourd'hui ce qu'il approuvoit hier, & se livre tour à tour à des idées toutes opposées. Ne seroit-ce pas dans la foiblesse de l'esprit humain & dans la précipitation avec laquelle on se livre à tout ce qui plaît, ou au moins à tout ce qui paroît vraisemblable, qu'il faudroit chercher la raison de ces contradictions ? Le doute ne seroit-il pas le parri qu'un homme sensé doit choisir ? les réflexions suivantes pourront peut-être répandre quelque lumiere sur ce sujet.

Quels embarras, que de difficultés, lorsqu'il s'agit de donner à un homme l'idée du goût d'une chose qu'il n'a jamais connue ! on est obligé de se contenter de comparaisons, & de le faire juger de ce qu'il ne connoît point par ce qui nous paroît approcher le plus de ce que nous voulons lui faire connoître. Manquer d'idées lorsqu'il s'agit d'êtres, que nous avons tous les jours sous nos yeux, que

NOVEMBRE. 1754. 113

nous distinguons fort bien , que nous nous rappellons avec très-peu de peine , dont le souvenir nous fait plaisir & nous fait naître des desirs que nous savourons avec volupté , dont nous sentons les différens degrés de bonté ; n'est-ce pas la preuve la plus convaincante de la foiblesse de notre esprit ?

Verra-t-on toujours de jeunes gens outrager les cendres de tant de grands hommes ? Pythagore n'est plus qu'un rêveur , Platon un fantasque , Aristote un pédant , tous les Scholastiques nous font pitié ; nous osons lever des mains sacrilèges contre les Descartes & les Leibnitz : procédé bien digne de ceux qui , montés sur les épaules de ces beaux génies , voyent moins qu'eux.

Parlerai-je de l'histoire , où quelques vérités sont mêlées avec un si grand nombre de mensonges ? Nous n'y voyons les grands hommes que de loin. Le bruit de leurs actions parvenu jusqu'à nous , nous les fait admirer ; c'est cependant un moyen sûr de se détromper. On nous parle de faits arrivés , pour ainsi dire , de nos jours , qu'une partie des historiens nie , tandis que l'autre les regarde comme avérés. La mauvaise foi des uns , l'ineptie des autres , & la foiblesse de tous ont rempli l'histoire d'erreurs. Je la lirai , mais je la

114 MERCURE DE FRANCE.

lirai avec précaution : quelques vérités qu'on pourra démêler peuvent nous être utiles.

LETTRES sur les ouvrages & œuvres de piété , dédiées à la Reine ; par M. l'Abbé Joannet. *A Paris*, chez *Chaubert*, quai des Augustins ; & *Hérissant*, rue Notre Dame, 1754. tome premier.

C'est un nouvel ouvrage périodique qui ne roulera , comme le porte le titre , que sur des ouvrages de piété. L'Auteur , à juger de lui par un ouvrage qu'il donna il y a deux ou trois ans , & par l'essai qu'il publie , est bien en état d'exécuter le projet qu'il a formé. Voici le plan tel qu'il l'a tracé lui-même.

Nous donnerons régulièrement les 1^{er} & 15 de chaque mois les différentes parties de cet ouvrage , qui formeront au bout de l'année environ six volumes.

A la fin de chaque volume il y aura un article de nouvelles édifiantes , qui , si l'Auteur est aussi bien secondé que nous l'espérons , ne sera ni le moins utile ni le moins intéressant de cet ouvrage. Il seroit à souhaiter que tous ceux qui auront connoissance de quelqu'action éclatante de piété , de quelque trait singulier de vertu , de morts édifiantes , d'établissmens où brille

la charité chrétienne, de cérémonies qui fassent honneur à la Religion, voulussent prendre la peine de lui en faire part par notre canal ; mais quelque envie qu'il ait d'en être instruit pour en informer le public chrétien, il ne consent à les faire imprimer qu'aux conditions suivantes.

1°. Que la personne qui les communiquera se fera connoître par son nom, sa profession & le lieu de sa naissance, afin qu'il puisse se rassurer sur son témoignage : il y auroit même des faits dont la nature exigeroit qu'ils fussent confirmés par le Curé du lieu ou par quelque personne de poids.

Cependant il fera toujours au public un mystère du nom des personnes qui l'auront informé des faits, à moins qu'elles ne le décident autrement.

2°. Que si le fait intéresse une autre personne que celle qui l'en instruira, il ne fera mention de la personne intéressée que sur un consentement exprès signé de sa main.

3°. Qu'il pourra faire dans le style & dans les détails des récits qui lui seront envoyés, les changemens qui paroîtront convenir au genre & au but de cet Ouvrage.

4°. Que les lettres ou paquets qui nous

116 MERCURE DE FRANCE.

seront adressés , soit de nouvelles , soit de morceaux d'éloquence , d'histoire ou de poésie chrétienne , nous seront remis francs de port.

L'Auteur se fera un plaisir d'informer le public des ouvrages de peinture , de gravûre , de sculpture & de musique qui traiteront des sujets de piété , en se bornant à ceux-là exclusivement à tous autres.

Les personnes de Paris qui ne voudront pas se donner la peine d'envoyer prendre chez le Libraire l'Ouvrage à mesure qu'il paroîtra , peuvent se promettre qu'il leur sera rendu chez elles la veille du jour où il sera mis en vente , dès que nous serons informés de leur demeure. En recevant le premier cahier , elles auront la bonté de donner douze livres , dont il leur sera tenu un compte fidele à la fin de l'année , en datant du jour où le cahier leur aura été remis.

Les personnes de province qui souhaiteront avoir l'Ouvrage presque aussi-tôt qu'il paroîtra ici , n'ont qu'à nous faire sçavoir leur intention. Nous avons pris à la Poste des arrangemens qui leur permettront de satisfaire à peu de frais leur empressement.

Le prix de chaque cahier est de 12 sols.

RELATION ou description de tout ce qui s'est dit & fait au sujet des entrées & intronisation solennelles de M. Paul d'Albret de Luynes , Archevêque de Sens , dans la ville & siège de son Archevêché. *A Sens* , 1754. Un médiocre volume.

Il est presque sans exemple qu'un changement de siège ait causé d'aussi vifs regrets , excité une joie aussi marquée que l'a fait celui de M. de Luynes. Bayeux a paru inconsolable de la perte de ce vertueux Prélat , & Sens a montré qu'il sentoit tout le prix du bonheur qui lui arrivoit. Le volume que nous annonçons a recueilli les divers témoignages d'admiration , de respect & d'amour que M. de Luynes a reçus dans son nouveau Diocèse. Nous transcrivons l'extrait qu'on lit dans cette relation du Discours prononcé par le Régent de Rhétorique du Collège des Jésuites. » Rien de si heureux , dit l'Histoire » rien , que la division de son discours ! la » voici :

» M. de Luynes fait honneur à son nouveau siège , & le siège de Sens donne un nouveau lustre à M. de Luynes.

» Le premier membre de cette division étoit appuyé sur trois vertus personnelles au Prélat ; la *prudence* , la *piété* , & l'*autorité* : toutes qualités propres à illust-

118 MERCURE DE FRANCE.

» trer un siège ; & autant de subdivisions
» qui remplissoient la premiere partie de la
» harangue , & qui furent toutes prouvées
» par des faits.

» La *prudence* , quoiqu'universelle dans
» lui , se trouva ainsi particularisée par
» l'emblème d'un Roi d'abeilles , qui étoit
» gnoit de sa ruche les frêlons , & n'y
» admettoit que les abeilles véritables ; le
» mot le rendoit : *apes admittit, fucos ar-*
» *cet.*

» C'est ainsi que le Prélat s'occupe par-
» ticulierement du soin d'éloigner de l'au-
» tel ceux qui n'en sont pas dignes , & de
» n'y admettre que des personnes capables
» de servir & honorer l'Eglise.

» Sa *piété* bienfaisante étoit représentée
» par le Nil , fleuve d'Egypte , qui épan-
» che ses eaux dans les campagnes qu'il
» fertilise ; c'est le sens du mot *pertransit*
» *benefaciendo.*

» L'*autorité* que le Prélat tire de sa pla-
» ce , & de son passage d'un siège à un
» autre plus illustre , étoit marquée , ainsi
» que le mérite & l'éclat de sa réputation ,
» par un soleil qui éclaire plusieurs villes ;
» le mot le porte : *Non uni debet urbi :*
» Je suis nécessaire au gouvernement de
» plus d'une.

» Le second membre de la division étoit

» aussi soutenu de trois branches qui com-
 » posoient cette seconde partie du dis-
 » cours , & prouvoit le nouveau lustre
 » acquis à M. d'Albret par le siège de Sens.

» 1°. Son Archevêché l'approche de la
 » Cour , & le met en état de faire valoir &
 » briller tous ses talens ; ce qui étoit ex-
 » primé par un aigle qui , approché du so-
 » leil de fort près , le fixoit en planant dans
 » les airs : *Quo propior , eo fortior habetur.*

» 2°. Il a pour second , qui le repré-
 » sente dans son absence, un Clergé nom-
 » breux & célèbre. Ce Clergé étoit figuré
 » par une lune en son plein , entourée d'é-
 » toiles brillantes : *Fulgidius micat inter*
 » *illas.*

» 3°. Il est le pasteur d'un grand trou-
 » peau , & le protecteur d'une ville re-
 » commandable à bien des égards : ce qu'ex-
 » primoit très-ingénieusement le lion tiré
 » des armes de M. l'Archevêque , paroîs-
 » sant garder la tour qui fait les armes de
 » la ville , avec ce mot heureux : *hac sta-*
 » *tio honori.* Cette garde est un poste
 » d'honneur.

» Pour justifier encore que le lustre du
 » siège ajoutoit à celui du Prélat , l'Ora-
 » teur en a d'abord distingué l'éminence
 » par les traits de sa dignité & de son an-
 » cienneté, Il a ensuite détaillé les préro-

120 MERCURE DE FRANCE.

» gatives de la ville où le siège est établi ,
» par rapport à sa situation , à son anti-
» quité , aux qualités de son Clergé , au
» caractère de ses habitans , à la salubrité
» même de l'air qu'on y respire.

DIALOGUES Socratiques , ou instruc-
tions sur divers sujets de morale. *A Paris* ,
chez *Durand* , 1754. in-16. 1 vol.

Ces dialogues attribués à un illustre
Professeur de Genève , sont au nombre de
huit. Le premier traite des devoirs de
l'homme & du Prince. Le second de la
nécessité & du plaisir qu'il y a de tourner
ses pensées vers Dieu. Le troisième de la
manière dont on en doit user avec ses in-
férieurs. Le quatrième de la dissimulation.
Le cinquième de l'esprit de bagatelle. Le
sixième du cas que l'on doit faire de l'esti-
me d'autrui. Le septième de l'indolence.
Le huitième de l'humeur. On trouve dans
tous ces dialogues des développemens di-
gnes d'un philosophe , & très nécessaires à
tous les jeunes gens. Si l'Auteur vouloit
continuer cette espèce de cours de morale ,
il rendroit un grand service à la société.

DISSERTATIONS sur les anciens monu-
mens de la ville de Bordeaux , sur les Ga-
bets , les antiquités & les Ducs d'Aqui-
taine ;

taine ; avec un traité historique sur les monnoies que les Anglois ont frappées dans cette province. Par M. l'Abbé Venuti , Prieur de Livourne en Italie , de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres de Paris , & de celle des Sciences & Beaux-Arts de Bordeaux. *A Bordeaux* , chez Jean Chappuis , rue Desirade , 1754. in-4°. 1 volume.

La premiere & la seconde differtation roulent sur les inscriptions antiques de la ville de Bordeaux. Ces deux morceaux sont remplis de sagacité , & ne sont pas susceptibles d'extrait. Dans la troisiéme , M. l'Abbé Venuti fait l'histoire de l'élection des deux Empereurs Romains , Tetricus , faite dans la ville de Bordeaux , de leur séjour dans l'Aquitaine , & de la chute de leur empire. Ce point d'histoire qui n'avoit pas encore été éclairci , ne peut manquer de piquer la curiosité des Sçavans. Il y a dans la Guyenne des préjugés fort anciens , & très-enracinés sur la vie de Waifre , Duc d'Aquitaine , & sur son prétendu tombeau , appelé la tombe de Caïfas. M. l'Abbé Venuti répand dans sa quatrième Differtation , sur tous ces objets , une lumiere à laquelle il n'est pas possible de se refuser. La cinquiéme , divisée en deux parties , roule sur les Gahets de la

ville de Bordeaux. C'étoient des hommes qui dans le sein même de leur patrie ne jouissoient de presque aucun des droits de citoyen , & étoient couverts d'opprobres. M. l'Abbé Venuti démontre que ces hommes malheureux & méprisés n'étoient ni des descendans des Goths , ni des Visigots , ni des Sarrafins , comme on l'a cru assez généralement ; il trouve leur origine dans les Croisades. » Parmi les maux qui résultent , dit-il , des pèlerinages de la » Terre-Sainte , un des plus considérables » fut celui de la lepre , maladie épidémique à la Syrie & à l'Egypte. C'est de ces » pays que ces dévots chrétiens l'apportèrent en Europe , où ils la rendirent du » moins plus fréquente & plus connue. La » nature & les symptômes de cette affreuse » maladie , qui se communiquoit , selon » les Livres Saints , même aux murs des » maisons , sont assez bien décrits dans » les auteurs de Médecine. Dès qu'on s'aperçut en France de ces dangereuses suites , les Magistrats & les loix s'efforcèrent d'arrêter par de sages réglemens , » les progrès de la contagion. On sépara » les lépreux du commerce des hommes » sains , on les distingua par des marques , » on leur assigna des maisons & des hôpitaux particuliers. Le peuple conçut alors

une telle horreur pour ces lépreux , qu'elle se convertit bientôt en une haine impitoyable ; aussi les insultoit-on sous le faux préjugé que des gens qui étoient en butte à la colere du ciel , devoient être aussi l'opprobre & le mépris des hommes. La lèpre cessa , presque entièrement en Europe au quinzième siècle ; mais le peuple ne cessa jamais d'en soupçonner les Gahets : il ne fut pas facile de tranquilliser son esprit là-dessus ; & les Médecins les plus habiles eurent beau faire des expériences sur le sang des Gahets , & démontrer qu'il étoit aussi pur que celui des autres hommes , ils ne purent jamais les réconcilier avec la société. La haine convertie en habitude n'écoula point la raison ; ainsi il a fallu une force supérieure pour détruire ce préjugé. Trois Arrêts du Parlement de Bordeaux , rendus en 1723 , 1735 & 1738 , ordonnent que les Gahets soient admis à toutes les assemblées générales & particulières qui se feront par les habitans , aux charges municipales , & aux honneurs de l'Eglise , comme les autres.

Une dissertation historique & très-sçavante , sur les monnoies que les Anglois ont frappées en Aquitaine & dans d'autres provinces de France , termine le volume que nous annonçons.

124 MERCURE DE FRANCE.

L'ART de la guerre pratique. Par M. Ray de Saint-Geniès , Capitaine d'Infanterie. *A Paris* , chez *Jombert* , rue Dauphine, à l'image Notre-Dame. 1754. in-12. 2 vol.

Le Microscope mis à la portée de tout le monde , ou description , calcul & explication de la nature , de l'usage & de la force des meilleurs microscopes ; avec les méthodes nécessaires pour préparer , appliquer , considérer & conserver toutes sortes d'objets , & les précautions à prendre pour les examiner avec soin ; le détail des découvertes les plus surprenantes , faites par le moyen du microscope , & un grand nombre d'expériences & d'observations nouvelles sur plusieurs sujets intéressans. Traduit de l'Anglois de Henri Baker , de la Société royale de Londres , sur l'édition de 1743 , où l'on a ajouté la figure du microscope solaire , & plusieurs observations nouvelles sur le Polype. *A Paris* , chez le même. 1754. in-8°. 1 vol.

Leçons élémentaires de Calcul & de Géométrie , à l'usage des Collèges ; par le R. P. Torné , Prêtre de la Doctrine Chrétienne. *A Paris* , chez le même. in-8°. 1754.

ESSAI sur l'éducation médicale des

enfans & sur leurs maladies ; par M. Brouzet , Médecin ordinaire du Roi , de l'Infirmerie royale & des Hôpitaux de Fontainebleau , Correspondant de l'Académie royale des Sciences , & Membre de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Béziers , &c. *A Paris*, chez la veuve *Cavelier* & fils , 1754 , in-12. 2. vol.

L'ouvrage que nous annonçons , est d'un homme d'esprit , qui peut arriver à tout , & qui doit aspirer du moins à une grande réputation. Voici comme il s'exprime dans sa préface. » On se persuade communément que l'éducation médicinale des enfans & leurs maladies n'exigent presque jamais le secours des Médecins , & que la nature , les usages reçus ou des formules générales suffisent à cet égard. Le détail dans lequel nous allons entrer , prouvera la fausseté de cette opinion du public. Il verra combien l'éducation médicinale des enfans tire des avantages de la médecine , & combien les maladies de l'enfance demandent de lumières & d'expérience.

» 1°. Le tems de la grossesse d'une femme mérite une attention particulière. Les pertes d'appétit , les bouffissures , les rougeurs à la peau qu'elle éprouve les premiers mois , ne doivent pas être com-

» battus par le secours des médicamens ,
 » que des personnes peu instruites ne pres-
 » crivent que trop souvent. Ces symptô-
 » mes qui dépendent de la compression
 » que le fœtus produit sur la matrice , se
 » dissipent ordinairement d'eux-mêmes ou
 » par la diète convenable. Il seroit dange-
 » reux pour la mere & pour l'enfant qu'il
 » le suivît l'opinion généralement reçue ,
 » qui lui permet de manger toutes sortes
 » d'alimens à des heures irrégulières.
 » C'est au Médecin seul à qui il appartient
 » de déterminer l'espece de nourriture qui
 » convient à une femme grosse , l'ordre de
 » ses repas , le juste milieu qu'elle doit te-
 » nir entre le trop grand exercice & la trop
 » grande inaction , son séjour à la ville ou à
 » la campagne, enfin la modération qui doit
 » regner dans l'usage de ses passions , &c.

» 2°. Le terme de l'accouchement , què la
 » sobriété du corps & de l'esprit , & l'exer-
 » cice modéré des femmes grosses rendent
 » presque toujours heureux , n'est pas si
 » aisé à déterminer qu'on le croit commu-
 » nément ; il arrive au septieme , au huit-
 » ieme & au neuvieme mois. Les signes
 » sur lesquels on se fonde ordinairement
 » pour l'annoncer & qu'on croit les plus
 » sûrs , sont souvent équivoques. Il faut
 » avoir une certaine connoissance de la

» position des parties, de leur rapport,
 » de leurs fonctions, pour distinguer les
 » douleurs légitimes d'avec les douleurs
 » fausses, pour remédier aux suites fâ-
 » cheuses que peuvent avoir les chûtes,
 » les accidens, les maladies qui survien-
 » nent aux femmes grosses. Il est vrai que
 » l'accouchement est plus souvent l'ouvra-
 » ge de la nature que de l'art, & qu'on
 » doit le regarder comme une excrétion à
 » laquelle la matrice se dispose insensible-
 » ment, & dont elle se débarrasse avec
 » succès quand on n'emploie aucune ma-
 » nœuvre qui puisse l'irriter. Mais lorsque
 » la délicatesse du tempérament de certai-
 » nes femmes grosses, la disposition de
 » l'orifice de leur matrice, la situation, la
 » grosseur de l'enfant, &c. rendent l'ac-
 » couchement difficile, peut-on assez blâ-
 » mer l'imprudence des Sages-femmes &
 » des Accoucheurs qui n'appellent pres-
 » que jamais des Médecins, lesquels étant
 » dirigés par la connoissance de l'Anato-
 » mie, de l'état du pouls & des autres symp-
 » tômes qui leur sont plus familiers, sont
 » les seuls capables d'indiquer les direc-
 » tions, les manœuvres & les remèdes les
 » plus favorables à l'accouchement, de
 » donner les règles les plus sûres pour l'ex-
 » traction du placenta, pour la ligature.

128 MERCURE DE FRANCE.

» du cordon ombilical , pour les suites
» de l'accouchement , &c.

» 3°. On sçait que les enfans nouveaux
» nés sont sujets à une espece d'érysipele ,
» à des douleurs , à des foiblesses , à des
» étouffemens ; mais soupçonne-t-on assez
» raisonnablement la cause de tous ces ac-
» cidens ? Doit-on en être alarmé , les dis-
» siper , laisser agir la nature , ou lui aider
» en facilitant l'évacuation du *meconium* ?
» Dans cette vûe quel est le purgatif le
» plus convenable ? Dans quel tems doit-
» on le placer ? On est dans l'usage d'em-
» mailloter un enfant peu de tems après
» sa naissance ; les Sages-femmes & les re-
» mueuses ont des notions générales sur la
» pratique & les dangers de cette opéra-
» tion. Mais sçavent-elles que la tête doit
» porter directement sur le col sans pan-
» cher d'aucun côté ; que les oreilles ne
» doivent jamais être trop serrées ; que
» l'application des bandes qui servent à
» l'emmaillotement doit se faire d'une fa-
» çon propre à favoriser l'extension de l'é-
» pine du dos qui a été courbée en avant
» tout le tems de la grossesse ; qu'une tête
» mal placée peut faire prendre un
» mauvais pli aux vertèbres du col ; que
» l'articulation du fémur est quelque fois
» dérangée par la mauvaise pratique où

» l'on est d'appliquer trop fortement les
 » extrémités inférieures l'une contre l'au-
 » tre ; que la plupart des fièvres , des
 » toux , des suffocations des enfans sont
 » souvent un effet de l'étranglement de la
 » poitrine , causé par une trop grande
 » compression des bandes , &c ; qu'il faut
 » ménager les premières sensations des
 » enfans , ne les exposer qu'avec une ex-
 » trême précaution au grand jour , au
 » bruit. &c ?

» 4°. Les enfans sont plus portés au
 » sommeil que les adultes. Il est à présu-
 » mer que leur constitution lâche & humi-
 » de les dispose à cette fonction qui les
 » délasse des fatigues de leur naissance ,
 » qui facilite la nouvelle circulation de
 » leurs humeurs & le développement de
 » leurs idées. Les cris , les frayeurs & les
 » tremoussemens des enfans pendant leur
 » sommeil n'ayant presque jamais des sui-
 » tes fâcheuses , on ne sçauroit assez crier
 » contre l'inutilité & le danger des nar-
 » cotiques qu'on met en usage pour faire
 » disparoître tous ces symptômes. A peine
 » l'enfant est-il sorti de son premier assou-
 » pissement , qu'il suce ses doigts , qu'il
 » demande le mammelon par des signes
 » & par ses cris. Mais il ne suffit pas de
 » l'exercer peu à peu à le saisir , il faut

130 MERCURE DE FRANCE.

» encore prendre garde au filet de la lan-
 » gue, voir s'il n'y a aucun vice de con-
 » formation, & ne couper ce filet (mal-
 » gré la pratique des Sages-femmes qui
 » font indifféremment cette opération sur
 » tous les enfans) que lorsqu'il s'étend
 » jusqu'au bout de la langue & qu'il em-
 » pêche de tetter. Enfin de tous les se-
 » cours propres à appaiser les cris des en-
 » fans, dont il est essentiel de ne pas con-
 » fondre la cause, qui peut venir d'une im-
 » pression trop vive des objets extérieurs,
 » de la gêne de l'emmaillotement, d'un be-
 » soin de nourriture, de l'irritation du
 » *meconium*, &c; le mouvement du ber-
 » ceau est le secours le plus efficace, pourvu
 » qu'il soit uniforme, & accompagné d'un
 » certain chant capable de hâter le sommeil.

» Quant à la propreté des enfans, nous
 » ne saurions assez la recommander; elle
 » est très-utile & nécessaire à leur santé. On
 » devrait les laver plus souvent qu'on le
 » fait, avec du vin & de l'eau tiède, sur-tout
 » lorsqu'ils ont la peau légèrement enflam-
 » mée & couverte d'écailles. On ne doit
 » s'opposer (du moins après l'âge d'un ou
 » deux ans) à la pente qu'ils ont de se
 » coucher sur le côté; cette position est
 » plus avantageuse & plus commode que
 » celle d'être étendu sur le dos, la face

» tournée en haut ; les visceres du bas-
 » ventre & de la poitrine jouissent pour
 » lors d'une plus grande liberté , & la peau
 » de la plus grande partie du corps se trou-
 » ve moins tendue , &c.

» 5°. Que l'accroissement des enfans se
 » fasse par le développement de leurs vais-
 » seaux , par l'union des molécules orga-
 » niques , ou par l'application d'une lym-
 » phe nourriciere sur leurs solides , il n'est
 » pas moins constant que les enfans ont
 » besoin de prendre tous les jours une cer-
 » taine quantité d'alimens convenables ;
 » & que le lait paroît avoir toutes les qua-
 » lités qu'on peut desirer dans leur nour-
 » riture : il est d'abord séreux , léger ,
 » propre à l'évacuation du *meconium* , il
 » acquiert plus de consistance à mesure
 » que l'enfant se fortifie ; c'est un chyle
 » tout formé. L'exemple de tous les hom-
 » mes & des animaux prouve assez le be-
 » soin & l'utilité de cet usage. Nous ne
 » sçaurions contester ces indications ; mais
 » est-il impossible de trouver une nour-
 » riture plus parfaite que le lait & plus
 » convenable à l'état de l'enfance ? De-
 » vons-nous assez respecter les prétendues
 » loix de la nature , pour priver les enfans
 » des alimens qui leur seroient évidem-
 » ment plus salutaires ? N'est-il pas de la

132 MERCURE DE FRANCE.

» dernière importance d'examiner si les
 » enfans doivent être nourris de lait , si le
 » lait de femme leur convient mieux qu'
 » celui des animaux , & si celui de leur
 » propre mere est préférable à tout autre ?

» Les inconvéniens qui suivent l'usage
 » du lait sont assez connus. Outre la né-
 » cessité dans laquelle on se trouve de le
 » mêler avec d'autres alimens par rapport
 » à son insuffisance , qui n'est que trop or-
 » dinaire , il produit des maladies dan-
 » gereuses lorsqu'il s'aigrit dans l'esto-
 » mac ; il est très-souvent altéré par les
 » excès & les passions des nourrices , qui
 » communiquent aux enfans qu'elles al-
 » laitent leur maux & leurs inclinations
 » vicieuses. Enfin les prétendus avantages
 » du lait ne compensent pas les inconvé-
 » niens réels qu'on observe dans son usa-
 » ge. Ces mêmes considérations doivent
 » nous engager à donner la préférence au
 » lait des animaux , qui sont ordinaire-
 » ment plus sains que les nourrices , & qui
 » ne sont pas sujets comme elles à des ex-
 » cès & à des passions contraires à la bon-
 » té du lait. On ne doit enfin préférer une
 » mere à une nourrice étrangere qu'après
 » avoir mûrement réfléchi sur la bonne
 » ou la mauvaise santé de l'une & de l'au-
 » tre , sur leur âge , leur caractère , le nom-

» bre de leurs couches & de leurs nour-
 » ritures , sur l'âge & la qualité de leur
 » lait , sur leur séjour à la ville ou à la
 » campagne, &c. Mais comme les trois mé-
 » thodes généralement reçues d'allaiter les
 » enfans , leur sont le plus souvent nuisi-
 » bles , une bouillie faite avec du pain lé-
 » gèrement bouilli dans du vin ou dans
 » de la bierre avec du miel ou du sucre ,
 » réduit à une consistance mucilagineuse ,
 » & délayée dans une suffisante quantité
 » d'eau , lorsqu'on voudroit la donner en
 » boisson , ne seroit-elle pas préférable au
 » lait & à tout autre aliment dans la pré-
 » paration duquel on le feroit entrer ?

» Cependant malgré l'évidence des rai-
 » sons qui combattent l'usage du lait pour
 » les enfans & qui constatent l'avantage
 » de la bouillie que nous avons proposée ,
 » nous croyons le secours de l'expérience
 » encore nécessaire. Nous désirerions donc
 » qu'on donnât ou qu'on permît l'usage
 » de cette dernière méthode aux nourrices
 » de la campagne auxquelles on confie les
 » Enfans trouvés , par exemple , & dans
 » les communautés où l'on se charge de
 » faire nourrir un certain nombre d'en-
 » fans , & qu'on se décidât en faveur de
 » cette nourriture , si des épreuves faites
 » avec soin , & répétées plusieurs fois , don-

» noient une entiere certitude de son effi-
 » cacité absolue & de son avantage sur le
 » lait. Mais comme les changemens utiles
 » à la société n'arrivent d'ordinaire que
 » long-tems après leur indication , en at-
 » tendant quelque heureuse circonstance
 » qui puisse hâter le succès de celui que
 » nous venons d'énoncer , nous prescri-
 » vons un régime de vie convenable aux
 » nourrices & aux enfans. Ce droit n'ap-
 » partient qu'aux Médecins.

» 6°. Le tems de la dentition des enfans
 » est ordinairement accompagné de symp-
 » tômes si fâcheux , tels que la fièvre , le
 » dévoiement , la toux , les mouvemens
 » convulsifs , &c. qu'il y auroit de la té-
 » mérité à confier cet ouvrage à la seule
 » nature ou à des pratiques générales ré-
 » pandues dans le public. Indépendam-
 » ment des secours locaux qui sont quel-
 » quefois nécessaires , & qu'on ne devroit
 » jamais appliquer que par le conseil des
 » Dentistes & des Chirurgiens éclairés , la
 » direction des humeurs des enfans à la
 » tête , observée par Stahl , & qui aug-
 » mente la sensibilité du périoste que les
 » dents veulent percer , demande toute
 » l'attention du Médecin. Une diversion
 » de ces mêmes humeurs occasionnée par
 » des médicamens peu actifs , faite dans

» un tems contraire ou dans quelque vis-
 » cere, en un mot, dirigée sans aucune
 » connoissance, deviendra mortelle, ou
 » causera des incommodités qui persiste-
 » ront dans un âge plus avancé. Une dié-
 » te convenable aux nourrices & aux en-
 » fans, des remedes internes ou des topi-
 » ques appropriés & placés avec pruden-
 » ce, dissiperont les dangers qui accompa-
 » gnent la dentition, faciliteront même la
 » sortie des dents, leur emplacement, leur
 » solidité, le bon état des gencives, &c.

» 7°. Le tems du sevrage ne demande
 » pas une moindre attention que le tems
 » de la dentition qui les y prépare ; ce
 » n'est que pour ce changement que les os
 » maxillaires se renforcent. On ne sçau-
 » roit trop craindre les révolutions qui
 » naissent ordinairement de la privation
 » du lait & des alimens qu'on lui substi-
 » tue ; l'estomac n'est jamais exposé sans
 » danger à la préparation d'une nouvelle
 » nourriture. Ce n'est qu'en lui donnant
 » des alimens proportionnés à son degré
 » de force & d'activité, & à la nature &
 » à la consistance de ceux qu'il est dans
 » l'habitude de recevoir, qu'on peut pré-
 » venir les maladies qui pourroient pro-
 » venir du sevrage. On ne sçauroit nier
 » que l'homme n'ait ses forces digestives

136 MERCURE DE FRANCE.

» capables de broyer toutes sortes d'aliments ; mais il n'est pas moins vrai qu'un aliment trop pesant & difficile à digérer, jetté dans un estomac accoutumé depuis long-tems à ne travailler que du lait , c'est-à-dire un chyle presque entièrement formé , doit exciter un dérangement considérable dans les organes de la digestion & dans toutes les fonctions de l'économie animale qui en dépendent.

» Au reste on ne doit pas être allarmé de l'état de maigreur qu'on observe dans les enfans nouvellement sevrés , quand on a l'attention de ne leur donner que du potage , du ris , du gruau , des purées , des farineux , du beurre frais , des fruits sains , en un mot des alimens de bon suc & dans une quantité médiocre , & lorsqu'on n'apperçoit aucun signe de fièvre lente. Cette maigreur qui est l'effet du dégorgement des suc's laiteux contenus dans les derniers vaisseaux , est plutôt salutaire que nuisible ; mais elle disparoît bientôt lorsqu'elle n'est entretenue par aucun vice particulier des visceres. Les enfans reprennent même en peu de tems un état d'embonpoint plus parfait. Cet état se soutient ordinairement jusqu'à la puberté , pourvu qu'on ait grand soin de ne leur donner qu'une

» quantité suffisante d'une nourriture sai-
 » ne , à des heures réglées & dans des in-
 » tervalles assez éloignés l'un de l'autre ,
 » pourvû que l'ordre naturel de leurs ex-
 » crétions ne soit pas troublé, qu'ils res-
 »pirent un air libre & souvent renouvel-
 »lé , que leur sommeil ne soit pas déran-
 »gé , que leurs exercices soient propor-
 »tionnés à leur degré de force , & tou-
 »jours pris avec modération , enfin pour-
 »vû que les affections de leur ame soient
 » habilement dirigées.

» 8°. A peine les enfans sont-ils parve-
 » nus à l'âge de puberté , qu'ils éprouvent
 » des révolutions bien surprenantes dans
 » les parties de la génération. Cette crise
 » de l'enfance est souvent accompagnée de
 » saignement de nez , de douleurs aux aî-
 » nes , de toux , de crachement de sang. Les
 » règles commencent à se manifester dans
 » les filles , & les garçons voyent sortir
 » avec surprise des parties de la généra-
 » tion une matiere laiteuse qui caractérise
 » les premiers tems de la virilité. La voix
 » de l'un & de l'autre grossit , les mam-
 » melles des filles enflent , quelquefois
 » même celles des garçons croissent & leur
 » causent de la douleur ; ces derniers , ou-
 » tre l'apparition de la barbe qui leur est
 » particuliere , sont plus sujets que les fil-

138 MERCURE DE FRANCE.

» les à un état de melancolie & de tristesse, la solitude fait leurs délices ; c'est que la nature leur inspire des desirs, qui les menent souvent à des découvertes aussi contraires à leur santé qu'aux bonnes mœurs, &c.

» Voilà les dangers & les règles de l'éducation médicinale des enfans. Les maldadies de cet âge demandent encore plus de connoissances & de circonspection. Rarement les enfans parviennent - ils à l'âge de puberté sans ressentir quelque indisposition qui demande le secours de la Médecine. Les enfans nouveaux nés, ainsi que l'a remarqué Hippocrate, sont sujets à des vomissemens fréquens, à des petits ulceres dans la bouche, à des toux opiniâtres, à des insomnies, à des inflammations au nombril, &c ; la fièvre, le dévoiement, les mouvemens convulsifs, les douleurs vives dans les gencives ne manquent gueres d'accompagner le tems de la dentition. A peine ont-ils atteint l'âge de trois ou quatre ans, qu'ils sont attraqués des bouffissures, des vers, des maux de gorge, d'épilepsie, de la rougeole & de la petite verole, du rachitis, des écouvelles, &c. Ils sont enfin exposés dans l'âge de puberté à des crachemens de sang, à des maux de tête,

» à des saignemens de nez , à des fievres
 » intermittentes , au marasme , &c. Ne de-
 » vons-nous pas conclure de toutes les ob-
 » servations que nous venons de faire ,
 » qu'il y auroit de l'inhumanité à livrer les
 » enfans malades aux seuls soins de la natu-
 » re , ou au traitement vague & incertain
 » des femmes ou des Empiriques ? Mais il
 » faut convenir que la plûpart des précep-
 » tes ou des conseils qui sont répandus
 » dans cet ouvrage , ne conviennent qu'aux
 » enfans dont les parens sont riches ou ar-
 » sés , & qu'il est difficile de les mettre en
 » usage pour les enfans du peuple. Il ne
 » me reste plus qu'à avertir le public que
 » cet Essai est le fruit d'une étude parti-
 » culière de l'éducation médicinale des
 » enfans , & d'une application constante
 » au traitement des maladies de cet âge.

» Les différentes divisions qui partagent
 » le tems & les maladies de l'enfance , dans
 » la plûpart des Auteurs qui ont écrit sur
 » cette matiere , m'ont paru trop peu réel-
 » les. Voici celles que j'établis dans cet
 » ouvrage que je divise en trois livres.

» Le premier livre traite de tout ce qui
 » regarde l'éducation médicinale de l'en-
 » fant depuis sa formation ou sa concep-
 » tion , mais principalement depuis sa
 » naissance jusqu'au tems du sevrage.

140 MERCURE DE FRANCE.

» Le second est destiné à l'autre partie
» de l'enfance , qui s'étend depuis le se-
» vrage jusqu'à la puberté.

» Le troisièm. enfin traite des maladies
» propres aux enfans , & du caractère par-
» ticulier que prennent chez eux certaines
» maladies qu'on peut regarder pour le
» fond comme communes à tous les âges.

ENCOMIUM FUNEBRE

Marix-Theresix-Felicitatis d'Est de Mo-
dene , Ducis de Penthievre.

*O impia mors ! precibus surda , virtutibus
flecti nescia ;*

*Cur inter casti hymanei gaudia ,
Ex sanctis mariti complexibus abripis*

*Puellam immerentem ,
Cujus omnia dicta factaque*

*Pudor honestavit ,
Religio consecravit ?*

*Sine tristitiâ gravis ,
Sine votis pœnitentia devota ,*

*Inter honores virtutesque humilis ,
Inter opes inops ,*

*Profusus in egenos thesauris ,
Sapè illos divites , sapè se pauperem effecit.*

*Ingenio suavi , acri subaëtoquo judicio ,
Ore virgineo , elegantissimâ formâ , sed formâ*

NOVEMBRE. 1754. 141

*semper immemor ,
Aula urbis exemplum & delitiae ;
Eadem quâ vixerat constantiâ ,
Post longissimos insanabilesque langores ,
Magno spiritu prospiciens ultima *
Inter assidentis mariti curas & lacrymas ,
Cum morte diu colluctata ,
In mediis morbi & partûs enixa doloribus ,
Filium cælo pramisit , mox latanti propior
Ipsum subsecuta eodem evolavit.*

Anno 1754. ætatis 28.

*Digna longiore vitâ , nisi dignior fuisset
æterna.*

*Parce luctu , viator ;
Qui credit in Deo , etiam si mortuus fuerit
vivet * * .*

*Hoc solâ ipsius virtutum veneratione
ductus , monumentum constituit
Ludovicus Deon de Beaumont.*

* Eccli. 47.

** Joan. cap. XI.





B E A U X A R T S.

LETTRE à M. l'Abbé Raynal , sur quelques parties de l'Horlogerie , & sur les moyens de profiter de toute la justesse de ces machines. Par l'auteur de celle du premier volume de Juin , écrite à M. le Camus.

C'Est en vain que nous nous efforçons de donner à chaque partie qui compose les montres & les pendules , toute la perfection dont nous sommes capables , en joignant à une exécution fidele un raisonnement suivi , si les ouvrages des bons artistes ne sont conduits avec soin par ceux qui en jouissent. Je me suis proposé de combattre dans cette lettre les moyens qui sont mis en usage pour régler les montres & les pendules , & j'en ferai remarquer d'autres qui procurant plus de justesse , ne borneront pas la jouissance de ces machines utiles aux seules personnes intelligentes.

Le tems est naturellement divisé par les révolutions des astres , & le soleil est celui qui , par rapport à nous , a le mouvement le plus sensible ou plus susceptible

d'être observé avec facilité ; mais si en l'envisageant de ce côté , on fait attention que ces révolutions ne se font pas toujours pendant le même intervalle , & qu'il y a des tems de l'année où la différence de son retour au méridien est de trente secondes en vingt-quatre heures , ceux qui s'en servent sans égard à ces variations pour régler les montres , ne seront plus étonnés des écarts qu'ils croyoient remarquer dans ces machines ; lesquels dépendent très-souvent de la variation du soleil.

La révolution de la terre , par rapport aux étoiles fixes , se fait bien pendant le même intervalle de tems ; mais il n'y a presque que les Astronomes qui se donnent la peine de faire ces observations.

Les Horloges étant donc réglées sur le soleil , ainsi que toute l'Horlogerie , & presque toutes sans égard à ces variations , il n'est pas étonnant de la prodigieuse variété d'heures que marque l'Horlogerie de cette ville. Les causes qui donnent ces grandes variations , sont 1°. celles du soleil ; 2°. celles des horloges d'après lesquelles plusieurs personnes se règlent ; 3°. la différence des méridiens ou cadrans solaires , & enfin la variation même des montres & pendules.

J'ai dit que la première cause de la va-

144 MERCURE DE FRANCE.

riation apparente des pièces d'Horlogerie , étoit la différence du retour du soleil au méridien. Car en supposant que l'on a vû le méridien dans un tems où cette différence est de trente secondes en vingt-quatre heures , si l'on laisse écouler un mois entre deux jours d'observation , cela feroit environ quinze minutes que la montre paroîtroit avoir varié ; cependant si elle se trouvoit en avance sur le soleil de cette quantité pendant cet intervalle , ce seroit une preuve de la justesse de son mouvement : mais si au contraire elle eut aussi varié de quinze minutes dans le même tems que le soleil & dans le même sens , ces quinze minutes du soleil étant jointes à celles que nous supposons à la montre , ce seroit demi - heure en un mois qu'elle paroîtroit avoir varié , tandis qu'il n'y en auroit en effet que la moitié. On ne doit pas se plaindre d'une montre qui varie de quinze minutes en un mois , quoique l'on en fasse tous les jours qui , pourtant à roue de rencontre , ne font pas cet écart.

J'ai dit en second lieu que les horloges étant réglées sur le soleil , & la plupart sans égard aux variations que nous venons d'y faire remarquer , cela contribue considérablement à la variation générale de l'Horlogerie. J'ai vû un assez grand nombre

bre de personnes qui se régloient d'après les horloges pour juger de la justesse de leurs montres ; mais la justesse des horloges dépendant non seulement de celle du soleil , d'après lequel ils se reglent , de la capacité & de la conduite même de ceux à qui le soin en est confié , de plus de la justesse de l'horloge même , serez-vous étonné des prodigieux écarts qu'on remarque dans les différentes pendules & montres , que bien des gens attribuent à ces machines même plutôt qu'aux horloges , machines informées jusqu'à présent , & très-mal construites ?

J'ai dit en troisième lieu , que la différence d'instans des méridiens contribuoit à la variation générale des horloges ; j'entends principalement par là que les méridiens & cadrans solaires n'étant pas également bien faits , & la solidité même des murs sur lesquels ils sont tracés n'étant point par-tout également assurés , c'est ce qui les fait encore différer entr'eux. Car la différence des méridiens causée par leur distance d'orient en occident , ne peut être sensible dans-la même ville ; mais elle est considérable pour les différens pays , puisqu'une montre bien réglée sur le méridien de Paris , & transportée à Caën , par exemple , différerait de dix minutes en retard.

Au reste, cette différence que les méridiens ont entr'eux, ne fait rien de plus aux montres si on se sert toujours du même; mais cela ne tend qu'à faire différer les montres & pendules entr'elles.

J'ai dit enfin qu'une dernière cause de variation existoit dans les montres & pendules même. Ceux qui conduisent leur montre sur des principes différens de ceux que nous venons de citer, comme communément mis en usage, jugeront bien que ce n'est pas de cette dernière source que dépendent le plus les variations dont je parle; cependant je ne présume pas assez de ce que nous avons acquis jusqu'à présent, pour croire que nous soyons parvenus au point de perfection quant aux montres; car pour les pendules nous avons des principes assez bien établis; & si le public ne jouit pas en ce genre, c'est ou qu'il ne paye pas ce que mérite un bon ouvrage, ou qu'il s'adresse à de ces ouvriers qui devroient l'être simplement, & non Horlogers; titre qui, comme je l'ai dit ailleurs, ne devoit être donné qu'à celui qui réunit à la pratique la connoissance des principes.

Indépendamment des principes qu'il nous reste à trouver ou à fixer pour les montres, le public qui en jouira ne pourra

jamais se dispenser de certains soins qu'exigent ces machines portatives. On règle très-bien aujourd'hui une montre dans toutes les situations, mais les différens degrés de chaleur qu'elles éprouvent (ce qui varie suivant les tempéramens même des personnes qui les portent) doivent nécessairement donner plus ou moins d'élasticité au ressort spiral, & rendre l'huile des pivots & du ressort plus ou moins fluide; ce qui emporte nécessairement des variations qui exigent que le particulier cherche la tension du spiral répondante aux causes ci-dessus. Les montres bien faites & bien entendues ne sont que peu susceptibles de ces erreurs, parce que donnant au régulateur toute la puissance dont il est susceptible, ces causes y agissent très-faiblement : mais en attendant que ces derniers soient en plus grande quantité, je conseille à ceux qui ont des montres, d'apprendre à les conduire, c'est l'unique moyen de jouir de toute leur justesse.

Les différens degrés de chaleur qui influent sur les montres ne sont ni les seules causes des variations, ni les plus considérables qui les produisent. La diversité de mouvement & de choc que reçoit la montre en est un autre assez essentiel; les Horlogers s'appliquent communément à régler

leurs montres sur des situations où la montre est toujours à repos. Ces méthodes seroient très-bonnes si les montres étoient toujours sans agitation, ou dans une qui fût toujours la même, ce qui se rencontre peu ; ainsi il n'est pas étonnant que celles que l'on fait ordinairement, venant à passer du repos à des mouvemens violens, varient considérablement ; ce qui est principalement causé par des balanciers trop grands & trop pesans décrivant de petits arcs, ayant des ressorts spiraux foibles, & la force motrice trop foible pour entretenir une vitesse de mouvement au balancier, qui le rende insensible aux mouvemens que reçoit la montre, soit par la différente marche des personnes, ou par le mouvement que donnent la voiture & le cheval. Les petits balanciers remédient très-bien à cette différence de choc, mouvement & situation, par la vitesse de leur vibration, & par une masse qui conserve & donne beaucoup de puissance à ce régulateur. C'est par là même que les montres à cylindre ont paru mieux aller que les autres, & que l'on a attribué à l'échappement toutes ces propriétés admirables qui ont acquis une si grande réputation au repos.

Après avoir fait connoître les causes

principales des variations apparentes des montres , je dois vous proposer les moyens que je crois propres à les régler aisément. Vous sçavez qu'une montre ne peut indiquer naturellement que le tems égal ; car les variations qu'elles font , ne sont que des accidens causés , ou par le défaut de l'Artiste , ou par ceux inévitables à cette machine même : ainsi on peut toujours considérer une montre comme devant diviser le tems en des parties égales. Mais d'ailleurs le soleil varie , & c'est pourtant le seul objet de comparaison dont nous puissions nous servir aisément pour nous assurer de la régularité des montres ; & comme il y a peu de personnes qui s'assujettissent à faire usage des tables d'équations , il faut donc recourir à un moyen qui procurant de la justesse , soit facile à être mis en usage & suivi généralement , de sorte que la même heure soit marquée sur toute l'horlogerie dans le même instant.

Vous sçavez qu'en prenant le moyen mouvement du soleil , appelé par là-même tems moyen , on obtient le tems égal ou uniforme ; ainsi vous appercevrez aisément la facilité de la méthode qui est de tracer à la place où est le méridien du Palais royal * une ligne du tems moyen ;

* Je choisis le Palais royal par préférence , par

250 MERCURE DE FRANCE.

enforte que le soleil arrivât tous les jours à un point de cette ligne courbe en des intervalles égaux ; il n'y a nulle difficulté , ni pour tracer cette ligne (puisqu'on en a déjà fait) ni pour s'en servir à régler les montres & pendules ; enforte que le particulier qui n'ignore pas les variations du soleil , & l'attention qu'on doit mettre en usage pour éviter qu'elles ne contribuent aux dérangemens des montres , seroit débarrassé de tous ces soins , & cette autre partie du public qui ne se doute nullement de cette variation , ne taxeroit plus les montres & l'Horloger qui les fait ; les montres des écarts apparens , & l'Horloger d'inhabileté , quoiqu'à la vérité grand nombre auroient tort de s'en fâcher si on les en accusoit , & grand nombre de particuliers qui ont de bonnes montres ne les sçavent pas trop conduire : ainsi un peu d'attention du côté du public & d'application de celui de l'Horloger , les rendront insensiblement contens l'un de l'autre.

Il ne seroit pas simplement nécessaire de faire tracer cette ligne où même plusieurs dans les différens quartiers de Paris , il faudroit de plus que ceux qui sont char-

ce qu'il est très-fréquenté , & que de plus le public est dans l'habitude d'y venir prendre l'heure.

gés de l'entretien des horloges de cette ville, fussent obligés à les mettre sur la même heure de la ligne en question ; puis-que, comme je l'ai remarqué, une partie du public se sert de ces horloges pour régler ses pendules & montres, & juge de la bonté de ces dernières suivant qu'elles suivent ces horloges.

Je dis qu'il faudroit assujettir ceux qui ont la conduite des horloges à les régler sur cette ligne du tems moyen, & pour lors ces machines, jusqu'à présent informes, serviront au moins à leur destination, qui est d'indiquer l'heure pour ceux qui n'ayant pas assez d'aisance pour se procurer des montres, ont besoin bien plus que d'autres qui en ont, de sçavoir routes les parties du tems, lesquelles ils employent au moins pour le bien de la société. Mais en l'état où sont les grosses horloges, elles sont bien éloignées de pouvoir servir à régler les montres, puisqu'elles varient beaucoup plus que les plus mauvaises. On ne fait aller ces machines qu'à force de poids ; & quoiqu'il y ait d'assez longs pendules, la grandeur des arcs qu'ils décrivent, & le peu de poids des lentilles ôtent toutes les propriétés du régulateur, qui ne peut que suivre les inégalités toute-puissantes de la force motrice qui doit nécessairement

152 MERCURE DE FRANCE.

varier suivant les frottemens & les inégalités de ces rouages très-mal exécutés. Je suis étonné que l'on n'ait pas mis en usage le moyen que M. Julien le Roy propose dans son troisième mémoire sur les horloges, mis à la suite de la règle artificielle du tems, qui est de se servir de mouvemens à secondes pour indiquer les heures, &c. en laissant le rouage de sonneries à l'ordinaire, d'une grandeur proportionnée à la force qu'il faut pour faire mouvoir les marteaux ; cette matiere est très-bien traitée & digne de la réputation de l'Auteur.

Je ne suis pas trop persuadé que l'on mette en usage les méthodes que j'ai indiquées pour régler les montres ; je crois cependant qu'elles seroient avantageuses : mais le fussent-elles davantage, l'application n'en seroit pas plus assurée dès qu'elle dépend de plusieurs personnes, & j'ai plus cherché à faire connoître au public ce qu'il doit faire qu'à établir actuellement ce moyen ; je crois qu'en le faisant douter de la bonté de ceux dont il se sert, c'est l'obliger insensiblement à recourir à de meilleurs. Je pourrois autoriser mon sentiment par l'empressement du public pour tout ce qui annonce un degré de perfection de plus dans une mon-

NOVEMBRE. 1754. 153

tre (témoin les dernières disputes sur les échappemens auxquels le même public a paru beaucoup s'intéresser) ; cependant il est certain que toute la justesse que donneront ces nouveaux échappemens * ne fera pas de deux minutes de plus en quinze jours ; & si cette supposition est réalisée, on doit louer ceux qui ont imaginé ce nouvel échappement , ** c'est l'affaire du tems de nous l'apprendre ; mais d'ailleurs un moyen qui sans changer le mécanisme des montres , fait jouir de beaucoup plus de justesse dans le même tems , ne doit point être négligé. Au reste , je vous propose ces moyens pour les faire agréer au public ; les indiquer , c'est tout ce que je puis.

J'ai l'honneur d'être , &c.

LA veuve Chereau & fils , rue S. Jacques , aux deux Piliers d'or , ont mis en

* Si elle surpasse celle des bonnes montres à roues de rencontre.

** Pour mériter mieux les éloges non équivoques des bons Artistes , j'oserai prier l'Auteur du dernier échappement de nous dire ce qu'il s'est proposé en le composant , & quelle propriété particuliere le caractérise & le distingue ; ce sera assurément un mérite singulier s'il a pu se former d'un échappement des idées justes , & s'il en a fait l'application.

154 MERCURE DE FRANCE.

vente une estampe gravée par Beauvarlet , d'après d'Achon ; elle rend assez bien le Pere Pérussault , Confesseur du Roi : c'étoit un homme vrai , simple & vertueux. Les Jésuites peindront sans doute un si beau caractère à la tête des ouvrages de ce grand Prédicateur. Nous connoissons assez ses sermons pour assurer que malgré quelques négligences de style , quelques longueurs , peut-être quelques détails de mauvais goût, il n'en a pas été prononcé d'aussi éloquens dans les derniers tems. Ces légères taches disparoîtront par les soins de quelqu'un des membres de l'illustre Société à laquelle le Pere Pérussault appartenoit , & il ne restera dans le recueil que nous demandons au nom du public que ces traits de naturel , de force & de véhémence qui caractérisoient l'Orateur célèbre dont nous parlons.

CHENU , rue de la Harpe , à côté du passage des Jacobins , vis-à-vis le Café de Condé , publia il y a quelque mois , d'après Teniers , deux jolies estampes , dont l'une étoit intitulée *le jeu du Tron-Madame* , & l'autre *la Coquette de village*. Il vient d'en donner encore deux d'après le même Peintre , *le Forgeron militaire* & *le Fumeur Flamand*. M. Chenu a rendu la vérité , la force & le feu de son original. Ce Graveur

NOVEMBRE. 1754. 155

travaille beaucoup ses ouvrages : nous desirerions que son exemple corrigeât quelques-uns de nos jeunes Artistes, qui feroient fort bien s'ils ne vouloient pas trop faire.

L'ESPRIT de l'Art musical, ou réflexions sur la Musique & ses différentes parties. Par C. H. Blainville. *A Geneve*, & se trouve à *Paris*, chez *Pissot*, quai de *Conti*. Nous rendrons compte dans la suite, de cet ouvrage, qui est bien imprimé, qu'on a orné d'une jolie estampe, & qui est d'un Musicien qui a beaucoup réfléchi sur son art.

ON a découvert dans le Comté de *Dunois* une argille, dont les qualités sont de n'être point poreuse, d'être très blanche, de cuire en dix-huit heures, de conserver long-tems les liqueurs sans qu'elles éprouvent aucune altération, de pouvoir être mise dans le four sans avoir besoin de sécher, de ne fendre que rarement au feu, d'être purgée de salpêtre. Les sieurs *Jouvet* & *Bremont* qui ont de l'intelligence, du goût, de la probité, composent avec cette argille une fayence fort supérieure à celle qu'on connoît. Leurs figures, leurs fleurs, leurs vases méritent l'attention du public, & ne sont pas éloignés de la perfection où il est possible de les porter. L'établissement

156 MERCURE DE FRANCE.

& les progrès de cette nouvelle manufacture sont dûs à la protection & aux bienfaits de M. le Duc de Chevreuse, qui aime les arts, & qui a saisi avec empressement l'occasion de les encourager dans son beau Comté de Dunois. Nous sommes convaincus par ce que nous avons vû sur les lieux même, que les entrepreneurs sont en état d'exécuter à un prix modique les plus grandes pieces, & presque les plus fines qu'on leur demandera. Ceux qui en désireront, s'adresseront à MM. Jouvot & Bremont, à Châteaudun. On affranchira les lettres.



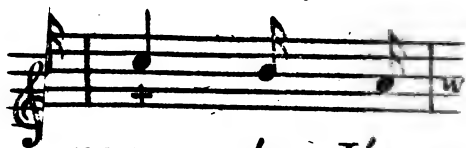
CHANSON.

D'Une beauté le plus riche appanage ;
C'est de pouvoir inspirer de l'amour ;
Mais ce seroit un trop foible avantage ,
Si son cœur ne pouvoit s'enflammer à son tour.

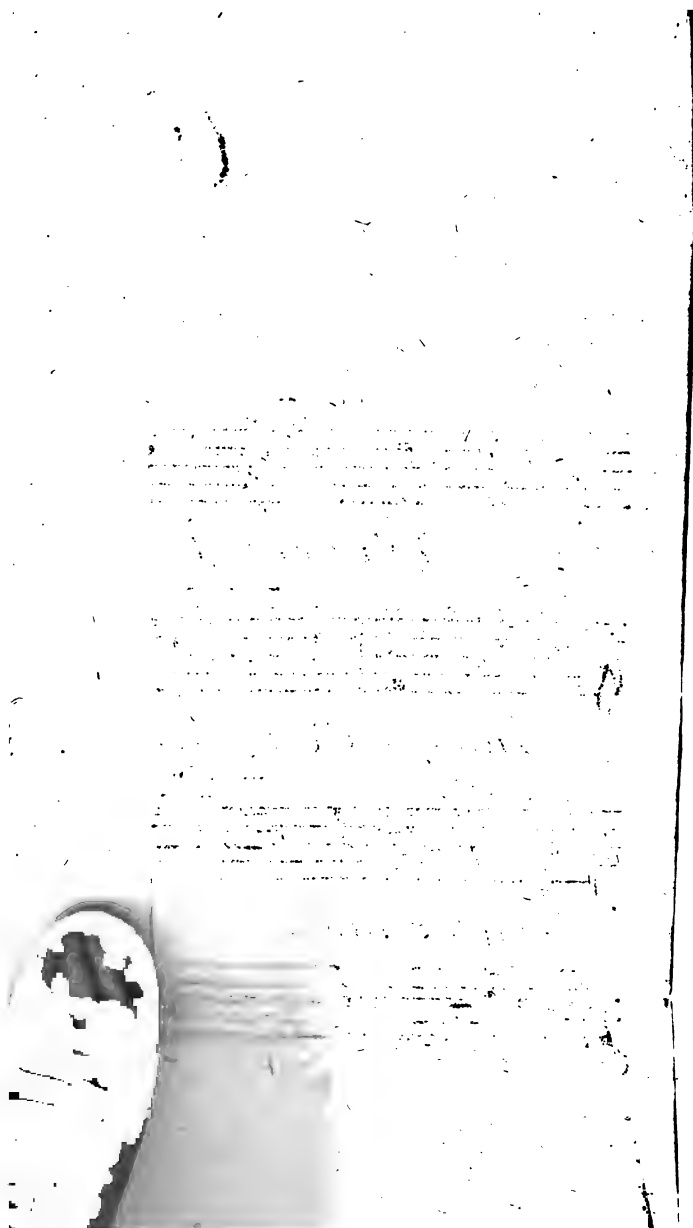




ri. che a.. pa.. =



-rer de L'a =





S P E C T A C L E S.

L'Académie royale de Musique a donné le Mardi 24 Septembre, les *Fêtes de Thalie*, ballet en trois actes, précédé d'un prologue. Cet ouvrage mis au théâtre pour la première fois le 14 Août 1714 : avoit déjà été repris trois fois ; le 25 Juin 1722, le 2 Juin 1735, & le 29 Juin 1745 : les paroles sont de M. Lafond, la Musique de M. Mouret. Ce ballet eut un succès prodigieux dans la nouveauté. Il soutint sa réputation dans les deux premières reprises. Celle de 1745 fut moins heureuse, & celle-ci doit être regardée comme une chute. Les rôles d'Apollon, de Melpomene & de Thalie dans le prologue, sont remplis par M. Vée, Mlles Davaux & Jacquet. Dans la première entrée, intitulée la *Fille*, les rôles de Leonore, d'Asaste, de Cleon & de Belise, personnage toujours représenté par un acteur déguisé en femme, sont remplis par Mlle Dubois, MM. de Chassé, Cuvilier & de la Tour. Nous ne connoissons point les Auteurs de la Musique & des paroles de l'Ariette suivante, qui a été ajoutée dans le divertissement.

148 MERCURE DE FRANCE.

Les ris & les plaisirs rassemblés dans ces lieux ,
L'allegresse qu'on voit briller dans tous les
yeux ,

Tout nous dit que cette journée ,
Source de mille autres beaux jours ,
Des doux liens de l'Himénée

Unit deux cœurs faits pour s'aimer toujours.

Vole , Amour , descends des cieux ,

C'est l'Himen qui t'appelle ;

Terminez aujourd'hui cette injuste querelle ,

Qui depuis si long-tems vous desunit tous deux.

Vole , Amour , descends des cieux.

Cette Ariette est chantée par Mlle Lherrier ; elle a la voix naturelle , égale & légère : quel dommage que cette Actrice soit si peu formée ! Heureusement le peu qu'on lui a appris lui a été très-bien montré , & on s'apperçoit qu'elle est dans de bonnes mains.

Dans la seconde entrée , intitulée la *Veuve* , les rôles de la *Veuve* & de Doris confidente , sont chantés par Mlles Jacquet & Dubois ; ceux de Leandre , Officier , & de Chryfogen , riche Financier , le sont par MM. de la Tour & Cuvilier.

La troisieme entrée qui a pour titre la *Femme* , est composée de quatre personnages , *Caliste* , *Dorine* , *Dorante* & *Zerbin* ; ils sont remplis par Mlle Jacquet , Mlle

NOVEMBRE. 1754. 159
Dubois , M. de Chassé & M. Sel. On a
ajouté dans le divertissement de cette en-
trée une ancienne Ariette de M. Mouret ,
fort bien chantée par Mlle Davaux.

Amour , remporte la victoire ,
Regne sur nous , charmant vainqueur ;
Tu ne peux songer à ta gloire
Sans songer à notre bonheur.

Le Mardi 8 Octobre , Mlle Cohendet ,
qui n'avoit jamais paru sur aucun théâtre ,
a joué le rôle de la Veuve dans le second
acte. Son debut est très - brillant. On la
trouve très-avancée du côté du chant. Sa
figure paroît intéressante , & sa voix quoi-
que légère & brillante , est sensible , &
rend le sentiment. Il nous semble que les
très-bons juges pensent que cette voix qui
a dans le haut trois tons admirables , est
d'ailleurs un peu inégale. Tout le monde
s'accorde à dire que Mlle Cohendet a beau-
coup à travailler sur ses cadences.

Les Comédiens François ont remis au
théâtre le Lundi 23 Septembre , le *Com-
plaisant* , Comédie en cinq actes & en pro-
se , donnée pour la première fois le 29
Décembre 1732 ; elle a été fort applaudie ,
& jouée avec un concert & une précision

admirables. Tous les caractères de cette Comédie sont bien développés & bien soutenus, le style en est élégant & noble; l'Auteur joint à un esprit qui est à lui, une grande connoissance des mœurs. Le principal rôle a été rempli par M. Grandval; ceux de M. & de Mme Orgon l'ont été par M. Sarasin & Mlle Dangeville; ceux d'Argant, du Marquis, de l'Amoureux, du Raisonneur, par MM. Prévile, Bellecour, le Quain, Lanoue; & ceux de l'Amoureuse & de la Soubrette, par Mlles Grandval & Drouin. Cette pièce a été interrompue après la quatrième représentation, à cause du départ des Acteurs pour Fontainebleau.

Les mêmes Comédiens ont donné le Mercredi 2 Octobre une pièce nouvelle en vers & un acte, intitulée *l'Amour & la Folie*; qui n'a eu qu'une représentation.

Le Lundi 7, M. Mole qui n'avoit jamais paru sur aucun théâtre, & qui n'a que dix-neuf ans, a débuté par Britannicus dans la tragédie de ce nom, & par Olinde dans Zénéide. Il a continué les mêmes rôles le Jeudi 10; il a joué le Samedi 12 Nerestan dans Zaïre; le Lundi 14, le Jeudi 17 & le Samedi 19 il a représenté Séide dans Mahomet: il a donné de grandes espérances dans ce dernier rôle qui est très-important & le plus difficile de ceux qu'il

a choisis pour son début. Il a deux avantages qui ne s'acquierent point : une jolie figure & du naturel ; il a la voix foible , mais elle se fortifiera avec l'âge & par l'exercice. Nous pensons que le jeune débutant doit éviter de trop enfler ses sons , il pourroit tomber dans une déclamation empouillée , le plus grand de tous les défauts ; il ne faut jamais sortir de son naturel , même dans la crainte d'être froid. L'ame se développe quand on sent soi-même la situation qu'il faut peindre & qu'on est bien pénétré du rolle qu'on doit représenter.

Les Comédiens Italiens ont donné le Mercredi 25 Septembre la premiere représentation du *Prix des Talens* , parodie de la troisieme entrée du ballet des Fêtes de l'Himen & de l'Amour ; cette nouveauté a été trouvée très-médiocre. Elle a eu six représentations qui ont été soutenues par la *Servanie maîtresse*. Les mêmes Comédiens dont la troupe est à Fontainebleau , ont fait la clôture de leur théâtre le Lundi 7 Octobre , par la *Servanie Maîtresse* , qui a été précédée du *Prix des Talens* & d'*Arlequin* , *Baron Suisse* , petite pièce Italienne.

Le Mercredi 9 , ils ont joué par-extraordinaire au profit de Mlle Favart & de MM. Rochard & Dehesse , les *Amours champê-*

tres, les Amours de Bastien & Bastienne, & la Servante Maîtresse. Il y a eu une foule extraordinaire; à trois heures il n'y avoit plus de place dans la salle. La recette de la porte a monté environ à six mille livres, ce qui n'étoit jamais arrivé. La Servante Maîtresse a déjà eu vingt-six représentations, & en aura encore beaucoup. Nous en rendrons un compte très-détaillé lorsqu'elle sera reprise au retour de Fontainebleau.

EXTRAIT de l'Esprit du Jour, pièce en vers & en un acte, de M. Rousseau de Toulouse, que l'Auteur a retirée après la dixième représentation.

La première scène se passe entre un Complaissant & un Provincial. Le Complaissant attend que Madame, c'est l'Esprit du Jour en cornette, passe à sa toilette pour lui faire sa cour. Le Provincial vient demander la protection de l'Esprit du Jour; le Complaissant en fait un éloge brillant: le Provincial est fort surpris, il ne se doutoit pas qu'une femme pût réunir tant de qualités. Le Complaissant pense que le Provincial veut avoir un emploi dans la Finance; il l'interroge à ce sujet. Le Provincial qui est un nouveau noble, se révolte en entendant parler de Finance.

Le Complaisant.

Cet état à présent est très-consideré,
 L'on y sçait allier les mœurs & la décence,
 Et peut être ira-t-on jusqu'à le respecter.

Bouffi d'orgueil & païtri d'arrogance,
 Jadis un Financier ne sçavoit que compter,
 C'étoit là toute sa science;

Il ne compte pas moins aujourd'hui, mais il pense.

Il n'auroit dans le monde osé se présenter;
 Avec lui maintenant on s'amuse, on s'allie,
 Dans des cercles choisis, employant ses loisirs,
 Il y répand les douceurs de sa vie;
 Et bien loin d'y nuire aux plaisirs,
 Sa présence les multiplie.

Le Provincial rougit d'avoir été jusqu'à
 présent si ignorant. L'Esprit du jour arrive
 à sa toilette avec deux Femmes de chambre;
 il s'adresse ainsi au Complaisant.

C'est vous ! . . . Quel tems fait-il ? . . pour le coup
 je suis morte ;

On n'a jamais reposé de la sorte ;
 J'ai la tête si lourde . . . & le jour m'éblouit.

En vérité je me sens excédée,
 Passer trois heures dans son lit,
 Sans avoir du sommeil la plus légère idée . . .

Le Complaisant.

Il n'y paroît pas.

L'Esprit.

Entre nous

Je ne suis bonne à rien , j'ai l'air aussi maussade
Qu'une femme qui sort des bras de son époux ;
C'en est fait , aujourd'hui je veux être malade.

au Provincial.

Ah , Monsieur , approchez , on m'a parlé de vous

à ses Femmes.

Que l'on avance ma toilette.

au Provincial.

Vous venez de province ?

bais , au Complaisant.

Ah ! qu'il en a bien l'air.

haut.

Sa famille est , dit-on , assez honnête.

à ses Femmes.

Mon peignoir , allez - donc , partez comme un
éclair.

au Provincial.

Je verrai mes amis , je vous rendrai service.

NOVEMBRE. 1754. 169

au Complaisant.

J'appris hier la mort de la vieille Arténice,
Son jeune époux en sera bien content.

à ses Femmes , qui la frisent.

Vous raccommoderez cette boucle , sans doute ;

(au Complaisant & au Provincial.)

Cela sera fait dans l'instant.

Parlez , Messieurs , parlez , je vous écoute.

à ses Femmes.

Eh bien de ce côté , faites-en donc autant.

au Complaisant.

Pour son amant quel coup de foudre !

Cet Officier. .. là ... qui ... la brusquoit tant !

à ses Femmes.

Il ne me faut qu'un œil de poudre :

Jc suis malade.

au Complaisant.

Elle a trouvé

Son roman de trop longue haleine ;

Son Médecin l'a bientôt achevé.

Le Complaisant fait un portrait affreux
d'Arténice ; & l'Esprit lui dit ;

Mais vous êtes , je vois , encor de ses amis ;

166 MERCURE DE FRANCE.

Car vous vous souvenez bien d'elle.
A l'amitié l'on doit être fidèle.

Le Complaisant.

Je ne dis rien

L'Esprit.

Qui ne soit très-permis.
Vous soutenez à merveille ce rôle.

à ses Femmes.

Cela finira-t-il ?

au Provincial.

Mais , quel âge avez vous ?
tout de suite à ses femmes.

Mon rouge est trop coupé ; je suis comme une
folle :

N'oubliez pas le petit cœur.

au Complaisant.

Il a les dents d'une grande blancheur.

(bas.)

Il ne manque à cela qu'une ame & la parole.

(haut.)

Je me trouve aujourd'hui d'un laid à faire peur.
Je ne suis pas la seule , & cela me console.

au Provincial.

Vous avez-donc bien voyagé ?

NOVEMBRE. 1754. 167

Le Provincial.

Je viens du fond de la Bretagne.

L'Esprit, à ses Femmes.

Donnez-moi donc ce négligé,

Moitié ville & moitié campagne.

Il faut tout dire à ces espèces-là.

voulant quitter sa robe de toilette.

Que l'on est malheureux ! tenez-donc bien cela ;

La pesanteur de cette main m'affomme :

Mais, non, je ne veux point m'habiller autrement.

au Complaisant.

Chez Lisimon, allez dès ce moment

Pour lui recommander de ma part ce jeune homme.

bas, à l'oreille.

Faites-le si légèrement

haut.

Qu'il comprenne à quel point son état m'intéresse.

Vous m'entendez.

Le Complaisant.

Oui, oui, cela suffit.

L'Esprit.

Vous lui direz qu'il a des mœurs & de l'esprit.

168 MERCURE DE FRANCE.

Qu'il me fera plaisir , qu'en un mot je l'en presse ;
Qu'il se souviene enfin qu'il me doit son credit.

au Provincial.

Avez-vous des talens ? car il faut qu'on s'explique.

Sçavez-vous compter ?

Le Provincial.

Peu.

L'Esprit.

C'est un léger défaut.

Le Provincial.

J'ai du goût pour le chant.

L'Esprit.

C'est autant qu'il en faut.

Il ne sçait pas compter , mais il sçait la musique.

Pour un emploi ce talent est unique ;

Oh vous serez un Directeur divin,

Le Provincial.

Pour un poste de cette espèce

J'ai cru que ce talent

L'Esprit.

Vaine délicatesse !

Tous les talens se tiennent par la main ;

Le Provincial.

Je mets dans vos bontés toute mon espérance ;

Que

NOVEMBRE. 1754. 169

Que ne puis-je exprimer l'excès

De ma juste reconnoissance ?

Mon cœur ne suffit pas pour de si grands bienfaits.

L'Esprit , au Complaisant.

Il faut qu'en sa faveur on fasse quelque chose ;

Et qu'il ne soit pas rebuté ,

Sur tout lorsque je le propose.

bas.

N'avancez rien de trop.

Le Provincial.

Quel excès de bonté !

L'Esprit.

Peut-être serez-vous un peu brusqué d'entrée.

On brusque pour avoir l'air d'un homme important.

Allez , allez , saisissez cet instant.

Revenez.

Le Provincial.

De vos soins mon ame est pénétrée.

L'Esprit.

Vous êtes bienheureux de m'avoir rencontrée.

bas , au Complaisant.

Vous le consignerez à ma porte en sortant.

Le Persiflage aborde l'Esprit du jour ;

H

la scène qui se passe entr'eux est à peu près du même ton que celle de la toilette ; mais elle fait moins de plaisir , parce qu'il y a moins d'action. Le Persiflage appercevant une Marquise qui aime son mari , s'éloigne & revient l'instant d'après pour seconder l'Esprit du jour. Ils débitent l'un & l'autre mille impertinences contre les époux constants & les femmes fideles ; la Marquise soutient leurs attaques avec fermeté , elle y répond même avec une intrépidité peu commune , & elle les quitte en leur témoignant tout le mépris qu'ils méritent. Le Persiflage s'en va ensuite souper dans une petite maison. Un Chevalier , que l'Esprit trouve atrabilaire , parce qu'il est raisonnable , remplace le Persiflage ; l'Esprit commence par se moquer de ceux qui payent leurs dettes ou qui n'en contractent pas de nouvelles : ce n'est pas là la maniere des gens d'une haute naissance. Le Chevalier lui répond :

En ce cas là je suis très-roturier ,

Car chez moi le même ouvrier

Ne vient jamais deux fois chercher sa récompense ,

Et le plaisir de le payer

Me fait jouir de ma dépense.

NOVEMBRE. 1754. 171

Le Chevalier fronde ensuite les travers
du siècle.

Je ne vois tout par-tout que faux discernement ;

On ose mesurer l'estime à la dépense ,

La noblesse à l'impertinence ,

Le bon sens à la pesanteur ,

Les vertus à l'éclat , les mœurs à l'indigence ,

L'esprit aux quolibets , le mérite au bonheur ,

Le plaisir aux seuls frais , les talens à la mode ,

La tendresse aux présens , le respect au crédit ;

Tout , en un mot , s'abatardit ;

L'homme d'esprit sans bien n'est plus qu'une pa-
gode ;

Une riche pagode est un homme d'esprit.

L'Esprit du jour & le Chevalier ne peu-
vent s'accorder ; ce dernier quitte Paris
pour aller résider en province , & après
avoir fait ses adieux , l'Esprit lui dit :

Vous reviendrez ; alors vous croirez me surpren-
dre ,

L'on vous reverra , je le sens :

Dans quel tems croyez-vous pouvoir ici vous
rendre ?

Le Chevalier , en sortant.

Je fixe mon retour à celui du bon sens.

La dernière scène est entre Arlequin &

H ij

172 MERCURE DE FRANCE.
l'Esprit; c'est une critique de toutes les
nouveauetés qui ont été données cet été.

L'Opéra Comique a donné le 17 Septembre ,
sur le théâtre de la Foire S. Laurent , une pièce
en un acte intitulée *la Nouvelle Bastienne* , par
M. Vadé. Elle a été suivie de *la Fontaine de Jou-
vence* , ballet nouveau , de la composition de M.
Noverre.

L'intrigue de la *Nouvelle Bastienne* est la même
que celle du *Devin du Village & des Amours de
Bastien & de Bastienne* ; la seule différence qui
s'y trouve est , que dans le *Devin du Village &*
dans la première *Bastienne* , le Berger étoit aimé
de la Dame du village ; dans la *Nouvelle Bas-
tienne* , c'est la Bergere qui est aimée de Barba-
rin , Seigneur du lieu. L'auteur y a ajouté aussi un
personnage de Frontin , valet de Barbarin : ce
valet est député par son maître pour débaucher
Bastienne ; mais elle n'entend rien à tout ce que
lui dit Frontin.

Sur l'air : *Mais comment ses yeux sont bu-
mides.*

A tout ça je n'puis rien comprendre ,

Frontin.

Oh je vais vous le faire entendre.

A Paris plus d'une Goton ,

Qui n'emporte de son village

Qu'un beau minois pour tout bagage ,

En moins d'un an se fait un nom ,

Prend un Hôtel , des gens , un ton ;

NOVEMBRE. 1754. 173

Ses grands airs , ses mines , ses graces
 Se répètent en trente glaces.
 Goton , qui pour un beau corset
 Eût laissé briser son lacet ,
 A présent joue à la Princesse.
 Enfin celles de son espèce
 Que bernoit un mets très-frugal ,
 Mangeroient le Trésor royal.

Bastienne.

Air : A table je suis Gregoire.

Oh moi , sans faire la fiere ,
 Je sçais m'conduir , Dieu merci !
 Si chacun a sa maniere
 D'aimer , j'ons là nôtre aussi.
 Sur l'herbe , dans l'innocence ,
 Du pain sec nous est plus cher
 Qu'un r'pas plein d'magnificence ;
 Que le r'pentir tend amer.

Barbarin indépendamment des présents qu'il avoit offerts à Bastienne , avoit fait enlever Bastien , & menaçoit de le faire mourir si Bastienne ne consentoit pas à ses feux ; mais rien ne peut faire changer deux cœurs bien épris : d'ailleurs Bastien est secouru par le Bailli du village qui est son parrein , & il vient apprendre à sa chere Bastienne qu'il est tiré des mains de Barbarin. Bastien & Bastienne se marient , & la pièce finit par une ronde dont voici les pasades.

174 MERCURE DE FRANCE.

Air : Hé, Madame , qu'attendez-vous ?

Ne quittons jamais nos hameaux ,
L'amour se plaît sous nos ormeaux.

Ne quittons jamais nos hameaux ,
Les plaisirs y sont toujours nouveaux.
Laissons , laissons aux grands de la ville ,
L'art de n'en pas trouver entre mille.

Le vrai bien nous fuit

Autant qu'il les fuit :

Chez eux on éblouit ;

Mais ici l'on jouit.

Ne quittons jamais , &c.

Une Dame

Qui s'enflamme ,

Pour mieux plaire

Doit le taire :

Mais en aimant nous le disons ,

C'est en le disant que nous plaçons.

Ne quittons jamais , &c.

Parmi nous on voit l'amour sourire ;

Tristement à la ville on soupire :

Nos bergers heureux ,

Toujours amoureux ,

Au sein de l'enjouement

Puissent le sentiment.

Ne quittons jamais , &c.

La bergère

Est sincère ,

NOVEMBRE. 1754. 175

Sans-caprice ,
Sans malice ,
Elle dit un oui de bon cœur.
Ne quittons jamais nos hameaux , &c.

Ballet de la Fontaine de Jouvence.

Le théâtre représente un jardin orné de berceaux de fleurs , & dans le fond est une fontaine dont les eaux ont la vertu de rendre la jeunesse. Au dessus est le temple de l'Amour. Des bergers & des bergeres rangés sur les degrés du temple , rendent grâces à l'Amour qui les a réunis.

Un berger chante , sur l'air : *A l'Amour rendez les armes.*

Tendre Amour , reçois l'hommage
Que méritent tes bienfaits ;
Tu nous rends notre bel âge ,
Et ce gage
Nous engage
A te servir à jamais.

Une bergere , sur le mineur du même air.

C'est de toi que tout tient l'être ,
Tu fais le bonheur des Dieux ;
Le plaisir que tu fais naître
Place un mortel dans les cieux.
Soupirer , c'est te connoître ,
Qui te connoît est heureux.

176 MERCURE DE FRANCE.

*Entrée de Bergers & Bergeres portant chacun
une houlette & une guirlande de fleurs.*

Entrée d'Hébé seule.

Les Bergers reprennent leurs danses avec les
guirlandes seulement. Quatre vieillards viennent
se mêler à la fête : se voyant rebutés des jeunes ber-
geres, l'un d'eux exprime ainsi ses plaintes.

Air : *Ah ! qu'on est heureux de mourir.*

Ah qu'il est affreux de vieillir

Quand on sent encor que l'on aime. } *bis.*

Une vieille implore le secours de l'Amour pour
être rajeunie.

Sur l'air : *Fatal amour, du ballet de Pigma-
lion.*

Sois favorable à nos desirs ,

Ta voix saura pour nous reveiller les plai- } *bis.*
sirs.

De tes feux remplis nos ames :

Nos corps sont abattus sous le poids de nos ans.

Viens , Amour , ranimer nos sens ,

Où dans nos cœurs éteints tes flammes.

Sois favorable à nos desirs , &c.

C'est toi dont le pouvoir communique à ces on-
des

Le secret qui nous rend l'usage des beaux jours ;

Hélas ! accorde-nous un généreux secours ,

Ouvre-nous les trésors de ces sources fécondes.

Sois favorable à nos desirs , &c.

NOVEMBRE 1754. 177

Les vieillards vont à la fontaine : on leur présente à boire , & dans l'instant on les voit se transformer en jeunes bergers. Deux d'entr'eux reviennent sur le bord du théâtre , & chantent.

D U O.

Air : Regne amour.

Chante un Dieu que j'adore ,
Vole , viens dans mes bras ;
Un plaisir plein d'appas
Est l'encens qui l'honore.

Les deux autres vieillards rajeunis dansent une pantomime.

Entrée de l'Amour.

Une bergere adresse à l'Amour cette ariette.

Air : Petits-mâtres sans cervelle.

Dieu charmant , ton doux empire
Est l'empire du bonheur ;
Une belle taille libre ,
A travers de sa rigueur ,
L'espoir d'un moment flatteur.

Elle soupire ,

Un doux martyr

Te foumet bientôt son cœur.

Dieu charmant , &c.

A son tour l'aimant soupire ;

Tous deux d'un tendre délire

Goûtent bientôt la douceur :

Hv

178. MERCURE DE FRANCE.

Tu les inspires

A saisir l'instant flatteur.

Dieu charmant , ton doux empire , &c.

L'Amour chante. Air : Fanfare de Bourgogne.

Peuple heureux , de ma puissance

Vous ressentez les effets ;

Que votre reconnaissance

Soit le prix de mes bienfaits ;

Que tout s'éclaire & s'enflamme ,

Que des fleurs ornent vos fers ,

Et qu'enfin une même ame

Semble animer l'univers.

Les quatre parties du monde se rassemblent aux ordres de l'Amour ; sçavoir , l'Europe , représentée par trois François ; l'Asie , représentée par trois Turques ; l'Afrique , représentée par trois Negres ; & l'Amérique représentée par trois Américaines.

Entrée des quatre nations.

Pas de deux : un Turc & une Turquesse.

Un Turc chante.

Air : Contredanse du ballet Chinois.

Un François n'est qu'un diminutif.

D'un Musulman actif,

Son cœur toujours apprenant

Est plaintif,

Est craintif ;
 Pour la récidive ,
 Sa flamme tardive ,
 D'un minois sensitif
 Pique l'amour propre au vif.
 Chez nous l'amour plus instructif ,
 Dans l'instant est décisif.
 Moins manieré mais plus naïf ,
 Son transport est démonstratif.
 Voir-on d'un objet tentatif
 Le coup d'œil expressif ;
 Notre feu pour lors excessif ,
 A son ordre attentif ,
 Fait un jeu du superlatif.

Pas de trois Negres.

Le ballet finit par une contredanse de cerceaux de fleurs. Ce ballet a eu un succès éclatant ; cependant les connoisseurs le trouvent inférieur au ballet Chinois.

L'Opéra Comique a fait la clôture de son théâtre le Dimanche six Octobre , par *la Chercheuse d'esprit* & *la Nouvelle Bastienne* , qui ont été précédées de *Bertoldo à la Ville* , & suivies du ballet de *la Fontaine de Jouvence* .





NOUVELLES ETRANGERES.

D U N O R D.

DE PETERSBOURG, le 3 *Septembre.*

UN des principaux objets de l'attention de l'Impératrice est de contribuer à perfectionner l'éducation que l'on donne à la Noblesse dans l'Académie des Cadets, Sa Majesté Impériale veut que les jeunes gens qui sortent de cette école ne soient pas moins propres aux charges civiles qu'aux emplois militaires. Pour cet effet elle a ordonné qu'on ajoûtât au nombre des personnes employées à l'instruction des Pensionnaires de l'Académie, un Professeur de Géographie, d'Histoire & de Chronologie, un Professeur de Politique & cinq Maîtres de Langues; sçavoir, deux pour l'Allemand, deux pour l'Anglois & un très-habile pour le François, qui est la Langue dont on se sert le plus ordinairement à la Cour.

DE WARSOVIE, le 8 *Septembre.*

L'ouverture de la Diète générale étant fixée au 30 de ce mois, la plupart des Palatinats ont déjà terminé leurs Diètes particulières. Celles de Lublin, de Sandomir, de Kalisch, de Sirad & de Brzescie, se sont séparées sans élire de Députés.

DE STOCKHOLM, le 24 *Septembre.*

Par une ordonnance qui vient de paroître, le Collège des Mines prescrit certaines règles qu'on doit observer dans la fabrication des ustensiles de

NOVEMBRE. 1754. EST
cuisine de fer étamé, dont l'usage est substitué à
ceux de cuivre. La Compagnie d'Emden a acheté
en Suede cinq cens quintaux de ce dernier métal ;
& le Sénat, à la réquisition du Roi de Prusse, en a
permis la sortie sans aucun droit.

DE COPENHAGUE, le 28 Septembre.

La Compagnie des Indes Orientales fait équiper quatre vaisseaux, dont un est destiné pour Tranquebar & un autre pour la mer des Indes. Le troisième commercera dans le Golfe de Bengale ; & le quatrième ira jusqu'à la Chine, où la Compagnie n'enverra cette année que ce bâtiment.

A L L E M A G N E.

DE VIENNE, le 28 Septembre.

Un des principaux objets de l'Impératrice étant de maintenir la concorde entre tous ses sujets, cette Princesse vient de prescrire un Règlement pour empêcher que la tranquillité publique ne soit troublée par la différence des Religions. Lorsqu'il s'élèvera quelque différend entre les Catholiques & les Protestans, on examinera d'abord la nature du grief, & l'on fera droit sur la demande de la partie qui sera fondée dans sa plainte. Si l'on s'apperçoit que la division tire sa source d'une antipathie à laquelle on ne puisse espérer d'apporter remède, on transplantera l'une ou l'autre des parties dans des établissemens plus convenables à la religion qu'elle professe.

DE DRESDE, le 29 Septembre.

On présenta le 17 au Prince Royal un homme

182 MERCURE DE FRANCE.

âgé de cent vingt-neuf ans , dont la femme en a cent quatre ; ils jouissent l'un & l'autre de toute leur raison. Le Prince Royal les a fait manger à une table placée à côté de la sienne ; & par la distinction avec laquelle il les a reçus , il a donné aux jeunes gens une leçon de la vénération qu'ils doivent à la vieillesse.

E S P A G N E.

DE MAYORQUE , le premier Septembre.

Quatre Galeres de la religion de Malthe croissant dernièrement à la hauteur de cette île, furent averties qu'on avoit découvert quelques Chabecs Algériens. Elles ne tarderent pas à les joindre. Pendant qu'elles se préparoient à engager le combat , les Chiourmes , au lieu de faire la manœuvre qui leur étoit ordonnée , en firent une contraire , & l'on reconnut aisément que les Forçats avoient comploté de profiter de l'occasion pour briser leurs chaînes. On intimida les mutins en faisant feu sur eux. Quelques - uns furent tués ; les autres demanderent grace. Le retardement causé par cet incident ayant fait juger aux Algériens qu'il étoit survenu quelque circonstance dont ils pourroient tirer avantage , ils avancèrent sur les Galeres. Les Officiers par qui elles étoient commandées , furent unanimement d'avis qu'il ne convenoit point de hazarder une action dans une co joncture où l'on venoit d'avoir des preuves de la mauvaise volonté des Chiourmes. Les quatre Galeres se retirerent à Ivica. Elles furent poursuivies pendant quelques heures par les Chabecs ennemis.

NOVEMBRE. 1754. 183

I T A L I E.

DE MESSINE, le 8 Septembre.

Quarante & un esclaves Turcs exécuterent dernièrement en plein jour une entreprise des plus hardies. Ils étoient employés à nettoyer le port. S'étant apperçus qu'on veilloit négligemment sur eux, ils enleverent six fusils & cinq sabres de la garde, & coururent se jeter dans une felouque. Ce bâtiment étant prêt à faire voile, étoit muni de vivres pour quatorze personnes. Il y avoit aussi à bord quelques armes. Les esclaves fugitifs sans être intimidés par le feu d'artillerie & de mousqueterie qu'on fit sur eux, leverent l'ancre, déployerent les voiles & s'échapperent par le canal. On envoya six felouques & une barque à leur poursuite. La barque armée de quatre canons & de seize pierriers, & montée de quatre-vingt soldats, les atteignit & les aborda. Ils se défendirent avec tant de bravoure qu'ils se débarrasserent des assaillans. Depuis on a été informé qu'ils avoient gagné la côte d'Afrique.

DE MILAN, le 26 Septembre.

Par un Edit que le Duc de Modene vient de faire publier, il est défendu à tous marchands & artisans, sous peine des galeres, de sortir du Milanais pour aller s'établir en pays étranger.

GRANDE-BRETAGNE.

DE LONDRES, le 19 Septembre.

Une Escadre commandée par le Chef d'Escadre

184 MERCURE DE FRANCE.

Cockburn , qui arborera son pavillon à bord du vaisseau de guerre *l'Yarmouth* , doit aller relever celle du Chef d'Escadre Coates en Amérique. La Compagnie des Indes Orientales se propose d'envoyer dans ses établissemens un nouveau renfort de troupes. On apprend que les Corsaires de Salé visitent tous les navires Anglois qu'ils rencontrent, & qu'ils en enlèvent les vivres & les munitions. Le 13 & le 14 , on fit à Wolwich l'épreuve de quatre-vingt-dix canons de différens calibres.

Les propriétaires du vaisseau *l'Endeavour* , que les Espagnols prirent en 1748 après la conclusion de la paix , ont obtenu l'indemnité qu'ils demandoient à la Cour de Madrid ; & la valeur , tant du bâtiment que de sa cargaison , a été payée par le Gouverneur de la Havane au Gouverneur de la Jamaïque.

DE SARRE-LOUIS , le 20 Septembre.

M. de Chevert , Lieutenant général , commande le camp formé près de cette ville. Il a sous ses ordres le Comte de Mailly aussi Lieutenant général. L'armée est composée de treize bataillons , de seize escadrons de Cavalerie & d'un de Hussards , & elle est campée sur deux lignes. Le front & les ailes du camp sont bordés par la Sarre & par une belle allée d'arbres. Trois autres allées d'arbres le ferment par derrière ; elles sont terminées d'un côté par cette ville , de l'autre par le Couvent des Capucins , où loge le Général , & par le village de Listroff , où sont les logemens de l'Etat major de l'armée. Cette triple allée d'arbres est garnie de part & d'autre de tentes & de baraques qu'occupent des Aubergistes & des marchands de toute espèce , & elle forme le quartier général. Un des

NOVEMBRE. 1754. 185

principaux avantages que ce camp doit à sa position , c'est que deux gardes suffisent pour le garder.

Comme le terrain destiné pour les manœuvres des troupes se trouve de l'autre côté de la rivière sur l'aîle droite du camp , on a établi le premier jour deux ponts , l'un de treize & l'autre de seize pontons ; le premier fut jetté en vingt-quatre minutes , le second en trente. On travailla dès le lendemain à fortifier l'un & l'autre.

Pendant quelques jours les troupes ont exécuté à la tête du camp , d'abord par régimens , puis par brigades , les exercices & les évolutions que les dernières instructions prescrivent ; ensuite toute l'Infanterie a fait ensemble le maniement des armes.

Les grandes manœuvres ont commencé le 10 de ce mois. Ce jour les troupes ont été divisées en deux corps ; dont l'un commandé par M. de Chevert , étoit supposé une armée ennemie qui vouloit sortir de son camp pour se joindre à d'autres troupes. L'armée Françoisé que commandoit le Comte de Mailly , alla à la rencontre des ennemis , afin de s'opposer à cette jonction. Les ennemis reconnoissant la supériorité des François , furent obligés de retourner à leur camp. Tous les mouvemens qu'exige une retraite en présence d'une armée supérieure , furent exécutés avec une promptitude & un ordre tout-à-fait propres à servir d'exemple en pareille circonstance. Les piquets & les grenadiers , qui ne quittoient pas le corps d'armée , ralentissoient par leur feu la marche des François. A la tête des deux ponts construits sur la Sarre , est un village que M. de Chevert avoit fait fortifier & où il avoit laissé des troupes à son passage , en cas qu'il fût dans la

186 MERCURE DE FRANCE.

nécessité de se replier. Lorsqu'il fut à portée de ce village, ses Piquets & ses Grenadiers firent ferme, & donnerent au corps de l'armée le tems de rentrer dans son camp. Sur le champ le Comte de Mailly fit ses dispositions pour attaquer la tête & les deux flancs du village; il le força & il poursuivit jusqu'aux retranchemens des ponts les troupes qui le défendoient. Ces retranchemens & la vivacité du feu de l'artillerie & de la mousqueterie des troupes ennemies postées de l'autre côté de la Sarre, lui en imposèrent, & le contraignirent de se retirer.

L'ordre de la Tactique ordinaire ne fut point observé dans les deux armées. La gauche de la marche de l'armée de M. de Chevert se trouvant couverte par un bois, ce Général avoit envoyé des piquets d'Infanterie y prendre poste, & il avoit placé sur sa droite toute sa Cavalerie. Le Comte de Mailly, après avoir reconnu la disposition de M. de Chevert, changea la sienne, & porta toute sa Cavalerie à sa gauche. Les piquets qu'il avoit fait marcher pour fouiller le bois de sa droite, en chasserent ceux des ennemis, & arrivèrent à tems pour faire l'attaque du flanc droit du village.

On exécuta le 12 la seconde manœuvre générale, dont le but a été de montrer comment l'Infanterie peut se défendre en plaine contre la Cavalerie. Toute l'Infanterie du camp sortit avec deux cens chevaux pour aller traverser la plaine d'Enstroff, située de l'autre côté de la Sarre. Après avoir marché quelque tems, on reçut avis qu'il paroissoit un corps de Cavalerie sur le front de la marche. Aussi-tôt l'Infanterie qui marchoit en colonnes par bataillons, se mit en bataille par brigade. Sur la nouvelle qu'il venoit aussi de la Cavalerie du côté de la droite, les trois brigades,

par un quart de conversion à droite , présenterent de ce côté leur front de bataille , ne formant qu'une seule ligne. Aux approches de la Cavalerie ennemie elles formerent six colonnes , de deux bataillons chacune , qui se rapprocherent de deux en deux pour n'en former plus qu'une par brigade. En même tems les deux cens chevaux qui avoient toujours marché sur les aîles , se réfugièrent dans les intervalles des colonnes , dont on ferma la tête & la queue par des piquets & par des grenadiers.

Dans cet ordre respectable l'Infanterie soutint long-tems les efforts de la Cavalerie , qui la chargea de tous les côtés avec beaucoup de vigueur. Les escadrons se succédoient les uns aux autres , & ne laissoient point de relâche à l'Infanterie , de laquelle il partoît en tout sens un feu continu. A la fin cependant elle commença à faire retraite vers le camp ; mais elle la fit sans se rompre , toujours alignée , s'arrêtant de distance en distance & fournissant à chaque pause un feu très-vif. Dès qu'elle fut arrivée au village d'Enstroff dont la Cavalerie ne pouvoit approcher ; les piquets & les grenadiers qui fermoient les intervalles des colonnes , prirent leur place naturelle à la queue des troupes ; & après la retraite des deux cens chevaux qui accompagnoient l'Infanterie , les trois colonnes s'étant réunies sur le centre , se retirèrent l'une après l'autre , les grenadiers formant l'arrière-garde.

Le 13, le Maréchal Duc de Belle-Isle & le Marquis de Paulmy , Secrétaire d'Etat de la Guerre en survivance du Comte d'Argenson , arriverent au camp. M. de Chevert alla au-devant d'eux jusqu'à une lieue , avec un détachement de deux cens hommes de Cavalerie. Toutes les gorges des mon-

188 MERCURE DE FRANCE.

gagnes qui sont sur la frontière avoient été garnies par des grenadiers & par des piquers.

Le Maréchal Duc de Belle-Île fit faire le lendemain à toute l'Infanterie ensemble le manie-
ment des armes, & le 15 toute la Cavalerie exécuta devant ce Maréchal les évolutions prescrites par la dernière ordonnance. Ces mêmes jours le Marquis de Paulmy fit la revue de tous les régimens qui composent l'armée. On répéta le 16, en présence du Maréchal & du Ministre, la manœuvre du 12. Ils parurent très-satisfaits de la justesse, de la précision & de la rapidité avec lesquelles les troupes, tant d'Infanterie que de Cavalerie, ont exécuté les différentes évolutions qu'une pareille circonstance exige de part & d'autre. Le 17, ils ont assisté aux exercices particuliers de différens corps d'Infanterie, & ils sont partis le 18 au matin.

Il y a tous les jours chez M. de Chevert quatre-vingt, & quelquefois plus de cent couverts. Pendant le séjour du Maréchal de Belle-Île & du Marquis de Paulmy, il y en a toujours eu plus de cent cinquante. Les Commandans des Corps font aussi une grande dépense. On ne peut assez admirer la discipline qui regne parmi les troupes. L'émulation anime également les Officiers & les soldats; tous s'empressent à faire leur service avec le plus grand zèle. Le Duc de Montmorency a formé & commande lui-même une troupe de cent quarante hommes tirés de son régiment, qui exécutent tous les exercices militaires avec autant de grace que de justesse.

La curiosité de voir ce camp & la réputation de M. de Chevert y attirent un grand nombre de Seigneurs étrangers.

NOVEMBRE. 1754. 189

DE GRAY, le 28 Septembre.

Les troupes qui étoient campées près de cette ville, acheverent hier de se séparer. Ce camp étoit composé de onze bataillons & de douze escadrons. Il a été commandé par le Duc de Randan, Lieutenant général des armées de Sa Majesté, lequel avoit sous ses ordres le Comte de Lorges, aussi Lieutenant général, avec le Marquis de Voyer & le Comte de Vaux, Maréchaux de camp. C'est ce camp que le Maréchal Duc de Belle-Isle & le Marquis de Paulmy, Secrétaire d'Etat de la Guerre, en survivance du Comte d'Argenson, ont visité le premier. Ils y arriverent le premier de ce mois. Le lendemain ils firent la revue particulière de chaque régiment d'Infanterie. Le 3, les régimens de Cavalerie & de Dragons escadronnerent séparément. Toute l'armée ensemble fit les quatre diverses évolutions dans la plaine de Gray-la-Ville. Le 5, les troupes se partagèrent en deux corps. Celui que commandoit le Duc de Randan figuroit l'arrière-garde d'une armée qui défend une chaussée en faisant retraite. Le Comte de Lorges à la tête de l'autre corps, attaqua la chaussée. Il commença par forcer une redoute construite au coin d'un bois que la chaussée traversoit. L'armée du Duc de Randan ayant perdu ce poste, se retira dans le bois où celle du Comte de Lorges la suivit de près. Lorsque la première fut arrivée sous Chavân, elle se rangea en bataille ; & tandis que la Cavalerie passa le pont, l'Infanterie fit ferme contre les troupes ennemies. De part & d'autre le feu fut également soutenu. Il y eut quatre-vingt mille coups tirés, & cependant il n'arriva aucun accident. Après ces manœuvres toutes les troupes res-

190 MERCURE DE FRANCE.

vinrent au camp , où le Marquis de Paulmy avoit fait préparer une fête magnifique en réjouissance de l'heureux accouchement de Madame la Dauphine. L'Evêque Duc de Langres entonna le *Te Deum* , qui fut chanté au bruit de l'artillerie. Il y eut ensuite un somptueux repas en rase campagne à la tête du camp. On servit cinq tables, composant ensemble cinq cens trente couverts. Les soldats participèrent aussi à cette fête. Le Marquis de Paulmy avoit fait donner un bœuf à chaque bataillon , de même qu'à chaque régiment de Cavalerie & de Dragons. Chaque soldat eut une pinte de vin & une livre & demie de pain blanc. Dès que les Généraux & les Officiers furent sortis de table , toute la desserte fut abandonnée au pillage. Pendant la nuit le camp fut illuminé par des cordons de lampions le long de la ligne, avec des pyramides de distance en distance. On avoit distribué aux troupes des balles d'artifice , qui furent tirées par intervalles , & accompagnées d'un grand nombre de fusées d'honneur.

Le Maréchal Duc de Belle-Isle & le Marquis de Paulmy partirent le 6 pour se rendre au camp d'Alsace , commandé par le Comte de Maillebois.

F R A N C E.

Nouvelles de la Cour , de Paris , &c.

LEurs Majestés & la Famille royale ont signé le contrat de mariage du Marquis le Danois , connu ci-devant sous le nom de Marquis de Joffreville , & de Demoiselle de Cernay , fille du Marquis de Cernay , Lieutenant-Général des ar-

NOVEMBRE. 1754. 191.
mées du Roi , & Commandeur de l'Ordre royal
& militaire de Saint Louis.

Dans le mois d'Août , l'Académie royale des Sciences a présenté au Roi , à la Reine & à Monseigneur le Dauphin , le volume de ses Mémoires pour l'année 1750. M. Buache , Adjoint de cette Académie , & premier Géographe du Roi , présenta en même tems à Sa Majesté la *Suite des Considérations géographiques & physiques sur les nouvelles découvertes au Nord de la grande mer*. Ce sçavant , en rapprochant diverses Relations , avoit conjecturé que l'Amérique s'avançoit au Nord-Ouest de la Californie , & formoit une presqu'île. Il avoit de même conjecturé que l'Asie & l'Amérique n'étoient séparées que par un détroit , dont l'espace le moins large est sous le cercle polaire. Les vûes de M. Buache ayant été confirmées par les diverses connoissances qui nous sont venues de Russie , il a cru devoir les rendre publiques.

L'Abbé Raynal , de la Société royale de Londres , & de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Prusse , a eu aussi l'honneur de présenter au Roi son ouvrage intitulé : *Mémoires historiques , militaires & politiques de l'Europe , depuis l'élévation de Charles V au trône de l'Empire , jusqu'au traité d'Aix la Chapelle en 1748*.

Le Comte d'Eu célébra le premier Septembre à Sceaux , par une fête magnifique , l'heureux événement qui fournit à la maison regnante un nouvel appui. On chanta dans la Chapelle du Château un *Te Deum* en musique , de la composition de M. Daquin , Organiste du Roi. Il y eut ensuite un feu d'artifice , une illumination dans les jardins & un bal après souper. L'après-midi , les Chevaliers & Chevalieres de l'Arc , au nombre de

192 MERCURE DE FRANCE.

trente, & en habits uniformes, se disputèrent un prix que le Comte d'Eu avoit proposé. Le Prince de Dombes & un grand nombre de personnes de distinction assistèrent à cette fête.

Le 2, chaque Président & Conseiller du Parlement reçut une lettre de cachet conçue en ces termes. » Monf. Je vous fais cette lettre pour » vous ordonner de vous rendre le Mercredi 4 du » présent mois, à huit heures du matin ; dans la » Chambre où vous êtes de service ; & celle- » ci n'étant pour une autre fin , je prie Dieu » qu'il vous ait , Monf. en sa sainte garde. Ecrit » à Versailles le premier Septembre 1754. *Signé*
LOUIS.

M. de Lamoignon, Chancelier de France, se rendit le même jour à la Chambre royale, & l'on y lut les Lettres Patentes portant suppression de cette Chambre. Voici la teneur de ces Lettres.

» LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de Fran- » ce & de Navarre : A tous ceux qui ces présen- » tes verront. Salut. Par nos Lettres Patentes en » forme de déclaration, du 11 Novembre der- » nier, nous avons établi en notre Château du » Louvre un Siège & Chambre de Justice, appel- » lée Chambre royale, pour connoître de toutes » matieres civiles, criminelles & de police, qui » sont de la compétence du Parlement ; & nous » avons composé cette Chambre de plusieurs de nos » Conseillers en notre Conseil d'Etat & Maîtres » des Requêtes ordinaires de notre Hôtel. Nous ne » laisserons échapper aucune occasion de leur » donner des marques de la satisfaction que nous » avons de leur fidélité & de leur affection à notre » service, dont nous avons reçu de nouveaux té- » moignages dans l'administration de la justice » qu'ils ont rendue à nos peuples, sans que leurs
fonctions

NOVEMBRE. 1734. 193

» fonctions dans nos Confeils en ayant été inter-
 » rompus. Mais cet établiffement devenant fans
 » objet par la réfolution que nous avons prife
 » de rappeler notre Cour de Parlement dans no-
 » tre bonne ville de Paris pour reprendre les
 » fonctions : à ces caufes & autres confidérations
 » à ce nous mouvant, de l'avis de notre Confeil
 » & de notre certaine fcience, pleine puiffance &
 » autorité royale ; nous avons par ces préfentes
 » fignées de notre main, révoqué, éteint & fup-
 » primé, révoquons, éteignons & fupprimons
 » notre Chambre royale établie par nos Lettres
 » Patentes en forme de déclaration, du 11 No-
 » vembre dernier. Ordonnons que les minutes des
 » Greffes de notre dite Chambre royale foient
 » portées au Greffe de notre Confeil. Si donnons
 » en mandement à nos amés & féaux les gens te-
 » nant notre Chambre royale à Paris, que ces
 » préfentes ils aient à faire regiftrer, & le con-
 » tenu en icelles exécuter & faire exécuter félon
 » leur forme & teneur ; car tel eft notre plaifir. En
 » témoin de quoi nous avons fait mettre notre
 » fel à cef dites préfentes. Donné à Verfailles,
 » le treizième jour du mois d'Août, l'an de grace
 » mil fept cent cinquante-quatre, & de notre re-
 » gne le treize-neuvième. *Signé* LOUIS. *Et plus*
 » bas, par le Roi, M. P. de Voyer d'Argenson.

Ces Lettres ayant été enregiftrées par la Cham-
 bre royale, les Confeillers d'Etat & Maîtres des
 Requêtes dont elle étoit compofée, mifent fin à
 leurs fcampes.

On célébra le 2 du même mois, dans l'Eglife
 de l'Abbaye royale de Saint-Denis, avec les cé-
 rémonies accoutumées, le Service qui s'y fait tous
 les ans pour le repos de l'ame de Louis XIV, &
 l'Evêque de Sens y officia pontificalement. Le

294 MERCURE DE FRANCE.

Prince de Dombes & le Comte d'En y assistèrent , ainsi que plusieurs Seigneurs de la Cour.

Sur la proposition faite de la part du Prince de Condé aux Etats de Bourgogne , par les Présidens des Chambres , ces Etats ont unanimement résolu de faire présent de la somme de douze mille livres à la Dame Poissonnier , nourrice de Monseigneur le Duc de Bourgogne. Ils ont cru que la Dame Poissonnier étant de Dijon , le Roi auroit pour agréable qu'une Province , dont l'aîné des petits-fils de France porte toujours le nom , donnât en cette occasion des marques de son zèle pour Sa Majesté & pour la Famille royale. Le Roi a approuvé la résolution des Etats.

Le 30 Août, le P. Geoffroy , l'un des Professeurs de Rhétorique du Collège de Louis le Grand , fit plaider une cause académique , dans laquelle il examina le caractère d'esprit qui contribue le plus à l'honneur des Arts & des Lettres. Le Nonce , plusieurs Prélats , ainsi que le Maréchal , Duc de Coigni , & un grand nombre d'autres personnes de la première distinction , s'y trouverent & applaudirent unanimement au mérite des Orateurs & aux grâces avec lesquelles parla le Comte de Coigni , chargé de prononcer le jugement.

Tous les Membres du Parlement , en conséquence des ordres que le Roi leur avoit envoyés le 2 de ce mois , se rendirent le 4 à huit heures du matin , chacun dans la Chambre où il est de service. Les Chambres des Enquêtes & des Requêtes furent appelées peu de tems après à la Grand-Chambre , & les Gens du Roi remirent les Lettres Patentes en forme de déclaration , par lesquelles Sa Majesté a jugé à propos de faire sçavoir ses volontés à son Parlement. Les Gens du Roi retirés , on fit la lecture de ces Lettres Patentes.

NOVEMBRE. 1754. 195.

Elles portent » que Sa Majesté toujours occupée
 » du soin d'appaiser les divisions qui se sont éle-
 » vées depuis quelque tems, & dont les suites lui
 » ont paru mériter toute son attention, a pris les
 » mesures qu'elle a jugé les plus capables de pro-
 » curer la tranquillité à l'avenir. Que dans l'espé-
 » rance que le Parlement, s'empressant par une
 » prompte obéissance. & par un travail redoublé,
 » de réparer le préjudice qu'ont pu souffrir les
 » sujets du Roi, donnera en toutes occasions des
 » marques de sa soumission & de sa fidélité en se
 » conformant à la sagesse des vûes qui animent
 » Sa Majesté, le Roi a résolu de rassembler le
 » Parlement à Paris. Qu'à ces causes, Sa Majesté
 » ordonne à tous & chacun des Officiers de son
 » Parlement, de reprendre leurs fonctions accou-
 » tumées, nonobstant toutes choses à ce con-
 » traire, & de rendre la justice à ses sujets, sans
 » retardement & sans interruption, suivant les
 » loix & le devoir de leurs charges. Que le Roi
 » ayant reconnu que le silence imposé depuis
 » tant d'années sur des matieres qui ne peuvent
 » être agitées sans nuire également au bien de la
 » Religion & à celui de l'État, est le moyen le
 » plus convenable pour assurer la paix & la tran-
 » quillité publique; Sa Majesté enjoint à son Par-
 » lement de tenir la main à ce que d'aucune part
 » il ne soit rien fait, tenté, entrepris ou innové,
 » qui puisse être contraire à ce silence & à la paix
 » qu'elle veut faire regner dans ses États. Que
 » conséquemment elle ordonne de procéder con-
 » tre les contrevenans, conformément aux loix
 » & ordonnances. Que néanmoins pour contri-
 » buer de plus en plus à tranquilliser les esprits, à
 » entretenir l'union, à maintenir le silence & à
 » faire oublier entièrement le passé, le Roi veut

196 MERCURE DE FRANCE.

» & entend que toutes les poursuites & procé-
 » dures qui pourront avoir été faites, & les ju-
 » gemens définitifs qui pourroient avoir été ren-
 » dus par contumace depuis le commencement,
 » & à l'occasion des derniers troubles, jusqu'au
 » jour des présentes, demeurent sans aucune suite
 » & sans aucun effet; sans préjudice cependant
 » des jugemens définitifs rendus contradictoire-
 » ment & en dernier ressort, sauf aux parties con-
 » tre lesquelles ils auroient été rendus, à se pour-
 » voir, s'il y a lieu, par les voyes de droit. »

Ces lettres furent enregistrées le 5, & le Parlement
 ayant repris le lendemain ses fonctions, la Cham-
 bre des Vacations à laquelle le Président le Pelle-
 tier de Rozambo préside, a été établie dans la
 forme ordinaire.

Le 5, les Controllleurs Généraux des Rentes de
 l'Hôtel de Ville firent célébrer une Messe solem-
 nelle & chanter le *Te Deum* dans l'Eglise des
 Blancs-Manteaux, en action de grâces de la nais-
 sance de Monseigneur le Duc de Berri.

Le 7, le Parlement fit une grande députation
 au Roi; conséquemment à la permission qui en
 avoit été demandée le 6 à Sa Majesté par les Gens
 du Roi. M. de Maupeou, premier Président, por-
 ta la parole, & prononça un discours éloquent &
 pathétique. Sa Majesté répondit; » J'ai fait ce que
 » j'ai cru convenable pour remettre l'ordre & ré-
 » tablir la tranquillité. La justice rendue à mes
 » sujets est un des points que j'avois à cœur; mais
 » principalement occupé de les faire jouir de tout
 » ce que j'ai fait pour leur bien, j'écarte en ce
 » moment tout autre objet. Que mon Parlement
 » sente & reconnoisse mes bontés. Qu'il se con-
 » forme en tout aux intentions que je lui ai fait
 » connoître, & dont le but est de maintenir les

NOVEMBRE. 1754. 197

soix du Royaume , sans s'écarter du respect dû à la Religion. Voilà mes volontés.

Les Chambres assemblées arrêterent le même jour , qu'il seroit fait registre de la réponse de Sa Majesté , ainsi que du discours du premier Président.

La Compagnie des Indes exposa en vente à l'Orient en Bretagne , le 7 Octobre & les jours suivans, les marchandises apportées par les vaisseaux le *Bourbon*, le *Maréchal de Saxe*, le *Rouillé*, le *Lys*, le *Pholippeaux*, l'*Achille*, le *Maurepas*, le *Puixieux*, le *Duc de Chartres*, l'*Auguste* & les *Trois-Cansons*, venant de Pondichery, de Bengale, de la Chine, & des isles de France & de Bourbon, arrivés au port de l'Orient les 7, 13 & 25 Mai, 4 & 7 Juin, premier, 17 & 18 Juillet de cette année. Cette Compagnie attend de l'isle de France le vaisseau le *Saint-Priest*, chargé de marchandises de la Chine, & les vaisseaux le *Saint-Louis*, venant de Pondichery, le *Silhouette* & le *Duc de Parme*, qui viennent de Bengale. Elle comprendra dans sa vente le chargement de ses quatre vaisseaux, s'ils arrivent à tems, & les listes en seront données au public. La Compagnie attend aussi du Sénégal une partie de gomme : elle aura soin de prévenir le public sur cet article, lorsqu'elle sera elle-même plus instruite. Les adjudicataires ne pourront avoir la livraison de leurs marchandises qu'après avoir payé au Caissier de la Compagnie à l'Orient le montant de leur adjudication en argent ou en lettres de change bien & dûement acceptées. Le paiement comptant des marchandises sera fixé au 10 Novembre prochain ; le paiement à usance au 10 Décembre suivant ; & celui à deux usances au 10 Janvier 1755, pour les villes & places du Royaume nommées dans l'avisissement impri-

398 MERCURE DE FRANCE.

né par ordre de la Compagnie. Elle accordera dix pour cent d'escompte sur le paiement comptant, neuf pour cent sur le paiement à usance, & huit pour cent sur le paiement à deux usances.

Le 8 Septembre, Fête de la Nativité de la Sainte Vierge, leurs Majestés entendirent la Messe dans la Chapelle du Château. Elles assistèrent l'après-midi aux Vêpres chantées par la Musique, auxquelles l'Abbé Gergoy, Chapelain ordinaire de la Chapelle-Musique, officia.

Le Roi, soupa le même jour au grand couvert chez la Reine avec la Famille royale.

Le lendemain, le Roi se rendit au Château de Choisy.

Madame Louise qui a été fort incommodée d'une fluxion, se porte beaucoup mieux depuis une saignée du pied qu'on lui a faite avant-hier.

Le 8, M. Bignon prêta serment entre les mains du Roi, pour la charge de Commandeur-Prevôt, Maître des Cérémonies de l'Ordre du Saint Esprit.

Le Comte de Galiffet, Brigadier, Mestre de camp du Régiment de Cavalerie de la Reine, prêta serment le même jour entre les mains de Sa Majesté pour la Lieutenance générale du Mâconnais.

M. de Bombelles, Lieutenant général des armées du Roi, Commandant dans la Lorraine; & le Comte de Moncan, Maréchal de camp, Commandant en Languedoc, ont été nommés Commandeurs de l'Ordre royal de S. Louis.

M. Pascal Aquaviva d'Arragonna, ci-devant Vice-Légat d'Avignon, a été présenté par M. Guakerio, Nonce ordinaire du Pape en cette Cour, au Roi, à la Reine, à Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, Monseigneur le Duc de

NOVEMBRE. 1754. 199

Bourgogne, Madame, Madame Adelaïde & à Mesdame Victoires, Sophie & Louise. Leurs Majestés & la Famille royale lui ont fait un accueil distingué.

On publia le 10 un Arrêt du Parlement rendu dans une assemblée des Chambres, & portant Règlement pour accélérer pendant le tems des Vacations l'instruction des procès & instances pendantes en la Cour, tant à la Grand-Chambre qu'aux Chambres des Enquêtes. Par cet Arrêt, le Parlement ordonne que les instances & procès, tant de la Grand-Chambre que des cinq Chambres des Enquêtes, continueront d'être instruits pendant la Chambre des Vacations, ainsi & en la manière qu'ils s'instruisent pendant le tems des séances de la Cour. A cet effet permet aux Procureurs de présenter dans lesdites instances & procès toutes requêtes nécessaires pour l'instruction; d'y former au nom de leurs parties, telles demandes incidentes, qu'ils aviseront, sur lesquelles requêtes les Conseillers, tant de la Grand-Chambre que des Chambres des Enquêtes qui seront de service à la Chambre des Vacations, seront & demeureront autorisés, chacun à leur égard, pour les procès de leur Chambre, de répondre si faire se doit. Pourront les Procureurs faire les productions, tant principales que productions nouvelles, remettre lesdites productions au Greffe de chacune des Chambres où les procès seront pendans; se présenter au Greffe des présentations, & y lever des défauts, sans néanmoins pouvoir les faire juger, si ce n'est pour les faire joindre aux instances & procès. Les Greffiers, tant des présentations que des dépôts, & les Greffiers de chaque Chambre, seront tenus de se trouver à leurs Greffes aux jours & heures ordinaires, pour y recevoir les présentations qui y seront faites, & les pièces & productions qui y seront remises.

I iij

200 MERCURE DE FRANCE.

Le Duc de Penthièvre partit le même jour pour la Provence, dont il visitera les places maritimes. Ce Prince s'embarquera ensuite pour l'Italie, où il voyagera sous le nom de Comte de Dinah. Il est suivi de la plus grande partie de sa maison.

Le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, est arrivé le 12. de Luneville.

Pendant la nuit du 1.^r au 2. Septembre, le feu a pris à l'Abbaye royale de Saint Pierre d'Avenay, en Champagne. L'Eglise & le Monastere ont été presque entièrement consumés.

Le 10, les Fermiers Généraux firent chanter dans l'Eglise de Saint Eustache, une Messe solennelle, & le *Te Deum*, pour remercier Dieu de la nouvelle bénédiction qu'il lui a plu de répandre sur la Famille royale.

Le Roi, qui s'étoit rendu de Choisy à Bellevue, revint ici le 13. du même mois.

Le même jour, Monseigneur le Duc de Bourgogne, pour célébrer le jour de sa naissance, fit tirer de l'artifice dans le jardin qui tient à son appartement. Ce spectacle a beaucoup amusé ce Prince & Madame.

Quoique la fluxion de Madame Louise soit dissipée, cette Princesse n'a quitté son appartement que le 15, & elle n'est sortie qu'en chaise pour aller chez le Roi & chez la Reine. M. de Saint Yves, Oculiste de grande réputation, a été appelé plusieurs fois pour étancher les yeux de Madame Louise. Le Roi de Pologne, dont la vue depuis un tems s'est affoiblie, a fait aussi à M. de Saint Yves l'honneur de le consulter.

Le 14, le Duc d'Aiguillon prit congé de Louis Majestés & de la Famille royale, pour aller tenir les Etats de Bretagne.

M. de Machault, Garde de Sceaux de France,

NOVEMBRE. 1754. 201

Ministre & Secrétaire d'Etat, ayant le Département de la Marine, présenta le 16 au Roi l'Evêque de Babylone, Consul de France à Bagdad.

Le Roi a accordé au Duc de Brissac, Lieutenant-Général des Armées de Sa Majesté, le Gouvernement de Salces en Roussillon, vacant par la mort du Comte de Coiffé.

Sa Majesté a donné le Gouvernement du Château de Vincennes, qui vaquoit par la mort du Marquis du Châtelet, au Marquis de Voyer, Maréchal de Camp & Inspecteur-Général de la Cavalerie.

Le Comte de Dürfort, Cornette de la Compagnie des Chevaux-Legers de la Garde du Roi, a obtenu de Sa Majesté la permission d'aller voir diverses Cours.

Le Marquis de Malespina, envoyé par l'Infant Duc de Parme & par Madame Infante Duchesse de Parme, pour complimenter Leurs Majestés & la Famille royale sur la naissance de Monseigneur le Duc de Berry, s'acquitta le 14 de cette commission.

Le 15, après-midi, le Roi & la Reine entendirent, dans la Chapelle du Château, l'Office célébré par les Missionnaires.

Leurs Majestés souperent le 13 & le 15 au grand couvert.

Le 17, le Comte de Sartiranne, Ambassadeur ordinaire du Roi de Sardaigne, eut une audience particulière du Roi, dans laquelle il présenta à Sa Majesté une lettre de compliment du Roi son maître, sur l'heureux accouchement de Madame la Dauphine. Le Comte de Sartiranne fut conduit à cette audience, ainsi qu'à celles de la Reine, de Monseigneur le Dauphin & de Madame la Dauphine, par M. Dufort, Introduteur des Ambassadeurs.

202 MERCURE DE FRANCE.

Le même jour, le Roi retourna au Château de Choisy.

Le 10, les Payeurs des Rentes firent chanter, dans l'Eglise des Peres de la Merci, une Messe solennelle & le *Te Deum*, en action de graces de la naissance de Monseigneur le Duc de Berry.

On mande de Picardie, qu'il y a dans la Baronnie de Mouchy-le-Châtel, appartenante au Comte de Noailles, quatre sœurs qui forment ensemble trois cens quarante-deux ans & deux mois. Selon les Extraits baptistaires qu'on nous a envoyés, la premiere est âgée de quatre-vingt-quatorze ans huit mois; la seconde, de quatre-vingt-cinq ans six mois; la troisième, de quatre-vingt-deux ans; & la dernière de quatre-vingt. Elles sont nées du même pere & de la même mere, qui leur a servi à toutes les quatre de nourrice.

Le 10, le Roi revint du Château de Choisy.

Le même jour, M. Pereire, Pensionnaire du Roi, présenta au Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, un des sourds & muets de naissance auxquels il a enseigné à parler. Le jeune élève répondit en termes distincts & avec justesse à toutes les questions qu'on lui fit pendant près d'une heure qu'il demeura dans le cabinet de Sa Majesté Polonoise. Monseigneur le Dauphin étant venu dans cet intervalle rendre visite au Roi de Pologne, fut témoin pour la seconde fois des effets du talent singulier de M. Pereire, dont il avoit eu déjà occasion de voir un élève à Choisy. Ce Prince témoigna beaucoup de satisfaction au maître & au disciple. Le Roi de Pologne honora l'un & l'autre des plus grandes marques de bonté.

Le 11, la Duchesse de Châtillon, en grand deuil, fit ses révérences au Roi, à la Reine & à la Famille Royale.

NOVEMBRE. 1754. 203

Ce même jour , la Marquise d'Amezaga & la Marquise de Marbeuf furent présentées.

Le même jour , Sa Majesté soupa au grand couvert chez la Reine.

Le 22 , le Roi partit pour Crecy.

Le même jour , le Comte de Stainville , Maréchal des camps & armées du Roi , & son Ambassadeur extraordinaire auprès du Saint Siege , prit congé de Leurs Majestés. Il est parti depuis pour Rome.

Le Comte de Rochechouart-Fauchoas , Lieutenant-Général , a pris aussi congé de Leurs Majestés , & il est parti au commencement d'Octobre pour aller résider en qualité de Ministre Plénipotentiaire du Roi auprès de l'Infant Duc de Parme.

Le Marquis de Fougieres , Lieutenant-Général , & Lieutenant des Gardes du Corps , a prêté serment de fidélité entre les mains du Roi , pour la Lieutenance Générale du Nivernois.

Le Chevalier de la Tour-Dupin , & le Marquis de Guitault , ont été nommés Guidons de Gendarmerie.

Le Roi a gratifié d'une pension de six mille livres M. l'Abbé de Guebriand , son Ministre Plénipotentiaire auprès de l'Electeur de Cologne.

Sa Majesté a accordé une pareille pension à M. d'Aligre , Maître des Requêtes , ci-devant Intendant de Picardie.

Les Chanoines Réguliers de Sainte Geneviève , tintent ici le 12 Septembre leur Chapitre général , & ils élurent le Pere Chaubert pour Abbé & Supérieur Général de leur Congrégation , à la place du Pere Duchêne , qui a fini son triennat.

M. Pagny , Démonstrateur de l'Université , a eu l'honneur , pendant le dernier voyage du Roi à Crecy , de faire voir à Sa Majesté une Cham-

204 MERCURE DE FRANCE.

des obscures portative. Il avoit adapté à cette machine un microscope solaire, qu'il a inventé en 1722, & par le moyen duquel Sa Majesté observa la circulation du sang dans le cœur & jusqu'aux extrémités des parties des plus petites insectes.

Les Pages de Madame la Dauphine ont présenté à cette Princesse, ainsi qu'à Monseigneur le Dauphin, un ouvrage de fortification qu'ils ont exécuté en relief, pour se procurer une plus parfaite intelligence des différentes parties dont les fortifications d'une place peuvent être composées. Ce Prince & cette Princesse ont témoigné beaucoup de satisfaction de l'application que cette jeune noblesse montre pour les Mathématiques & pour les autres exercices qui peuvent contribuer à former de bons Officiers.

Le Roi revint le 27 de Grece, & soupa le soir au grand couvert chez la Reine.

Le 28, le Roi se rendit à Choisy, d'où Sa Majesté est revenue le 30.

Le 28, le Roi de Pologne Duc de Lorraine & de Bar, & Madame Adélaïde, tinrent sur les Fonts, dans la Chapelle du Château, le fils dont la Marquise de Montbary est accouchée le 21 du même mois. L'enfant a été nommé *Adélaïde-Stanislas-Marie*. Les cérémonies du Baptême lui ont été suppléées, en présence du Curé de la Paroisse de Notre-Dame, par l'Abbé de Soulanges, Aumônier de Madame Adélaïde.

Le 29, la Reine, accompagnée de la Famille royale, entendit dans la Chapelle du Château, la grande Messe, célébrée par les Missionnaires. Sa Majesté assista l'après-midi aux Vêpres & au Salut.

Le Chevalier Mocenigo, Ambassadeur ordinaire de la République de Venise, fit le même jour son entrée publique en cette ville. Le Maré-

Châl de Balincourt & M. Dufort, Introduceur des Ambassadeurs, allèrent le prendre dans les Carrosses du Roi & de la Reine au Couvent de Picpus, d'où la marche se fit en cet ordre. Le carrosse de l'Introduceur; celui du Maréchal de Balincourt; un Suisse de l'Ambassadeur, à cheval; ses Courriers & sa livrée à pied; six de ses Officiers, son Maître d'Hôtel à la tête; un Ecuyer, & six Pages à cheval; le carrosse du Roi, aux côtés duquel marchaient la livrée du Maréchal de Balincourt & celle de M. Dufort; le carrosse de la Reine; celui de Madame la Dauphine, ceux du Duc d'Orléans, de la Duchesse d'Orléans, du Prince de Condé, de la Princesse de Condé, du Comte de Charolois, du Comte de Clermont, de la Princesse Dauphine de Conty, du Prince de Conty, du Comte de la Marche, du Prince de Dombes, du Comte d'Eu, de la Comtesse de Toulouse, du Duc de Penthièvre, & celui de M. Rouillé, Ministre & Secrétaire d'Etat, ayant le Département des Affaires Etrangères. A une distance de trente à quarante pas marchaient les quatre carrosses de l'Ambassadeur, précédés d'un Suisse à cheval; ils étoient suivis du carrosse de M. Farsetti, noble Vénitien. Lorsque le Chevalier Mocenigo fut arrivé à son Hôtel, il fut complimenté de la part du Roi, par le Duc d'Anjou, premier Gentilhomme de la Chambre; de la part de la Reine, par le Comte de Tessé, premier Ecuyer de Sa Majesté; de la part de Madame la Dauphine, par le Comte de Mailly, premier Ecuyer de cette Princesse, & de la part de Madame Adélaïde, par le Marquis de Lhôpital, son premier Ecuyer.

Le premier Octobre, le Prince de Pons & M. Dufort, Introduceur des Ambassadeurs, étant

206 MERCURE DE FRANCE.

allés prendre le Chevalier Mocenigo en son Hôtel dans les carrosses du Roi & de la Reine, le conduisirent à Versailles, où il eut sa première audience publique du Roi. L'Ambassadeur trouva à son passage, dans l'avant-cour du Château, les Compagnies des Gardes Francoises & Suisses sous les armes, les Tambours appellant; dans la cour, les Gardes de la Porte & ceux de la Prévôté de l'Hôtel à leurs postes ordinaires; & sur l'escalier les Cent Suisses, la hallebarde à la main. Il fut reçu en dedans de la salle des Gardes, par le Duc de Luxembourg, Capitaine des Gardes du Corps, qui étoient en haie & sous les armes. Après l'audience du Roi, l'Ambassadeur fut conduit à l'audience de la Reine, & à celle de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine; & de Monseigneur le Duc de Bourgogne, par le Prince de Pons & par l'Introduit des Ambassadeurs. Il fut conduit ensuite à celles de Monseigneur le Duc de Berry, de Madame, de Madame Adelaïde, & de Mesdames Victoire, Sophie & Louise; & après avoir été traité par les Officiers du Roi, il fut reconduit à Paris dans les carrosses de leurs Majestés avec les cérémonies accoutumées.

Sa Majesté Polonoise partit le 30 à dix heures du matin, pour retourner à Luneville.

Pendant le séjour que le Roi de Pologne a fait ici, la Reine a dîné tous les jours avec ce Prince.

Le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, le jour de son départ de Versailles, alla dîner au Château de Saint-Ouen chez le Duc de Gèvres. Sa Majesté y fut reçue au bruit des tambours & d'un grand nombre de boîtes. En descendant de carrosse, elle se promena dans les jardins. Les Dames la suivirent dans des calèches. La beauté du lieu parut faire un grand plaisir au Roi de Po-

logne, & ce Prince donna plusieurs éloges au Duc de Gesvres sur son goût, auquel le public a si souvent applaudi. Après la promenade, le Duc de Gesvres conduisit le Roi de Pologne dans le salon, où la table de Sa Majesté étoit préparée. La Princesse de Talmont & plusieurs autres Dames eurent l'honneur de manger avec ce Prince, ainsi que le Duc de Gesvres, le Duc de Fleury, le Duc Ossolinski, le Prince de Beauveau, le Prince de Chimay, le Marquis de Lhôpital, le Primat de Lorraine, le Chevalier de Choiseul, le Comte de Chabor, le Prévôt des Marchands, & M. de la Galaisière. Vers deux heures après-midi, le Roi de Pologne se mit en route pour la Lorraine, très-satisfait de la magnifique réception que le Duc de Gesvres lui a faite. Dans cette fête tout s'est passé avec le plus grand ordre, malgré le concours prodigieux de peuple qu'avoit attiré de toutes parts le désir de voir Sa Majesté Polonoise.

Le premier Octobre, le Commandeur de la Cerda, Envoyé extraordinaire du Roi de Portugal, eut en long manteau de deuil, une audience particulière du Roi, dans laquelle il donna part à Sa Majesté de la mort de Marie-Anne d'Autriche, Reine Douairière de Portugal. Il fut conduit à cette audience par M. Dufort, Introdacteur des Ambassadeurs.

Le Roi a déclaré que le 6 il prendroit le deuil.

Leurs Majestés & Mesdames de France partirent le 2 pour Choisy, & se rendirent le 4 à Fontainebleau.

Madame la Dauphine fut relevée le 2 de ses couches, par M. l'Abbé de Murat, Aumônier de cette Princesse, & Vicaire Général de l'Archevêché de Sens.

L'Intérêt de l'embellissement de cette Capitale faisoit desirer une place devant l'Eglise de Saint Sulpice. Il a plu au Roi d'en agréer le projet & Sa Majesté ayant daigné accepter d'en être le fondateur, a voulu que la première pierre fût posée en son nom. Le Duc de Gesvres, Gouverneur de Paris, a été nommé pour représenter le Roi dans cette cérémonie, qui s'est faite le 2 avec la plus grande solennité. Après un Salut chanté en musique, & suivi du *Te Deum*, la pierre a été posée. On y a enfermé plusieurs médailles, représentant d'un côté le buste du Roi, & de l'autre le portail de Saint Sulpice, avec cette inscription : *Basilica urbi additum decus*. Rien n'a été négligé pour l'appareil d'une fête à laquelle la religion & la reconnoissance devoient également concourir. Vis-à-vis de l'esplanade, où s'est fait la pose de la pierre, on avoit élevé un magnifique arc de triomphe, de soixante-quatre pieds de façade sur quarante-neuf pieds de hauteur, du dessein de M. Servandoni. Le soir on illumina toutes les parties de cette décoration qui en étoient susceptibles. En même tems, la partie supérieure du portail & des tours furent illuminées sous différentes formes d'architecture, & l'on tira un bouquet d'artifice, dont on avoit disposé les préparatifs de façon que le Roi pût l'appercevoir de Choisy.

Le Marquis de Pontchartrain, Lieutenant-Général des armées du Roi, s'est démis de la place d'Inspecteur Général de la Cavalerie. Sa Majesté lui a donné le Gouvernement des villes & châteaux de Ham, qui vaquoit par la mort de M. Walli; & elle a disposé de la place vacante d'Inspecteur Général de la Cavalerie, en faveur du Marquis de Poyanne, Maréchal de Camp.

On manda de Dauphiné, que le 9, sur les sept heures & demie du soir, on avoit senti à Thein une secousse de tremblement de terre, qu'elle avoit été suivie une heure après d'une seconde secousse, & que le lendemain il y en avoit eu une troisième. Cette dernière fut accompagnée d'un bruit semblable à celui d'un coup de tonnerre.

Le 4 Octobre, le Roi, la Reine, & Mesdames de France, arriyèrent à Fontainebleau du Château de Choisy.

Le 5, Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine vinrent en cette capitale pour rendre à Dieu leurs solemnelles actions de grâces. Ce Prince & cette Princesse arriverent sur les quatre heures & un quart à l'Eglise Métropolitaine. L'Archevêque de Paris, à la tête du Chapitre, les reçut à la porte de l'Eglise, les complimenta, & leur présenta l'eau bénite. Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine furent conduits dans le Chœur, où ils assistèrent au Te Deum, auquel l'Archevêque officia. En sortant, ils firent leur prière à la Chapelle de la Vierge. De l'Eglise Métropolitaine, Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine allèrent à celle de Sainte Geneviève; ils furent reçus à la porte par l'Abbé à la tête de la Communauté. Après que ce Prince & cette Princesse furent entrés dans le chœur, on célébra le Salut, & l'Abbé y officia. La chaise de Sainte Geneviève étoit découverte; celle de Sainte Clotilde étoit sur l'autel. Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine, en arrivant à l'Eglise Métropolitaine & à celle de Sainte Geneviève, ont trouvé une Compagnie des Gardes Françaises & une des Gardes Suisses sous les armes. Le soir, ce Prince & cette Princesse retour-

210 MERCURE DE FRANCE.

nerent à Versailles. Par-tout , sur leur passage ; le peuple est accouru en foule pour jouir de leur présence.

Leurs Majestés , accompagnées de Mesdames , assistèrent le 6 dans la Chapelle aux Vêpres & au Salut.

Le Roi soupa le soir au grand couvert chez la Reine.

Le même jour , le Roi prit le deuil pour trois semaines , à l'occasion de la mort de la Reine Douairière de Portugal.

Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine , qui étoient restés à Versailles , se sont rendus le 7 à Fontainebleau.

Le 10 , les actions de la Compagnie des Indes étoient à dix-huit cent vingt livres. Les billets de la première lotterie royale ni ceux de la seconde n'avoient point de prix fixé.

Charles-Antoine Leclerc de la Bruère , chargé des affaires du Roi à Rome , y est mort le 18 Septembre dernier. Sa Majesté lui avoit accordé en 1744 le privilège du Mercure de France , conjointement avec feu M. Fuzelier. C'est M. de Boissy , de l'Académie Française , qui lui succède dans cet emploi littéraire ; & cette distinction dont le Roi l'a honoré , est aussi flatteuse pour lui que les arrangemens qui ont été faits à cette occasion sont utiles à la littérature. Sa Majesté a bien voulu accorder sur le revenu de cet ouvrage périodique quelques pensions à plusieurs gens de lettres. M. de Boissy n'entrera en fonction qu'au mois de Janvier ; l'Abbé Raynal continuera le Mercure le reste de l'année.

Tout le Royaume soupiroit depuis long-tems après l'Arrêt qu'on va lire. On peut assurer que c'est une des plus sages dispositions qui ayent été faites depuis un siècle. Que ne doit-on pas attendre d'un Ministre qui commence son administration par une opération de cette importance ?

ARREST NOTABLE.

A RREST du Conseil d'Etat du Roi, du 17 Septembre 1754, qui entr'autres dispositions ordonne que le commerce de toute espece de grains sera libre entierement par terre & par les rivières, de province à province, dans l'interieur du Royaume.

Sur ce qui a été représenté au Roi, que la grande quantité de grains de toute espece qui se trouvent actuellement dans le Languedoc & dans les Généralités d'Auch & de Pau en avoit fait baisser trop considérablement le prix, ce qui nuisoit également aux propriétaires & aux cultivateurs, & formoit une espece de disette au milieu même de l'abondance, Sa Majesté a bien voulu déférer enfin au vœu de ces provinces, qui demandent depuis long-tems à être autorisées à faire passer partie de ces grains à l'étranger ; mais elle a jugé en même tems qu'il étoit nécessaire de prendre quelques précautions qui, sans trop gêner cette partie de commerce, prévinsent néanmoins les abus qui pourroient naître d'une liberté trop indéfinie. A quoi desirant pourvoir : Oui le rapport du sieur Moreau de Sechelles, Conseiller d'Etat, & ordinaire au Conseil royal, Contrôleur général des Finances, le

212 MERCURE DE FRANCE.

Roi étant en son Conseil, a ordonné & ordonne ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

Le commerce de toute espece de grains sera libre entierement par terre & par les rivières de province à province, dans l'intérieur du Royaume, sans qu'il soit besoin d'obtenir pour cet effet de passeports ni de permissions particulieres : n'entend néanmoins Sa Majesté déroger en rien par la présente disposition, aux Arrêts, Réglemens, & usages établis pour l'approvisionnement de la bonne ville de Paris, qui continueront d'être observés & suivis comme par le passé.

II. Il sera permis à toutes personnes, de quelque état & condition qu'elles soient, nationaux ou étrangers, de faire sortir de la province de Languedoc & des Généralités d'Auch & de Pau, telle quantité de toute espece de grains qu'ils jugeront à propos, pour être transportés à l'étranger, sous la condition néanmoins que la traite n'en pourra être faite que par les ports d'Agde & de Bayonne.

III. Tous les grains qu'on tenteroit de faire sortir de ces provinces par d'autres routes ou ports que ceux indiqués dans l'article précédent, seront sujets à confiscation, de même que les voitures & chevaux qui les conduiront; & seront en outre le propriétaire desdits grains & le conducteur condamnés; savoir, le propriétaire en trois mille livres d'amende, lesquelles ne pourront sous aucun prétexte être remises ni modérées.

IV. Les droits dus à la sortie pour les grains qui seront embarqués ausdits ports d'Agde & de Bayonne, seront réduits & fixés à un sol par quintal; & la perception en sera faite suivant la forme accoutumée, par les Commis & Receveurs des fermes dans chacune desdites villes & ports.

V. Il sera tenu un registre particulier pour en

Son desdits droits , & il sera adressé tous les huit jours aux sieurs Intendans de la province de Languedoc & des Généralités d'Auch & de Pau , chacun pour ce qui concernera leur département, un état signé & certifié , qui contiendra la date des chargemens , jour par jour , la nature des grains qui auront été embarqués , leur quantité & la quotité des droits qui auront été perçus , desquels états lesdits sieurs Intendans enverront pareillement tous les huit jours un relevé au sieur Contrôleur général des Finances. Enjoint Sa Majesté aux sieurs Intendans & Commissaires départis en la province de Languedoc & dans les Généralités d'Auch & de Pau , de tenir la main à l'exécution du présent arrêt. Fait au Conseil d'Etat du Roi , Sa Majesté y étant , tenu à Versailles le dix-septième jour de Septembre mil sept cent cinquante-quatre. Signé, Phelypeaux.

N A I S S A N C E.

LE 13 Août, est né à Grenoble François-Henri, fils de Louis-François-René, Comte de Virieu, & d'Armande-Ursule de Bouschet de Sourches. Le parrain de l'enfant a été François, Marquis de Virieu, grand-pere paternel ; & la marraine Marguerite-Henriette Desmarets, fille du Maréchal de Maillebois, épouse de Louis de Bouschet, Marquis de Sourches, Comte de Montforeau, &c. Lieutenant général des armées du Roi, Conseiller d'Etat, Prévôt de l'Hôtel du Roi, & Grand Prévôt de France, belle grand-mere de l'enfant.

La maison de Virieu est une des plus anciennes de Dauphiné. Elle tire son nom de la terre de Virieu, qu'elle a possédé en franc-aleu, avec celles de Fayerges & de Montrével, depuis l'an 1041 jusqu'à l'an 1267. Il paroît que cette terre étoit

214 MERCURE DE FRANCE.

alors partagée entre les différentes branches de cette maison. Béatrix, fille unique de Martin, Sire de Virieu, qui se rendit caution en 1224 du Comte de Morienne & de Savoye, porta une partie de cette terre dans la maison de Clermont, qui en acquit dans la suite les autres portions. On connoît particulièrement deux branches de la maison de Virieu; l'une des Barons de Faverges & de Beauvoir, & l'autre des Seigneurs de Pupetieres. Le chef actuel de la première branche est André-Nicolas de Virieu de Beauvoir, appelé le Marquis de Faverges, né en 1697, & marié en 1710 avec Louise - Marie de Boffin, fille de François, Seigneur de Parrans, du Pont-Beauvoisin, &c, & de Catherine Revol.

L'auteur de la branche de Pupetieres est Guillaume de Virieu, qui partagea en 1244 avec ses freres, Amédée & Guigues. Il fut pere de Pierre ou Peret de Virieu, qualifié Conseigneur de Virieu dans son testament du 20 Juillet 1344. Henri, Evêque de Metz, lui avoit fait en 1323 une inféodation de soixante sols viennois de rente, pour les bons services qu'il avoit rendus au Dauphin Guigues VIII, son neveu. Son fils & son petit-fils, appelés tous les deux Goffred, rendirent hommage en 1388 & 1413 de la même rente. Le dernier qui est qualifié Seigneur de Pupetieres & de Clermont, épousa en 1424 Guigonne de Gumin. Il testa le 5 Avril 1430, & fut pere de Hugonin de Virieu, marié en 1462 avec Betanguette Genin. Leur fils Guillaume de Virieu, Seigneur de Pupetieres, épousa le 17 Février 1493 Louise de Luppé; & par son testament du 24 Juillet 1510, il institua héritier son fils aîné Claude de Virieu, Seigneur de Pupetieres, qui épousa en 1531 Jeanne de Virieu, & testa le 21 Mars 1542. Leur fils Claude II, qui fit son testament en 1606,

N O V E M B R E 1754. 215

ut de sa femme Marguerite de Bernard, mariée
en 1552, François de Virieu, allié le 16 Septembre
1608, avec Gasparde de Pranier-de Saint André.
François testa le 13 Novembre 1644, & fut pere
de Charles de Virieu, qui épousa le 11 Octobre
1657 Françoise, fille d'Etienne Rôux, & fit son
testament le 17 Mars 1681. Son fils Etienne de
Virieu a eu de son mariage fait en 1692 avec Ca-
therine de Regnault-de Sollier, François de Vi-
rieu II du nom, marié le 14 Avril 1731 avec
Magdeleine-Jeanne-Louise-Lucrece, fille d'An-
toine-René de la Tour-du Pin, Marquis de Mon-
tauban. François II a pour enfans,

1^o. Louis-François-René, Comte de Visieu,
qui a épousé le 10 Octobre 1752, Armande-Ur-
sule de Bouschet de Sourches, fille de Louis de
Bouschet, Marquis de Sourches, Lieutenant gé-
néral des armées du Roi, Conseiller d'Etat, Pré-
vôt de l'Hôtel du Roi, & Grand Prévôt de France.
Il est pere de celui qui donne lieu à cet article.

2^o. Louis-Marie-Ange, Officier au Régiment
de la Vieville, Cavalerie, né le 15 Août 1733.

3^o. Claude-François-Mathias, né le 25 Fév. 1746,

4^o. Lucrece-Nicole, née le 2 Octobre 1742.

A V I S.

M. Bâton, Doyen de la Faculté de Médecine de
Paris, souhaite que le public soit averti que la
Faculté n'a aucune connoissance du remède du
sieur Mollée, n'en a jamais entendu faire l'é-
loge dans ses écoles, & ne lui a jamais accordé
aucune approbation. Le sieur Mollée s'autorise
aussi faussement du suffrage de l'Académie royale
de Chirurgie, comme nous l'apprenons par une
lettre de l'illustre M. Morand, Secrétaire perpé-
uel de cette Académie.

A V I S

De M. de Torrès.

M. DE TORRÈS, Médecin de S. A. S. M. le Duc d'Orléans, ci-devant Médecin de la Famille royale de S. M. C. Membre des Académies royales de Médecine, & de l'Histoire Universelle d'Espagne, Associé Correspondant Etranger de la Société royale de Montpellier, & de l'Académie des Sciences de Paris, &c. avertit le Public qu'il ne répondra désormais que depuis huit heures du matin jusqu'à neuf, aux consultations des personnes atteintes de maux vénériens, rhumatismes, dartres, écrouelles, cancers, ou d'autres maladies qu'on regarde comme incurables. M. de TORRÈS demeure rue Tiro-boulain, près la Comédie Italienne, dans la maison qu'occupoit ci-devant M. Debrus, Banquier.

A U T R E.

Page 142 du Mercure de Septembre 1754, entre les lignes 8 & 9, il faut lire : par conséquent nommant P le rapport de la différence des axes à l'un des axes, on aura, $(Q) \dots P =$ à la quantité que nous avons assigné pour la différence des axes divisée par l'un des axes (on trouvera cet axe par la même méthode qui a servi à trouver la différence D). Dans les lignes suivantes, on lira P, au lieu de D, & l'équation Q au lieu de l'équation R.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Mercure de Novembre, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 29 Octobre 1754. GUIROY.

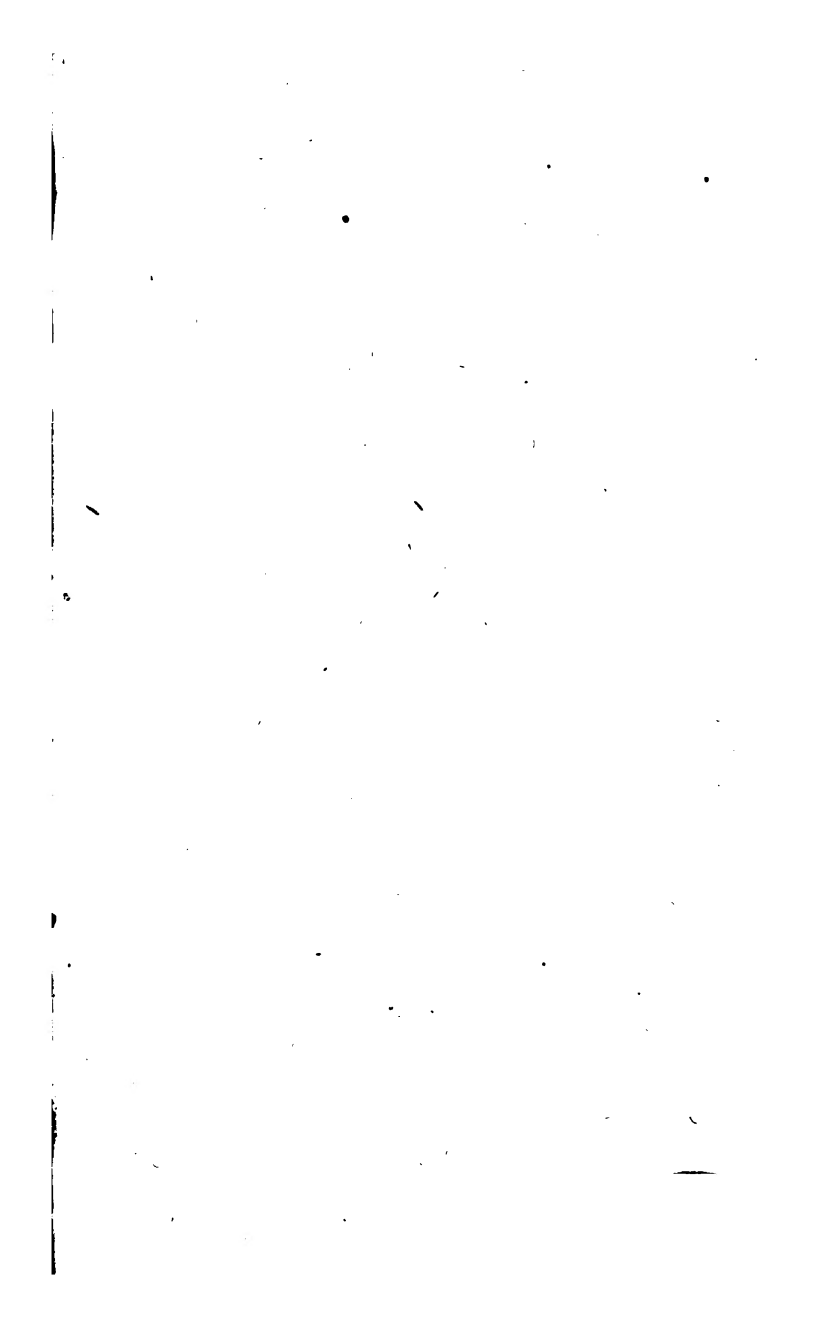
T A B L E.

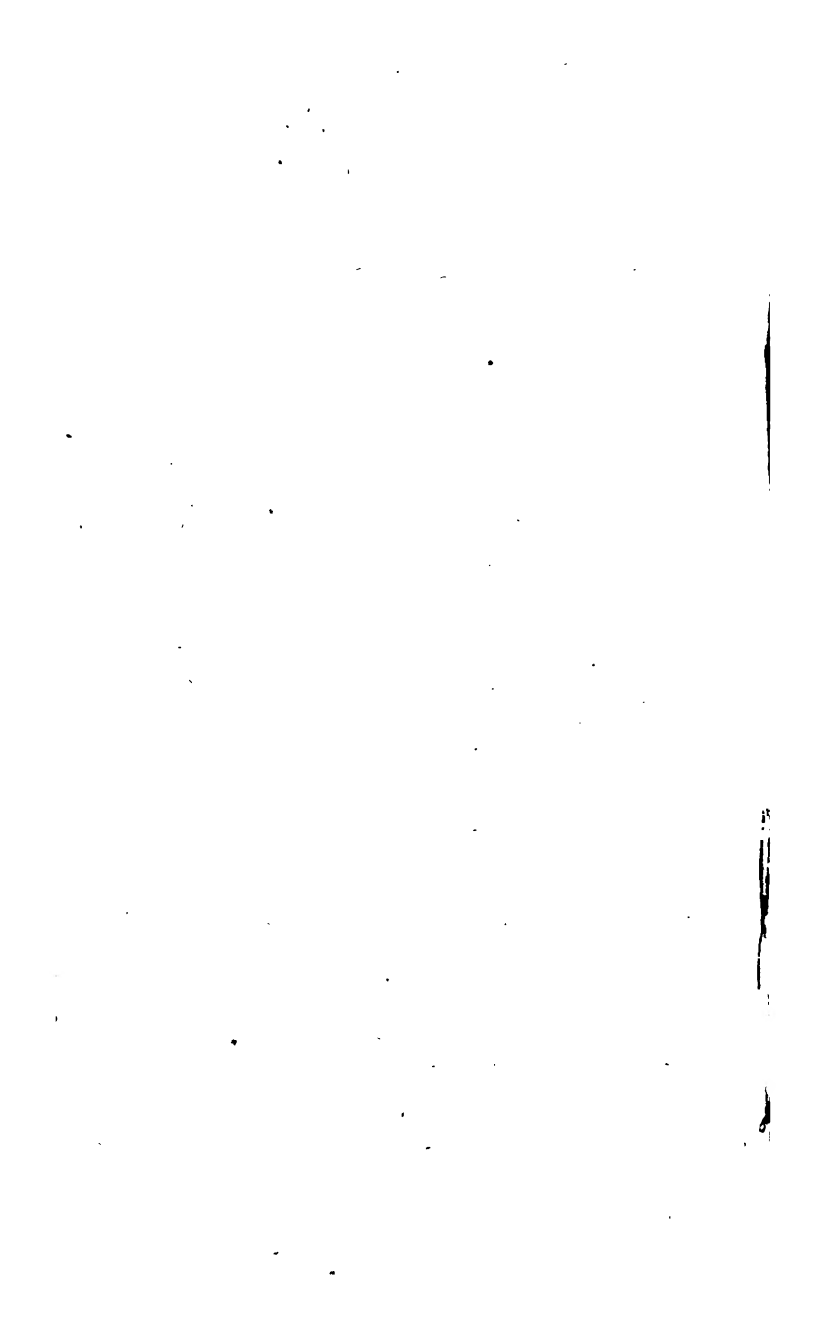
P IECES FUGITIVES en Vers & en Prose	
L'Amour de la Patrie, Poëme,	<i>page</i> 3
Cause plaidée au Collège de Louis le Grand,	10
Le tombeau de M. Nericault Destouches, Elégie,	25
Séance de l'Académie des Sciences de Rouen,	29
Discours de S. Maxime à un Tyran,	50
Vers de Mlle de Pliflon à M. de Bl...	52
Rêve envoyé à une aimable Angloise,	54
Le Portrait de Najete, Stances,	57
Le petit Chaperon rouge, Conte,	64
Lettre sur la rage,	62
L'Empire de la Mode, Poëme,	74
Mots des Enigmes & du Logogryphe d'Octobre,	78
Enigmes & Logogryphe,	<i>ibid.</i>
Nouvelles Litteraires,	81
Beaux Arts,	142
Chanson,	156
Spectacles,	157
Nouvelles Etrangères,	180
France. Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.	190
Arrêt notable,	211
Naissance,	213
Avis divers,	215

La Chanson notée doit regarder la page 156.

De l'Imprimerie de Ch. A. JOMBERT.







UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06573 7689

